

# Printemps des Comédiens Montpellier

du 30 mai  
au 13 juin 2025

Revue de presse 2025  
Presse nationale  
1/2

Cité européenne du théâtre  
Domaine d'O  
Montpellier



PCM2025



N° licences: 1 - encaum 2 - L-D-24-00701 - 3-1-D-24-00704  
Crédit photo Christophe Raynaud de Lage



## **Festival Printemps des Comédiens 2025**

30 mai au 13 juin

### **Presse nationale**

Artcena – Véronique Hotte

Coup de Théâtre – Judith Sibony

CulNews – Marie Anezin

Le Figaro – Nathalie Simon

France Inter – Stéphane Capron

Frictions / Les Lettres françaises – Jean-Pierre Han

L'humanité – Marie-José Sirach

Les Inrocks – Patrick Sourd

I/O Gazette / Le masque et la plume – Pierre Lesquelen

La lettre du spectacle – Nicolas Dambre

Libération – Anne Diatkine

Libération – Gilles Renault

Libération – Laurent Goumarre

Marianne – Isabelle Barberis

Médiapart – Guillaume Lasserre

Médiapart – Jean-pierre Thibaudat

Le Monde – Joëlle Gayot

Le Monde – Fabienne Darge

Mouvement – Ainhoa Jean-Calmettes

L'Oeil d'Olivier – Olivier Frégaville

Pleins Feux – Yannaï Plettener

Sceneweb – Vincent Bouquet

Sceneweb – Marie Plantin

Télérama – Fabienne Pascaud

Théâtre(s) – Nadja Pobel

La Tribune Dimanche – Armelle Héliot

La Tribune Dimanche – Armelle Héliot

Ubiquité Culture – Brigitte Remer

La Vie – Hugues Le Tanneur

Wanderersite (Suisse) – David Verdier

## Liens - Radios & tv



**Radio Campus** / Acy – “La Méridionale du 22/05/2025 : Festival Printemps des Comédiens”. 22/05/2025.

<https://www.radiocampusmontpellier.fr/podcast/la-meridionale-du-22-05-2025-festival-printemps-des-comediens/>



**Radio FM Plus** / Annick Delefosse – “Jean Varela et Crystal Labasor au micro d’Annick Delefosse dans votre émission Scén’Orama”. 23/05/2025.

<https://www.radiofmplus.org/scenorama-jean-varela-39-eme-printemps-des-comedie ns-crystal-labasor-k-live-sete/>



**Radio Aviva** / Bernard Montanari – “Printemps des Comédiens – Jean VARELA”. 27/05/2025.

[Printemps des Comédiens – Jean VARELA – Radio Aviva](#)



**ICI Hérault** / François Nicolas – “Le printemps des comédiens 2025”. 30/05/2025.

<https://www.francebleu.fr/emissions/l-invite-programme-du-6-9?pageCursor=OA%3D%3D>



**France Inter** / Stéphane Capron - “La Guerre n’a pas un visage de femme”. 31/05/2025. (13’50)

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-journal-de-8h-du-week-end>



**France Inter** / Stéphane Capron - “Monde Nouveau”. 03/06/2025. (10’40)

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-journal-de-7h30>



**Radio FM Plus** / Annick Delefosse – “Cie Bêtes de foire / Décrochez-moi-ça, CDAC Balthazar / Chicane à l’horizon et l’Autre théâtre / Les chants du cygne”. 06/06/2025.

<https://www.radiofmplus.org/cie-les-betes-de-foire-decrochez-moi-ca-cdac-balthazar-chicane-a-lhorizon-et-lautre-theatre-les-chants-du-cygne-au-micro-dannick-delefosse-en-direct-du-domaine-do-pour-votre-emission-sc/>



**France 3 Occitanie. ICI 12/13** / C. Alazet. Y. Le teurnier. C. Calmels. B. Richard – “Spectacles vivants au Printemps des comédiens”. 06/06/2025.

[ICI 12/13 - Languedoc-Roussillon les replays et vidéos en streaming Occitanie](#)



**Radio Clapas** / Monica Zerbib – “Festival Le Printemps des Comédiens du 30 mai au 13 juin”.

[Cultural - Radio clapas](#)

THÉÂTRE - GROS PLAN

## Dans l'écrin du Domaine d'O, Le Printemps des Comédiens se déploie à Montpellier



MONTPELLIER / DOMAINE D'O /  
FESTIVAL

Publié le 18 avril 2025 - N° 332

**Festival phare du paysage théâtral, Le Printemps des Comédiens se déploie à Montpellier sous l'égide de la Cité Européenne du théâtre et des arts associés – Domaine d'O, du 30 mai au 13 juin 2025.**

Chaque saison à l'aube de l'été, dans l'écrin enchanteur du Domaine d'O et de sa conviviale pinède, le festival Le Printemps des Comédiens enchante la métropole montpelliéraine, accueillant un public fervent et curieux, forgé par une longue tradition de politique culturelle. Forts d'une riche expertise, Jean Varela et les siens ont su doter le festival d'une identité artistique forte, conjuguant grands noms de la scène et artistes émergents, dans une stimulante et audacieuse pluralité d'esthétiques. Pour la première fois, le festival est organisé par la Cité Européenne du théâtre et des arts associés – Domaine d'O, pôle de création, production et formation né de la fusion des entités du festival et du Domaine d'O, sous la forme d'un Établissement Public de Coopération Culturelle. Un nouvel outil défendu et désormais dirigé par Jean Varela, qui permet d'affirmer dans le temps et l'espace de la cité l'importance de la culture.

## Dans l'écrin enchanteur du Domaine d'O

En ouverture, Julie Deliquet a l'excellente idée de mettre en scène *La guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature en 2015 dont l'œuvre donne brillamment vie et sens aux destins des oubliés de l'Histoire, ici des femmes en temps de guerre. L'ouvrage fait entendre grâce à des entretiens les voix de femmes combattantes de l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale. Après le remarquable *Extinction* créé en 2023 au Printemps des Comédiens, Julien Gosselin transforme à nouveau le rapport scène/salle en invitant à visiter son *Musée Duras*, pour une déambulation rythmée par des formes performatives théâtrales, musicales et filmiques autour de l'univers de l'écrivaine. À noter aussi le théâtre de tréteaux que met en jeu Simon Falguières avec *Molière et ses masques*, l'onirique et singulier *Décrochez-moi-ça* par la compagnie circassienne Bêtes de foire, *Monde nouveau, « fantaisie anthropologique »* autour de dangers contemporains signée Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Côté international, place à un talent protéiforme. Le sud-africain William Kentridge, dessinateur, auteur de films d'animation, performeur, metteur en scène de théâtre et d'opéra, revisite *Faustus in Africa !*, l'une de ses œuvres emblématiques initialement créée en 1995, avec la célèbre Handspring Puppet Company. Sur fond d'insatiable cupidité humaine et de sévères rapports de domination, le pacte faustien y voyage en Afrique.

Agnès Santi

## Les Bijoux de pacotille

Texte et interprétation, Céline Milliat-Baumgartner – Mise en scène Pauline Bureau, *La Part des Anges* – au Théâtre de la Bastille.



© Pierre Grosbois

Le sourire et la grâce de Céline Milliat-Baumgartner nous accueillent sur scène, pourtant ils racontent un drame : ses parents ont disparu quand elle avait neuf ans, lors d'un accident de voiture. Elle en fait récit en 2015 dans un court roman et le crée en 2018 au Théâtre du Rond-Point. Pauline Bureau la guide et signe la mise en scène. Par ce moment incandescent qu'elle interprète sur scène, ses parents sont devenus poème.

Elle admirait sa mère, actrice et adorait son père qui lui montrait le dessin. Sa mère était « son modèle, son héroïne, son original » dit-elle. On remonte le cours de cette brève rencontre avec eux. L'introduction enregistrée parle d'un accident de voiture et d'un couple carbonisé, non identifié. Seul 2 bracelets noircis et une boucle d'oreille à fleurs pour être sûr que c'était bien elle et lui, rentrant d'une soirée amicale dans une voiture prêtée. On est le 19 juin 1985. Le baby-sitter

chargé de garder les deux enfants, elle et son jeune frère, est encore là le matin sans savoir pourquoi, pour lui c'était un galop d'essai, une première soirée dans la fonction. Dans la matinée il reçoit du grand-père, neurochirurgien à Colmar, le terrible coup de fil. Les enfants n'assisteront pas à l'enterrement, ils iront chez leur tante, volonté de leur mère qui écrivait un testament chaque fois qu'elle allait prendre l'avion et le déchirait au retour.

Un immense miroir incliné double de la scène, est suspendu, donnant l'idée fantomatique de sa mère et d'elle, sa réplique. C'est autour d'Elles que Céline Milliat-Baumgartner a pensé le spectacle, comme un exorcisme. Elle entre en scène, robe bleutée, légère, d'enfance, portant un gros carton quelle pose dans une scénographie-écran (costumes et accessoires Alice Touvet, scénographie Emmanuelle Roy). Le jeu de la mémoire se met en place. De sa mère, elle connaît tout dit-elle et tout lui revient : le bruit de son pas, sa robe parme et les couleurs qu'elle aime, son odeur. Si elle avait été sa mère, elle aurait craqué pour son père. Les deux s'aimaient, se disputaient, vivaient. Revient le souvenir des vacances en Grèce, elle a sept ans. Elle ouvre sa malle au trésor, dans laquelle s'anime un petit film super 8, comme un théâtre d'ombres et trace de ces vacances presque dernières, un paradis perdu. La mer monte et envahit le sol, l'image se répète dans le miroir (vidéo Christophe Touche).



© Pierre Grosbois

Un jour d'exaspération, sa mère avait dit : « Mais comment tu feras quand je ne serai plus là ? » et encore, « surtout ne sois jamais actrice, c'est trop dur ! » La phrase frappe au carreau de l'enfance blessée, et la voici sur scène. Elle sort du carton ses chaussures de ballet classique en satin, ses pointes, et tranquillement les met, moment évocateur des cours de danse classique qu'elle a pris pendant dix ans, délicate berceuse de la boîte à musique où la figurine tourne. Les godasses du père avancent toutes seules, ce père parfois ailleurs. Elle est au milieu du plateau, l'absente au centre de son monde, et du théâtre.



© Pierre Grosbois

« Mes souvenirs sont sous terre » dit-elle, en construisant sa vie, mettant un bouclier entre elle et le monde. Quand elle change d'école, dans la cour de récré, les copines parlent entre elles de leurs mères : « pas trop sévère la tienne ? Et ton père ? » Le mot *orpheline* claque. Vent, ciel et nuages emplissent le sol comme si l'ange était monté au ciel rendre visite à sa mère, elle est sur pointes et se construit un autre monde. Restent les traces, un cheveu trouvé, une tasse bleue qui finit par se casser, un livre de théâtre, la bague de fiançailles, trop belle et voyante pour être portée. Elle s'asperge d'un nuage de parfum.



© Pierre Grosbois

Passent les années. Quinze ans après elle prend connaissance du procès-verbal de police tapé à la machine à écrire, du témoignage de l'ami qui avait prêté sa voiture, du constat de décès, d'une facture de réparation du poteau contre lequel la voiture s'était fracassée à l'entrée du tunnel de Saint-Germain en Laye, des trois bijoux, deux bracelets et une boucle d'oreille qui avaient permis l'identification. Elle y place de petites pointes d'humour et brûle le constat qui devient papillon devant nous, défiant le trou noir de l'abandon et ce funeste destin (magie Benoît Dattiez).

Dans cette même dérision elle énumère le cahier des charges auquel elle échappe hors des obligations familiales : « Je n'ai pas... » la liste et longue, du repas du dimanche en principe obligatoire et qui n'existe pas, à l'accompagnement de leur vieillesse. Elle dresse aussi la liste de ses angoisses. « Je fais plein de petites choses bizarres pour rester en vie » se reconnaît-elle. Les images familiales envahissent le sol et se reflètent dans la glace dont le cadre s'éclaire avec le flux et le reflux de ses pensées.

Aujourd'hui, elle a dépassé l'âge de ses parents, c'est une ode à la vie qu'interprète Céline Milliat-Baumgartner « à notre unique vie » comme elle le dit à plusieurs reprises et elle réserve une surprise finale, dans une dernière espièglerie pleine de gravité. La mise en scène de Pauline Bureau a beaucoup de doigté pour garder la luminosité du récit et partager l'indicible, comme chaque geste artistique posé autour des *Bijoux de pacotille* (lumière Bruno Brinas, composition musicale et sonore Vincent Hulot). Certains moments se suspendent. Céline Milliat-Baumgartner est remarquable dans ce dévoilement partagé d'une tragédie qu'elle rend fluide malgré l'émotion et la gravité. Sa mère, actrice, en aurait été fière.

Brigitte Rémer, le 29 avril 2025

Texte et interprétation, Céline Milliat-Baumgartner – Mise en scène Pauline Bureau Scénographie Emmanuelle Roy – costumes et accessoires Alice Touvet – composition musicale et sonore Vincent Hulot – lumière Bruno Brinas – dramaturgie Benoîte Bureau – vidéo Christophe Touche – magie Benoît Dattiez – travail chorégraphique Cécile Zanibelli – régie générale, son et vidéo Sébastien Villeroy – régie Lumière Pauline Falourd – administration Claire Dugot – développement et diffusion Christelle Longequeue – le texte est publié aux éditions Arléa et aux éditions Hatier, collection Classiques & Cie Collège – production La part des anges – coproduction Théâtre Paris-Villette, Le Merlan/ scène nationale de Marseille et Théâtre Romain Rolland/scène conventionnée de Villejuif.

Du 28 avril au 17 mai, au Théâtre de la Bastille – 76 Rue de la Roquette 75011 Paris – tél. : 01 43 57 42 14 – sites : [www.theatre-bastille.com](http://www.theatre-bastille.com) – [www.part-des-anges.com](http://www.part-des-anges.com)

Cette entrée a été publiée dans [Arts de la scène](#), et marquée avec [Céline Milliat-Baumgartner](#), [La Part des Anges](#), [Les Bijoux de pacotille](#), [Pauline Bureau](#), [Théâtre de la Bastille](#), le 30 avril 2025 par [Brigitte REMER](#).

---

à partir du  
**30**  
Mai

## LA GUERRE N'A PAS UN VISAGE DE FEMME

Printemps des Comédiens - Montpellier  
TGP - Saint-Denis

# Julie Deliquet

## Combattantes dans la lumière

La directrice du TGP de Saint-Denis s'empare de *La guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature 2015. Explorant les récits de jeunes engagées contre les armées hitlériennes, elle rend hommage à toutes les femmes combattantes.



**Théâtral magazine :** Quand elle a reçu le prix Nobel de littérature en 2015, Svetlana Alexievitch était peu connue du grand public. Qu'avez-vous ressenti en la découvrant ?

**Julie Deliquet :** J'ai à ce moment-là, lu *La supplication*, le reste un peu plus tard. J'ai éprouvé le même sentiment qu'à la découverte de Charlotte Delbo, cette puissance du terreau documentaire brut, authentique. Un matériau vivant très bouleversant, mêlé à une œuvre littéraire. Elle a mené ses enquêtes sur le temps long. Ce temps humain pris avec les unes et les autres, et la matière-même de ses textes affirme que ce n'est pas une œuvre journalistique, mais de littérature. Elle affirme ne pas vouloir s'attacher au "comment" mais à ce que les gens ont vécu. La Seconde Guerre mondiale, le premier accident nucléaire de Tchernobyl, la guerre en Afghanistan, la chute du communisme, c'est énorme quand on le raconte à travers le prisme humain. **En se racontant l'histoire s'humanise. Et Svetlana Alexievitch reste à hauteur de la petite histoire pour dire la grande.**

Comment est né le texte *La guerre*

*n'a pas un visage de femme* ?

L'autrice, qui se destinait à une carrière journalistique, est tombée sur un article témoignant de l'engagement de nombreuses jeunes filles, entre 800 000 et 1 million, pour lutter contre les armées hitlériennes. Elle a trouvé cette histoire incroyable, a publié une annonce dans le journal pour recueillir des témoignages, sans imaginer que son enquête durerait sept ans !

**Le plateau sera exclusivement féminin ?**

Oui, dix comédiennes de tous âges. Nous n'avons pas voulu assigner ces femmes au rôle de victimes, mais dire qu'elles ont existé, en faire œuvre. Ce sera un acte de renaissance, pour mettre dans la lumière des femmes qui ont cru à l'égalité hommes-femmes, à l'humanité qui reprend le pas sur la barbarie. Ce qui sera dit sera dur, mais beau. Un spectacle que je veux joyeux et même, par moments, drôle. On peut rire du pire !

**Avez-vous l'impression de poursuivre le travail entamé avec *Welfare*, adapté du film documentaire de Frederick Wiseman, qui racontait le quotidien d'un centre d'aide sociale à New-York ?**

Frederick Wiseman et Svetlana

Alexievitch sont proches dans ce rapport au temps, et dans le fait qu'ils s'immergent et s'inscrivent dans leurs œuvres. Wiseman avait dit "*Le point commun entre mes œuvres, c'est moi*". Svetlana Alexievitch aussi est son propre objet d'étude. La première personne et sa subjectivité offrent une forme de complexité, d'universalité aussi par rapport au journalisme.

**L'œuvre de Svetlana Alexievitch a été qualifiée de "mémorial de la souffrance et du courage"...**

Elle a été une accoucheuse, elle avait instauré un climat de confiance. Parler et faire parler les témoins était dangereux. Ils ont fait un acte de courage pour eux-mêmes, pas pour la postérité. Cette œuvre dit aussi que la souffrance est une forme artistique, elle n'est pas une œuvre de réparation, mais un acte de prise de parole.

Propos recueillis par  
Nedjma Van Egmond

■ *La guerre n'a pas un visage de femme*, d'après Svetlana Alexievitch, mise en scène Julie Deliquet. Du 30/05 au 01/06 Printemps des Comédiens, Domaine d'O, Montpellier. Puis du 24/09 au 17/10 au TGP de Saint-Denis. Et tournée 2026

à partir du

30  
Mai

## MONDE NOUVEAU

Printemps des Comédiens – Montpellier

# Nathalie Garraud

*Monde nouveau*, la nouvelle création du tandem que forment les co-directeurs des 13 vents à Montpellier, Olivier Saccomano à l'écriture et Nathalie Garraud à la mise en scène, nous plonge dans les affres de la course à la nouveauté et son lien avec le fascisme. Un spectacle inspiré de l'oeuvre de Kafka, des *Temps modernes* de Chaplin, mais aussi du texte de Deleuze, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*.



## Dans la tourmente technologique

**Théâtral magazine :** Que raconte *Monde nouveau* ?

**Nathalie Garraud :** C'est une pièce sur l'époque contemporaine qui montre un certain nombre de dispositifs liés à la course à la nouveauté et ce qu'ils produisent d'affects, de peurs, d'angoisses qui peuvent conduire à des nouvelles formes de fascisme. Il ne s'agit pas de dire qu'il faut régresser mais de montrer la manière dont la mise en concurrence permanente au nom du profit alimente un certain type de violence, de coercition. **Le fait de devoir déclarer ses impôts en ligne, d'être tracé en permanence, d'être soumis à une certaine efficacité et à une certaine vitesse, favorise les sociétés de contrôle.** Il y a d'ailleurs un texte de Deleuze, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*, qui montre comment les technologies de contrôle capturent les existences. Il y a bien des corps qui résistent à ce qu'on leur impose mais ils ne sont pas agiles et corvéables à merci comme le

système pourrait l'espérer. Le développement exponentiel du burn-out en est un signe.

**Comment représentez-vous ce *Monde nouveau* sur scène ?**

Ce qu'on essaye de travailler, c'est une forme chorale dans laquelle on a en tête évidemment des oeuvres comme *Le château* ou *Le procès de Kafka* mais aussi *Les temps modernes* de Chaplin. Les acteurs qui sont sur le plateau fabriquent une sorte de monde qui fait penser à un cauchemar. Et ce cauchemar, où les personnages sont désignés par la lettre K, va être traversé par une certaine Alice K nommée ainsi en référence à *Alice au pays des merveilles* et à Kafka. Elle va rencontrer les agents de ce monde, qui sont comme des figures exacerbées d'Ubu ou d'un Donald Trump, et par sa seule présence va le mettre en crise. Chez Chaplin cela passe par une forme d'inconscience ou de naïveté qui fait apparaître la situation dans ce qu'elle peut avoir de plus terrible et de ridicule.

**Au centre de votre dispositif scénographique, il y a des cadres...**

Ce qui m'intéresse c'est de montrer qu'on est en permanence saisi dans des cadres de représentation. Donc les individus évoluent au milieu d'une série de cadres en bois de différentes tailles. Notre enjeu ce n'est pas la représentation de la réalité mais la saisie d'un moment, d'un état du monde. Brecht parlait d'instruire et divertir ; il s'agit de produire une connaissance sur ce qu'on vit, et en même temps de divertir dans le sens le plus noble du terme c'est-à-dire produire un léger écart, un rire, une sensibilité.

Propos recueillis par  
Hélène Chevrier

■ *Monde nouveau*, texte Olivier Saccomano, mise en scène Nathalie Garraud.

*Théâtre des 13 vents* (dans le cadre du Printemps des Comédiens) Domaine de Grammont, avenue Albert Einstein 34000 Montpellier, 04 67 99 25 00, du 30/05 au 7/06. Puis tournée à partir de 19/11

## ENTRETIEN EXPRESS

## « Une année de transition »



MARC GINOT

À Montpellier, **Jean Varela** est depuis début 2025 à la tête d'un nouvel établissement né de la fusion du Domaine d'O et du Printemps des comédiens – festival qu'il dirige depuis 2011. Sa 39<sup>e</sup> édition, du 30 mai au 13 juin, sera écourtée. **Propos recueillis par Nicolas Dambre**

**Pourquoi ce nouvel établissement « Cité européenne du théâtre et des arts associés – Domaine d'O » ?**

Le Domaine d'O s'était construit par une stratification d'activités et d'équipements. L'idée est d'affirmer une identité sous une direction unique : un lieu de création – essentiellement théâtrale – de production, et de résidences, qui participe de la filière professionnelle à Montpellier où existent une École nationale supérieure d'art dramatique, un Cours Florent et de nombreuses compagnies. Le budget de la Cité européenne du théâtre sera d'environ 7,5 millions d'euros, abondé d'abord par la métropole (4,5 millions), puis l'État et la région Occitanie. Celui du Printemps en 2024 était d'à peu près 4,5 millions avec les productions.

**En déficit, le Domaine d'O a supprimé sa première partie de saison fin 2024...**

Il va reprendre les activités qu'on lui connaissait dès la saison 2025-2026. Nous devons intégrer une équipe d'une trentaine de personnes avec des antériorités, à une équipe plus réduite au Printemps (3,5 permanents). Fusionner une association, le Printemps, et un EPCC [établissement public de coopération culturelle, NDLR], le Domaine d'O, n'est pas aisé.

**Le 39<sup>e</sup> Printemps des comédiens est réduit de 3 à 2 semaines, pour quelle raison ?**

C'est une année de transition car ce mariage nécessite des ajustements. Nous avons connu notre réalité budgétaire tardivement. Nous maintenons nos objectifs : l'accompagnement de la création avec, par exemple, les spectacles de Julie Deliquet d'après Svetlana Alexievitch, Julien Gosselin autour de Marguerite Duras ou William Kentridge avec son *Faustus in Africa*. Nos dotations stagnent, baissent même, en raison

de l'inflation, tandis que les coûts de production des spectacles augmentent. À nous d'être inventifs, cela constitue l'un des enjeux de cette Cité. Nous nous attacherons à retrouver le format habituel du festival en 2026. Le Printemps est un événement très ancré dans la vie culturelle de Montpellier, avec un public fidèle et enthousiaste d'environ 30 000 spectateurs chaque année.

**Comment se positionne-t-il par rapport au Festival d'Avignon ?**

Ce sont deux marqueurs de notre histoire républicaine. Avignon représente le festival de la reconstruction par la culture, unissant patrimoines matériels et immatériels, le Printemps incarne le résultat des lois de décentralisation de Mitterrand et Defferre. Ces deux festivals se répondent et accueillent souvent les mêmes artistes, comme Julie Deliquet ou Julien Gosselin. Nous sommes dans un cousinage artistique. ●



Nathalie Garraud et Olivier Saccomano © Jean-Louis Fernandez

## RENDEZ-VOUS

### Dans les limbes d'un *Monde nouveau*

Au Théâtre des 13 vents, qu'ils co-dirigent depuis 2018, Olivier Saccomano à l'écriture et Nathalie Garraud à la mise en scène répètent leur prochain spectacle, qui sera présenté le 30 mai prochain en ouverture du Printemps des comédiens. Plongée dans les coulisses d'un conte dystopique en trois temps.

20 mai 2025

**E**ntre farce noire et théâtre d'anticipation, **Nathalie Garraud** et **Olivier Saccomano** explorent dans *Monde nouveau* les formes contemporaines de l'aliénation. En immersion dans les répétitions, deux des trois sociétés d'anticipation qu'ils ont imaginées. Traversées par des rythmes contraires et des tensions que de subtiles variations modifient, elles esquissent un théâtre de la friction, de la perte, de la mutation.

Au plateau, ils sont sept. Cheveux coupés au carré, vêtements monotones et passe-partout, ils arpentent la scène en travers et en diagonale. Aujourd'hui, le tapis de sol est blanc, demain, il sera gris, plus conforme à l'esthétisme souhaité par Nathalie Garraud. Dans la salle, l'auteur veille, texte en main, la metteuse en scène peaufine les réglages avec les créateurs son, lumière, scénographie et les techniciens. L'ambiance est chaleureuse, mais studieuse. Si le temps est à la recherche, les idées sont là, prêtes à se concrétiser sur scène.



Photo de répétition © Jean-Louis Fernandez

## Deux mondes en miroir, deux régimes sonores

Le noir se fait. Les premières notes du *Clavier bien tempéré* de **Bach** joué par **Glenn Gould** rompent le silence. Les corps commencent à se mouvoir suivant la rythmique imposée par cette partition presque mathématique, où chaque note semble dictée par une pulsation implacable. La musique se répète, les gestes, quasiment robotiques, aussi. L'ordre et la contrainte s'imposent. Ne plus penser à ce que l'on fait, se conformer à un taylorisme social, devenir un automate et se surprendre à rêver d'un ailleurs. Dans cette atmosphère aseptisée, les comédiens avancent, reculent, se laissent absorber dans une chorégraphie normée.

La cadence change. Les corps, eux, restent fidèles à une même partition, à une mécanique d'actions répétées. Mais l'effet – l'affect – n'est plus le même. Aux harmonies baroques succèdent des textures électroniques de **Nathan Nish** extraites de *Future Representation*. Une matière sonore dense, saturée, instable. Les gestes restent les mêmes, mais leur tempo vacille. Ce qui était mécanique devient organique, traversé de tensions. « *Chaque monde a sa propre logique, son propre régime sonore et temporel* », explique Nathalie Garraud. « *Ce que je cherche, c'est à faire apparaître la logique de formatage des corps et des esprits sans que ce soit découpé. Trouver le point de jonction entre le mouvement et le langage.* »



Photo de répétition © Jean-Louis Fernandez

Chaque musique ne vient pas illustrer un monde, mais plutôt produire un régime d'existence. Elle sculpte les corps différemment. Elle impose un rapport au temps, à l'espace, à l'altérité. Ici le théâtre se fait modulation, accélération et dérèglement sensible.

### Des figures standardisées, entre starter packs et Kafka

Les comédiens, souvent masqués, aux gestes précis jusqu'à l'artificialité, évoquent des Sims, ou des Playmobils. Des personnages de fiction standardisés à l'extrême. « *Il y a un seuil d'objectivation de l'être humain qui est très puissant*, note Olivier Saccomano. *Tous les personnages s'appellent K, comme chez Kafka, dont on s'est beaucoup inspiré. Et chaque interprète en incarne une trentaine.* »

Nathalie Garraud enchaîne, « *Au sol, il y aura certainement devant chaque comédien et comédienne, des costumes qui vont s'aligner comme dans un gigantesque starter pack, prêts à être activés selon les rôles. Mais l'idée de commencer par des tenues*

*neutres comme s'ils étaient nus, car c'est à ce moment-là que l'humain est dans son apparente neutralité, est déjà une simulation.* » Les corps sont des supports, les identités des assemblages. Tout devient interchangeable. Ce théâtre ne raconte pas, il modélise et met en crise les formes, les cadres, les codes.

## Farce noire et vertige politique

Loin du réalisme, les deux artistes cultivent une esthétique de la farce noire, nourrie de Kafka, d'*Alice au pays des merveilles*, de **Mark Fisher** ou de **Hartmut Rosa**. Une fable d'anticipation ? Pas tout à fait. Plutôt

une dissection de l'aujourd'hui, à travers les accélérations du néolibéralisme et les logiques de dissociation induites par le numérique. « *Il y a quelque chose qui brûle, au-delà de la planète, dans les rapports sociaux, les individus* », souligne Nathalie Garraud.

La création se fait dans une forme de tension bienveillante, d'aller-retour permanent entre le texte et le jeu. L'un écrit, l'autre met en scène, mais toujours à deux voix. « *On ne sait plus très bien de quoi le dispositif est le fruit, à part de ce dialogue constant entre la page et la scène* », reconnaît Olivier Saccomano. Rien n'est figé, ni les textes ni les gestes.

C'est dans ce va-et-vient que Nathalie Garraud déploie une méthode de travail singulière. Elle ne cesse de passer de la salle au plateau, interrompt une scène, traverse l'espace, ajuste un rythme, une intention, puis redescend aussitôt pour observer l'effet. Ces allers-retours constants, ces « stop and go », sont le cœur battant de sa direction. Elle cherche le bon endroit de travail, celui où le geste devient juste, où la parole s'incarne, où une vérité, même fugace, affleure. Besoin d'être sur scène pour sentir, avec acuité, ce qui résiste chez un-e comédien-ne, identifier les nœuds, tenter de les déverrouiller. Car c'est là, dans cette proximité physique avec les interprètes, que peut surgir l'intuition juste.



Photo de répétition © Jean-Louis Fernandez

### **Le collectif avant tout**

Cette dynamique collective implique tous les membres de la troupe, fidèles pour la plupart depuis des années. « *Le protocole de recherche implique l'ensemble des corps de métier tout le temps* », affirme Nathalie Garraud. Lumière, son, scénographie, costume, tout s'élabore de façon transversale, dans une pensée partagée. « *On a le sentiment de grandir ensemble, même dans notre rapport à notre art. Une œuvre, ça se construit dans du temps long.* »

Chaque jour de répétition n'a rien d'une esquisse, c'est avant tout un moment de recherche poétique et politique, qui interroge l'humain dans ce qu'il a de plus fragile, son rapport au temps, à la norme, à la répétition. Un théâtre qui ne cherche pas à représenter le monde, mais à en faire trembler les contours.

**Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Montpellier**

---

**Monde nouveau d'Olivier Saccomano**

Printemps des Comédiens

Théâtre des 13 vents

Domaine de Gramont

34000 Montpellier

du 30 au 7 juin 2025

*mise en scène, dramaturgie, scénographie de Nathalie Garraud*

*texte et dramaturgie d'Olivier Saccomano*

*avec Florian Onnéin, Conchita Paz, Lorie-Joy Ramanaïdou, Charly Totterwitz (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents) et Eléna Doratiotto, Mitsou Doudeau, Jules Puibaraud / Cédric Michel (en alternance)*

*costumes de Sarah Leterrier*

*lumières de Sarah Marcotte*

*collaboration scénographique et plateau – Marie Bonnemaïson*

*création son de Serge Monségu et Pablo Da Silva*

*assistanat à la mise en scène – Romane Guillaume*



© Pascal Victor

EN APARTÉ

## Julie Deliquet : « C'est dans la rencontre que le spectacle se fait »

À Montpellier, la directrice du TGP Saint-Denis peaufine sa dernière création *La Guerre n'a pas un visage de femme*, qui ouvrira dans quelques jours le 39e Printemps des Comédiens.

28 mai 2025

### Comment est né ce nouveau projet ?

**Julie Deliquet :** Ça part d'un livre de Svetlana Alexievitch, qui est connue pour son prix Nobel de littérature. Là, il s'agit de son premier livre, qui a été censuré très longtemps et qui est ressorti dans sa version décensurée en 2004. Mais son enquête date des années 70, début des années 80, où elle passe du statut de journaliste à un travail de littérature. Je voulais aborder la question de la Seconde Guerre mondiale, autour de la place des femmes et pas d'un point de vue Franco-Français. Je suis passée de la Résistance aux femmes dans Berlin, qui m'ont menée vers l'Union soviétique et cette œuvre-là, *La Guerre n'a pas un visage de femme*, que je ne connaissais pas.

Svetlana Alexievitch est née en 1948, juste après la victoire. Elle a baigné dans les récits héroïques soviétiques dont se réempare aujourd'hui Poutine de façon lamentable. Un jour, elle entend ou elle lit dans un journal le témoignage d'une femme. Elles étaient près d'un million à s'être engagées, entre les résistantes, les partisans et les filles soldats qui avaient quinze ou seize ans. Et elle se dit « *J'ai 25 ans, je fais des études de journalisme et d'histoire et je ne connais pas cette histoire-là* ». Donc elle passe une petite



Photo de répétition © Christophe Raynaud De Lage

annonce, elle reçoit des lettres des quatre coins du pays, et les femmes vont mettre fin à trente ou quarante années de mutisme collectif.

Ce n'est pas tant un secret que véritablement le silence. On leur a demandé de se taire parce qu'elles étaient considérées comme des femmes impures. Elles n'ont pas eu droit à l'héroïsme d'État. Elles ont été décorées, mais derrière on leur a demandé de reprendre une gentille place de petite femme. Parce qu'elles étaient considérées comme des putes, d'avoir été au front. C'était des filles qui sortaient du collège ou qui étaient encore au lycée quand elles se sont engagées. Svetlana Alexievitch fait cet acte qui n'est pas du tout la réminiscence du passé. Le souvenir, c'est comme un jaillissement dans le présent d'une partie d'elles-mêmes, qui est leur adolescence qu'elles avaient enterrée pour toujours.

*Il y a donc, dans votre travail, une continuité dans le matériau documentaire...*

**Julie Deliquet :** C'est une continuité, mais en changeant le rapport à la forme. Après *Welfare*, j'avais vraiment envie de repartir sur l'humain, mais je voulais passer du visuel à l'écrit. Avec Wiseman, on ne pouvait pas s'appuyer sur un texte. Là, au contraire, on n'a pas de corps, pas de visage, mais on a des mots. C'est beaucoup plus un travail sur la parole que sur l'image. Il y a une sorte de jaillissement de la parole qui, pour le théâtre, est quand même assez extraordinaire.

Ces femmes sont à l'aube de leur cinquantaine et elles retrouvent leurs quinze ans. Svetlana laisse le temps aux détails, elle ne les pousse pas dans leurs retranchements avec des questions. Elle les laisse retrouver qui elles étaient. C'est pour ça qu'elle est partie pour un mois d'enquête et qu'elle a fait sept ans. Je crois beaucoup au rapport au temps, qui est vraiment un acte politique. Elle a pris le temps de les rencontrer, elle devient un sujet de son livre et se détache du journalisme. D'où le fait qu'évidemment, le personnage intègre la distribution. La différence, c'est que dans le livre, ce ne sont que des monologues et des entretiens privés.

*Justement, comment s'est passée l'adaptation pour le plateau ?*



Photo de répétition © Christophe Raynaud De Lage

**Julie Deliquet :** J'ai fait un très long travail de fragmentation de l'œuvre avec Julie André et Florence Seyvos. C'est-à-dire qu'on a composé, de façon médicale, des corps démembrés. Si on les assemble, ça ne tient pas. C'est dans la rencontre avec les autres que le corps du spectacle se fait. On a donné à chaque actrice une figure-mère avec plein de fragments qu'on a retenus. Ce n'est pas un parcours biographique, c'est une première écriture. Mais chaque actrice ne savait pas ce que jouaient les autres.

Quand elles sont arrivées en répétitions, elles n'ont découvert leur partition qu'en direct avec notre personnage journaliste. Et ça, on a décidé de le garder pour le spectacle. Chaque soir, il n'y a aucun ordre des fragments, elles font une expérience véritable d'une journaliste qui va venir les provoquer en direct. Une fausse journée d'enquête avec ces neuf femmes en présence, face à cette journaliste qui a l'âge de leurs filles. Et en direct, pour avoir ce vertige du documentaire et la difficulté que c'est, de mettre fin à un silence d'État, familial, intime. Si ce n'est pas vraiment dur pour nous, on fait de la fiction.

*Que faites-vous de cette frontière souvent mince entre le documentaire et la fiction ?*

**Julie Deliquet :** Frederick Wiseman et Svetlana Alexievitch ont à peu près la même. Ils croient vraiment à l'art – lui au cinéma, elle à la littérature –, donc à la question de la transformation. Ils ne sont jamais dans la question de la vérité. La transformation est toujours un acte fictionnel, même si c'est un matériau documentaire. Wiseman dit que *Welfare*, c'est de la fiction. Svetlana Alexievitch aussi, puisqu'elle a fusionné des choses. Moi, j'agis par-dessus ça, seulement pour aller plus loin. Cette fois-ci, j'ai quand même eu besoin d'une dimension documentaire dans notre travail, d'où le direct chaque soir. C'est vraiment un saut dans le vide pour les actrices. Seulement, maintenant qu'on l'a travaillée, elles ont la matière de ces femmes en elles.

Ce n'est pas un acte performatif. Je ne vais pas dire au public que c'est en direct. Je pense qu'il va le sentir de toute façon, puisque j'offre une forme qui n'est pas du tout parfaite, c'est beaucoup plus sauvage. C'est cet ensauvagement qui est fictionnel, puisqu'elles n'ont jamais été ensemble comme ça, avec une matière qui, même si elle a été transformée par Svetlana Alexievitch, est partie de vraies femmes. Et de se dire aussi : là où Wiseman se définit en tant que cinéaste, elle en tant que femme de littérature, moi j'assume que c'est vraiment une proposition de théâtre. Et ce n'est pas du théâtre documentaire.

*Au-delà de la guerre, le texte aborde un grand nombre de thématiques, comme des questions socio-historiques, intimes, personnelles, politiques... Comment les avez-vous traitées ?*

**Julie Deliquet :** La matière fragmentaire qu'on a donnée à chaque actrice était orientée, on a fait des choix. Parce qu'on s'est aperçu que les figures-mères de l'œuvre, c'est-à-dire celles qui étaient les plus développées, étaient presque les plus molles, dans le sens où c'était très chronologique. Alors que les mots des anonymes qu'elle met partout sont plus forts, ce qui a permis de faire sortir des thèmes comme la jeunesse, la chute du mythe du héros soviétique, la Seconde Guerre qu'ont connue les femmes qui sont à la place de l'art pour tenir, comment reprendre une vie normale... Et puis le travail de mémoire sur ce qu'est une œuvre, quelle qu'elle soit, qui dure dans le temps. Tant que ces œuvres-là sont interdites ou censurées, on va vers des systèmes fascisants et les guerres se reproduisent.

On a travaillé par codes couleurs. Personne n'a de brochure, tout est oral, ça nous permet de ne pas mettre des mots sur les thèmes. Parce que chaque femme n'entend pas les thèmes de la même manière. C'est un spectacle qui rend hommage aussi à la question de la différence. Un groupe, c'est laisser les différences s'entrechoquer. Finalement, elles font l'expérience du groupe en direct. Si elles n'ont pas eu le temps de parler, il faut qu'elles se battent ou qu'elles laissent tomber. C'est des mouvements de construction en direct. Et il y a un moment où chaque femme sort des statuts du discours officiel pour retourner en elle. C'est un moment que Svetlana attend. Dans le spectacle, c'est leur travail de faire en sorte que ce moment arrive, de façon accidentelle. C'est vivre l'expérimental par l'expérimental.

*Est-ce que vous gardez le contrôle du direct, est-ce que vous communiquez avec les comédiennes ?*

**Julie Deliquet :** Le problème, c'est qu'un groupe se contamine. On peut vite prendre la place d'une victime plutôt que celle d'une révoltée. Il suffit que la première le fasse et les autres suivent, c'est logique. Donc ça m'est arrivé de leur donner des mots-clés en direct, parce qu'après c'est une escalade de tout. Je pourrais me permettre ces choses-là pour les réorienter, mais peut-être que je n'en aurai pas besoin. Même travailler en détail, on a arrêté. Parfois, une chose moins bien donne aussi la chose géniale d'après. Il faut



Photo de répétition © Christophe Raynaud De Lage

qu'elles acceptent, et moi avec, que l'imperfection est un sujet et que même le moment de rien est sans doute plus intéressant que de vouloir bien faire. C'est un spectacle qui est vraiment construit comme ça.

***Sur la base de l'humain, donc ?***

**Julie Deliquet :** Sur la base de l'humain et sur la base d'une création qui demande du temps. On a ça en commun avec [Nathalie Garraud](#), sur le rapport au temps, la menace perpétuelle, l'immédiateté, les fake news, la réduction du temps de travail de tous, le remplacement par des machines... Mais de se dire aussi que là, c'est vraiment une expérience du temps. C'est-à-dire que ce qu'elles sont capables de faire au bout de 45 minutes était totalement impossible avant. Autrement, ça aurait été de la pure fiction.

***Vous vous emparez du sujet de la guerre, j'imagine que la question s'est posée, du parallèle avec l'actualité internationale...***

**Julie Deliquet :** Ce qui est sûr, c'est que j'ai revu comment on nous a enseigné ces conflits-là. J'étais élève dans les années 90 et ça m'a interrogée sur notre travail de mémoire. On m'a enseigné la France de Jean Moulin, il a fallu attendre du temps pour que ça devienne celle de Pétain. C'est ce qui se passe avec Poutine, qui réhabilite Staline en disant vouloir dénazifier l'Ukraine. Il y a ce renversement qui est hallucinant, avec une nation qui n'a pas fait son travail d'histoire. Donc on s'est quand même entouré d'historiennes et d'Ukrainiennes qui ont fui la guerre et qui sont en contact avec le Front. On a aussi évidemment été dans ce réel-là, qui est rentré avec nous en répétitions.

Nous sommes des occidentaux qui réincarnons une histoire qui n'est pas la nôtre, mais qui finalement nous arrive aujourd'hui. La montée du fascisme, c'est un sujet européen. Le fait de prendre un épisode qui est le nôtre, mais vu par un autre angle, fait que finalement je ne m'adresse pas directement à la salle. Je ne suis pas là pour donner des leçons. Je n'ai pas de temps d'avance, si ce n'est que voir que le livre de Svetlana Alexievitch a été retiré des programmes scolaires ou qu'il est tellement cher que personne peut se l'offrir, c'est un sujet. C'est ce travail-là qui est empreint de l'actualité, mais qui ne la prend pas de front. C'est une interrogation, comme toute la menace sur la démocratie. Si elle n'est pas interrogée au jour le jour, elle est fragile, elle se fige et elle ne fait plus de la démocratie.

***Vous avez rencontré Svetlana Alexievitch dans le cadre de votre création. Quel est son regard sur cette contemporanéité ?***

**Julie Deliquet :** Elle était très abattue par la guerre. Elle a dû fuir la Biélorussie, laisser sa fille, ça faisait quatre ans qu'elle n'y était pas retournée, donc il y avait ce poids un peu assommant. Elle ne travaille pas directement sur la guerre en Ukraine, elle dit que c'est aux Ukrainiens de le faire. Et ils le font, il y a beaucoup d'œuvres qui sont produites en ce moment.

Concernant *La Guerre n'a pas un visage de femme*, c'est une œuvre qu'elle n'a eu de cesse de réinterroger, ce qu'elle pourrait encore faire avec ce qui se passe aujourd'hui, le retour de la guerre et la réappropriation de la victoire de 1945. Mais puisque mon travail était beaucoup axé sur la place et le corps des femmes, elle m'a dit « Fais-moi leur poser des questions que je n'ai pas osé leur poser à l'époque », notamment sur le viol. En le fouillant, il y a certaines choses qu'on a trouvées dans le livre. Elle me dit « C'est ma responsabilité parce que je n'ai pas osé leur demander ». Du coup, c'est ce qu'on fait aussi dans le spectacle. C'est une passation qu'elle m'a faite.

*Propos recueillis par Peter Avondo*

## **Tournée**

24 septembre au 17 octobre 2025 au [Théâtre Gérard Philipe](#), centre dramatique national de Saint-Denis  
8 et 9 janvier 2026 au [Théâtre National de Nice](#), centre dramatique national Nice Côte d'Azur  
14 et 15 janvier 2026 à [MCz: Maison de la Culture de Grenoble](#), scène nationale  
21 au 31 janvier 2026 aux [Célestins, Théâtre de Lyon](#)  
4 et 5 février 2026 à la [Comédie de Saint-Étienne](#), centre dramatique national  
10 et 11 février 2026 au [Théâtre de Lorient](#), centre dramatique national  
18 au 20 février 2026 à la [Comédie de Genève](#)  
25 et 26 février 2026 à [Malraux, scène nationale Chambéry Savoie](#), Chambéry  
3 au 7 mars 2026 au [Théâtre Dijon Bourgogne](#), centre dramatique national, Dijon  
11 et 12 mars 2026 à la [Comédie de Caen](#), centre dramatique national de Normandie  
18 et 19 mars 2026 au [Grand R](#), scène nationale, La Roche-sur-Yon  
27 mars 2026 à [L'Archipel](#), scène nationale, Perpignan  
31 mars au 3 avril 2026 au [Théâtre de la Cité](#), centre dramatique national de Toulouse Occitanie  
8 au 10 avril 2026 à la [Comédie de Reims](#), centre dramatique national  
14 avril 2026 à La [Ferme du Buisson](#), scène nationale, Noisiel  
17 avril 2026 à l'[Espace Marcel Carné](#), Saint-Michel-sur-Orge  
22 et 23 avril 2026 au [Nouveau Théâtre de Besançon](#), centre dramatique national  
28 et 29 avril 2026 à [La Rose des vents](#), scène nationale, Lille Métropole Villeneuve d'Ascq  
5 mai 2026 à l'[Équinoxe](#), scène nationale, Châteauroux

Mise en scène de Julie Deliquet

Avec Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoché, Hélène Viviers

Traduction de Galia Ackerman & Paul Lequesne

Version scénique de Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos

Collaboration artistique – Pascale Fournier, Annabelle Simon

Scénographie de Julie Deliquet & Zoé Pautet

Lumière de Vyara Stefanova

Costumes de Julie Scobeltzine

Régie générale de Pascal Gallepe

Coiffures et perruques de Jean-Sébastien Merle

Assistanat aux costumes – Annamaria Di Mambro

Réalisation des costumes – Marion Duvinage

Construction du décor – Atelier du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis

Régie plateau : Bertrand Sombsthay, Régie lumière : Sharron Printz, Régie son : Vincent Langlais

Accessoiriste – Élise Vasseur

Habillage – Nelly Geyres

# Molière, ça marche!

Par Kilian Orain



Du côté de Caen, le metteur en scène Simon Falguières a rendu un fol hommage nomade au théâtre. Conciliant durant cinq jours les planches, la balade et la plume.

**Quelle est donc cette joyeuse troupe** et ses trois ânes qui débarque dans les rues d'Hérouville-Saint-Clair, en Normandie? Entre les bâtiments de la cité Grémillon, Vite fait, Zébulon, Mélodie – les noms des participants à quatre pattes – et une cinquantaine de marcheurs battent le bitume devant les mines interloquées des habitants. Ils s'apprêtent à parcourir les derniers mètres d'une longue et intense traversée démarrée cinq jours plus tôt. Une soixantaine de kilomètres au total, au cours desquels ces hommes et femmes, entre cinquante et soixante chaque jour, venus de la région et d'ailleurs, présents dès le début ou arrivés plus tard, ont traversé Saint-Denis-de-Méré, Saint-Rémy-sur-Orne, Grimbosq, Bully et Louvigny. Ils étaient partis le lundi 14 avril du Moulin de l'Hydre, dans le village des Vaux, où est basée la compagnie Le K, fondée par Simon Falguières, fol instigateur de cette marche, avec l'objectif de rallier le samedi suivant la Comédie de Caen. Le but? Aller à la rencontre d'habitants d'ordinaire éloignés du théâtre et leur jouer le plus simplement possible *Molière et ses masques*, qui raconte la vie de ce dernier. Un spectacle vivant, donné sur des tréteaux dans l'esprit de la commedia dell'arte ou du film *Molière*, qu'Ariane Mnouchkine, fondatrice et directrice du Théâtre du Soleil, réalisa en 1978.

Eux aussi saluent une aventure humaine rarement vécue. Ils ont dormi dans les salles des fêtes des villages traversés ou chez l'habitant, dans l'esprit de communauté voulu par Simon Falguières. « *Marcher avec des ânes pendant six jours, boire, manger, échanger avec les personnes rencontrées, leur montrer notre spectacle... Cette initiative pourrait avoir l'air de rien mais, pour moi, elle est le rendez-vous le plus important de notre saison, confie le metteur en scène. Cela permet de relier notre projet un peu pirate à une grande institution comme la Comédie de Caen. Quand Jo Tréhard fonde ce CDN en 1969, on est au début de la décentralisation, dans une ville qu'il faut reconstruire après la guerre. Comment poursuivre cette décentralisation? Que signifie-t-elle aujourd'hui? La réponse la plus claire, pour nous, c'est l'itinérance. Avec Molière, la farce, les tréteaux... tout le monde se sent invité à venir voir du théâtre. On en a tellement besoin en ce moment.* »

À 15 heures et des brouettes, toutes les têtes sont tournées vers le ciel. Jusqu'ici, la troupe qui a cheminé sur des sentiers, sur les routes départementales, ou le long de l'Orne, a été épargnée par la pluie. Simon Falguières et son équipe surveillent les applications météo. Quelques gouttes sont annoncées. « *On ne prend pas de risque* », tranche le metteur en scène. Exit, donc, la représentation extérieure de *Molière et ses masques*. Il faut tout démonter et réinstaller un peu plus loin, sur la grande scène de la Comédie de Caen. Simon Falguières, lui, n'a pas vraiment le temps d'aider. Il doit faire répéter les participants de l'atelier d'écriture qu'il a animé tout au long de la semaine. Quelques phrases, voire des textes, qui ont jailli sur l'aventure et qu'il doit compiler pour en tirer une forme brève (vingt minutes) montrée ensuite aux spectateurs du soir. La séquence sera d'ailleurs émouvante, reflet des sentiments ayant traversé les marcheurs.

Samedi 19 avril, sur le parvis de la Comédie de Caen, des guirlandes, des tables et le food-truck orange de Sylvain accueillent les participants, applaudis un peu plus tôt par quelques passants. Des sourires, de la joie partagée, comme l'avait souhaité Simon Falguières. Depuis plusieurs mois, plusieurs années même, l'auteur-metteur en scène de 36 ans mûrait cette idée. Fils du dramaturge Jacques Falguières et d'une professeure de lettres, il a grandi avec le théâtre, qu'il a aujourd'hui chevillé au corps et au cœur. Comme un passeur, il transmet son amour pour cet art, le fait vibrer, le rend accessible à tous, dans des petits formats ou des plus grands, partout où il se rend. Et avec la fervente utopie de le réinventer grâce à la poésie qui l'habite. En témoigne *Le Nid de cendres*, une épopée théâtrale de treize heures inspirée de Shakespeare, Homère, Claudel... qu'il présenta au Festival d'Avignon 2022. Dès lors, doit-on s'étonner que l'artiste-poète ait ajouté à sa marche des ateliers d'écriture ? Dispensés à qui veut, ils ont donné lieu, à la toute fin de l'aventure, à une restitution des textes produits.

«*J'aime marcher, j'aime Simon, j'aime écrire. Je me suis inscrite sans tarder!*» explique Sophie, éditrice à Caen. Présente depuis le début de cette marche, elle a assisté à chacune des représentations de *Molière et ses masques* : «*Je n'aurais raté ça pour rien au monde. C'est magique!*» Certains parmi les enfants ayant participé à la marche, également présents chaque soir, connaîtraient même quelques répliques par cœur... Non loin, Delphine et Christian, un couple de campeurs, ont aussi fait le déplacement. Tout comme Stéphane, batteur et caviste de la région parisienne.

Puis vient enfin le temps du spectacle. À 20 heures, quatre cents paires d'yeux fixent le plateau où trônent les tréteaux et les costumes suspendus sur les portants. Soudain, Simon Falguières apparaît. Les conversations s'arrêtent. «*Ce qu'on a fait cette semaine, c'est du pur théâtre de service public. Et il va falloir se battre fort pour ne pas qu'il meure*», lance le metteur en scène. À l'heure où les coupes budgétaires s'abattent sur le monde de la culture (lire p. 38), l'artiste salue ses soutiens : la Drac, la Région Normandie, et le CDN de Caen qui a participé à l'organisation de cette semaine de marche. Le succès de cette dernière a donné envie à l'équipe de réitérer l'expérience dans les prochaines années. En attendant, à la sortie du théâtre, chacun se retrouve sur le parvis, pour dîner ou prendre un verre avec les comédiens. Une femme s'avance vers Simon Falguières et le remercie, visiblement émue. Elle ne sera pas la seule ●

---

#### À VOIR



**Molière  
et ses masques,**  
de et par Simon  
Falguières,

du 3 au 8 juin,  
Printemps  
des comédiens,  
Montpellier (34),  
gratuit.



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné-e de Mediapart

1341

Billets

0

Édition

BILLET DE BLOG 31 MAI 2025

## La guerre, côté femmes

En ouverture du Printemps des comédiens, avant le TGP et une longue tournée, Julie Deliquet adapte à la scène « La guerre n'a pas un visage de femme » de Svetlana Alexievitch, récit qui tresse des dizaines de témoignages de femmes soviétiques autour de la guerre 39-45. En scène, dix formidables actrices dans un décor d'appartement communautaire. Une traversée intense, subtile et admirable.



Scène de "La guerre n'a pas un visage de femme" © Christophe Raynaud de Lage

Quand, au milieu des années 80, parut *La guerre n'a pas un visage de femme*, Svetlana Alexievitch (née en 1948), fille d'instituteurs, était une journaliste biélorusse encore peu connue. Le livre met en scène des dizaines de témoignages de femmes de l'Union soviétique pendant « la grande guerre patriotique », ainsi nomme-t-on la seconde guerre mondiale en Russie. Le livre s'est vendu à des millions d'exemplaires mais, bien que soutenu par Gorbatchev, il a été ici et là décrié en Russie: on y salissait l'image héroïque du pays.

Svetlana Alexievitch allait ensuite publier, au fil des années, des livres saillants comme *Les Cercueils de zinc* (dans lesquels revenaient les corps des soldats morts lors de la guerre absurde menée par la Russie encore soviétique en Afghanistan) ou *La supplication* ( sous-titré « *Tchernobyl*,

*chronique d'un monde après l'Apocalypse* ») et encore *Ensorcelés par mort* (sur le suicide). Dernier livre en date *La fin de l'homme rouge ou le Temps du désenchantement*, toujours des témoignages entre illusions et désillusions autour du « Parti » et du communisme. Ce dernier livre, traduit en français (comme tous les autres) a été couronné du prix Médicis essai avant que Svetlana Alexievitch ne soit couronnée du Prix Nobel de littérature en 1995.

Aujourd'hui, comme on peut s'en douter, ses livres sont interdits dans la Russie de Poutine, ôté des bibliothèques et ainsi de suite. Depuis le début de la guerre en Ukraine, la Biélorusse Svetlana Alexievitch vit en exil à Berlin et le président autoritaire de son pays, Loukachenko, songe à saisir son appartement à Minsk.

Bien que non théâtrale mais cependant faite d'un tressage de voix, son œuvre a fasciné plus d'un metteur en scène, entre autres français. De Didier-Georges Gabily à Jacques Nichet ou Emmanuel Meirieu, la liste est conséquente et on ne compte plus les versions scéniques de *La supplication*. Et aujourd'hui, de femme à femme, Julie Deliquet met en scène sa traversée de *La guerre n'a pas un visage de femme*. C'est à la fois doux et intense, terrible et désarmant, comme si les neuf actrices d'âges divers (Julie André, Astrid Bayiha, Evelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudle, Agnès Ramy, Hélène Viviès), devant Svetlana Alexievitch (Blanche Ripoche) déployaient en paroles parcellaires des identités de femmes aux destins disparates durant la « grande guerre patriotique » (la seconde guerre mondiale) luttant contre l'ennemi fasciste. Elles sont brancardières, pilote, tireuse d'élite, agent de renseignement...

Longtemps après la fin de la guerre, Alexievitch a rencontré ces femmes, le plus souvent seules, évitant le regard souvent inquisiteur et censeur des maris. Elle les voyait longuement, une fois, dix fois. Parfois l'accueil était un instant hésitant, voire méfiant, cependant, entre femmes, la complicité était vite trouvée, les souvenirs revenaient, affluaient, le plus souvent débarrassés d'autocensure. Des scènes obsédantes ou retrouvées à l'instant, des scènes de la vie quotidienne au front, rien d'exceptionnel ou d'héroïque le plus souvent, des confidences de femme à femme.

Valentina (sergent chef d'une pièce de DCA) se souvient de ce printemps où « *la glace s'est mise en marche sur la Volga* » et qu'elle a « *vu dériver un gros glaçon sur lequel se tient deux ou trois Allemands et un soldat russe... ils étaient morts ainsi cramponnés l'un à l'autre. La glace les avait soudés et le glaçon était encore couvert de sang. Toute la Volga était teintée de sang* ».

Tout au long du livre ; par intermittence, Svetlana Alexievitch parle en son nom propre. « *Ce sont les larmes qui me soutiennent, qui m'aident à ne pas m'effrayer, à ne pas succomber à la tentation de ne pas raconter cette vie en entier, de retrancher ce qui pourrait faire peur ou n'être pas compris. De retoucher ou de réécrire* »<sup>4</sup>

Comment mettre cela en scène ? Julie Deliquet a une réponse proprement théâtrale : elle choisit neuf de ces femmes aux âges, aux mémoires et aux vécus disparates, toutes unies par la guerre qu'elles ont traversée au front, un faux-vrai chœur à neuf voix faisant face à cette femme venue les écouter dans cet appartement communautaires comme il en existait tant à l'époque et où vivaient plusieurs familles dans des espaces restreints et surchargés d'objets, de vêtements, de valises, de bibelots. Elle sont là, ensemble, toutes debout, alignées devant le public avant d'occuper l'espace deux heures durant, parlant, s'écoulant les unes les autres, debout, toujours debout, à l'affût, à l'écoute, ne prenant pas le temps de prendre le thé ou de s'asseoir, se parlant autant entre elles que s'adressant à celle qui est venue écouter et recueillir leur parole, une assemblée de femmes entre elles.

Parler pour elles, est aussi un soulagement ; une façon de vider un sac de remords, de regrets, de non dits. Ainsi Lioudmila : « *Mon mari est revenu de la guerre invalide. Ce n'était plus un jeune homme mais un vieux et c'était un malheur pour moi : mon fils s'était habitué à imaginer son père comme un bel homme à la peau toute blanche, et c'était un vieillard malade qui est arrivé* ». Ainsi Antonina : après avoir vu son premier Allemand : « *en l'espace de deux trois jours, je n'étais plus celle que j'étais avant la guerre. J'étais devenue une autre personne. La haine nous submergeait, elle était plus forte que la peur que nous éprouvions pour nos proches, pour ceux que nous aimions, plus forte que la peur de mourir* ». Ainsi Tamara, brancardière : « *un homme meurt sous tes yeux...Et tu sais, tu vois que tu ne peut pas l'aider, qu'il ne lui reste que quelques instants à vivre. Tu*

*l'embrasses, tu le caresses, tu lui dis des mots doux. Tu lui fais tes adieux. Mais c'est là tout le secours que tu peux lui apporter...Ces visages, je les ai encore tous en mémoire ».* Ainsi Zinaïda, brancardière, suite à une explosion d'un obus, elle se retrouve, couverte de sang, dans un trou, en compagnie de deux blessés : un Allemand et un Russe. L'un à une mitraillette, l'autre un pistolet. Trop affaiblis par leur blessures pour s'entre-tuer. Zinaïda les soigne tous les deux. Et on vient les chercher. *« On les a tirés du trou tous les deux...Et embarqués...Tous les deux...Vous comprenez? ».* Ou ce jeune soldat sachant qu'il va mourir demandant à une infirmière de dégrafer son corsage : il est si jeune qu'il n'a encore jamais vu les seins d'une jeune femme.

*« J'avais peur de mourir sans avoir eu le temps de donner naissance à un bébé ; de laisser une trace sur terre. J'avais envie d'aimer »* dit Olga.

L'amour est le dernier thème abordé par Svetlana Alexievitch et c'est aussi le cas du spectacle . Avec tact dans les deux cas. Les épouses provisoires au front, oui, on en parle, mais le viol reste un sujet tabou qu'Alexievitch n'ose aborder sauf une seule fois (me semble-t-il) en deux lignes : *« je me souviens d'une Allemande qui avait été violée. Elle gisait par terre, toute nue. Une grenade entre les cuisses... »* dit Anastasia Vassilievna

Ce qui prime , c'est la confiance qui s'établit entre ces femmes, osant sans gêne parler entre elles de ces ruisseaux de sang qui leur coulent le long des jambes parce qu'elle n'ont pas de protections périodiques à leurs disposition, parce que, au front, elles vivent dans un monde d'hommes, régit par eux

Avec tact et habileté, à l'image de Svetlana Alexievitch écoutant ces femmes ; Julie Deliquet dirige ses actrices, leur laissant donner une impression (fausse) d'improvisation permanente, tant les complicités entre les actrices et entre elles et Deliquet, sont constantes et merveilleusement ramifiées. A chacun des spectateurs de faire des ponts, de penser à la résistance de pays occupés, de peuples opprimés, l'Ukraine, bien sûr, mais pas seulement.

***Création du 30 mai au 1er juin au festival Le Printemps des Comédiens – Cité Européenne du théâtre -Domaine d'O, Montpellier, oui du 24 sept au 17 oct au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis que dirige Julie Deliquet***

*Du 30 mai au 1er juin au Printemps des Comédiens - Cité européenne du théâtre -  
Domaine d'O, Montpellier.*

## LA GUERRE N'A PAS VISAGE DE FEMME, D'APRÈS LE LIVRE DE SVETLANA ALEXIEVITCH, PAR JULIE DELIQUET.

Les femmes telles des armes encore dans toutes les guerres.

Véronique Hotte



Svetlana Alexievitch reçoit, première femme de langue russe, le Prix Nobel de littérature en 2015 pour « son œuvre polyphonique, mémorial de la souffrance et du courage à notre époque ». Entre témoignages, réflexion politique et existentielle sur les temps passés et présents, l'œuvre dénonce la violence d'État, s'insurge contre la guerre en Ukraine et la brutalité russe.

Née après la Victoire, en 1948, l'auteure biélorusse aux origines ukrainiennes, n'a pas connu la guerre. Son écriture intime ne s'attache pas moins aux générations qui ont essuyé le conflit *In Vivo*, marquées par la tragédie - et aux suivantes pour lesquelles ces récits de guerre sont encore leur histoire.

Courage et actes de bravoure sont méprisés, non reconnus, passés à la trappe : ces femmes sont les grandes oubliées du discours officiel masculin. Elle devaient reprendre une vie civile en donnant naissance à des enfants ! Après un mutisme imposé, leur parole brise quarante années de silence collectif. Svetlana Alexievitch revient à ce texte en 2003, censuré en 1985, et rétablit ce qui a été supprimé par les autorités, et aussi par elle-même.

Pour Julie Deliquet, directrice du TGP, CDN de Saint-Denis, conceptrice scénique de *La guerre n'a pas un visage de femme* et artiste impliquée - recherches, documentation historique et rencontre avec le Prix Nobel -, l'auteure porte un regard autre sur la Seconde Guerre mondiale, via tous les témoignages féminins sur les non-dits de l'Histoire, contre la barbarie nazie.

Loin du mythe et de ses poncifs, les locutrices évoquent la guerre qu'on leur a confisquée - un devoir de mémoire pour la jeunesse actuelle et à venir sur le mal qui sourd dans une résonance réactualisée avec nos temps menacés.

Un fourbi d'appartement communautaire où les installations et les ustensiles de cuisine et de sanitaire s'accumulent à vue - valises entassées et placards et dressings de fortune - des appartements privés réquisitionnés ou des appartements d'État réaménagés dans lesquels sont entassés les foyers, selon le nombre de chambres. Les habitants partagent cuisine et sanitaires...

Le monde brut et rustre d'une théorie idéologique de papier tournant dans sa mise en pratique au cauchemar quand les êtres n'existent dans leur intimité.

Or, du pays entier - Ukraine, Sibérie, Biélorussie, Moscou... - évoquant médailles et uniformes militaires, d'anciennes camarades du front se rassemblent près des évier, ballons d'eau chaude, cuisinières et linge pendu aux fils. Beaucoup n'assistent plus aux défilés officiels. Au printemps 1975 de la guerre froide, une jeune journaliste motivée vient recueillir leurs dires. Blanche Ripoche dans le rôle a l'élan, la spontanéité et la volonté requise.

L'enfer ne se dit pas, elles seules se comprennent. Dès l'invasion nazie en 1941, des milliers de jeunes filles soviétiques se sont engagées pour lutter contre les armées hitlériennes, lycéennes ou à peine plus âgées ; certaines trop détruites n'entameront plus d'études après la guerre. Or, elles sont infirmières, tankistes, parachutistes, pilotes de chasse, snipers, cuisinières, sapeurs déminant les terrains, médecins, fantassins, agents de transmission.

Evelyne Didi joue le rôle d'une agente de renseignement d'une brigade de partisans, ne pouvant renier ses engagements soviétiques, fidèle à la révolution, entendant les critiques, se défiant des condamnations unilatérales.

Les autres aussi ne se posaient pas tant de questions quand elles se sont engagées, croyant en un monde nouveau contre la menace allemande nazie. Puis, tout s'est troublé, mêlé, confondu, et le Bien et le Mal se sont perdus. N'est restée que la Haine, solide, tangible, contre l'agresseur, et un retour impossible, à la vie normale, quand on a soi-même tué... un proche, un ami.

Certaines défendent leur choix de faire la guerre, envers et contre tout, leur enfant en bas-âge confié à une belle-soeur ou une aïeule, oubliant, autant que faire se peut, les tortures subies, les massacres auxquels on a assisté et auxquels on a participé. L'une, médecin, ne peut plus supporter la lumière d'un cliché photographique, le corps marqué à vie par le supplice électrique.

Certaines crient bien fort que c'est à la guerre qu'elles ont trouvé leur mari et père de leurs enfants, quand d'autres découvrent les réflexes machistes masculins qui se saisissent d'elles comme objets d'assouvissement sexuel, les violeurs les désignant, la vie civile revenue, comme « putes à soldats ». Les femmes restent indubitablement de par le monde des armes de guerre.

Le public a la gorge serrée à l'écoute des horreurs subies ou commises que les interprètes égrainent avec pudeur, mais aussi avec la nécessité de tout dire, de ne rien taire. Julie André, Astrid Bayiha, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Héléne Viviès, hésitent, bégaiant, parlent avec les mains, s'approprient un discours qu'elles font leur, humbles, déterminées et attachantes - attention mutuelle et réciproque. Elles sourient parfois, moqueuses, au souvenir de leur jeunesse enfuie dans la tourmente.

Un récit qui chemine dialectiquement, en dépit de tout, entre bonheur de vivre et déception, allégresse juvénile et retour aux réalités quotidiennes, que ces dignes *Parleuses* dévoilent, solidaires, tentant se comprendre et d'expliquer.

Un puissant chœur de femmes émouvant, articulé et charpenté sur le respect de l'intégrité de la personne, de ses engagements humanistes universels.

*La guerre n'a pas un visage de femme*, d'après le livre de Svetlana Alexievitch (édité *J'ai lu*), mise en scène de Julie Deliquet, avec Julie André, Astrid Bayiha, Evelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoche, Héléne Viviès, Traduction Galia Ackerman, Paul Lequesne, version scénique Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos, collaboration artistique Pascale Fournier, Annabelle Simon, scénographie Julie Deliquet, Zoé Pautet, lumière Vyara Stefanova, son Anne Astolfe, costumes Julie Scobeltzine, Du 30 mai au 1er juin 2025, Festival Le Printemps des Comédiens, Cité Européenne du théâtre - Domaine d'O, Montpellier. Du 24 septembre au 17 octobre 2025, Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis. Les 8 et 9 janvier 2026, Théâtre National de Nice, centre dramatique national Nice Côte d'Azur. Les 14 et 15 janvier, MC2 : Maison de la Culture de Grenoble, scène nationale. Du 21 au 31 janvier, Théâtre des Célestins, Lyon. Les 4 et 5 février, Comédie de Saint-Étienne, centre dramatique national. Les 10 et 11 février, Théâtre de Lorient, centre dramatique national. Du 18 au 20 février, Comédie de Genève. Les 25 et 26 février, Malraux, scène nationale Chambéry Savoie, Chambéry. Du 3 au 7 mars, Théâtre Dijon Bourgogne, centre dramatique national, Dijon. Les 11 et 12 mars, Comédie de Caen, centre dramatique national de Normandie. Les 18 et 19 mars, Le Grand R, scène nationale, La Roche-sur-Yon. Le 27 mars, L'Archipel, scène nationale, Perpignan. Du 31 mars au 3 avril, ThéâtredeLaCité, centre dramatique national de Toulouse Occitanie. Du 8 au 10 avril, Comédie de Reims, centre dramatique national. Le 14 avril, La Ferme du Buisson, scène nationale, Noisiel. Le 17 avril, Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge. Les 22 et 23 avril, Nouveau Théâtre de Besançon, centre dramatique national. Les 28 et 29 avril, La Rose des vents, scène nationale, Lille Métropole Villeneuve d'Ascq. Le 5 mai, Équinoxe, scène nationale, Châteauroux.

CULTURE • SCÈNES

## Théâtre : Julie Deliquet ouvre le Printemps des Comédiens par le fracas d'une guerre vécue et racontée par les femmes

A Montpellier, la metteuse en scène et directrice du Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis adapte « la Guerre n'a pas un visage de femme » de la romancière biélorusse Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature en 2015.

Par Joëlle Gayot (Montpellier, envoyée spéciale)

Publié aujourd'hui à 17h00 - Lecture 4 min.

Article réservé aux abonnés



« La guerre n'a qu'un visage », de Julie Deliquet, lors du Printemps des comédiens, à Montpellier (Hérault), en mai 2025. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Rafales de mitraillettes, chairs déchiquetées, craquement des os, odeur du sang : lorsque le théâtre adopte le visage de la guerre, il n'a besoin ni d'images ni de sons. Juste des mots. Ils sont assez puissants pour que le cauchemar prenne corps. L'ouverture du Printemps des Comédiens, à Montpellier, vendredi 30 mai, s'est accomplie sur un geste artistique radical. Celui de la metteuse en scène Julie Deliquet qui a marqué les esprits avec un spectacle sans complaisance inscrit dans la droite ligne de son lien esthétique et éthique au théâtre. En adaptant et en mettant en scène *la Guerre n'a pas un visage de femme* (d'après Svetlana Alexievitch), la directrice du Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis livre un de ces uppercuts salutaires dont le public ressort sonné, mais grandi.

Publié en 1985, ce recueil de témoignages est le fruit de sept années d'entretiens menés par la romancière biélorusse. Décorée du Prix Nobel de Littérature 2015 pour l'ensemble de son « œuvre polyphonique, mémorial de la souffrance et du courage à notre époque », elle a, dès 1975, tendu son micro aux femmes russes parties combattre l'ennemi nazi lors de la Seconde Guerre Mondiale.

Écrire (et décrire) la guerre depuis l'expérience féminine, cela ne s'était, dit-elle, jamais fait, jamais lu, jamais vu. Bien avant que cette démarche ne devienne une norme en littérature, au cinéma, ou théâtre, bien avant l'essai d'Iris Brey (*Le regard féminin, une révolution à l'écran*, Ed de l'Olivier) qui théorise la nécessité d'énoncer les récits depuis le point de vue des femmes, Svetlana Alexievitch passe à l'acte. Et désincarcère de leur gangue mutique des réalités et des vérités sur lesquelles les hommes ont fait main basse. « *Elles se sont tuées pendant si longtemps que leur silence lui-même s'est changé en histoire* » affirme l'une des protagonistes de la représentation en évoquant ces femmes soldats.

## Une partition croisée et alerte

La mise en scène de Julie Deliquet métamorphose ce silence figé dans l'histoire en un présent à l'état pur dont la brutalité n'est jamais esquivée. Deux heures trente de mots qui ne courent pas mais galopent d'une actrice à une autre. Elles sont neuf sur le plateau qui répondent aux questions de la romancière (interprétée par Blanche Ripoché). Toutes sont exceptionnelles. Julie André, Astrid Bayiha, Evelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy et Hélène Viviers ne cessent de « rebondir » les unes sur les autres dans une partition croisée et alerte où l'improvisation est réglée à la virgule près. Ne pas montrer qu'on joue est un exercice de haute voltige. Dire les phrases comme si elles naissaient dans les pensées au moment même de leur profération : la technique seule n'explique pas ce tour de force. Il faut aussi que les curseurs de l'entente et de l'écoute soient à leur maximum. C'est peu dire que l'alchimie sororale fonctionne.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

On ne met donc pas longtemps (tout juste quelques secondes) avant d'oublier l'artefact pour s'immerger dans ce réel réactivé en impérieuse immédiateté. En 1941, ces Russes avaient treize, seize ou vingt ans. Elles étaient tireurs d'élite, brancardières, infirmières ou agents de renseignements. Elles ont traversé quatre ans d'un carnage pour, être à leur retour, traitées de « *putes à soldats* ». Pourtant, elles ont assumé plus que leur part dans la défense de leur pays. Les corps amputés, les enfants massacrés, les tortures subies ou infligées, le froid, la faim, la saleté, rien ne leur a été épargné. « *Nous portions sur nos dos la masse d'hommes blessés ou morts qui faisaient trois ou quatre fois notre poids* » raconte l'une d'elles. « *L'idéal était plus fort que l'instinct maternel* » témoigne une suivante. « *Les fascistes, on les a crevés comme des cochons* » se souvient une dernière.

## L'oralité des propos se déplie pour accéder à la théâtralité

Pour parvenir à faire vivre dans l'espace-temps clos du théâtre un tel matériau, Julie Deliquet a réalisé un fabuleux travail de recomposition du texte original. Elle agrège, entrelace, redistribue les multiples récits jusqu'à former une pièce homogène. Si son architecture est un peu trop systématisée – la journaliste ouvre des chapitres successifs en suggérant des pistes de réflexion partagée –, sa restitution est un singulier concentré de vie collective qui pousse à même les souvenirs des charniers. L'oralité des propos se déplie pour accéder à la théâtralité. Ce pari était loin d'être gagné mais le résultat est là : la foule anonyme de ces femmes s'incarne dans des corps, des voix, des coiffures, des costumes, des personnalités et des tempéraments. D'abord assises en rang, face au public, sur des chaises ou des tabourets, les comédiennes se redressent une à une pour finir (quel symbole) debout sur leurs jambes.

**Lire aussi :**  [Théâtre : Julie Deliquet orchestre une subversion joyeuse dans un atelier](#)



C'est dans une scénographie de capharnaüm assumé que s'accomplit cette bascule vers la verticalité reconquise : un appartement communautaire russe écartelé et surchargé d'accessoires. Dans les

pièces (salle de bains, salon, cuisine, chambre) un fatras d'objets. Ces traces d'un quotidien précaire et familial sont une toile de fond dont jouent à peine les actrices. Seule la lumière qui décroît (scène et salle sont éclairées plein feu au début) signe l'entrée du plateau dans la nuit, le temps qui passe, l'obscurité qui s'étend, le pas à pas des témoignages qui, eux aussi, s'enfoncent vers les ténèbres.

A la fin de la représentation, une fois l'héroïsme purgé et le patriotisme soldé, une fois exhalés les cris de haine et clamées les preuves du courage, arrive le plus difficile à nommer car relevant de l'intime absolu : être une femme sur un front de guerre. C'est au moment de parler des cycles menstruels perturbés, de la honte ressentie parce que le corps trahit, enfin et surtout, de la peur d'être violée, que la parole semble frappée de pudeur. Et parce que cette pudeur a survécu aux champs de bataille, on comprend que la guerre n'a vraiment pas un visage de femme.

¶ *La guerre n'a pas un visage de femme.* D'après Svetlana Alexievitch.  
Adaptation et mise en scène : Julie Deliquet. Printemps des Comédiens.  
Domaine d'O. 31 mai et 1<sup>er</sup> juin. Reprise au Théâtre Gérard Philipe du  
24 septembre au 17 octobre.

**Joëlle Gayot** (Montpellier, envoyée spéciale)

CRITIQUES



© Christophe Raynaud de Lage

## Julie Deliquet donne voix humaine aux combattantes invisibilisées

Avec *La Guerre n'a pas un visage de femme*, adaptation bouleversante de l'ouvrage de Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de littérature 2015), la metteuse en scène à la tête du TGP – CDN de Saint-Denis ouvre le Printemps des Comédiens avec un chœur de femmes inoubliable.

31 mai 2025

**S**ur scène, un décor foisonnant de bric et de broc, d'objets en tout genre, de rideaux en crochet blanc, de vaisselle, de linge de corps suspendu pour sécher, comme oubliés là. C'est celui d'un appartement communautaire, comme on en trouvait tant dans l'URSS d'après-guerre. C'est là que s'entassent les souvenirs, les silences, et une poignée de femmes, anciennes combattantes oubliées de l'Histoire. Faute de reconnaissance, faute de mari, certaines ont fini là, dans cette colocation des désillusions. Un espace modeste, chargé, presque oppressant, qui dit déjà l'étouffement et l'exil intérieur.

### Plus que du théâtre : la vie

Alors que le public s'installe, une à une, les comédiennes, toutes virtuoses, fiévreuses, habitées, – **Julie André**, **Astrid Bayiha**, **Évelyne Didi**, **Marina Keltchewsky**, **Odja Llorca**, **Marie Payen**, **Amandine Pudlo**, **Agnès Ramy**, **Hélène Viviès** – entrent en scène. Elles avancent lentement, prennent place sur des chaises en bord de plateau. Elles ont été réunies à la demande de **Svetlana Alexievitch** (**Blanche Ripoche**, sobre et précise), pour recueillir leurs témoignages dans le but d'écrire un livre sur la guerre vécue par les femmes. Ce sont des voix qui ne s'étaient jamais élevées jusque-là.



© Christophe Raynaud de Lage

La guerre est entrée dans leur vie avec fracas, et tout de suite, le texte percuté. La plus âgée (Évelyne Didi) prend la parole. Elle est tremblante : « *Ils sont arrivés, ont foulé ma terre, ils riaient... ça a été une déflagration en moi, un point de non-retour.* »

Sans crier gare, le silence dans la salle devient attentif, tendu, presque douloureux. **Julie Deliquet**, en adaptant ce chœur de récits recueillis dans les années 1970, fait bien plus que du théâtre documentaire.

Elle orchestre une résurgence. Chaque souvenir est un éclat. Chaque phrase, une balafre. Les voix s'entremêlent, se coupent, s'interrompent, s'insurgent. Une parole collective qui ne se laisse pas dompter, qui entraîne le public jusqu'au vertige, jusqu'à l'horreur indicible.

### *Du grand art d'équilibriste*



© Christophe Raynaud de Lage

La mise en scène se heurte ici à un défi de taille. Si le livre de Svetlana Alexievitch esquisse une mémoire collective, il se compose d'une mosaïque de monologues, juxtaposés, indépendants, sans intrigue ni fil narratif unifiés. Plutôt que de suivre une trajectoire individuelle, Julie Deliquet fait le pari audacieux de la fragmentation. Elle choisit d'aborder l'œuvre par thématiques – la haine, l'endoctrinement, le sexe, l'amour, les violences sexistes, les règles, l'après... – pour en extraire une matière kaléidoscopique, en perpétuel mouvement, vibrante de vie.

Chaque actrice reçoit des fragments de témoignages – « des morceaux de corps dévitalisés », comme le souligne Julie Deliquet. Jusqu'aux répétitions, aucune ne sait ce que traversent les autres. Ce n'est que sur le plateau que les récits commencent à résonner, à s'incarner, à former peu à peu un chœur. Sans jamais céder à une forme figée, la metteuse en scène préserve cette dynamique organique jusqu'à la création. Chaque soir, les actrices reconstituent la partition à partir de centaines de fragments, selon le flux de la parole, les silences, les élans ou les questions de Svetlana.

Les mots prennent alors vie dans l'instant, non dans la mémoire. Car ces femmes se sont tuées trop longtemps. Elles n'ont pas construit un souvenir, elles n'ont pas entretenu une mémoire. Celle-ci reste à inventer. En tant que catalyseur, Svetlana les aide à les raviver, à les accoucher, parfois dans le rire, souvent dans une honte trop longtemps portée, et généralement dans la douleur.

### *De chair et de sang*

Ce n'est pas la fiction qui donne chair à la scène, mais l'exposition, le risque, le tremblement. La parole ici n'est ni statufiée ni « muséographiée ». Elle n'est pas là pour réparer ou consoler, mais pour être vivante, vitale.

Et c'est de cette matière en perpétuel mouvement que déborde la scène, à mesure que les femmes se lèvent, marchent, se frôlent, se répondent. Les corps s'animent, les émotions montent, débordent. Elles revivent la guerre. La peur, les corps mutilés, les combats, la faim, la sexualité, les règles qu'on tait, les vêtements trop grands, inadaptés à leur genre. On entend, « *Quatre ans sans femme, ce n'est pas possible... il faut comprendre un homme.* » Et l'on comprend le sexisme, la violence, l'endoctrinement patriarcal, l'incompréhensible.



© Christophe Raynaud de Lage

Le spectacle, certainement l'un des plus puissants de la metteuse en scène, traverse les strates du silence. Ces femmes ont été près d'un million à prendre les armes. Tireuses d'élite, sapeuses, médecins, brancardières... Elles ont tué, elles ont survécu, elles ont été torturées. Et après ? Rien. Le silence. Le rejet. L'humiliation. « Salope », « pute », voilà ce qu'on leur jette au visage en rentrant. Impossible d'avoir des enfants ? C'est bien fait. Avoir donné la mort ? Impardonnable. Même pour sauver sa vie.

### **Vertigineuse performance**

Ce que Julie Deliquet donne à entendre, c'est une mémoire brute, en train de se dire. Une mémoire sans mythe. Un théâtre de la fragilité, du présent. Et grâce à une direction d'actrices sensible et minutieuse, elle transforme ces éclats en une parole chorale, libre, indomptable. Œuvre nécessaire, qui fait écho aux guerres d'aujourd'hui, La Guerre n'a pas un visage de femme rebat les cartes du sexisme ordinaire. Considérées par les hommes comme de la chair à canon ou des armes de guerre, les combattantes d'hier, d'aujourd'hui et de demain apparaissent ici en pleine lumière. Tout simplement bouleversant de vérité !

**Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Montpellier**

---

La Guerre n'a pas un visage de femme d'après Svetlana Alexievitch  
Printemps des Comédiens – Cité européenne du Théâtre – Domaine d'O Montpellier

#### **Tournée**

24 septembre au 17 octobre 2025 au Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis  
8 et 9 janvier 2026 au Théâtre National de Nice, centre dramatique national Nice Côte d'Azur  
14 et 15 janvier 2026 à MC2: Maison de la Culture de Grenoble, scène nationale  
21 au 31 janvier 2026 aux Célestins, Théâtre de Lyon  
4 et 5 février 2026 à la Comédie de Saint-Étienne, centre dramatique national  
10 et 11 février 2026 au Théâtre de Lorient, centre dramatique national  
18 au 20 février 2026 à la Comédie de Genève  
25 et 26 février 2026 à Malraux, scène nationale Chambéry Savoie, Chambéry  
3 au 7 mars 2026 au Théâtre Dijon Bourgogne, centre dramatique national, Dijon  
11 et 12 mars 2026 à la Comédie de Caen, centre dramatique national de Normandie  
18 et 19 mars 2026 au Grand R, scène nationale, La Roche-sur-Yon  
27 mars 2026 à L'Archipel, scène nationale, Perpignan  
31 mars au 3 avril 2026 au Théâtre de la Cité, centre dramatique national de Toulouse Occitanie  
8 au 10 avril 2026 à la Comédie de Reims, centre dramatique national  
14 avril 2026 à La Ferme du Buisson, scène nationale, Noisiel  
17 avril 2026 à l'Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge  
22 et 23 avril 2026 au Nouveau Théâtre de Besançon, centre dramatique national  
28 et 29 avril 2026 à La Rose des vents, scène nationale, Lille Métropole Villeneuve d'Ascq  
5 mai 2026 à l'Équinoxe, scène nationale, Châteauroux

Mise en scène de Julie Deliquet

Avec Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoché, Hélène Viviers

Traduction de Galia Ackerman & Paul Lequesne

Version scénique de Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos

Collaboration artistique – Pascale Fournier, Annabelle Simon

Scénographie de Julie Deliquet & Zoé Pautet

Lumière de Vyara Stefanova

Costumes de Julie Scobeltzine

Régie générale de Pascal Gallepe

Coiffures et perruques de Jean-Sébastien Merle

Assistanat aux costumes – Annamaria Di Mambro

Réalisation des costumes – Marion Duvinage

Construction du décor – Atelier du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis

Régie plateau : Bertrand Sombsthay, Régie lumière : Sharron Printz, Régie son : Vincent Langlais

Accessoiriste – Élise Vasseur

Habillage – Nelly Geyres

# Nos bascules

*La guerre n'a pas un visage de femme*

👤 Pierre Lesquelen

📄 Festivals, Focus

🕒 1 juin 2025



© Christophe Raynaud de Lage

**Souvent cantonnée à une matière scénique testimoniale, historique et édifiante, l'œuvre maintes fois adaptée de Svetlana Alexievitch trouve, grâce à Julie Deliquet, une vraie théâtralité.**

Le naturalisme vivace de la metteuse en scène soulève le cadre de convention qui fonde le spectacle : un présent collectif d'énonciation où l'on voit la guerre en train de se penser ; une temporalité qui substitue à la combinaison postérieure de récits tissée par le livre une commune présence. Et si cette quête d'un nerf conversationnel pour oraliser et performer la littérature conduit dans bien des gestes d'adaptation à une énergie théâtrale artificielle, elle est ici au service d'une forme vivante, pleine d'écoute nourrie, sans cesse stimulante, aussi populaire que radicale, trouvant le naturel sans oublier de faire entendre l'écriture.

Le titre d'Alexievitch (« La guerre n'a pas un visage de femme ») contenait autant une force d'appel politique – celui d'une écriture enfin féminine des massacres et du quotidien guerrier – qu'un présent allégorique de vérité générale : la guerre n'aura jamais un faciès de femme car celle-ci reste fondamentalement une *praxis* masculine. La situation théâtrale et le régime dialectique de l'échange amplifient cette complexité et consacrent la sororité aussi puissante que dissensuelle que le livre contenait en germe. Le projet d'une écriture fondamentalement féminine de la guerre, maintes fois commandée par la journaliste (incarnée carnet en main par Blanche Ripoché), reste un idéal politique en partie inactualisable.

Pas seulement parce que cette traversée du mal reste foncièrement irracontable, mais parce qu'il semble impossible et impensable de la féminiser tout à fait. Et si cette contre-histoire contient bel et bien des élans d'*écriture féminine* au sens rêvé par Hélène Cixous – notamment des regards plus subjectivistes et plus organiques portés sur la guerre –, le collectage d'Alexievitch tend surtout à montrer comment celle-ci hante, trouble et contamine durablement la psyché et le corps de celles qui l'ont vécue – c'est donc moins une guerre féminine qui s'écrit et s'incarne qu'une guerre à l'épreuve de la féminité, tantôt transformée, tantôt confortée dans ses oripeaux masculins. Une guerre éprouvée par une pluralité irréductible de femmes dont le spectacle préserve chaque singularité.

Ravagées par une honte et par une culpabilité qui sourdent quand tonne la victoire, ces femmes conservent de la guerre une mémoire indigérable et impartageable ; manque contre lequel le témoignage livresque et après lui le théâtre proposent moins un remède qu'un espace germinal de repartage du sensible et de repolitisation. Il est fort que le seuil de la représentation se confonde alors avec l'aube de ces paroles qui sont autant narratives qu'introspectives, qui sont autant des histoires de bascule que de réelles bascules nominatrices, autant des récits d'événements que des événements de langage. Tout au plus regrettons-nous un certain calibrage rythmique du spectacle qui encadre parfois ces traversées intérieures et qui systématise légèrement les conséquences émotionnelles qu'elles ont sur le public et sur les (excellentes) actrices.

L'espace indicial choisi par Julie Deliquet, un appartement communautaire dont l'artiste retient radicalement la potentialité situationnelle, joue comme point d'ancrage actif mais surtout comme métaphore magnifiquement ironique. Cet espace surchargé de signes ne semble avoir aucune parole muette à offrir : les

peintures *kaki* des chambres comme tous les autres souvenirs du front semblent soustraits à la vue. Seule demeure cette carcasse domestique sans lisible mémoire, ce diorama qui flotte sur le plateau brut comme un pur décor à recharger, à *ressouffler*. Cette quasi installation n'a rien de ces *non-lieux* à *génie* qu'étudiait Georges Didi-Huberman. Seule affleure la silencieuse d'une vie intérieure dans une vie patriarcalement matérielle. Et les paroles retrouvent alors toute leur puissance de spectralisation, de dilatation, de politisation de l'espace social et intime. Après avoir noirci le papier, elles viennent encendrer le théâtre.

## INFOS

FESTIVAL : PRINTEMPS DES COMÉDIENS

### *La guerre n'a pas un visage de femme*

**Genre** : Théâtre

**Texte** : Svetlana Alexievitch

**Conception/Mise en scène** : Julie Deliquet

**Distribution** : Agnès Ramy, Amandine Pudlo, Astrid Bayiha, Blanche Ripoché, Évelyne Didi, Hélène Viviès, Julie André, Marie Payen, Marina Keltchewsky, Odja Llorca

**Lieu** : Domaine d'O (Montpellier)

**A consulter** : [https://printempsdescomediens.com/evenement/2025/la-guerre-n-a-pas-un-visage-de-femme\\_\\_2926](https://printempsdescomediens.com/evenement/2025/la-guerre-n-a-pas-un-visage-de-femme__2926)

## A PROPOS DE L'AUTEUR



**Pierre Lesquelen**

*Maître de conférence en études théâtrales, dramaturge.*

# « La guerre n'a pas un visage de femme », L'uppercut de Julie Deliquet

Par Nathalie Simon

**Ce vendredi, la metteuse en scène a ouvert le Printemps des comédiens, à Montpellier, avec un spectacle tiré du livre de Svetlana Alexievitch. Essentiel, dur, mais parfois insoutenable.**

Un tramway nous entraîne sur les hauteurs de Montpellier, à la Cité européenne du théâtre au domaine d'O. On marche cinq minutes pour rejoindre un parc qui abrite une école de cirque et le [Théâtre Jean-Claude Carrière](#). Sous la pinède, les derniers rayons d'un chaud soleil, des transats et des chaises de jardin attendent le public. Une guirlande d'ampoules donne un air de guinguette au bar situé à deux pas d'un chapiteau et d'une librairie nichée dans une cabane de bois.

## À découvrir

→ TV ce soir : retrouver notre sélection du jour

La musique énergique de *Coup fatal*, le spectacle d'[Alain Platel](#) retentit dans l'amphithéâtre. Un professeur rassemble ses élèves de seconde et de première pour organiser la soirée. En costumes et sandales, Eric Bart, le directeur artistique du lieu salue les visiteurs. Le chien de sa fille, un berger américain, sur les talons. Le patron et capitaine du Printemps des comédiens, [Jean Varela](#) sirote une citronnade en consultant son téléphone portable. Tous deux veillent aux derniers détails de la création de Julie Deliquet. Ce soir, c'est la première.

Montpelliéraine, la directrice du [Théâtre de Gérard Philippe de Saint-Denis](#) a voulu monter chez eux *La guerre n'a pas un visage de femme* d'après le livre de Svetlana Alexievitch, dans la traduction de Galia Ackerman et Paul Lequesne (Éditions J'ai lu). L'écrivain biélorusse, Prix Nobel de littérature en 2015, a recueilli des témoignages d'anciennes combattantes de la Seconde Guerre mondiale entre les années 1970 et le début des années 1980. « Son livre avait été censuré, mais est devenu un best-seller quand Gorbatchev l'a soutenu. Des moments rappellent des textes de Vassili Grossman, un journaliste soviétique que Staline avait envoyé au front », signale Jean Varela.

Ce vendredi 30 mai, les habitués occupent donc les 600 places du théâtre pour découvrir l'adaptation de [Julie Deliquet](#). Durée « estimée » : deux heures trente. Un talkie-walkie collé à la bouche, un agent de la sécurité effectue des allers-retours devant la scène. Pour le décor « écolo », la metteuse en scène et Zoé Pautet ont reconstitué à partir d'accessoires d'anciennes productions de la Comédie-Française, du Théâtre de Gérard Philippe et de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, un appartement communautaire. Montagnes de valises dans le moindre recoin, vaisselles empilées dans les éviers, gazinières usagées, matelas à même le sol, salle de bains encombrée par des récipients divers, un vieux piano et des abat-jour accrochés ici et là. Des vêtements pendent sur un fil.

Il est 19 heures. Nous sommes au printemps 1975, en pleine guerre froide. Dignes et attentives, des femmes s'assoient l'une après l'autre sur des chaises ou des tabourets dépareillés alignés le long du plateau. On devine qu'elles ont soigné leur coiffure et leur toilette. « Elles ont des gueules », lance une septuagénaire à son mari. Certaines actrices étaient dans *Welfare*, le spectacle précédent de Julie Deliquet, donné dans la cour d'honneur au Festival d'Avignon en 2023.

« Tout ce qu'on sait sur la guerre a été écrit par des hommes », commence Svetlana, jeune journaliste écrivain, carnet de notes et stylo à la main, presque maladroitement (Blanche Ripoché). « Et pourtant, des

combattantes, il y en a... C'est leur histoire qui m'intéresse », ajoute-t-elle en observant ses interlocutrices. Soucieuse de transmettre la vérité : « Je pense qu'il faudra écrire un livre ne serait-ce que pour donner une nausée profonde. »

Russes, Biélorusses ou Françaises, elles avaient entre 15 et 18 ans, rêvaient d'amour ou étaient déjà mariées et mères de famille. Engagées volontairement, elles sont devenues tireuses d'élite, brancardières, pilotes de ligne et ou, résistantes. Chacune va raconter comment son existence a été fracassée par la Seconde Guerre mondiale, les souffrances qu'elle a traversées, les exactions auxquelles elle a assisté, mais aussi la violence qu'elle ne soupçonnait pas en elle.

Toutes sont marquées au fer rouge. Quand les souvenirs ressurgissent, Les mots s'entrechoquent et les larmes coulent. « On est parti la fleur au fusil », « On n'était pas prêtes », « On a appris le métier sur le front », « On n'avait que l'idéal et l'enthousiasme », ... « Pardon, je m'emballe », s'excuse la médecin (Marie Payen) qui a subi des tortures. Elles ont affronté l'innommable. Les récits des crimes sont insoutenables. On ne les oubliera pas. Un peu avant la fin de la représentation, une spectatrice a un malaise. « Il y en aura d'autres », prédit une journaliste.

Au bout d'une heure et demie les « personnages » incarnés par dix actrices saisissantes de justesse font une pause salutaire, allument une cigarette, se rafraîchissent, quittent leur veste. Avant de se remémorer comment elles ont survécu. « Est-ce que la haine est un moteur pour faire la guerre ? », reprend Svetlana qui n'a jamais tenu une arme. Les soldates ont dû réapprendre à vivre et à se reconstruire dans un monde où personne ne voulait les entendre. Les héros étaient les hommes. Elles, elles étaient méprisées, considérées comme « impures ». « On nous a juste demandé de redevenir des femmes », « des femmes normales ». Les plaies restent vives. « On croit que la guerre nous quitte, mais la guerre ne nous quitte pas... »

22 h 30. La tension est montée d'un cran. « On s'arrête là ? », propose l'enquêtrice. « Oui ! », se retient-on de répondre en même temps que les interprètes. Solidaires, yeux brillants, elles se placent face à la salle. Les applaudissements crépitent. Plusieurs spectateurs se lèvent. « C'était chaud », lance l'un d'eux. « On y était », renchérit un autre. « Ça va », assure une adolescente de 13 ans à ses parents.

« Il serait difficile de trouver un livre qui semblerait plus important ou original » a écrit [The Guardian](#) au moment de la sortie du livre de Svetlana Alexievitch en 1985. On dira la même chose de ce spectacle qui s'inscrit, comme *Welfare*, inspiré du film de [Frederick Wiseman](#), dans le théâtre documentaire. Fruit d'un travail colossal, il est essentiel, dur, éprouvant et mené avec brio. Julie Deliquet a collaboré avec la comédienne Julie André (chef d'une pièce de DCA, Défense contre avions, dans le spectacle) et la romancière et scénariste [Florence Seyvos](#) pour élaborer une pièce, des dialogues et une dramaturgie en restant fidèle à l'ouvrage de Svetlana Alexievitch.

La metteuse en scène a rencontré l'auteur de *La Fin de l'homme rouge* en juillet 2024 à Berlin, où celle-ci vit en exil depuis quatre ans. Elle est l'une des rares à avoir écrit sur les femmes combattantes. D'une même voix, elles dédient ce spectacle qui résonne avec la guerre en Ukraine et les commémorations de la fin de la Seconde Guerre mondiale « à toutes les femmes de toutes les guerres ».

Au Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis, du 24 septembre au 17 octobre, puis en tournée.

## Théâtre

### «La guerre n'a pas un visage de femme» de Julie Deliquet : larmes rouges

Les viols, les combats, puis l'invisibilisation dans l'histoire officielle... Les engagées volontaires soviétiques de la Seconde Guerre mondiale sortent de l'ombre au Printemps des comédiens à Montpellier, où les non-dits deviennent criants. Un spectacle vibrant qui résonne avec l'actualité ukrainienne.



Dans «la Guerre n'a pas un visage de femme», neuf femmes racontent leur Seconde Guerre mondiale dans un appartement communautaire du temps de l'Union soviétique. (Christophe Raynaud de Lage)

par [Anne Diatkine](#)

publié le 1er juin 2025 à 17h35

Elles sont neuf ou plutôt dix avec [Svetlana Alexievitch](#) (Blanche Ripoché), journaliste inconnue lorsqu'elle entame ce qui sera son premier livre polyphonique qui interroge la guerre vécue par les femmes, ces millions d'enrôlées volontaires à des postes très différents pour défendre «la mère Patrie», et dont le point de vue n'avait alors jamais été écouté, comme si, une fois la paix établie, elles n'existaient plus. La jeune Svetlana Alexievitch, née en 1948, recueille tous les détails omis lorsque la guerre est narrée par les hommes, en général sous l'angle de l'héroïsme et de la victoire. A sa sortie en 1985, son livre fit scandale avant de devenir un best-seller quand Gorbatchev en fit l'éloge dans un discours.

Elles sont donc neuf ou plutôt dix, dans un appartement communautaire du temps de l'Union soviétique et le public qui les regarde s'installer, apporter des chaises, ne peut s'empêcher d'inventorier toutes les louches (de différents rouges) dans la cuisine, les égouttoirs, les bouilloires, la gazinière, les malles qui s'entassent en haut des armoires, les caisses, les lits repliés, les petites sculptures de chevaux, les prises électriques, le piano. Le regard entre dans la chambre à l'arrière-fond, pour détailler les dessus-de-lit et se

rapproche des lignes de linge qui pendent sur les fils à sécher.

## Souvenirs qui sortent en rafales

Cet œil qui voyage dans l'appartement à la manière d'une caméra virevoltante grâce à la fascinante scénographie de Zoé Pautet et Julie Deliquet, on le gardera tout le long de la représentation tandis qu'au premier plan, les très différentes femmes prennent la parole, assises, puis debout, quand l'émotion les submerge, que leur corps ne tient plus en place, mû par les mots et souvenirs qui sortent en rafales. Svetlana, elle, est de côté. Elle prend des notes. La restitution théâtrale engendre la vie, provoque l'instant présent, et si chacune des actrices incarne bien une partition, ni les gestes, ni les places, ni même leurs propos ne sont fixés d'une représentation à l'autre. Evelyne Didi joue celle qui se voit comme appartenant à une espèce disparue, un «*mammouth*» qui ne peut renoncer totalement à son idéal et croyance au stalinisme (elle parle des «*erreurs*» de Staline), elle est en partie silencieuse, observante.

Le sera-t-elle tout autant les représentations prochaines ? Il faut retourner voir ce spectacle. L'urgence de la dernière création de Julie Deliquet, l'extrême réussite tiennent au jeu bien sûr et à l'incomparable matière textuelle dont les actrices se saisissent comme d'une glaise. Se remémorant la Seconde Guerre mondiale, c'est bien d'aujourd'hui dont il est question, et [en particulier de l'Ukraine](#), par la voix de Tamara, sergent de la garde et brancardière (Marina Keltchewsky). Rien de muséifié dans ces différentes prises de paroles, où elles discutent, se contredisent, s'étouffent, et exigent de leur cadette rieuse aux longs cheveux, journaliste : «*Notez, c'est très important.*» Ou inversement : «*Mais vous n'allez pas écrire ça, tout de même ? C'est sale, petit, réducteur.*»

Ce qui est sale ou petit, ce qui doit demeurer non dit, selon l'une d'elles (Agnès Ramy), et les autres ne sont pas d'accord, c'est le sang des règles, comment il s'écoulait, taches rouges dans la neige et maintenant raide et droit leur unique pantalon. Et le malaise profond, pour ne pas dire honte, qui a pu faire mourir quatre d'entre elles qui ont choisi, pendant un bombardement, de se précipiter dans un lac pour se rincer, plutôt que de se mettre à l'abri. Le corps féminin, objet d'embarras et de honte, même en temps de guerre ? Surtout en temps de guerre. Durant ces deux heures et demie, elles creusent au plus intime, évoque les avortements clandestins, interdits sous Staline alors que l'IVG était autorisée durant les premières décennies après la révolution apprend-on – la précision, absente du récit de Svetlana Alexievitch, est nécessaire pour le public français, tenu en haleine par le flot de paroles, l'envie de tout retenir, et l'illusion produite par l'art de Julie Deliquet que les mots ne se répéteront plus, qu'ils sont énoncés pour la seule et unique fois.

## Une œuvre en train d'être forgée

Entre tous les détails omis, jamais narrés, non pas par oubli, mais par négation de l'autre, il y a le viol comme arme de guerre. Le viol, un détail ? Ni pour celles qui le subissent, et leurs voix se mêlent dans la cavalcade des récits, tandis qu'une spectatrice, prise d'un malaise, doit être évacuée, ni sans doute pour tous ceux qui le commettent, car la pièce retient le témoignage d'un homme qui après-guerre ne comprend plus comment il a pu se laisser entraîner par une dizaine d'autres à cette barbarie sur une fillette de douze ans. Ces violences sexuelles, elles n'en parlent pas tout de suite, n'ont pas les bons mots, laissent entendre, alors qu'elles disent le choc du premier homme qu'elles ont tué et leur désir absolu de combattre.

On peut parler de *la Guerre n'a pas un visage de femme*, dernière création de [Julie Deliquet](#), présentée en ouverture du Printemps des comédiens à Montpellier qui la coproduit, de manière plus frontale : c'est le meilleur spectacle de Julie Deliquet depuis [Vania](#), celui qui s'accorde le mieux avec sa manière si spécifique de procéder non seulement en raison de son matériel, mais parce qu'il montre un processus,

une œuvre en train d'être forgée. Dans son récit, Svetlana Alexievitch s'interroge : *«Le magnétophone enregistre les mots, reproduit l'intonation. Les silences. Les sanglots et les moments de désarroi. Mais comment enregistrer aussi les yeux, les mains... Leur vie durant la conversation, leur vie propre. Indépendante.»* Cette vie propre que l'enregistrement échoue à capter, c'est bien celle à laquelle donnent naissance les dix interprètes, toutes excellentes. Citons celles qui ne l'ont pas été: Astrid Bayiha, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Julie André, Hélène Viviès.

***La Guerre n'a pas un visage de femme, adaptation du livre de Svetlana Alexievitch, mise en scène de Julie Deliquet, du 24 septembre au 17 octobre, Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis (93); puis en tournée en 2026 à Nice, Grenoble, Lyon...***

## Monde nouveau : L'inférieure machine à dérailler d'Olivier Saccomano et de Nathalie Garraud

Avec cette création ambitieuse, Olivier Saccomano et Nathalie Garraud clôturent la saison du Théâtre des 13 vents qu'ils dirigent ensemble, tout en lançant le Printemps des Comédiens. En parallèle de *La Guerre n'a pas un visage de femme* de Julie Deliquet, cette pièce d'anticipation entraîne le public dans un univers codifié autant inquiétant que vertigineux.

1 juin 2025



© Jean-Louis Fernandez

Dans une lumière crépusculaire et diffuse, le plateau dévoile des piles de vêtements, des objets rangés comme dans un showroom aseptisé qui sont posés à même le sol. Furtivement, une jeune femme entre, s'étend sur le tapis gris anthracite et se fige immobile. Ni morte, ni tout à fait vivante. Elle attend.

Les premières notes d'une musique très cadencée se font entendre. D'abord le *Clavier bien tempéré* de Bach, interprété par Glenn Gould, – obsessionnel, lumineux, presque clinique. Puis les nappes plus sombres et contemporaines de Future Représentation de Nathan Nish, deux partitions bien réelles, qui rythment les gestes, les enchaînements, les dérèglements à venir. La mécanique est lancée.

Un à un, les autres interprètes entrent dans la danse. Vêtus d'académiques couleur chair, Débarrassés de toute appartenance visible, ils ressemblent à des Playmobil géants à assembler, des Sims encore non programmés. Ils avancent, hésitent, contournent le corps inerte, s'habillent de gris, coiffent les perruques uniformes mises à disposition. Comme s'ils cherchaient à devenir semblables, à se fondre dans un moule dont personne ne connaît exactement la forme.



© Jean-Louis Fernandez

### *Une société à rendre fou*

Les corps bougent, précis, coordonnés. Ils suivent des trajets, rejouent des saynètes de la vie quotidienne. Une réunion, un discours, un échange à la photocopieuse. Tout semble ritualisé, même les changements de décor à vue opérés par un comédien, qui monte et descend des cintres des cadres, gris, vides. Mais rien

ne dure. Les gestes dérapent. Les voix se chevauchent. Une logique invisible se fissure. Et soudain, un déraillement.

C'est là, dans ces failles, que *Monde nouveau* prend toute sa force. **Olivier Saccomano et Nathalie Garraud** nous montrent un monde à la surface lisse, où l'obsession de la nouveauté sert de moteur – et d'écran. Un monde qui programme, régule, synchronise, dont l'humain devient pièce détachée d'une machine plus grande que lui et où l'uniformisation contraint le corps dans l'espoir vain de libérer l'esprit.

### *Dans l'ombre du fascisme néolibéral*



© Jean-Louis Fernandez

Le texte, dense et acéré, puise autant chez **Kafka** que dans *Les Temps modernes* de **Chaplin** et dans les réflexions de **Gilles Deleuze** sur les sociétés de contrôle. Pas de fable, mais une fantaisie noire, pas de récit classique, linéaire, mais plutôt un grand démontage des processus d'assignation, d'effacement, de redémarrage. Le langage lui-même devient suspect. Il se répète, se contredit, s'épuise jusqu'à la folie.

Ce délire structurel n'est pas qu'un effet de forme. Il est la traduction sensible d'un système qui, sous couvert d'innovation

permanente, piétine les singularités. *Monde nouveau* dénonce avec lucidité la logique néolibérale qui réduit les individus à des données, à des segments, à des fonctions. Un système qui efface les subjectivités, nie toute dimension humaine, range et trie sans vergogne selon des critères purement informatifs. Une fabrique de conformités, où se rejoue aussi, en sourdine, la mécanique du fascisme et du néocolonialisme systémique.

### *Des corps sous pression*

La mise en scène de Nathalie Garraud pousse ce théâtre de la répétition jusqu'à la saturation. Les gestes chorégraphiés deviennent mécaniques, puis absurdes. Le décor, d'abord vide et fonctionnel, s'encombre peu à peu. Les repères explosent. Et les comédiens – tous formidables, **Florian Onnéin**, **Conchita Paz**, **Lorie-Joy Ramanaïdou**, **Charly Totterwitz**, **Eléna Doratiotto**, **Mitsou Doudeau**, **Jules Puibaraud** en alternance avec **Cédric Michel** – naviguent à vue entre rigueur et chaos, docilité et rébellion.

*Monde nouveau* est un spectacle qui ne rassure pas. Il questionne, dérange, pousse à la réflexion. Il met au jour ce que nous sommes peut-être en train de devenir, des êtres recalibrés, formatés, rebootés au moindre faux pas. Mais il y glisse aussi un espoir – celui, peut-être, que dans la panne, dans l'erreur, quelque chose d'humain puisse encore surgir.

*Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Montpellier*

---

Monde nouveau d'Olivier Saccomano

*Printemps des Comédiens*

*Théâtre des 13 vents*

Domaine de Gramont

34000 Montpellier

du 30 au 7 juin 2025

En aparté



Jean-Baptiste Tur © Julie Mitchell

**Jean-Baptiste Tur, dans l'arène des origines**

Présenté dans le cadre du Printemps des Comédiens, *De lumière* explore l'héritage, la filiation et la mise en danger, à travers la figure controversée du torero. Une pièce écrite par Azilys Tanneau, conçue par Jean-Baptiste Tur et portée au plateau par David Ayala, où théâtre et documentaire s'entrelacent pour faire surgir les zones d'ombre de l'enfance et les lumières du Sud.

2 juin 2025

***Comment est née cette envie d'embrasser un sujet aussi brûlant que la tauromachie, à rebours des discours dominants ?***

**Jean-Baptiste Tur :** Ce n'est pas parti d'un désir de provocation, mais plutôt d'une friction intime. J'ai grandi à Béziers, la culture taurine était partout. Moi, je n'allais pas aux arènes, mais c'était là, dans les bruits de la ville, dans les récits de famille. Et très tôt, en faisant du théâtre, je me suis demandé, pourquoi ça me gêne, pourquoi ça me fascine ? Il y a quelque chose, dans le spectacle de la mort, dans le rituel, qui m'a toujours troublé. Et puis, le confinement a agi comme un révélateur. On a mis le monde en pause pour éviter des morts qu'on ne voulait plus voir. Et j'ai repensé à la corrida, qui est justement l'inverse, rendre visible, ritualiser la fin, exposer l'irréparable. C'est là que le projet a pris racine.

***Vous l'avez imaginé avec David Ayala. Vous vous connaissez depuis longtemps ?***



**Jean-Baptiste Tur :** On s'est rencontrés à Limoges, au Théâtre de l'Union, quand j'étais encore étudiant. Nous avons joué ensemble *Ubu Roi* mis en scène par Pierre Pradinas, qui était alors directeur des lieux. David tenait le rôle-titre, moi j'étais dans les rôles secondaires. C'est là que j'ai appris que c'est grâce à lui que j'avais été pris au sein de la formation limougeaude. Ce qui est drôle, c'est que je le connaissais avant qu'on ne se

rencontre vraiment. Je le voyais jouer quand j'étais lycéen à Pézenas, lors des spectacles au théâtre de 13 vents. Il était une figure solaire de l'époque Jean-Claude Fall. Et puis on s'est retrouvés, liés aussi par cette fascination ambivalente pour le Sud, que nous avons tous les deux fuit un temps, pour Artaud, et pour ce qui résiste à l'analyse.

***Vous avez aussi associé une autrice au projet : Azilys Tanneau. Quel a été son rôle ?***

**Jean-Baptiste Tur** : Essentiel. Avec [David](#), on avait nos récits, nos sensations, mais il fallait une distance, un filtre, une voix tierce. Azilys est venue de loin, géographiquement et symboliquement, elle est née à Châteauroux, n'a aucun lien avec la corrida, elle y était même plutôt opposée. Et c'est cette extériorité qui nous intéressait. Elle a écouté nos histoires, nos matériaux, nos ambivalences, et elle en a tiré une fiction, une forme d'archéologie sensible. Le personnage central du spectacle, un artiste qui revient dans sa ville natale après la mort de son père pour réaliser un documentaire sur les arènes, c'est un peu un hybride entre David et moi. Mais c'est elle qui en a dessiné les contours, qui a trouvé la justesse du regard.

***Vous avez aussi mené une enquête de terrain, au plus près des jeunes apprentis toreros. Pourquoi ce détour par le réel ?***



**Jean-Baptiste Tur** : Parce que je voulais comprendre ce qui pousse encore aujourd'hui des adolescents à se lancer là-dedans. On pourrait penser que cette génération est plutôt dans la déconstruction des traditions, dans une tendance au véganisme, à la globalisation accélérée par les réseaux sociaux. Et pourtant, il y en a, des filles comme des garçons, qui s'entraînent dans des écoles taurines, qui rêvent de devenir toreros ou toreras. On a mené des entretiens, filmé leurs gestes, leurs entraînements avec des simulacres de

taureaux. Pas d'arènes, pas de mise à mort. Juste cette tension du corps, ce désir d'aller au-devant du danger. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant la corrida en tant que folklore, mais ce qu'elle met en lumière, la place du risque, de la peur, du rite. Ce qu'elle a à voir avec le théâtre, au fond.

***Vous parlez souvent de théâtre comme d'un espace de mise en danger. La scène est-elle, pour vous, une arène symbolique ?***

**Jean-Baptiste Tur** : C'est une question qui m'obsède. Michel Leiris écrivait qu'il fallait "insérer une corne de taureau dans une œuvre". Je pense qu'il voulait dire qu'il faut prendre des risques réels, pas simulés. Qu'engage-t-on quand on monte sur scène ? Quelle part de soi met-on en jeu ? Jusqu'où allons-nous dans la vérité ? Comment être artiste, quand on porte en soi un héritage, une peur, une part d'ombre ? Comment s'arrange-t-on avec ce qu'on n'a pas choisi ?

***Après Béziers, Montpellier et d'autres villes du Sud, vous espérez présenter le spectacle ailleurs ?***



**Jean-Baptiste Tur** : Oui, j'aimerais beaucoup qu'il soit vu par des publics plus éloignés de cette culture. Pas pour évangéliser ou convaincre, ce n'est pas le propos. Mais parce que je crois qu'il y a, derrière la corrida, quelque chose qui résonne très profondément avec notre rapport à l'enfance, à la violence, au mythe. Des jeunes danseurs du Luxembourg, qui l'ont vu, m'ont dit qu'ils ignoraient qu'il y avait encore des corridas en France. Ce décalage crée de l'écoute. Ce que j'espère,

c'est que ce spectacle, en parlant d'une pratique archaïque, interroge le présent. Et propose une forme d'éloge du risque comme l'a écrit Anne Dufourmantelle.

---

**De lumière d'Azilys Tanneau**

[Le Printemps des comédiens](#)

Hangar Théâtre

du 6 au 8 juin 2025

durée 1H40

**Tournée**

26 et 27 mars 2026 au Théâtres de Gascogne – Mont-de-Marsan

Avec David Ayala et les musiciens Thomas Delpérié et Pierre Borel

À l'image : Laura Domenge et Tomas Cerqueira, Nino Julian, Pablo Juliano, Fanny Lombardo, Carlos Olsina, Christian Parejo, Swan Soto et Tomas Ubeda

Avec la participation d'une fanfare

Création Le Grand Cerf Bleu

Conception et mise en scène de Jean-Baptiste Tur

Assistant à la mise en scène – Joris Rodriguez

Scénographie de Cécile Marc

Création lumière de Jimmy Boury, Création son de Jules Tremoy, Création vidéo de Marine Cerles

Images – Clément Delpérié et Mathis Rodriguez

Costumes de Cathy Sardi



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné-e de Mediapart

1339 0  
Billets Édition

BILLET DE BLOG 2 JUIN 2025

## Printemps des comédiens : d'un couple l'autre

« Décrochez-moi-ça » interpellent Elsa et Laurent de la compagnie Bêtes de foire, « Monde nouveau » ruminent Nathalie et Olivier au Théâtre des Treize vents. Au Printemps des comédiens, il arrivent que des spectacles se regardent en chiens de faïence sans le savoir



Scène de "Décrochez-moi-ça" © Esther Marlot

C'est l'histoire d'un couple, Laurent Cabrol et Elsa de Witte. Il est circassien. Il a fait son apprentissage entre autres chez Annie Fratellini, on le trouve aux balbutiements du Cirque Trottola, il est également passé par le cirque Romanès et c'est au Théâtre du Rugissant qu'il rencontre Elsa. Elle, costumière et comédienne vient du théâtre de rue. Ensemble ils font des enfants et entre deux lardons, créent leur premier spectacle en 2013, *Bêtes de foire, petit théâtre de gestes*. Ils y trouvent le nom de leur compagnie et y façonnent leur art fondé sur un corps à corps avec des objets, des matériaux, des parures, le tout venant.

Depuis, d'autres les ont rejoint, côté coulisse, technique, régie et musique ( Simon Rosant, Bastien Pelenc et Thomas Barrière ) et c'est tout ce monde que l'on retrouve aujourd'hui sous leur petit chapiteau planté dans la pinède du Domaine d'O à Montpellier, faisant salle comble chaque soir au Printemps des comédiens.

En scène, c'est le colosse Laurent et la presque frêle Elsa qui nous cueillent de plaisir dans un duo d'accumulations de vestes. Pour être sûr de ne pas prendre une, ils en entassent des tas sur leur dos, tout en enfilant les manches et refont opération en sens inverse. Un jeu. Source d'un plaisir immédiat. Un comique d'accumulation en quelque sorte dans lequel le couple est passé maître au fil des spectacles et dont ils nous offrent maintes variations, Tati aurait adoré leur obstination. En préambule, Laurent nous avait déjà ébahi par un ballet de chapeaux et casquettes.

Le chapiteau est à taille humaine la piste aussi, tout est à vue, on entend autant les godillots glisser que l'on voit la sueur perler au front des deux loustics engoncés dans une théorie de manteaux.

*Décrochez-moi-ça* est le beau titre du spectacle. L'étymologie nous apprend que l'expression désignait naguère un soulier ou un chapeau d'occasion avant que l'expression ne désigne une friperie. Rien de neuf, en effet, sauf leur constante inventivité. Elsa et Laurent donnent aussi à cette expression un autre sens sans doute très ancien, celui de crochets auxquels accrocher des chapeaux ou des manteaux. De fait, il y a tout une série de chapeaux qui, un à un, sont lancés et s'accrochent sur les crochets accrochés eux-mêmes sur le poteau central de la petite piste. A la fin, les

artistes sont là mais, bientôt, ils disparaissent derrière une forêt circulaire de miroirs. Bref ils nous en mettent plein la vue. Et donc, chapeau !

C'est l'histoire d'un couple (bis). Celui formé par Nathalie Garraud et Eugène Saccomano. Ils dirigent ensemble un CDN, le Théâtre des Treize vents de Montpellier. Il écrit, elle met en scène. Pour *Monde nouveau*, leur nouveau spectacle, Nathalie Garraud signe également la scénographie et les deux se partageant la dramaturgie.

Rien de commun avec le spectacle de Bêtes de foire. Et pourtant, Nathalie et Eugène parlent d'une « *machinerie qui exhibe ses rouages* » comme aurait pu le faire Elsa et Laurent. Passons. Garraud et Saccomano disent vouloir œuvrer dans la lignée du *Procès* de Kafka et des *Temps modernes* de Chaplin « *des oeuvres qui dessinent une étrange mosaïque où une foule de situations et de micro-actions concrètes racontent, en même temps qu'elles l'affectent, une espèce humaine prise à son propre piège* » lit-on dans la feuille de salle.

Or donc, dans *Monde nouveau* apparaissent des hommes et des femmes habillés du cou aux mollets de combinaisons moulantes couleurs chair. Ce sont des K nous dit la version papier du texte. Numérotés 1, 2, 3 etc. Les identités et les personnalités des actrices et des acteurs semblent se dissoudre dans leur fonction. Elles et ils vont s'habiller, se déshabiller, se rhabiller, s'allonger, se relever, manipuler des cadres, etc. Tout en causant ça et là. Il est, par exemple, questions de projets immobiliers rien futuristes avec des lumières faites de centaines de couchers de soleil captés et compressés, etc. Trump, Meloni et Milei viendront faire un tour de piste et interrogeront Alice C, une femme de ménage qui nous raconte par le menu combien il faut de temps pour nettoyer chaque objet d'une chambre d'hôtel. Rare moment. Car tout au long de *Temps nouveau* le langage abstrait, techno, domine. Exemple au hasard ;

« K3 Les données collectées en temps réel apparaissent sous forme de tableaux vivants ...

K4 Permettant de cibler à échéance variable, heure, jour, semaine, les événements remarquables survenus/

K7et K4 Dans chaque ligne et dans chaque colonne.. ;

K3 En positif comme en négatif..

K4 afin de pouvoir modéliser les courbes de comportement... »

Il y en a comme cela des pages et des pages. Même si « *l'accompagnement humain coextensif à l'ensemble du processus s'appuie sur une/ ré-élaboration partagée du langage interne* », j'avoue que l'accumulation d'un tel langage a rapidement provoqué en moi une sorte d'autoprotection auditive : je n'ai plus entendu des mots mais leur embrouillamini, leur bouillie, je n'ai plus vu des corps agissants d'actrices et d'acteurs, mais de mornes automates. J'étais pris au piège. Alors je me suis téléporté par la pensée et j'ai quitté le « *Monde nouveau* » et son remugle pour rejoindre l'incroyable vitalité des « *Bêtes de foire* ».

# Soir de Première avec Antonin Chalon



Photo Frédéric Pickering

Comédien, musicien et metteur en scène, Antonin Chalon intègre la Classe Libre du Cours Florent en 2013, puis le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 2015. Au théâtre, il joue sous la direction de Zabou Breitman, Emmanuel Demarcy-Mota, Daniel Benoin et Simon Falguières dans *Le Nid de Cendres*, qu'il retrouve dans *Molière et ses masques*, une pièce itinérante qui passe cette semaine par le Printemps des Comédiens de Montpellier.

## ***Avez-vous le trac lors des soirs de première ?***

Évidemment ! Le trac nous accompagne souvent d'ailleurs, même après la première, avant chaque représentation. Avec le temps, on arrive à mieux l'appréhender pour qu'il soit un allié et pas un frein.

## ***Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?***

Je revois bien mon texte, les notes du metteur en scène et mes déplacements. J'essaye de me projeter face au public pour anticiper au mieux mon ressenti au moment de la représentation.

## ***Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?***

Je fais en général des exercices de respiration, qui aident à la détente. Je redis le texte de certaines scènes plus compliquées pour être sûr de ne pas me tromper ou avoir de trous !

## ***Première fois où vous vous êtes dit « Je veux faire ce métier » ?***

Quand j'avais 14 ans, je suis allé voir *Le Roi Lear* au Théâtre de la Ville, à Paris. En entrant dans la salle, j'ai vu ce fabuleux plateau et je me suis dit : « *Un jour, je rêve de jouer sur cette scène* ». Ça a été un déclic.

**Premier bide ?**

Lorsque j'étais au CNSAD, on avait des cours de clown, et l'exercice a été très périlleux pour moi ! J'avais préparé un numéro qui a fait un flop. Pas le meilleur souvenir de ma vie.

**Première ovation ?**

Je crois que c'était à la première de Logiquimperturbabledufou. Je me souviens que la salle s'était levée comme un seul homme à la fin. La sensation était magique. Un sentiment d'avoir partagé quelque chose de fort avec le public.

**Premier fou rire ?**

C'était lors d'un spectacle qu'on a présenté au CNSAD, avec deux camarades, Charly Fournier et Mathilde Charbonneaux. On jouait une pièce de Tennessee Williams, *Le Paradis sur terre*, et nos rôles étaient très exubérants. On a eu beaucoup de mal à garder notre sérieux en jouant.

**Premières larmes en tant que spectateur ?**

Je crois que c'était en voyant la pièce Des fleurs pour Algernon avec Grégory Gadebois. Le texte, la mise en scène et le jeu m'avaient complètement pris aux tripes et j'en étais sorti bouleversé.

**Première mise à nu ?**

C'était en travaillant une scène pour un concours. Je travaillais le rôle de l'instituteur dans *La Réunification des deux Corées*, et lors de la séance, j'avais senti que j'arrivais à libérer des choses et à m'exposer complètement. C'était vertigineux et merveilleux.

**Première fois sur scène avec une idole ?**

Lorsque j'ai joué le rôle de Cléante dans L'Avare avec Michel Boujenah. C'était un bonheur de partager le plateau avec lui, une vraie rencontre humaine et artistique qui restera.

**Première interview ?**

C'était pour ma première mise en scène : *Léonie est en avance*.

**Premier coup de cœur ?**

*Germinal* que j'avais vu au Festival d'Avignon en 2013. J'avais été impressionné et inspiré par la liberté, l'intelligence et l'inventivité des artistes.

# « Monde nouveau », la déroutante dystopie de Garraud et Saccomano



Photo Jean-Louis Fernandez

**Au Théâtre des 13 vents qu'ils dirigent en tandem, la metteuse en scène Nathalie Garraud et le dramaturge Olivier Saccomano se lancent dans une exploration audacieuse et troublante de notre contemporanéité, et révèlent autant qu'ils se font enserrer par le corset techno-capitaliste qui, à force de la conditionner, menace en sous-main notre commune humanité.**

En observant les lumières de la grande salle du Théâtre des 13 vents s'évanouir en cadence aux prémices de *Monde nouveau*, les amatrices et les amateurs de *Severance* y verront sans doute un présage. Dans cette fascinante série américaine, dont la seconde saison vient de s'achever sur Apple TV+, les bureaux et les couloirs de la société Lumon Industries, où œuvrent des employés dissociés – afin que leurs vies personnelle et professionnelle soient étanches l'une par rapport à l'autre –, s'illuminent et s'éteignent avec la même régularité, automatique, anxiogène, symbole d'une entreprise toute puissante qui n'a plus besoin de l'intervention des humains pour s'endormir ou s'éveiller. Sur le plateau, des vêtements et autres accessoires du quotidien – gourdes en métal, plantes vertes en plastique... – sont regroupés en tas bien agencés. Il ne s'agit pas à proprement parler d'uniformes, mais bien de tenues complètes rangées en packs, façon Marie Kondō, autres allégories d'une existence qui ne supporterait plus le moindre désordre, qui ne laisserait plus aucune place à la liberté individuelle, où tout sera prêt à porter, pré-mâché, pré-pensé. Avec ces deux seuls signaux, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano nous immergent *in medias res* dans leur *Monde nouveau*, qui n'est, en réalité, que le reflet augmenté du nôtre. Après avoir vogué dans la plus pure tradition théâtrale au contact de Shakespeare et de deux de ses protagonistes-phares, Hamlet (*Un Hamlet de moins*) et Ophélie (*Institut Ophélie*), **le tandem se mesure à notre contemporanéité, qu'il a eu l'ambition, infiniment audacieuse, d'englober dans un seul et même spectacle, de condenser en un seul et même mouvement.**

Quand soudain, au rythme de l'une des toccatas du premier livre du *Clavier bien tempéré* de Bach, surgit une cohorte d'individus. Perruqués, sertis dans des combinaisons couleur chair qui gommement leurs aspérités physiques, tous semblent suivre une chorégraphie

strictement cadencée qui leur aurait été préalablement inculquée. Bientôt rejoints par une série de cadres de toutes tailles qui descendent peu à peu des cintres, tels les doubles théâtraux de ces écrans à travers lesquels nous voyons désormais le monde, **ils ont l'allure aseptisée d'androïdes et ne cessent de reproduire des gestes aux accents numériques : ils swipent, scrollent et prennent la pose en mode selfie, pour que ces rectangles technologiques où ils s'admirent puissent capturer leur image.** Au centre de la scène, une jeune femme est allongée, paisiblement, et paraît ne pas entendre le discours foncièrement technophile qui se forme autour d'elle. En canon, ces individus non identifiés – que le texte appelle K1, K2, K3, K4, K5 et K6 – se mettent à tresser des louanges à ces innovations – la porte automatique, les lignes à grande vitesse, les tableaux à multiples entrées garnis de données en tous genres... – qui, à leurs yeux, constituent autant de « *libérations* » pour l'espèce humaine, et se disent prêts à franchir « *un nouveau palier* ».

C'est alors que la jeune inconnue se réveille en sursaut, et se révèle être femme de ménage dans une entreprise – brièvement décrite comme une « *agence de design japonaise* » –, dont les individus qui l'entourent deviennent, *de facto*, les salariés. **Troublée par la situation, se demandant « dans quel monde » elle est « tombée », Alice, c'est son nom, est désormais prise au coeur d'un grand maelström.** S'y entrechoquent, jusqu'à former un vortex puissant, l'univers de l'entreprise, qui paraît avoir tout phagocyté, la sphère politique, dominée par le fameux trio de l'internationale réactionnaire Trump-Meloni-Milei, et la sphère intime, où les femmes et les hommes n'ont plus rien d'humain, éblouis par les fausses promesses d'émancipation, qui ont conduit à leur asservissement, et réduits à l'ensemble des données qu'ils génèrent. Scandée par des rituels qui, à l'image de la musique de Bach, du jeu de lumière initial et de ce « *Bonne année* » dépourvu de sincérité, reviennent à intervalles réguliers, cette dystopie techno-capitaliste franchit alors des crans supplémentaires, jusqu'à prendre un virage néofasciste lorsqu'un dirigeant sous influence saisit le prétexte de la menace d'une guerre imminente pour instaurer une « *monarchie opérationnelle provisoire* », soit une dictature, contre laquelle Alice va entrer en résistance.

À l'instar de ce *Monde nouveau* où, de l'aveu même de ceux qui le composent, « *les mots ne comptent pas vraiment* » et les « *gens qui portent le désordre dans le langage sont encore plus dangereux que ceux qui portent le désordre dans les rues* », la langue tissée par Olivier Saccomano est, tout à la fois, déliquescence, syncopée, dévitalisée, formatée, pour mieux empêcher la pensée de se mettre en mouvement. **Garni de fulgurances, à l'écoute, et encore davantage à la lecture, le conte choral qu'elle façonne aborde, de manière souvent très, et parfois trop, subreptice, une quantité astronomique de thématiques pour englober la majorité des maux du temps présent.** Dans la sphère techno-capitaliste où les individus évoluent, les références au tout-sécuritaire, à l'achat d'armement, aux inégalités croissantes – et à ces « *chefs qui mangent de la brioche* » –, à la mainmise des grands groupes, à la perte de sens – « *Ça se voit dans le regard de ma boulangère, si on peut encore appeler ça un regard, et si on peut encore appeler ça une boulangère, qu'elle n'y est plus, vous comprenez* » –, à la surveillance généralisée, au trafic de drogues ou encore aux marottes de l'extrême droite – le rejet de l'étranger, le trop-plein d'allocations, le mal nommé wokisme (« *Vous imaginez, si demain, [...] je refuse l'opposition binaire entre le jour et la nuit, et que j'oblige mon voisin à remplacer 'bonjour' par je ne sais pas moi, 'enclume', 'panda', 'abricot' ?* ») – pullulent et s'enchaînent dans un même élan, dont la dynamique, si elle est mériterait parfois d'être resserrée, déroute, avant de fasciner. Car, dans la veine de la série *Black Mirror* des origines – avant qu'elle ne soit produite par Netflix –, **ce *Monde nouveau* s'impose comme une version tout juste anticipée du nôtre, et permet de mettre en garde, avec l'énergie du désespoir, sur le précipice qui nous guette.**

Pour donner vie à cet univers cauchemardesque, parfois digne de Kafka, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano ont, comme à leur habitude, travaillé en étroit tandem, et la mise en scène de l'une paraît alors consubstantielle du texte de l'autre, comme si les deux se généraient de concert. **Autoritaire, précis, minutieux, réglé comme du papier à musique et porté par une belle brochette de comédiennes et de comédiens qui se fondent avec une aisance déconcertante dans leurs rôles de pantins, tout en gardant une singularité, le travail de Nathalie Garraud se met alors au diapason de la pièce qu'elle entend servir, jusqu'à tomber dans une inévitable chausse-trape.** Lui-même reflet du corset techno-capitaliste qui enserre et façonne nos sociétés, le texte d'Olivier Saccomano ne lui donne que bien peu de marges de manoeuvre et manque – à quelques exceptions près, qui signalent souvent le retour de l'humain – de situations de jeu capables de faire respirer l'ensemble, et de faire entendre clairement la totalité de ses fulgurances. Dès lors, d'aucuns pourront sans doute se sentir noyés par ce flot continu, délivré à flux tendu, mais le secret, pour y pénétrer, est de laisser le tout se décanter – une nuit, ou quelques heures pour les plus rapides d'entre nous. Se dessinent alors les perspectives ouvertes par ce *Monde nouveau*, celles d'un spectacle total, téméraire, effronté, aventureux, qui ose bien davantage que nombre d'autres, et qui doute, et fait douter, bien plus que son image volontairement totalitaire ne le laisse de prime abord à penser.

# FAIRE THÉÂTRE

Jean-Pierre Han

3 juin 2025

in CRITIQUES

***La Guerre n'a pas un visage femme* d'après le livre de Svetlana Alexievitch. Mise en scène de Julie Deliquet. Création au Printemps des comédiens de Montpellier, le 30 mai 2025. Reprise dès la rentrée à partir du 24 septembre, au Théâtre Gérard-Philipe, CDN de Saint-Denis, puis grande tournée nationale.**



De Didier-Georges Gabily avec les Cercueils de zinc créé en 1992 à Marion Bierry avec déjà *La Guerre n'a pas un visage femme* en 2022, ils sont nombreux, en France, à s'être emparés des textes de la biélorusse Svetlana Alexievitch. Sans aucun doute pour leur forte charge dramatique – ce sont essentiellement des entretiens, des témoignages de femmes soviétiques sur la guerre à laquelle elles ont activement participé –, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient paradoxalement et pour autant éminemment théâtraux. Mais ceci est un autre problème dont le spectacle de Julie Deliquet fait largement état, de manière totalement consciente ou pas. Car il s'agit bien de cela dans le spectacle que la metteuse en scène – de retour à Montpellier où elle a fait ses classes en matière de théâtre –, vient de créer au Printemps des comédiens.

Écrit en 1983, le livre de Svetlana Alexievitch (son premier paru, sous divers états et formes), dans ses différentes versions, a largement eu le temps de se faire connaître, et c'est peu de le dire puisque dans la seule URSS, et malgré censures et autres « problèmes » éditoriaux, l'ouvrage toucha dans un premier temps plus deux millions de lecteurs, avant même que Mikhaïl Gorbatchev n'en fasse l'éloge ce qui eut pour effet de multiplier le lectorat. Le phénomène dépassant donc largement la simple sphère « littéraire » pour atteindre celle de toutes les couches de la société. Ce phénomène se démultiplia bien au-delà des frontières soviétiques avant même l'attribution du Prix Nobel à l'autrice en 2015... Il est vrai que Svetlana Alexievitch n'a jamais dérogé à sa ligne de conduite dans aucun de ses ouvrages, dans ce qui apparaît comme ressortissant de l'ordre d'un combat quotidien. Elle vit aujourd'hui, ça va de soi, en exil en Allemagne.

Entendant réaliser un authentique spectacle de théâtre et non pas un simple documentaire Julie Deliquet dont on rappellera la dernière création dans les mêmes très larges eaux à partir du réel, *Welfare*, d'après le film de Frederick Wiseman, n'ignorait certes pas à quoi elle serait confrontée en travaillant et en théâtralisant *La guerre n'a pas un visage de femme*. À la question que lui posait récemment le journaliste Peter Avondo, « Que faites-vous de cette frontière souvent mince entre le documentaire et la fiction ? » Julie Deliquet répondit très clairement : « Frederick Wiseman et Svetlana Alexievitch ont à peu près la même [attitude]. Ils croient vraiment à l'art – lui au cinéma, elle à la littérature –, donc à la question de la transformation. Ils ne sont jamais dans la question de la vérité. » Et Deliquet de poursuivre : « la transformation est toujours un acte fictionnel, même si c'est un matériau documentaire. Wiseman dit que *Welfare*, c'est de la fiction. Svetlana Alexievitch aussi, puisqu'elle a fusionné des choses. »

C'est bien la question de ce que Julie Deliquet appelle « la transformation » et qui n'est jamais que la mise en théâtre qui est cœur de la présente représentation. « Transformation » du texte de Svetlana Alexievitch en paroles théâtrales, et donc déjà césures, coupures et redistribution des dites paroles ; elle sont trois à avoir opéré (sur) le texte original : Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos. Et Deliquet de préciser dans le même entretien : « Moi, j'agis par-dessus ça [la fiction] seulement pour aller plus loin. Cette fois-ci, j'ai quand même eu besoin d'une dimension documentaire dans notre travail, d'où le direct chaque soir. » Et c'est là, en ce point, où surgissent quelques problèmes.

Une jeune femme surgie de la salle est censée représenter (on est bien dès lors dans l'ordre d'une représentation) l'enquêtrice, celle qui pose des questions aux neuf femmes assises sur des chaises face au public. Celle à qui toutes ces femmes alignées doivent se confier. Nous voilà dans l'ordre du jeu. Et là s'installe une sorte de malaise. Cette mise en route, en théâtre, avec cette meneuse de jeu-enquêtrice ne fonctionne pas très bien et semble artificielle, et ce n'est pas seulement une question d'interprétation, elle se poursuivra néanmoins durant tout le spectacle. Une fois lancée l'enquête se développe,

Julie Deliquet s'évertuant à travailler sur la distribution de la parole afin de faire théâtre et ne pas aligner les témoignages les uns après les autres. Le travail à ce niveau se révèle délicat, se déroule plutôt bien avant de se développer dans la seconde partie du spectacle avec les déplacements des intervenantes dans le décor ultra réaliste, des sortes d'errements dans les méandres de la mémoire avec ses souffrances passées et actuelles, au cœur du fouillis d'un appartement communautaire, conçu par Julie Deliquet et Zoé Pautet.

La question du registre dans lequel évolue le spectacle reste entière. Question secondaire dira-t-on au regard du contenu. Voire...

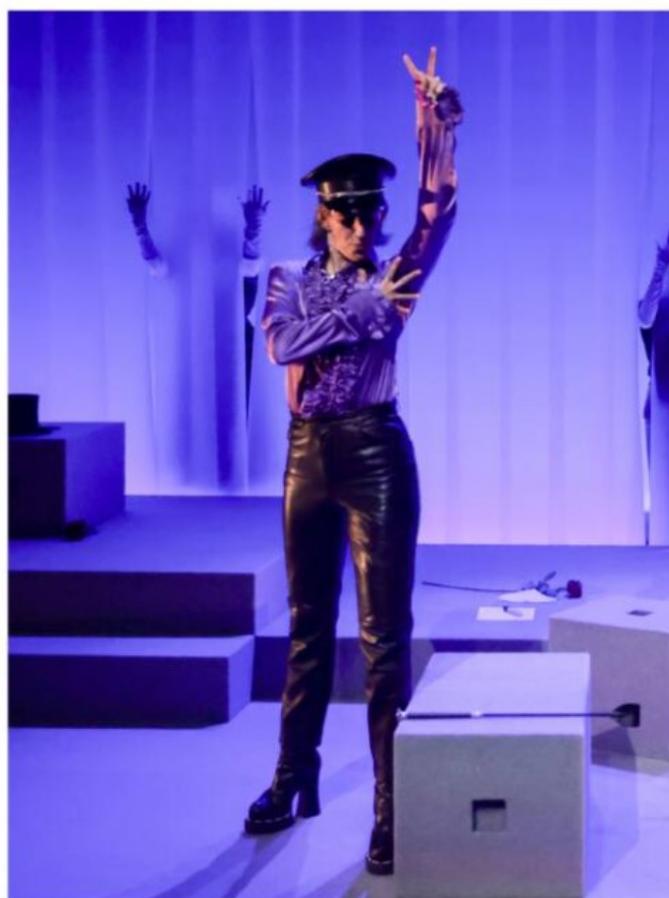
Mais quelles que soient les interrogations que l'on est en droit de se poser concernant la réalisation théâtrale de l'ensemble, il faut saluer le travail des dix comédiennes qui assument le difficile exercice d'équilibriste de leurs partitions : Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoché, Hélène Viviès.

Photo : © Christophe Raynaud de Lage

## Théâtre et danse

# Les spectacles à voir en ce moment : «Romancero queer» de Virginie Despentes, «Molière et ses masques» par Simon Falguière

«Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à voir, à Paris ou en régions. A voir aussi : «Encore, plus, partout, tout le temps» de l'Avantage du doute et «Makbeth» du Munstrum Théâtre.



«Romancero queer» de Virginie Despentes et «Molière et ses masques» de Simon Falguières. (Teresa Suarez et Xavier Tesson)

Pour aider nos lecteurs à s'y retrouver dans une offre culturelle foisonnante, les journalistes du service Culture de *Libé* déblaient le terrain et vous livrent l'essentiel de ce qui leur a plu (ou pas) dans l'actualité des spectacles de danse, cirque ou théâtre. Et tous les samedis, notre Top 10 de la semaine, toutes disciplines confondues. [Retrouvez l'ensemble de nos sélections.](#)

## **Théâtre**

### **«La guerre n'a pas un visage de femme» de Julie Deliquet**

Les viols, les combats, puis l'invisibilisation dans l'histoire officielle... [Les engagées volontaires soviétiques de la Seconde Guerre mondiale sortent de l'ombre](#) au Printemps des comédiens à Montpellier, dans une mise en scène de Julie Deliquet où les non-dits deviennent criants. Un spectacle vibrant qui résonne avec l'actualité ukrainienne.

*La Guerre n'a pas un visage de femme*, adaptation du livre de Svetlana Alexievitch, mise en scène de Julie Deliquet, du 24 septembre au 17 octobre, Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis ; puis en tournée en 2026 à Nice, Grenoble, Lyon...

### **«Molière et ses masques», le tour de farce de Simon Falguières**

Créée au Moulin de l'Hydre, ancienne filature normande reconvertie en lieu de résidence théâtrale, repris au Printemps des comédiens, [la dernière création de Simon Falguières](#) propose un détour prometteur par la comédie.

«Molière et ses masques» du 3 au 8 juin au Domaine d'O à Montpellier, puis à la Villette le 25 juin.

### **«Les Bijoux de pacotille», mis en scène par Pauline Bureau**

Céline Milliat-Baumgartner se raconte [à travers la mort prématurée de ses parents](#).

Les 11 et 12 juin à Saint-Gély-du-Fesc

**Chaque jour, retrouvez les choix du service Culture de Libé. Expos le lundi, théâtre, danse et opéra le mardi, sorties ciné le mercredi, livres le jeudi, musique le vendredi, séries le dimanche... Et le samedi, c'est le Top 10 de la semaine. Tout ce qui nous a plu (et parfois déplu) dans l'actualité de la culture.**

CRITIQUES

## Sous les paupières de Lou Chauvain : Un monde à soi

Au Printemps des Comédiens, l'autrice, actrice et metteuse en scène crée son premier seule-en-scène, une pièce sensible et joyeuse à retrouver bientôt au Théâtre du Train Bleu dans le cadre du Festival Off Avignon.

5 juin 2025



© Antoine Vincens de Tapol

**S**ous les paupières de **Lou Chauvain**, un univers entier prend vie. Dans cet état intermédiaire entre l'éveil et le sommeil, la petite fille devenue jeune femme s'est bâti un refuge au sein duquel affronter ses craintes et alimenter ses espoirs. Quand elle y plonge, comme elle y invite le public dès les premiers instants de ce solo, le monde extérieur semble ne plus pouvoir l'atteindre. Alors s'ouvre un espace-temps fait de tendresse, de poésie, de colère et de frustration parfois. Ici, il est possible de se soustraire au regard d'autrui, d'avancer selon ses désirs et de prendre le temps d'être soi.

### Les yeux dans les yeux

Cette expérience qu'elle reproduit à l'infini depuis son enfance, elle a décidé de la partager avec les spectateurs. Après tout, dans cette demi-conscience, Lou Chauvain n'imagine rien de mieux qu'une scène de théâtre, là où tout peut se jouer et où rien n'a de réelles conséquences. Sur un plateau, on peut convoquer les morts et les déterrer pour faire son deuil, comme on peut dialoguer avec son propre corps sans craindre les jugements. Car avant même de s'abriter dans sa propre enveloppe, il y a ce sentiment persistant d'une honte omniprésente, des regards pesants et des choix que les autres voudraient imposer. *Sous les paupières*, au contraire, il n'y a qu'elle et ce public auquel elle se confie les yeux dans les yeux, comme on se laisse aller devant un miroir.

L'espace de jeu devient, pour elle, un terrain d'expérimentations, de questions et de liberté. Les interrogations peuvent y rester en suspens, tandis que les réflexions s'enchaînent et se superposent avec une logique qui ne répond qu'à la sensibilité. Cette pièce n'en manque d'ailleurs pas, révélant une écriture qui s'équilibre finement entre poésie intime et sensations organiques. Et pour cause, *Sous les paupières* se situe précisément à mi-chemin de la perception physique et de celle de l'esprit. Comme à jamais enfermée dans son monde pas tout à fait intérieur, Lou Chauvain y mêle souvenirs heureux et traumatismes, au fil d'une introspection qui semble presque agir comme une thérapie.



© Antoine Vincens de Tapol

## *À fleur de peau*

En dépit de la présence du public, ce à quoi elle s'adonne tient pourtant moins de la confession que d'une tentative de mettre des sons et des images sur son parcours de vie. Au gré du texte et des chansons – composées par Pascal Sangla – qui le ponctuent, Lou Chauvain dresse l'autoportrait sans filtre d'une jeune femme qui continue de se construire à mesure que resurgit le passé. Avec humour et candeur, elle mène ainsi les spectateurs dans son voyage initiatique à fleur de peau, nommant les choses comme pour mieux les désacraliser.

*Sous les paupières* tient autant du stand-up que du concert théâtralisé, à ceci près que cette pièce ne répond pas uniquement aux codes des genres dont elle s'inspire. Certes, l'espace nu agrémenté de quelques accessoires bien choisis et de lumières spectaculaires n'est pas sans évoquer un one-woman-show. Mais l'écriture du plateau et sa dramaturgie s'amuse à créer le flou entre le potentiel comique de certaines situations et la douceur nostalgique de leur interprétation. En définitive, le public se retrouve à son tour entre deux états, ce qui s'avère plutôt agréable, il faut bien le reconnaître.

*Peter Avondo*

---

### **Sous les paupières de Lou Chauvain**

*Printemps des Comédiens*

*Hangar Théâtre*

*Création le 3 juin 2025*

### **Tournée**

*5 au 24 juillet 2025 au Théâtre du Train Bleu dans le cadre du Festival Off Avignon (relâche les 11 et 18)*

*12 au 21 février 2026 au CENTQUATRE-PARIS, dans le cadre du festival Les Singuliers*

*18 et 19 mars 2026 au Théâtre d'Angoulême, Scène nationale*

*Texte, mise en scène et interprétation de Lou Chauvain*

*Musique de Pascal Sangla*

*Collaboration artistique – Joséphine De Meaux*

*Dramaturgie de Mériam Korichi*

*Lumières de Laurent Bénard*

*Son de Pierre Routin et Sébastien Villeroy*

*Costumes de Camille Ait Allouache*

*Espace – François Gauthier-Lafaye*

## « De Lumière ». D'hommes à hommes au Printemps des comédiens

<https://cult.news/scenes/theatre/de-lumiere-dhommes-a-hommes-au-printemps-des-comediens/>

[par Marie Anezin](#)

[08.06.2025](#)



De Lumière, de celles du Sud à celles des origines, filiales, passionnelles, existentielles, Jean-Baptiste Tur et Azilys Tanneau éclairent le monde taurin d'un regard nouveau, aussi tendre que sociologique, et porté par une grande beauté émotionnelle.

Dans le Hangar Théâtre – Studio 1, 3 rue Nozeran à Montpellier, un comédien raconte sa vie d'homme. Des années auparavant, il avait enlevé les gravats de ce lieu pour le faire naître théâtre, et y faire ses débuts. Cette anecdote est significative de ce que contient *De Lumière* et des intentions du metteur en scène Jean-Baptiste Tur : les origines se bardent de présent, avec et pour seule vibration l'émotion.

Dans un studio de répétition un peu de bric et de broc, à l'image du cerveau bouillonnant des trois artistes en recherche de création, le spectateur se glisse discrètement à leurs côtés pour découvrir l'histoire d'une communauté, d'une région et de ses traditions. Pourtant, un seul homme est au plateau : le fabuleux David Ayala, qui déroule le fil de son récit de vie, un pays natal du côté du Rhône, les ambitions du père pour lui, son désir de théâtre et d'évasion.

Ces moments de vie, ses réflexions sur la tauromachie, se tricotent malicieusement avec ceux d'autres humains qui ont vécu la même passion. On pourrait dire *la corrida*, mais ce serait réducteur — et enfermer

ce très beau spectacle dans une case clivante, un débat perdu d'avance, qui lui fermerait de nombreuses portes. *De Lumière* est un spectacle sur l'appartenance : sociale, familiale.

### **« Ce que j'ai aimé est ce qui m'a fait fuir. »**

*De Lumière* est l'approche ethnographique d'un sujet brûlant. L'intime éteint ici les braises de la controverse pour attiser celles de la passion, et en faire un récit de vie, une réflexion sur l'art, la mort, la voie que l'on se choisit. Pour tout cela, c'est un spectacle passionnant.

La force, l'ingéniosité du metteur en scène Jean-Baptiste Tur, est de ne jamais montrer de taureau, ni vivant, ni mort. Pas de sang pour choquer ou décourager, pas de long travelling sur les yeux pétris de peur de l'animal. Il n'y a que des représentations : une tête empaillée, avec qui le personnage dialogue dans une scène très cinématographique, à la manière de Yórgos Lánthimos. Il n'y a que le combat, qui pour eux est à la loyale. Des combattants qui se traitent en égaux.

### **« On lui donne une chance, au taureau », scandé Pablo.**

### **« Il peut faire ses preuves. C'est mieux qu'une balle dans la tête. »**

Ceci marque une première mise à distance. La deuxième vient des mots d'Azilys Tanneau, nourris par plusieurs immersions auprès de David Ayala, du metteur en scène, et d'interviews menées pour en extraire l'essence – délestée du pathos, mais non de l'émotion.

La troisième distance est apportée par les musiciens sur scène, qui rendent au live son intensité de vivant. Ce n'est plus une musique qui s'impose, c'est une musique qui s'intègre. Elle est le souffle du spectacle, rythmée souvent sur celui du taureau, ou douce et mélancolique. Elle est la veine qui pulse. Le dernier solo de saxophone nous émeut jusqu'aux larmes. La composition est l'un des éléments phares de ce récit : elle en assure l'équilibre, donne une fluidité déconcertante, et installe un jeu de réel, qui gomme l'interprétation pour en faire une scène de vie.

On pense à TG STAN dans cette façon de lier des éléments disparates, au plateau et dans le discours, tout en leur donnant une évidence d'enchaînement. Nous sommes là, nous sommes bien, nous sommes avec eux sans être eux. Nous sommes la part de leur passion, celle qui, en écho, nous éclaire ; celle qui fait de cet acte barbare un art – celui de la tauromachie. Car c'est par le prisme de l'intime et de la passion que se pose ce débat houleux qui traverse les siècles.

Nous sommes dans la cuisine avec la mère qui prépare à manger, dans la salle de répétition, dans les lieux d'entraînement, avant d'entrer dans l'arène.

*De Lumière* sublime David Ayala. Il y apparaît apaisé, dans la force de son talent, dans une puissance douce, une réunification des genres : entre la masculinité que dégage son corps, et la tendresse de sa voix lorsqu'il parle des siens, avec les mots d'Azilys Tanneau.

*De Lumière* met en avant le goût du risque, ce qu'il emporte avec lui en supplément dans une vie — que ce soit dans l'arène ou sur une scène de théâtre. La tauromachie est ici un art qui chemine avec un autre, dans une émotion pure, sincère, pleine d'espoir : celle d'un monde qui ne veut pas lâcher ses valeurs, même si elles restent controversées. Elles sont l'âme d'un peuple né quelque part autour du Rhône.

Le printemps des comédiens se déroule à Montpellier jusqu'au 13 juin

[Informations et réservations](#)

## Le « Musée Duras », de Julien Gosselin, au Printemps des comédiens : onze heures d'une expérience hors norme

Le metteur en scène a présenté samedi et dimanche, dans le cadre du festival de théâtre de Montpellier, un spectacle qui a transporté le spectateur dans l'univers durassien.

Par Fabienne Darge



Jeanne Louis-Calixte, dans le spectacle « Musée Duras », aux Ateliers Berthier de l'Odéon Théâtre de l'Europe, en mars 2025. SIMON GOSSELIN

Comment amplifier l'expérience de la littérature, la rendre intensément vivante, lui donner une dimension collective ? Julien Gosselin répond avec un spectacle qui fera date, hors normes dans tous les sens du terme. Musée Duras a laissé le public du Printemps des comédiens de Montpellier, où il était présenté samedi 7 et dimanche 8 juin, dans la sensation grisante d'avoir vécu une expérience d'une profondeur exceptionnelle. Une expérience, oui, plus qu'un spectacle. Une traversée : vous entrez dans la salle de théâtre à 10 heures, vous en ressortez quelque onze heures plus tard, en vous disant que cela aurait pu durer encore et encore.

L'ensemble emmène dans un paysage durassien bien éloigné des clichés qui collent à la peau d'une écrivaine qui attire les sarcasmes de ceux qui, en général, ne l'ont pas lue. L'amour, la mort, la folie, l'inscription dans l'histoire, dans un mélange indémêlable entre l'intime et le collectif, et plus que tout la littérature comme principe vital, qui était déjà au cœur des deux extraordinaires traversées théâtrales conduites par Julien Gosselin avec Roberto Bolano (2666, 2016) et Don de Lillo (Joueurs, Mao II, Les Noms, 2018) : tout est là.

Ce sentiment de vie et de nécessité est d'autant plus fort que Julien Gosselin a mené cette aventure avec une promotion de jeunes élèves-acteurs du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, avec qui il avait été convié à animer un atelier. C'est pour et avec eux qu'il a eu l'idée de ce Musée Duras, comme une rétrospective permettant de présenter les motifs et les obsessions d'une écrivaine dont la vie embrasse le colonialisme, la seconde guerre mondiale et le mouvement de libération des femmes.

### Une boîte à jouer

Et c'est pour eux qu'il a déployé ce qui est aussi un musée des formes théâtrales, allant du réalisme naturaliste à la performance, mêlant, comme toujours chez lui, le théâtre avec la vidéo et un travail sophistiqué sur le son et la musique électronique. Toutes les pièces, qui durent entre une demi-heure et une heure et sont entrecoupées d'entractes de dix minutes, sont jouées dans le même espace : un plateau blanc, à même le sol, entre deux rangées de spectateurs. Aux deux bouts, un vaste mur comme surface de projection, et une boîte à jouer dont le décor change aisément d'une pièce à l'autre.

Le rapport entre acteurs-performeurs et spectateurs est ici complètement poreux, le public étant régulièrement invité à s'allonger ou s'installer sur le plateau, voire jouant le rôle de figurants dans certaines scènes. Julien Gosselin, qui avait déjà cassé le rapport scène-salle dans *Extinction* (2023), pousse plus loin ici la recherche de dispositifs ouvrant vers un partage de sens, d'expérience, d'émotion, de beauté, d'art.

Le choix des textes se décline entre des pièces de facture classique, voire flirtant avec le théâtre de boulevard – comme *Suzanna Andler* ou *La Musica Deuxième* –, le roman le plus grand public de Duras, *L'Amant* – avec la fameuse scène de la rencontre, au bord du Mékong, entre la jeune fille blanche et l'amant chinois –, et des écrits au statut beaucoup plus hybride : journal de guerre dans *La Douleur*, scénario de film dans *Hiroshima mon amour*, romans ou récits affranchis de la narration classique comme *La Maladie de la mort*, retranscription de film dans *L'Homme atlantique*...

Le tour de force c'est de les jouer, ces textes, comme on ne les a jamais vus, en repartant à la source de l'écriture elle-même. Le spectacle s'ouvre ainsi, dans une dimension tellurique, sur *L'Homme assis dans le couloir*, joué dans le noir par la seule force de la voix de la comédienne, Founémoussou Sissoko, qui nous tient en son pouvoir dans ce récit troublant d'un acte sexuel dont l'héroïne est bien l'écriture durassienne elle-même, dans ses répétitions, ses hésitations, ses silences.

## Délicatesse d'approche

La même qualité de concret, de même que la sensibilité et la délicatesse d'approche, se fera entendre de pièce en pièce, éloignant résolument Duras de la petite musique éthérée qui lui a longtemps été attachée pour lui rendre sa dimension d'œuvre majeure dans sa manière de sonder une humanité opaque à elle-même. Dans *Savannah Bay*, pièce labyrinthique où les pistes se brouillent entre réel, théâtre, cinéma, fantasmes, la violence des sentiments se répercutant d'une génération à l'autre semble s'inscrire non seulement dans la chair des deux comédiennes, Atefa Hesari et Lucile Rose, mais aussi dans la nôtre.

Plusieurs sommets sont atteints dans ce *Musée Duras*. Avec *L'Amant*, joué par la seule comédienne Alice Da Luz Gomes, fabuleuse dans sa manière de faire vivre les enjeux de l'histoire sans illustration aucune, en performant le texte et en le faisant vivre dans toutes les fibres de son corps longiligne. Avec *La Maladie de la mort*, porté de même par une remarquable actrice, Rita Benmannara, assise au milieu des spectateurs et emmenant loin, très loin, dans l'insondable de ce récit où un homme paye une femme pour la soumettre à ses volontés pendant sept jours. Avec *La Douleur*, récit par Duras de l'attente insupportable, à la fin de la guerre, du retour de camp de son mari Robert Antelme, porté avec une douceur et une pudeur infinies par Louis Pencreac'h. Avec *L'Homme atlantique*, enfin, qui clôt le spectacle sur une performance hallucinée, entre théâtre et chant, de Clara Pacini.

Le talent de lecteur de Julien Gosselin se lit aussi dans sa manière, jamais vue jusqu'ici, d'aborder *L'Amante anglaise*, histoire d'une meurtrière trop souvent montrée comme une dame chic et mystérieuse. En allant voir, de manière inattendue chez lui, du côté du naturalisme social, en faisant de l'héroïne, Claire Lannes (superbement jouée par Juliette Cahon), une femme de province mal dégrossie, absente à elle-même, il livre la clé fondamentale d'une forme de folie émise par la société.

## Une justesse parfaite

Tout semble constamment d'une justesse parfaite dans les choix opérés par le metteur en scène, sauf peut-être, s'il faut émettre un bémol, dans *Suzanna Andler* et *La Musica Deuxième*, pièces dont le côté boulevard chic a vieilli, malgré des personnages de femmes là aussi regardés avec une acuité imparable par Duras. Femmes folles, femmes libres : une feuille de papier à cigarette entre les deux, dans un monde qui organise leur aliénation à partir de cette structure de base qu'est le couple. C'est bien une voix de femme qui se fait entendre ici : cette grande lectrice de Racine et de Henry James qu'était Duras enregistre l'incapacité à aimer, chez les hommes notamment, comme un fait anthropologique majeur, dont on pourrait dire qu'il est aussi destructeur qu'une guerre au vu de ce que tisse peu à peu le spectacle.

On l'aura compris, le jeu est ici porté à un niveau d'incandescence rare par ces jeunes acteurs. Un jeu qui chasse comme la peste le « faire-semblant » et laisse affleurer l'intériorité et l'émotion vécue par les comédiens, et partagée directement avec les spectateurs : le théâtre joue ici pleinement son rôle de musée de l'humain, où les visages et les corps s'exposent avec les affects qui les travaillent, et offrent une possibilité de reconnaissance.

Et puis il y a la littérature, le langage, travaillés comme une matière en soi, notamment dans le choix de faire jouer des scènes dans une autre langue, notamment celle, originelle, de certaines actrices, comme l'arabe ou le dari (parlé en Afghanistan). Ce parti-pris qui implique la lecture de surtitres s'affirme dans son évidence, rendant justice à l'étrangeté de Duras, élevée à l'étranger, dans d'autres sons, d'autres lumières que les nôtres, et inscrivant la lecture dans le processus même d'un spectacle où tout est fait pour restituer une écriture au présent, comme venant de naître car renaissant dans les corps de ces jeunes acteurs.

Comme dans tous les grands spectacles de Julien Gosselin, ce *Musée Duras* prend valeur de manifeste pour une écriture (textuelle aussi bien que scénique) de la vie qui ne décalque pas le réel, mais le traduit et le fait éprouver par la force d'un regard qui assume sa singularité radicale.

*Musée Duras, de Julien Gosselin, du 9 au 30 novembre, à [l'Odéon-Théâtre de l'Europe](#).*

## De lumière » : férias à la loupe



Photo Nathalie Sapin

**Plongée au cœur du monde de la tauromachie, *De lumière* éclaire une pratique sujette à controverses, l'héritage des pères et du terroir, la permanence de la tradition, le hiatus entre cultures élitiste et populaire. En se nourrissant à la source de leurs origines, Jean-Baptiste Tur et David Ayala mêlent leurs histoires respectives à une démarche documentaire qui va au-devant d'apprentis et de jeunes toreros d'aujourd'hui. Un spectacle incandescent qui confronte théâtre, musique et cinéma.**

Lendemain de fête. Lendemain d'excès. La cuite est encore fraîche, mais eux ne le sont pas, frais. Ils arrivent au compte-gouttes sur scène, trio improbable qui vient répéter dans ce studio loué de bon matin. À moins que ce ne soit un garage, un grenier, un espace à la marge où créer. Le plateau a des airs d'entrepôt où s'entassent objets et colifichets, bouteilles et trophées, bouquins et papperasse, instruments et électroménager. Un lieu aussi flou et incertain que l'état de ceux qui l'occupent est vaseux et embrumé. Notre trio a la gueule de bois, mais il est là pour enregistrer musique et texte sur des images filmées par lesquelles on entre dans le sujet. Ils fabriquent un film et nous sommes dans ses coulisses, sa cuisine interne, sa pénombre, ses doutes. La machine à café est (à peu près) opérationnelle, le frigo ronronne et émet sa lumière froide dans le noir, tandis qu'une cigarette électronique promène son halo bleuté au rythme des enjambées d'un musicien en crocs. L'obscurité règne, mais la lumière s'immisce, la troue par à-coups, révélant l'invisible

autour. L'un ne va pas sans l'autre et les contraires s'attirent. Cette entrée en matière nous le rappelle subtilement et c'est toute la dramaturgie qui ira dans ce sens. **La scénographie de Cécile Marc raconte et reflète d'emblée l'écartèlement, le tâtonnement à l'œuvre dans le processus créatif, l'accumulation de strates et de sources, le bric-à-brac de l'esprit qui cherche et se cogne aux attentes, aux préjugés, à l'incompréhension, à son époque.**

Jean-Baptiste Tur s'attèle à un motif aussi épineux que clivant : la tauromachie. Mais, s'il attrape ses enjeux par les cornes, c'est en artiste qu'il s'en approche. **Exit toute polarisation, jugement moral ou éthique, le metteur en scène puise dans ses propres racines occitanes pour regarder en face cet héritage et le frictionner avec l'histoire familiale de son comédien, David Ayala.** Il fait appel à une autrice « neutre », **Azilys Tanneau**, pour tresser leurs récits, brouiller les pistes et se glisser par la fiction en contrepoint d'une parole documentaire née d'entretiens avec de jeunes apprentis toreros. Il ne s'agit pas là de réhabiliter une pratique controversée et problématique, mais de la questionner en tant que rituel, tradition, partie prenante d'un ensemble de festivités qui crée communauté. Et s'intéresser à celles et ceux qui aujourd'hui ont choisi d'en faire le cœur et la valeur de leur vie. Le film réalisé pour l'occasion, projeté sous forme de bribes, s'ouvre avec le témoignage de Pablo, 10 ans. On entendra également Nino, Anna, Charles, chacun s'exprimant sur ce qui le lie à la tauromachie. Enfants, adolescents ou jeune adulte, aux prises avec un art aussi vieux que les arènes qui l'accueillent. Les écouter, c'est s'ouvrir, accepter de ne pas (tout) comprendre. Accueillir ce qui ne se justifie ni ne s'explique, ce qui bouscule idées reçues et positions dans le marbre.

**Et c'est tout le spectacle qui nous amène là, à cet endroit instable et inconfortable, où les opinions tranchées sont peaux mortes, où la pierre de nos convictions se fissure en sable.** La terre ocre de l'arène contamine le plateau. Doucement. Sans bruit. Le sable se cache et se niche, ici dans une tasse, là entre deux pages, dans un sac que l'on vide. Métaphore de ce qui nous glisse entre les doigts, de ce qui ne se laisse pas attraper ni contraindre, symbole aussi d'une terre ancrage, du territoire qui nous voit grandir et mourir, qui nous façonne malgré les trains pris dans un sens, puis dans l'autre. C'est une histoire de fuite et de retour au pays natal, une histoire qui dit nos clivages culturels et la honte d'être provincial, la capitale et ses codes qui nous échappent, c'est une histoire qui se mêle à d'autres, se confond, se fourvoie, se perd pour mieux nous retrouver, à la fin, dans la simplicité d'une parole adressée sans fard et sans esbroufe.

**David Ayala est littéralement l'homme de la situation, méridional, ancré, habité autant qu'il habite le théâtre.** Sa voix caverneuse ravive les fantômes et nos mémoires trouées. Elle se fond dans l'ambiance musicale concoctée par **Thomas Delpérié** (à la guitare et aux percussions électroniques) et **Pierre Borel** (aux cuivres et à la batterie). Composition atmosphérique qui monte en puissance progressivement, se colore de grands écarts au saxophone façon *free jazz* et de guitare aux rythmiques espagnoles. **Un maelstrom qui tire de l'hybridation de ses genres et références sa force inouïe.** Car *De lumière* n'a pas peur du lyrisme, il le traque sans en avoir l'air dans ses accents d'oratorio tressant texte et musique, dans ses images aussi, tantôt brutes, tantôt poétiques. Foule en liesse, gestuelle hypnotique, entraînement concentré... Que vont-ils chercher tous ces aficionados dans cet art archaïque ? Et ce tableau abstrait tel un Rothko, cette couleur ocre qui envahit l'écran jusqu'à ce qu'un zoom arrière en révèle l'origine et la matière dans une vue plongeante sur l'arène. À l'image d'un spectacle qui oscille entre immersion sensitive et hauteur de vue.

Convoquer des souvenirs de jeunesse, retrouver des sensations, la foule assourdissante et grouillante, les visages qui exultent, l'alcool qui aide à avaler le réel, la tension dans les gradins, les rires, les odeurs de piperade, tout ce qui fait l'intensité folle des férias. Et le cœur du rite, son engagement total, séculaire, ancestral, l'humain face à l'animal. Défier le taureau dans une chorégraphie au millimètre, manier la muleta avec la gravité de qui sait ce qu'il risque. Frôler la mort à chaque fois. Toréer est un art de la mise en danger de soi autant que de la mise à mort de l'autre. Nul ne sait l'issue du spectacle, mais elle sera fatale. **La corrida est une tragédie qui vient convoquer notre rapport au risque, au danger, à la mort. Jean-Baptiste Tur la prend à bras le corps, dans la rencontre avec l'autre, dans la mise à nu qu'elle impose.** Il bouscule et

questionne pour approcher le mystère des choses. Il n’y aura pas de réponse, mais la question, incandescente, brûle chaque parcelle de la représentation, la fait crépiter d’un appel à la fête qui ne soit pas aveuglement, mais conscience aigüe de ce qui nous humanise. Il invite une fanfare à mettre le feu au plateau, à prolonger le geste au-delà, pour que le théâtre incruste nos vies et la nuit. Le public la suit, aimanté par la musique. L’émotion est palpable. Vidée de ses interprètes, la scène reste muette, mais les traces de pas dans le sable témoignent de ce qui a eu lieu, de nos passages fugitifs, mais mémorables. De nos lumières éphémères, mais indispensables.

Marie Plantin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

De lumière

Texte Azilys Tanneau

Conception et mise en scène Jean-Baptiste Tur

Avec David Ayala, les musiciens Thomas Delpérié et Pierre Borel, et, à l’image, Laura Domenge, Tomas Cerqueira, Nino Julian, Pablo Juliano, Fanny Lombardo, Carlos Olsina, Christian Parejo, Swan Soto, Tomas Ubeda, et la participation d’une fanfare

Assistant à la mise en scène Joris Rodriguez

Scénographie Cécile Marc

Création lumière Jimmy Boury

Création son Jules Tremoy

Création vidéo Marine Cerles

Images Clément Delpérié, Mathis Rodriguez

Costumes Cathy Sardi

Production Le Grand Cerf Bleu

Coproduction Le Cratère scène nationale d’Alès

Soutiens et accueils en résidence de création Le Cratère scène nationale d’Alès ; Scène de Bayssan – Hérault Culture ; La Maison de L’Eau CDC – Allègre-Les-Fumades

Aide à la résidence Théâtre des franciscains à Béziers

Avec le soutien et la collaboration des Écoles taurines d’Arles, de Nîmes et de Béziers

Avec l’aide à la production de la DRAC Occitanie, l’aide au Compagnonnage auteur.trice du Ministère de la Culture DGCA et l’Aide à la production de La Région Occitanie

Avec le soutien du fonds d’insertion professionnelle de l’Ecole supérieure de théâtre de l’Union financé par la DRAC Nouvelle-Aquitaine et la Région Nouvelle-Aquitaine

La compagnie Le Grand Cerf Bleu est soutenue par Le Ministère de La Culture-DGCA pour le programme d’aide à la création mutualisée en musiques actuelles, la DRAC Occitanie, la Région Occitanie, le Département de l’Hérault. Elle bénéficie des crédits Politique de la Ville pour l’ensemble des actions en direction des publics à Béziers. Jean-Baptiste et Gabriel Tur sont artistes résidents au CENTQUATRE à Paris. La compagnie **est accompagnée par la Scène de Bayssan Hérault Culture.**

**Durée : 1h40**

*Hangar Théâtre, Montpellier, dans le cadre du Printemps des Comédiens  
du 6 au 8 juin 2025*

*La Cigalière, Scène conventionnée d’intérêt national Art Enfance et Jeunesse, Sérignan, en co-accueil avec la  
Scène nationale Grand Narbonne - le 21 mars 2026 | Théâtres de Gascogne, Mont-de-Marsan  
les 26 et 27 mars*

# UN SPECTACLE ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE

Jean-Pierre Han

9 juin 2025

in CRITIQUES

*De lumière* de Jean-Baptiste Tur. Présenté au Printemps des comédiens (Théâtre du hangar) les 6, 7 et 8 juin à 19 heures. Une tournée est prévue durant la saison 2025-26 à Sérignan, Mont-de-Marsan, etc.



*De lumière*, rarement titre aura aussi bien convenu à la proposition que Jean-Baptiste Tur du Grand Cerf Bleu nous offre en compagnie de David Ayala qui œuvre sur un texte d'Azilys Tanneau. *De lumière* il est effectivement bel et bien question, à tous les niveaux. C'est d'abord bien sûr la lumière des costumes que revêtent les officiants – toreros, matadors, peones – du rituel de la corrida, mais c'est aussi celle des lieux et des régions du sud dans lesquelles le cérémonial peut se dérouler. C'est enfin, à élargir le propos, celle que diffuse le spectacle : *De lumière* en effet est un spectacle... lumineux ! Il l'est avec d'autant plus d'éclat qu'il s'accompagne ici de ses nécessaires envers, l'ombre et les ténèbres. La vie est glorifiée à travers la mort. Tout le spectacle de Jean-Baptiste Tur joue de ce paradoxe. C'est même précisément ce paradoxe qui donne d'admirable manière la tonalité sinon la clé de la représentation.

Rien de plus normal si, à tenter d'en venir à la naissance de la passion des auteurs du spectacle pour la tauromachie, Jean-Baptiste Tur passant le relais à David Ayala à travers les mots d'Azilis Tanneau on ne saurait éviter l'évocation d'un apprentissage qui est simplement celui de la vie. Retour donc sur la ville de Béziers avec sa tradition taurine où grandit Jean-Baptiste Tur dont les sentiments oscillent au moment des férias entre attirance et répulsion, avant que l'attraction finisse par prendre le pas et englober ce qui demeure de l'ordre de la peur et de la répulsion. Entre l'ombre et la lumière, entre la vie et la mort, toujours.

L'extraordinaire dans le spectacle c'est que la narration est prise en charge par David Ayala dont le parcours presque initiatique vers le monde taurin semble être le même que celui de son metteur en scène au point que l'on ne sait plus s'il y a interprétation et/ou assimilation du sujet. Entre Tur et Ayala il y a une totale osmose, comme une mise en abîme concernant le sujet, avec des images de leurs parcours respectifs qui finiraient par se superposer pour ne faire qu'un. On rappellera d'ailleurs que le comédien passa son enfance et son adolescence à Arles (pas très éloigné de Béziers donc, toujours dans le sud) et que son père avait œuvré dans le monde taurin... Osmose donc et développement du sujet du spectacle dans une autre mise en abîme concernant le développement de la fiction se donnant pour véridique avec le comédien David Ayala en dialogue avec ses musiciens, deux complices, Thomas Delpérié et Pierre Borel, dans ce qui pourrait être une tentative de répétition, puis essayant de produire le film qu'il est en train de réaliser sur le sujet, et en constant dialogue avec les images projetées dues à Clémence Delpérié et Mathis Sardi, alors que la création vidéo est signée Marine Cerlès. On navigue allègrement entre le réel et la fiction : il y a là quelque chose d'absolument vertigineux, sachant qu'au bout du compte c'est bien l'art de la tauromachie qui est magnifié, de manière lumineuse, je l'ai dit, mais sans agressivité aucune pour qui ne serait pas sensible à l'art de la tauromachie.

Par sa seule présence physique, au milieu de ce qui pourrait signifier le désordre de la pensée en perpétuelle recherche de son axe majeur (Cécile Marc assume la scénographie) David Ayala illumine la représentation avec une rigueur et un charisme à nuls autres pareils.

Photo : © Nathalie Sapin

# Les Inrockuptibles

Arts & Scènes

## Printemps des Comédiens à Montpellier : entre chaos du présent et hommage à Duras

par **Patrick Sourd**

Publié le 9 juin 2025 à 11h41

Mis à jour le 9 juin 2025 à 16h03



↑

"Monde nouveau" une pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano © Jean-Louis Fernandez

**Le duo Nathalie Garraud-Olivier Saccomano s'interroge sur notre XXI<sup>e</sup> siècle tandis que Julien Gosselin revient sur le XX<sup>e</sup> via le génie de la prose au scalpel de la grande Marguerite.**

Avec une dizaine de jeunes comédien-nes, [Olivier Saccomano](#) (à l'écriture) et Nathalie Garraud (à la mise en scène) relèvent le défi dans *Monde nouveau* de tirer l'instantané d'un portrait de groupe du temps présent. Faire le point sur aujourd'hui nécessite de changer souvent de focale. Passer du détail au plan large, de l'immédiat au mémoriel, s'appuie sur autant de flashs métaphoriques.

évoquant le fameux *Jardin des délices* de Jérôme Bosch. Une manière ludique de toucher du doigt les milles et une raisons d'aller droit dans le mur.

## Sublimer Duras

Avec *Musée Duras*, Julien Gosselin entraîne la promotion 2025 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris dans le projet fastueux d'un spectacle fleuve de dix heures consacrant l'impudeur éclairante de l'écriture de Marguerite Duras. La simplicité du cadre scénographique se résume à un long plateau blanc et nu flanqué de deux gradins surmontés de vastes écrans pour permettre de situer le propos entre performance, théâtre, cinéma et concert. Jouant de cette proximité, le public devient un partenaire privilégié invité à quitter les gradins pour occuper l'espace du jeu. Les œuvres sélectionnées composent une enfilade de salles dédiées.

Cette aventure au long cours en terres durassiennes explore les nombreux champs d'intérêts de l'autrice. Violence sans fard des rapports amoureux, déchirantes confessions autobiographiques, goût de Duras pour la valeur insondable du fait divers. Sa stature internationale s'exprime à travers l'usage que les interprètes font de l'anglais ou de l'arabe pour bousculer les textes au plus près d'eux-mêmes. Ainsi, on va passer de la quasi-pornographie de *L'Homme assis dans le couloir* à la sidération dénonciatrice d'*Hiroshima mon amour*, du journal de bord de *La Douleur*, retour de l'être aimé rongé par la mort après avoir échappé à celle-ci dans les camps de concentration, au récit sensuel d'un premier amour adolescent dans *L'Amant*... Purement bouleversant, ce *Musée Duras* touche au cœur à chaque instant.

**Printemps des Comédiens, Montpellier jusqu'au 13 juin.**

***Monde nouveau* de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, les 19 et 20 novembre à la Scène Nationale d'Albi-Tarn. En tournée jusqu'au 16 avril 2026.**

***Musée Duras* d'après Marguerite Duras, mise en scène Julien Gosselin, du 9 au 30 novembre à l'Odéon-Théâtre de L'Europe, Ateliers Berthier, Paris XVII<sup>e</sup>.**

## **Théâtre**

# **Avec «Sous les paupières», Lou Chauvain en met plein la vue**

Article réservé aux abonnés

Créé au Printemps des comédiens à Montpellier, le premier seul en scène de la comédienne exalte une histoire de fille universelle, sensible et pugnace.



Le spectacle de Lou Chauvain tire son origine de l'exhumation d'un journal intime. (Antoine Vincens de Tapol)

par [Gilles Renault](#)

En sortant de scène, mercredi 4 juin, au soir de la seconde représentation héraultaise de *Sous les paupières*, créé la veille, Lou Chauvain n'était guère satisfaite de sa prestation. L'actrice déplorait, en substance, ne pas s'être sentie assez en phase avec le public, pourtant chaleureux au moment du salut final. Ce qui l'avait, de son propre aveu, quelque peu déstabilisée, sans que, depuis les travées garnies du Hangar Théâtre de Montpellier, on ait pu le percevoir significativement – plus d'une dizaine d'années de métier suffisant, se dit-on, à museler les aléas.

Ainsi, l'artiste d'origine occitane s'étonnait-elle, à la différence de la première qui l'avait rassérénée, de réactions, ou, à l'inverse, de silences de l'assistance face à certains passages, auxquels elle ne s'attendait pas. Ce à quoi on pouvait sans peine lui rétorquer que, charriant tant de mots, de gestes, d'attitudes et de sons, son spectacle n'appelait à l'évidence aucune lecture univoque. Qu'il semblait autant destiné à interpeller qu'à amuser, attendrir, provoquer, ou interroger. Qu'on ne pouvait pas forcément intégrer en temps réel, voire parfois juste comprendre, autant d'éléments personnels, sinon intimes, souvent à la lisière de la confiance ou de la confession. Que, dans une salle de spectacle aussi, il arrive que le temps de la digestion relève de la nécessité.

## Une scène de théâtre comme un radeau

Joué dans le cadre du [Printemps des comédiens](#), *Sous les paupières* est donc un seule en scène jalonné d'idées, d'effets, comme de personnages, qui nous introduit auprès de proches de Lou Chauvain, quand il ne pousse pas le curseur de la catharsis jusqu'à déterrer les morts.

[Offrir cet article >](#)

Avantage abonné : Offrez jusqu'à 10 articles par mois

Un récit à la première personne du singulier (ce qui n'interdit pas le travail de collaboration avec le musicien Pascal Sangla, l'actrice conseillère Joséphine de Meaux, la costumière Camille Ait Allouache...), épidermique, qui scrute le corps pour mieux observer comment il interagit avec la tête, et inversement. L'histoire d'une vie qu'on déballe pour en sonder les sensations et, in fine, se sentir mieux, sur une scène de théâtre à laquelle on s'accroche comme aux poutres d'un radeau.

L'odyssée commune d'une fille, somme toute universelle, à quelques indications géographiques près (l'accent ensoleillé et lourdaud d'un adulte, les mentions de Perpignan ou du mont Canigou), *«sans gros drame, mais avec quelque chose qui empêche»*. L'observation quasi entomologique d'une gosse, qui croit encore au prince charmant, par [Sissi interposée](#) (*«ma première histoire, je l'ai eue avec l'empereur d'Autriche, Franz»*). Puis d'une ado désespérant de voir un jour sa poitrine prendre du volume (*«mourir plate, c'était peut-être ça pour moi le pire»*). Avant d'inoculer une forte dose d'humour dans des soucis de santé perclus de causes psychosomatiques (psoriasis, [vitiligo](#)...). De mimer un cours de natation synchronisée insolite, ou, avec crudité, la virilité fruste d'un premier rapport sexuel dont résulte un sentiment équivoque (*«me sentir si puissante et si femme par la douleur»*). Ou de plonger dans les entrailles de la terre afin de proclamer l'amour inaliénable pour une grand-mère enterrée au cimetière marin de Sète, *«à côté de Paul Valéry»*.

## David Bowie et robe de tragédie

En somme, «un projet d'écriture de soi», alluvion narrative qui apporte de la texture à un théâtre organique. Lequel ne rechignerait pas à entraîner sur le terrain très physique de la performance l'autrice (partie de l'exhumation d'un journal intime), metteuse en scène et interprète, qui a déjà joué au théâtre sous la direction de Georges Lavaudant, ou Catherine Schaub, fait un bout de chemin avec le Birgit Ensemble, et été dirigée dans des petits rôles au cinéma par Emmanuel Mouret ou Diastème.

Avec ou sans micro, Lou Chauvain parle et bouge beaucoup, et vite. Ce qui, au début surtout, confère au propos un tour fragmenté, un rien abstrus, qui s'estompera par la suite. A plusieurs reprises, elle chante aussi des airs à double-fond. «Chorégraphie» avec ses seins, entre autres marques d'autodérision, le *Modern Love* de David Bowie. Ou revêt une grande robe écarlate de tragédie – écho de l'Hermione qu'elle était récemment dans un *Andromaque* d'Yves Beaunesne –, qui lui donne un certain standing, même empêtrée dans le drapé.

*«J'assume l'effronterie de ce que je propose sur scène, le côté obscène (Rabelais ou Jarry ne sont pas que pour les garçons). J'assume de montrer le JE-personnage en convulsion animé par la rage de rompre le silence, de prendre la parole sur les traumatismes et la jouissance des filles. J'assume de libérer le souvenir qui sème le chaos, qui agit par en dessous et qui gratte au sang»,* clame la note d'intention. A lire comme la profession de foi d'un spectacle pourtant au moins autant émancipateur et fragile, que vindicatif et impudent.

***Sous les paupières* de et avec Lou Chauvain, du 5 au 24 juillet à Avignon au théâtre du Train bleu, en février à Paris au CentQuatre, en mars à Angoulême...**



© Simon Gosselin

CRITIQUES

## Musée Duras : L'expérience Gosselin

Présentée au Printemps des Comédiens, cette traversée scénique de l'œuvre de l'écrivaine et dramaturge née à Gia Định, près de Saïgon, imaginée par le metteur en scène pas-de-calaisien avec les élèves du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, sera bientôt visible à Paris, à l'Odéon.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore  
9 juin 2025

**I**l est dix heures du matin. Le Domaine d'O bruisse d'une petite effervescence. Devant le Théâtre Jean-Claude Carrière, les spectateurs arrivent petit à petit. Certains prennent des cafés, d'autres remplissent leurs gourdes. Plus qu'un spectacle, **Julien Gosselin** annonce un voyage, une immersion, une expérience dans les mots et les silences de Duras, qui va durer près de onze heures.

### Une salle en mouvement

Dans la salle, le dispositif est clair. Un plateau blanc, entouré de gradins. Les spectateurs s'installent librement. Certains dans les gradins, d'autres sont invités sur la scène, parfois pour s'y asseoir, d'autres pour s'y allonger à même le sol. On peut circuler, changer de place, chacun est libre de vivre cette journée comme il l'entend. Le théâtre devient un espace de partage.

Le noir tombe. Une voix s'élève, celle de **Founémoussou Sissoko**. Sans geste, dans l'obscurité, elle s'empare de *L'Homme assis dans le couloir*. Sa voix, amplifiée, modulée, modifiée, évoque sexualité crue, trouble charnel, violence du désir et obsession. Tout passe par les mots, le souffle, les silences haletants. L'entrée est puissante, percutante, déroutante.

Très vite, l'univers du metteur en scène, son travail sur le son, avec la collaboration de **Guillaume Bachelé**, et l'image, deviennent un terrain de jeu foisonnant pour les élèves du conservatoire. L'espace évolue à vue, on est en mouvement. La frontière entre salle et plateau se dissout. Le public fait partie de l'expérience.



© Simon Gosselin

### Une aventure de création collective

Cette odyssee théâtrale n'est pas née par hasard. Invité à animer un atelier au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, le metteur en scène, nouveau directeur de l'Odéon – théâtre de l'Europe, a choisi de mener un travail au long cours avec une partie de la promotion sortante. Ensemble, ils ont exploré les textes de Marguerite Duras, ses thématiques obsédantes – le désir, la mémoire, l'Histoire, l'écriture elle-même – mais aussi ses formes, si mouvantes.

Au fil des mois, le projet a pris la forme d'une rétrospective vivante, celle d'un *Musée Duras* en mouvement, conçu pour et avec ces jeunes acteurs. Chacun y a trouvé sa place, son texte, sa manière de s'appropriier l'univers de l'autrice. Le travail a aussi été un laboratoire de formes théâtrales, où le réalisme côtoie la performance, le théâtre se mêle à la vidéo et à la musique électronique.

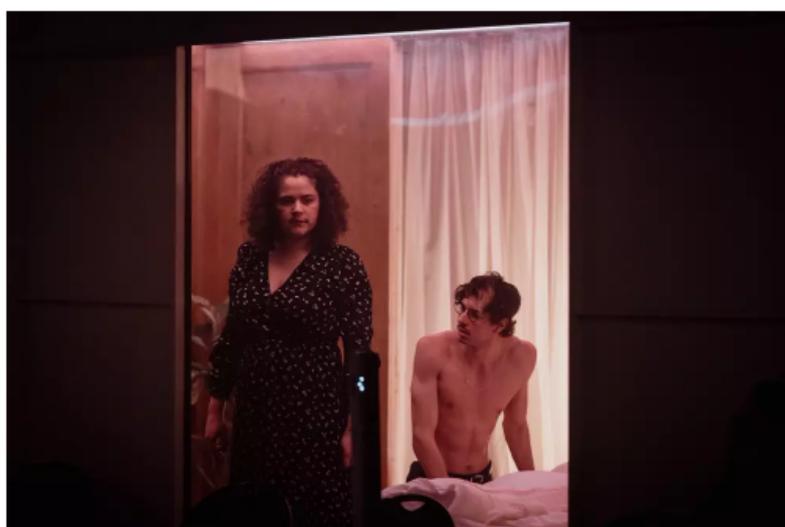
Ce processus de transmission irrigue toute la représentation : le lien entre les acteurs et le metteur en scène est palpable, l'engagement collectif, saisissant. Le public assiste ainsi autant à un hommage qu'à une initiation, un passage de relais vers une nouvelle génération.

### *Des corps traversés par les mots*

Au fil des heures, les séquences s'enchaînent. Théâtre, performance, installation sonore ou visuelle. Julien Gosselin puise dans l'œuvre de Duras en variant les formes. On passe d'une pièce dialoguée à un récit fragmentaire, d'une scène en langue étrangère à une performance en immersion.

**Rita Benmannara** bouleverse avec *La Maladie de la mort*. Assise parmi les spectateurs, elle porte ce texte jusqu'aux larmes, face à **Mélodie Adda**, qui reçoit cette parole unique au plus profond de son corps et de son âme. La salle retient son souffle. **Alice Da Luz Gomes** donne chair à *L'Amant* dans un solo intense. Son corps tout entier, qui se tord, se plie et se libère petit à petit d'une morale petite-bourgeoise d'expatriés, porte la jeune fille de quinze ans, traversée par le désir de cette première fois brûlante et incandescente. Une performance physique qui attrape, saisit et mets K.O.

### *L'amour, le couple creusés jusqu'à l'os*



© Simon Gosselin

À peine le temps de reprendre son souffle (dix minutes) que s'affichent sur les écrans noirs des noms japonais. Puis les premiers mots prononcés évoquent la guerre, la terre dévastée. **Yanis Doinel** – époustouflant de vérité – et **Violette Grimaud** – troublante d'humanité – se glissent dans la peau des amants maudits d'*Hiroshima mon amour*. La partition de ses deux âmes blessées est d'une beauté bouleversante.

À son tour, **Louis Pencreac'h**, en transe quasi catatonique, devient

imperceptiblement Duras et donne à entendre *La Douleur*. Il dit l'attente de Robert Antelme, la peur,

l'absence, les camps de concentration. Le texte est porté avec retenue. Le silence dans la salle est dense. Le parcours se termine avec *L'Homme atlantique*. **Clara Pacini** entraîne le public dans une performance entre voix, souffle et chant. Une ultime séquence d'une grande force.

Tout au long de la journée, l'engagement des jeunes comédiens est impressionnant. Ils investissent les textes avec sincérité et une liberté de ton remarquable. Leurs mois de recherche en atelier transparaissent dans cette capacité à habiter les mots de Duras, sans les figer ni les illustrer.

Le travail sur la langue, celle de Duras, bien sûr, mais aussi celle de cette jeunesse qui s'en empare à leur manière, est marquant. Certaines séquences sont jouées en arabe, en dari, en anglais, en allemand ou en japonais. Les surtitres créent une autre lecture et obligent le regard à se déplacer vers l'écran, outil théâtral favori de Gosselin.

### **Quand le parti pris divise**

Tout ne fonctionne pas avec la même force. Certains choix d'adaptation divisent. Sur *L'Amante anglaise*, Gosselin choisit de casser l'image attendue de Claire Lannes. **Juliette Cahon** la campe en femme provinciale, accent appuyé, presque caricatural. En ramenant le texte à un fait divers trop concret, l'adaptation en perd la densité mystérieuse.

Mais ces réserves n'effacent pas l'essentiel. Ce *Musée Duras* tient sa promesse, faire entendre l'écriture de Duras pour la rendre présente et vivante par un dispositif libre, inventif, et par le souffle d'une génération d'acteurs en formation, pour qui cette aventure restera sans doute fondatrice.

On sort de cette traversée un peu sonné, habité. Avec des images, des voix, des éclats d'émotion en mémoire. Et l'impression d'avoir vécu, au théâtre, une expérience rare.

**Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Montpellier**

---

#### **Musée Duras de Julien Gosselin d'après les écrits de Marguerite Duras**

Créé le 18 octobre 2024 au Conservatoire national supérieur d'art dramatique-PSL, dans le cadre des Ateliers de 3e année  
durée 10h environ (composé de cinq performances de deux heures à voir en continu ou séparément)

#### **Tournée**

7 et 8 juin 2025 au Domaine d'O dans le cadre du [Printemps des Comédiens](#)

9 au 30 novembre 2025 à l'[Odéon - Théâtre de l'Europe](#)

Mise en scène et scénographie de Julien Gosselin

Avec des élèves de la promotion 2025 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris : Mélodie Adda, Rita Benmannana, Juliette Cahon, Alice Da Luz Gomes, Yanis Doinel, Jules Finn, Violette Grimaud, Atefa Hesari, Jeanne Louis-Calixte, Yoann Thibaut Mathias, Clara Pacini, Louis Pencreac'h, Lucile Rose, Founémoussou Sissoko et la participation de Guillaume Bachelé et Denis Eyriey

Dramaturgie d'Eddy D'aranjo

Collaboration à la vidéo - Pierre Martin Oriol

Musique de Guillaume Bachelé et Maxence Vandeveldé

Lumière de Nicolas Joubert

Collaboration à la scénographie - Lisetta Buccellato

Costumes de Valérie Montagu

Assistante à la mise en scène - Alice de la Bouillierie

Régie générale - Lorraine Mercier; Régie lumière : Nicolas Joubert et Lou-Hanna Belet, Régie vidéo - Raphaël Oriol et Baudouin

Rencurel & Régie son - Dominique Ehret et Julien Feryn

Machinerie/accessoires - Nathalie Auvray

Habillement - Nicolas Dupuy

et l'équipe de l'Odéon-Théâtre de l'Europe



guillaume lasserre

Travailleur du texte

Abonné-e de Mediapart

520

Billets

0

Édition

BILLET DE BLOG 9 JUIN 2025

## La valeur des échecs et la recherche de la lumière

Au Printemps des Comédiens, le collectif Le Grand Cerf Bleu s'empare de l'univers de la tauromachie pour tisser une fable contemporaine d'une puissance rare, où se mêlent intimité, mémoire et réflexion sociale. Plongée « documentaire » dans le monde taurin d'Occitanie, « De lumière » déjoue les attentes pour mieux interroger les mythologies collectives. Bouleversant.



De lumière, Le Grand Cerf Bleu © Nathalie Sapin

C'est l'histoire d'un jeune homme qui rêve de devenir artiste et de s'émanciper de sa province pour conquérir la capitale. Ce projet de vie, porté par l'élan de la jeunesse, est brutalement interrompu par la

mort soudaine de son père, un ancien torero. Ce choc pousse le protagoniste à abandonner ses aspirations initiales pour se lancer dans la réalisation d'un documentaire sur le monde taurin, un univers à la fois familier et étranger, chargé de codes, de rituels et de contradictions. À travers cette quête, le personnage, incarné avec une intensité bouleversante par David Ayala, se confronte à son propre héritage, à la mémoire d'un père absent et à la question de la transmission dans un monde où les traditions, qu'elles soient glorifiées ou contestées, semblent vaciller.

### *Une plongée incandescente dans l'univers taurin*

Le texte d'Azilys Tanneau, d'une grande finesse, évite l'écueil d'une approche manichéenne de la tauromachie. Loin de se limiter à un plaidoyer pour ou contre la pratique controversée, il explore les strates complexes de cet univers : sa beauté formelle, sa violence intrinsèque, mais aussi sa capacité à incarner une forme de résistance face à l'uniformisation culturelle. Comme dans les précédentes créations du Grand Cerf Bleu (« *Non c'est pas ça !, Jusqu'ici tout va bien* », « *Robins – Expérience Sherwood* », et surtout « *Brefs entretiens avec des femmes*

*exceptionnelles* »), la dramaturgie repose sur une tension entre l'individu et les forces collectives qui le façonnent, qu'il s'agisse de la famille, de la société ou des héritages culturels.

Ce qui frappe d'emblée dans « *De Lumière* », c'est la manière dont Jean-Baptiste Tur et le collectif s'affranchissent des conventions théâtrales pour créer une expérience scénique à la fois brute et sophistiquée. Fidèles à leur recherche d'une « théâtralité zéro », les membres du Grand Cerf Bleu continuent de brouiller les frontières entre le réel et la fiction, entre la scène et la salle. La scénographie, épurée mais évocatrice, conçue avec une précision d'orfèvre, évoque à la fois le studio d'enregistrement, l'arène taurine et un espace mental, où les souvenirs du protagoniste se matérialisent par fragments, où le cercueil se fera bientôt taureau. Les jeux de lumière, signés Jimmy Boury, sculptent l'espace avec une délicatesse qui contraste avec la rudesse du sujet. Les faisceaux lumineux, tantôt chauds comme le soleil du Sud, tantôt froids comme la solitude du deuil, redessinent sans cesse le plateau, offrant une métaphore visuelle de la mémoire en perpétuelle reconstruction.

La performance de David Ayala, l'enfant du pays<sup>[1]</sup> dont le père a été banderillero, péon, puis homme de piste à Arles, acteur et comédien dont la présence magnétique irradie la scène, est le cœur vibrant de cette création. Sa capacité à passer de l'humour à la gravité, de la légèreté à une douleur contenue, donne au personnage une profondeur humaine qui transcende la simple interprétation. On retrouve ici l'une des signatures du Grand Cerf Bleu : une direction d'acteurs qui privilégie l'authenticité et l'accident, laissant place à une forme de fragilité assumée. Les silences, les hésitations, les éclats de rire ou de colère semblent surgir du présent de la représentation, comme si le texte se récrivait sous nos yeux. Cette impression d'immédiateté, si chère au collectif, crée une proximité troublante avec le public, qui devient complice de cette quête intime et collective.



De lumière, Le Grand Cerf Bleu © Nathalie Sapin

## *Une réflexion sur la mémoire et la modernité*

La pièce s'inscrit dans un questionnement plus large sur la place des traditions dans une société en mutation. La tauromachie, avec ses rituels codifiés et son imagerie héroïque, devient ici un prisme à travers lequel le collectif interroge notre rapport au passé. Le choix de s'inspirer des écrits<sup>[2]</sup> d'Alain Montcouquiol, figure emblématique du monde taurin, ancre le spectacle dans une réalité tangible tout en lui conférant une dimension presque mythologique. À l'image des précédentes créations du Grand Cerf Bleu, qui revisitaient des figures comme Robin des Bois ou des rites comme le réveillon de Noël, « *De Lumière* » utilise un motif populaire pour mieux en déconstruire les significations. Le spectacle n'élude pas les controverses entourant la tauromachie, mais il refuse de s'y réduire. Il pose des questions essentielles : que reste-t-il de nos héritages lorsque ceux-ci sont contestés ? Comment un individu peut-il se construire face à un passé à la fois glorieux et problématique ? En ce sens, la pièce résonne avec une actualité brûlante, où les débats sur la *cancel culture*, la réévaluation des traditions et la quête d'identité individuelle et collective s'entremêlent. Le Grand Cerf Bleu ne propose pas de réponses, mais ouvre des espaces de réflexion, laissant le spectateur libre de ses interprétations.

Si « *De Lumière* » s'inscrit dans la lignée des œuvres de la compagnie, il marque également une évolution dans leur démarche. Là où « *Non c'est pas ça !* » jouait sur une réappropriation ludique de Tchekhov et « *Jusqu'ici tout va bien* » explorait les tensions familiales avec une ironie grinçante, « *De Lumière* » atteint une forme de maturité dans son approche, mêlant une écriture plus introspective à une ambition formelle plus affirmée. L'intégration de la musique, élément devenu central dans les projets de Gabriel et Jean-Baptiste Tur depuis quelques années, apporte une dimension supplémentaire à la pièce. Les sonorités, tantôt évoquant les fanfares des corridas, tantôt plus abstraites, accompagnent le récit sans jamais l'alourdir, renforçant une atmosphère à la fois épique et mélancolique.

La force du spectacle réside dans une exigence de densité dans son propos. Le Grand Cerf Bleu ne cherche pas à flatter son audience. Il fait mieux en l'invitant à penser, à ressentir, à se confronter à ses propres contradictions. « *De Lumière* » nous rappelle que le théâtre, lorsqu'il est

porté par une telle ambition, peut être un miroir tendu à notre humanité, à ses failles comme à ses éclats. Le spectacle est une réussite éclatante, une œuvre scénique qui conjugue avec brio l'intime et le politique, le trivial et le sublime. Le Collectif Le Grand Cerf Bleu, sous la houlette de Jean-Baptiste Tur, prouve une fois encore sa capacité à s'emparer de sujets complexes pour en extraire une poésie brute, accessible et profondément humaine. En explorant l'univers de la tauromachie avec une sensibilité rare, la pièce transcende son sujet pour parler de nous, de nos luttes, de nos héritages et de nos aspirations. Car c'est moins de corrida qu'elle parle que de notre rapport à l'enfance, à nos origines, à la subversion et à la mort. À l'image du cerf bleu, animal mythique et réel, cette création navigue entre la réalité et la fable, nous laissant éblouis, troublés, et résolument vivants. La compagnie continue de gratter les vernis de nos sociétés, offrant un théâtre qui, loin des facilités, choisit de questionner avec audace et générosité.



De lumière, Le Grand Cerf Bleu © Nathalie Sapin

[1] Études au conservatoire national d'art dramatique de Montpellier, enfance arlésienne.

[2] En 1974, Alain Montcouquiol met fin à sa carrière de torero pour s'occuper de celle de son frère, Christian Montcouquiol dit « Nimeño II », qui mettra fin à ses jours après avoir été gravement blessé par un taureau de Miura, accident dont il avait gardé le bras gauche paralysé. Alain Montcouquiol consacre à son frère deux livres poignants et pudiques, *Recouvre-le de lumière*, paru aux Éditions Verdier en 1997, et *Le sens de la marche*, toujours chez Verdier en 2008.

« *DE LUMIÈRE* » - CONCEPTION Jean-Baptiste Tur TEXTE Azilys  
Tanneau MISE EN SCENE Jean-Baptiste Tur ASSISTANT A LA MISE EN  
SCENE Joris Rodriguez AVEC David Ayala et les musiciens Thomas  
Delpérié, Pierre Borel À L'IMAGE Laura Domenge et Tomas Cerqueira,  
Nino Julian, Pablo Juliano, Fanny Lombardo, Carlos Olsina, Christian  
Parejo, Swan Soto, Tomas Ubeda. Avec la participation d'une  
fanfare SCENOGRAPHIE Cécile Marc CRÉATION LUMIÈRE Jimmy  
Boury CRÉATION SON Jules Tremoy REGIE SON Robin Hermet CREATION  
VIDEO Marine Cerles IMAGES Clément Delpérié, Mathis Rodriguez  
COSTUMES Cathy Sardi DIRECTION DE PRODUCTION ET  
DEVELOPPEMENT Nathalie Carcenac ADMINISTRATION Marie-Pierre  
Jean. PRODUCTION Le Grand Cerf Bleu COPRODUCTION Le Cratère scène  
nationale d'Alès SOUTIENS ET ACCUEILS EN RÉSIDENCE DE  
CRÉATION Le Cratère scène nationale d'Alès Scène de Bayssan - Hérault  
Culture La Maison de L'Eau CDC - Allègre-Les-Fumades AIDE À LA  
RÉSIDENCE Théâtre des franciscains à Béziers Avec le soutien et la  
collaboration des Écoles taurines d'Arles, de Nîmes et de Béziers Jean-  
Baptiste et Gabriel Tur sont artistes résidents au 104 à Paris. La  
compagnie est accompagnée par Scène de Bayssan Hérault Culture. La  
création DE LUMIÈRE a obtenu l'aide à la production de la DRAC  
Occitanie, l'Aide au Compagnonnage Auteur.trice du Ministère de la  
Culture DGCA. La création a obtenu l'Aide à la production de La Région  
Occitanie. Avec le soutien du fonds d'insertion professionnelle de l'Ecole  
supérieure de théâtre de l'Union financé par la DRAC Nouvelle-  
Aquitaine et la Région Nouvelle-Aquitaine. La compagnie Le Grand Cerf  
Bleu est soutenue par Le Ministère de La Culture-DGCA pour le  
programme d'aide à la création mutualisée en musiques actuelles, La  
Drac Occitanie, La Région Occitanie. Elle bénéficie des crédits Politique de  
la Ville pour l'ensemble des actions en direction des publics à Béziers.  
Le spectacle a été créé les 5 et 6 novembre 2024 au Cratère Scène  
nationale d'Alès, vu le 6 juin 2025 au Hangar Théâtre de Montpellier.

Du 6 au 8 juin 2025, dans le cadre de la 39ème édition du Printemps  
des Comédiens,

[Hangar Théâtre](#)

3, rue Nozeran  
34 000 Montpellier



De lumière, Le Grand Cerf Bleu © Nathalie Sapin



jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné-e de Mediapart

1341

Billets

0

Édition

BILLET DE BLOG 9 JUIN 2025

## Gosselin : tout un jour dans la nuit de Duras

Le metteur en scène met en scène la promotion sortante du Conservatoire dans un fascinant « Musée Duras » traversant, dix heures durant, l'œuvre, tout en en caressant affectueusement le cœur blessé de mots et d'amour

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)



Scène de "Musée Duras" © Simon Gosselin

Julien Gosselin aime les longs corps à corps avec des œuvres amples donnant des spectacles aux durées conséquentes. C'était le cas avec *2666*, le roman fleuve et inachevé de Roberto Bolano (lire [ici](#)), c'était encore le cas avec *Don De Lillo* associant *Joueurs*, *Mao II* et *Les noms* (lire [ici](#)). Cette fois avec *Musée Duras*, c'est tout une œuvre que le metteur en scène traverse, une œuvre close par la disparition de sa créatrice, Marguerite Duras. Une œuvre aimée et retrouvée. Au bout, un spectacle en dix stations réparties en cinq fois deux heures, prenant le pouls d'une douzaines d'œuvres. Et Gosselin s'aventure dans ce long voyage non pas avec les acteurs de sa compagnie si Vous pouviez lécher mon cœur, mais avec les élèves sortant du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris et pour eux, pour nous.

Les dix stations de deux heures chacune, entrecoupées de très courts entractes, nous entraînent dans les méandres récurrents de Duras (amour, désir, rencontre, séparation, « *le triomphe de la banalité* » t'elle encore) de dix heures du matin (« *j'écrivais tous les matins* » ) jusqu'au soir comme c'était le cas au Printemps des comédiens où nous avons vu *Musée Duras* . Tout un jour passé dans nuit du théâtre (présentement le Théâtre Jean-Claude Carrière au domaine d'O de Montpellier, après un création il y a quelques mois au Conservatoire de Paris et avant une reprise à l'Odéon cet automne), Tout un jour à aller d'un livre l'autre dans l'écriture de Marguerite dans un ordre aussi intuitif que subjectif conçu par Gosselin sans souci d'inventaire. Pièces, films, romans, textes.. Une traversée. D'autant plus troublante qu'elle est portée par des jeunes actrices et acteurs qui, pour a plupart, n'avaient sans doute pas ou peu lu Marguerite avant de rencontrer Julien.

Deux gradins se font face surmontés chacun d'un écran diffusant les images d'un caméra qui, sur le plateau (nu, recouvert de blanc) et la traduction du texte lorsque celui-ci est dit dans une autre langue, celle natale des comédien.nes. Entre les deux gradins, un sol blanc sur lequel le public est souvent convier à prendre place (assis, allongé au choix) à côté des comédiens. Cadrant le sol de chaque côté, un murs blanc s'ouvrant parfois sur un autre espace.

On entre dans *Musée Duras* par un texte publié il y a presque cinquante ans, en 1980, *L'homme assis dans le couloir*.. L'homme, « *face à la porte ouverte sur le dehors* » observe une femme « *couchée à quelques mètres de lui sur un chemin de pierre* ». Elle porte une robe déchirée sur le devant, « *Elle sait qu'il la regarde, qu'il voit tout* ». Et c'est alors que Duras voit à son tour. « *Je vois* » dit-elle, répète-t-elle. « *je vois l'enclave du sexe entre les lèvres écartées* ». La femme « *crie* », « *appelle un nom* », Des mots dits, jamais illustrés par une actrice seule, Foumemoussou Sissoko, se levant, marchant ou pas dans l'obscurité parmi les spectateurs invités à venir s'allonger au centre ou restés assis sur les gradins.

Ainsi le théâtre naît-il de la nuit. « *Un livre ouvert c'est aussi la nuit* » écrit Marguerite Duras dans *Écrire*. Elle poursuit : « *Je ne sais pourquoi, ces mots que je viens de dire, me font pleurer* ». tard, le soir en rentrant seul

à l'hôtel Je me suis souvenu de ces deux phrases, notées naguère dans un carnet

Bientôt, dans le babil nocturne de l'actrice, Duras (celle qui écrit, celle qui voit) entre dans la danse de son texte: « *nous entendons que l'on marche elle et moi* ». « *Qu'il a bougé, Qu'il es sorti couloir* ». Et plus perçant, plus personnel « *Je lui parle et je lui dis ce que l'homme a fait. Je lui dis aussi ce qu'il advient d'elle. Qu'elle voie, c'est ce que je désire* ». Ainsi Gosselin met il en scène pour commencer, la scène même de l'écriture, de son acte, du dialogue que Duras entretient avec elle. L'avènement de l'apparition par lequel commence l'écriture.

Le théâtre (dialogue, personnages) entre ensuite en scène avec *Savannah Bay*, pièce autour du personnage de Madeleine, écrit pour Madeleine Renaud, pièce que Duras a mis en scène elle-même, Bille Ogier accompagnant Madeleine, dans un décor de Roberto Plate (on entendra plus tard, *L'exposition de la peintre*, un texte consacré à ce dernier). « *Aucune comédienne jeune ne peut jouer le rôle de Madeleine* » écrit Duras. Au Conservatoire toutes les actrices sont jeunes, et c'est le cas des magnifiques Atela Hesa et Lucile Rose. Le théâtre a tous les droits, Duras le sait et en joue tout au long de *Savannah Bay*. Gosselin pousse le bouchon jusqu'à donner cette pièce en traduction anglaise alors qu'une ligne de force de la pièce est une chanson célèbre de Piaf « Les mots d'amour ». « *Enfin...elle n'aura pas été jouée complètement* » dira l'actrice Madeleine à l'évocation d'une pièce. Et ajoutera « *mais jamais rien n'est complètement joué précisément au théâtre...alors...* ». Alors..

Comme dans tout musée il y a des œuvres stars au titre connu de tous comme *l'Amant* ( l'actrice Alice Da Luz Gomes épousant magnifiquement le cours trouble du Mékong, lieu de la rencontre entre la jeune fille blanche et l'amant chinois). Autre pièce célèbre du musée, le film *Hiroshima mon amour* (Yanis Doinel et Violette Grimaud tout en balancements entre Hiroshima et Nevers). Et puis figurent des œuvres de moindre importance comme *Suzanna Andler*, une pièce durassissant la structure d'une pièce de boulevard (mari, femme, amant) ou une autre pièce un peu bancale, *La Musica Deuxième* privé de a première (Vassiliev les avait magnifiquement réunies il y a quelques années au Vieux

Colombier)-.Il est aussi des œuvres secrètes, inclassables comme *La maladie de la mort* et son « vous » envoûtant (intense Rita Benmannana) ? ou bien encore l'extraordinaire recombinaison mi scénique, mi- filmique de la pièce *L'amante anglaise* par Gosselin avec impressionnante approche plébéienne du rôle-titre par l'actrice Juliette Caron..

Avec raison, Julien Gosselin ne passe pas à côté de *La douleur*, ce texte que Duras dit avoir retrouvé dans une armoire et où elle avait consigné au jour le jour ce que fut l'attente du retour des camps de Robert (Antelme), son mari, qu'elle imagine mort plus d'une fois et qui est retrouvé miraculeusement à demi mort à Dachau et qui reviendra à la vie, cuillerée après cuillerée, douleur de l'attente, douleur du retour, texte porté haut par Louis Pencreac'h. Et puis, pour finir, il y aura *L'homme atlantique*, dont Duras disait garder dans sa chambre de Trouville le « *rosier fabuleux* » texte d'amour et d'adieu d'adresse et d'aveu, « *je suis dans un amour entre vivre et mourir* » écrit Duras, dit Carla Pacini en précoce et troublante équilibriste. Entre jour et nuit, entre vie et jeu les vieux complice de Gosselin, la musique live de Guillaume Bachelé et Maxence Vandeveldé accompagne cette fabuleuse traversée.

***Après le Conservatoire et le Printemps des Comédiens, Musée Duras sera repris à l'Odéon du 9 au 30 novembre***

## Coup fatal

Pièce musicale imaginée par les artistes Rodriguez Vangama, Alain Platel et Fabrizio Cassol – Direction artistique et mise en scène, Alain Platel – direction musicale Fabrizio Cassol – compositions musicales, Fabrizio Cassol et Rodriguez Vangama production de la Comédie de Genève, au Théâtre du Rond-Point, à Paris.



© Zoé Aubry

*Coup fatal* est un voyage sonore et visuel plein d'énergie où la musique mêle les styles, du baroque aux plus pures percussions. Fantaisie et extravagance sont au rendez-vous, avec, en prime la savoureuse séquence finale des *rois de la sape*.

La pièce fut créée au Burgtheater de Vienne au cours de l'année 2014. Dix ans plus tard, la Comédie de Genève rassemble les forces vives qui permettent de la recréer : Fabrizio Cassol et Rodriguez Vangama pour les compositions musicales, Fabrizio Cassol pour la direction musicale, Alain Platel pour la direction artistique et mise en scène. Autour d'eux d'éblouissants musiciens également danseurs, virtuoses et plein d'humour.

On embarque donc pour Kin/Kinshasa en République Démocratique du Congo, d'où sont originaires l'ensemble des musiciens et danseurs – dont une femme – et on se laisse dériver sur le fleuve Congo qui la sépare de Brazza/Brazzaville, en République du Congo. On est emmené par le Capitaine au long cours et sa guitare à double manche, Rodriguez Vangama entouré d'une douzaine de musiciens – danseurs – chanteurs, portant costumes gris-bleu avec retour d'appliqués feuilles d'automne sur le col et la couture du pantalon, à la *sanza/likembe*, aux percussions, balafons, aux calebasses, guitares et bâtons de pluie. Chants et frappés des mains, dessus-dessous, sifflements et appels vocaux, il y a du burlesque et de la dérision dans leur façon de se présenter sur scène.



© Chris Van der Burght

Le début du spectacle est enlevé, les danseurs jonglent avec des chaises de jardin qu'ils lancent et s'échangent dans une belle complicité et jeux de chat perché avec suspensions et déraison. L'ensemble est convivial, généreux et ludique. Derrière un rideau aux fils d'or autour duquel court une estrade, un homme en majesté, porté par le mouvement de ces fils d'or qui le voile et le dévoile, se révèle être un superbe contre-ténor (Coco Diaz). Ses interventions des œuvres de Bach, Gluck, Haendel, Monteverdi et Vivaldi se mêlent magnifiquement aux instruments africains, aux danses et à l'ensemble, elles sont l'un des fils conducteurs et dialoguent avec les instruments et chants traditionnels qui montent dans une belle harmonie, douceur et densité.

Un autre fil conducteur est tendu par deux danseurs un peu bouffons, un peu guerriers, situés à l'avant-scène côté jardin, qui mènent la danse et rassemblent autour d'eux le groupe. Ils descendent aussi dans la salle saluer spectatrices et spectateurs. Parfois deux groupes s'appellent, s'affrontent et se déchainent, et entre roulades et pirouettes montent dans la transe. Il y a les ambianceurs, les mimes, les musiciens et chaque instrument à tour de rôle est roi et prend toute sa dimension. Entre solos, duos, mouvements d'ensemble et groupes d'instruments, le rythme de la pièce se construit à la manière d'un opéra.



© Chris Van der Burght

Dans ce flux et ce reflux musical, chanté et dansé, le plateau à un moment commence à se vider jusqu'à la l'apparition derrière le rideau d'or d'un personnage, l'ancêtre, haut en couleurs, vert, jaune et rouge, suivi progressivement du cortège des danseurs-musiciens transformés en rois de la sape, tous plus inventifs les uns que les autres dans leurs costumes improvisés/élaborés : guirlandes de cravates, bottes vernies d'un rose flamboyant, jupes mal fagotées, chemises orange et nœuds pap, kilt, chemises jaune plein soleil et lunettes qui vont avec, costumes saumon ou lie-de-vin, parapluie rouge, chapeaux excentriques, chaussettes extravagantes, bretelles tombantes. On est chez les rois de la sape qui s'en donnent à cœur joie, prêts pour prendre un selfie général, avant de s'étendre sur le sol en un moment grave et suspendu.



© Chris Van der Burght

Le Capitaine au long cours et sa guitare à double manche, Rodriguez Vangama a mis son costume blanc d'apparat, pelisse en fourrure et casquette de gradé. On voyage sur son transatlantique où chacun des personnages invente son parcours. Certains s'inscrivent dans une poésie à la Beckett, d'autres escaladent la salle à la rencontre des spectateurs qu'ils entraînent dans leur courant positif. Le final est un chant de l'espoir qui monte et se diffuse entre tous, comme un spirituals venant de loin.

*Coup fatal* apporte toutes les couleurs de l'arc-en-ciel par la fusion entre les genres musicaux, le métissage des langages et une mêlée des cultures. Spontanéité et maîtrise, exubérance et émotions, effervescence et ironie traversent le théâtre où les spectateurs adhèrent et participent, dans leurs réponses aux ambiançeurs. Tous les musiciens-danseurs sont à saluer, ils distribuent

énergie et joie de vivre avec virtuosité.

Le spectacle est signé d'un trio d'artistes qui donne les impulsions et permet ces rencontres entre salle et scène dans un temps fort, musical et chorégraphique : Alain Platel, qu'on connaît pour l'originalité de ses pièces chorégraphiques avec Les Ballets C de la B., Rodriguez Vangama guitariste hors pair, arrangeur et producteur, qui mélange la musique congolaise avec des éléments de jazz et de rock, Fabrizio Cassol compositeur et saxophoniste du groupe Aka Moon depuis 20 ans, qui mêle les expressions issues de l'oralité et de l'écriture à la musique de chambre et aux œuvres symphoniques, s'associant régulièrement à des chorégraphes.

*Coup fatal* est un réel plaisir sonore et visuel, plein d'élégance et d'inventivité, qui enflamme et bouleverse.

Brigitte Rémer, le 8 avril 2025



© Chris Van der Burght

Avec – Contre-ténor : Coco Diaz – Vocal : Russell Kadima, Boule Mpanya, Fredy Massamba – Balafon : Deb's Bukaka – Danseuse : Jolie Ngemi – Percussions : Cédrik Buya – Likembe : Bouton Kalanda, Silva Makengo, Erick Ngoya – Guitare : Brensley Manzodulua – Percussions et calebasse : Evry Madiamba – Guitare électrique, balafon : Rodriguez Vangama – Scénographie : Freddy Tsimba – Lumières : Carlo Bourguignon – Son : Guillaume Desmet – Costumes : Dorine Demuynek.

Assistanat à la direction artistique Romain Guyon et Éléonore Bonah – Régie Plateau Valérie Oberson – Régie lumière Etienne Morel – Régie son Guillaume Desmet, Benoît Saillet – Directrice de production Pauline Pierron – Responsable de production Pascale Reneau – Attachée de production Elena Andrey – Production (reprise 2024) Comédie de Genève – Diffusion OTTO Productions – Production à la création (2014) KVS, Les ballets C de la B - Coproduction à la création

(2014) Théâtre national de Chaillot (Paris), Holland Festival (Amsterdam), Festival d'Avignon, Theater im Pflzbau (Ludwigshafen), Torinodanza, Opéra de Lille, Wiener Festwochen – Avec l'appui de la Ville de Bruxelles, de la Ville de Gand, Brussels Hoofdstedelijk Gewest, Vlaamse Gemeenschapscommissie, de la Province de la Flandre-Orientale, des autorités flamandes.

Après un passage en mars à la Biennale du Val-de-Marne (à Créteil et Villejuif), présentation du spectacle au Théâtre du Rond-Point à Paris du 28 mars au 5 avril 2025, 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt – 75008 Paris – site : [www.theatredurondpoint.fr](http://www.theatredurondpoint.fr) – Prochaines étapes : du 5 au 7 juin 2025 Théâtre de Namur (Belgique).

Cette entrée a été publiée dans [Arts de la scène](#), et marquée avec [Alain Platel](#), [Comédie de Genève](#), [Coup fatal](#), [Fabrizio Cassol](#), [RDC](#), [Rodriguez Vangama](#), [Théâtre du Rond-Point](#), le 21 avril 2025 par [Brigitte REMER](#).



CRITIQUES

**LA GUERRE N'A PAS UN VISAGE DE FEMME : LA COMMUNAUTÉ DES COMBATTANTES OUBLIÉES**YANNAÏ PLETTENER  
9 JUIN 2025 | THÉÂTRE

**Julie Deliquet présentait au Printemps des Comédiens sa nouvelle création, *La guerre n'a pas un visage de femme*, une adaptation du livre de la prix Nobel biélorusse Svetlana Alexievitch. Un spectacle en forme de réunion d'anciennes combattantes, où neuf femmes soviétiques racontent leur expérience de la Seconde Guerre mondiale, souvent invisibilisée. Une histoire concrète et humaine, loin des récits de livres d'histoire, qui émeut profondément grâce à la sensibilité de son interprétation, éclipsant quelques petites faiblesses dramaturgiques.**

Sur scène, un appartement communautaire soviétique des années 60-70 reconstitué : une cuisine avec une gazinière fatiguée, des casseroles au mur, du linge qui sèche, une ou deux chambres exiguës, des valises en haut des armoires, des liasses de papier, des anciennes photos accrochées sur les murs au papier peint décrépi... Un décor particulièrement réaliste au bord duquel sont alignées neuf femmes, assises sur des chaises face au public. Les lumières de la salle ne pas encore éteintes qu'une dixième femme, plus jeune, s'avance et prend la parole. Incarnée par Blanche Ripoché, elle se présente comme journaliste et écrivaine : elle écrit un livre sur la guerre, elle qui, enfant, n'aimait pas en lire. C'est que, des plus de trois mille guerres que le monde a connu, « *tout ce que nous en savons nous a été conté par des hommes.* » Elle, elle veut écrire la guerre telle que l'ont vécue les femmes, une autre histoire, « *une histoire féminine à partir de fragments de destins vécus* ». Sans théâtralité exacerbée, cette ouverture d'une grande simplicité instaure d'emblée un rapport scène-salle sobre, d'écoute intime.

## DU DOCUMENTAIRE EN SCÈNE

Elle, c'est Svetlana – pour Svetlana Alexievitch. Pour sa nouvelle création, Julie Deliquet présente au Printemps de Comédiens de Montpellier une adaptation du premier livre de l'écrivaine biélorusse, *La guerre n'a pas un visage de femme*. Celle-ci y réunit les témoignages de centaines de femmes de l'Union Soviétique ayant combattu dans la Seconde Guerre mondiale, entre 1941 et 1945. Dans cette première

œuvre, Svetlana Alexievitch pose les bases de son art littéraire : une composition de récits et de témoignages sur les grands événements de l'Histoire récente, qu'elle développera ensuite dans d'autres ouvrages marquants, comme *La supplication*, sur la catastrophe de Tchernobyl, ou *La fin de l'homme rouge*, sur la dislocation de l'URSS, qui lui vaudront de remporter le prix Nobel de Littérature en 2015. Empreinte d'humilité, l'œuvre de Svetlana Alexievitch a la spécificité de raconter ces grands événements sans surplomb, en faisant parler les hommes et femmes ordinaires qui l'ont vécu, dans leur unique perspective, en donnant le pouvoir à la parole. Un matériau dont l'oralité intrinsèque le rend d'autant plus intéressant à adapter au théâtre (*La fin de l'homme rouge* a ainsi été porté à la scène par Emmanuel Meirieu en 2020).

Pour Julie Deliquet, c'est le second spectacle consécutif adapté d'un support documentaire, après *Welfare*, présenté dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes au Festival d'Avignon 2023. Si celui-ci souffrait du décalage entre les comédien-nes actuelles et les protagonistes d'origine dans le documentaire de 1975 de Frederick Wiseman, qu'en est-il de cette adaptation ici non d'un film mais d'un livre ? Le travail d'adaptation de Julie Deliquet, Florence Seyvos et Julie André sélectionne, découpe, réassemble et réagrège les plus de cinq cents témoignages de l'ouvrage en ceux des neuf femmes assises face à nous. Svetlana les interroge ensemble, réunies dans cet appartement le temps d'un après-midi : Julie Deliquet ancre ainsi le spectacle dans l'ici et maintenant, le présent de la représentation. Leurs prises de parole, d'abord hésitantes, puis de plus en plus affirmées, tressent un tableau d'anecdotes qui se répondent et s'entraînent.

” *Leurs mots racontent effectivement la guerre dans sa réalité la plus concrète, matérielle, corporelle, humaine et morale.*



© Christophe Raynaud de Lage

## LA GUERRE À HAUTEUR DE FEMME

Elles sont brancardière, tireur d'élite, pilote, infirmière, agent de transmission, ou encore partisane. Leurs mots racontent effectivement la guerre dans sa réalité la plus concrète, matérielle, corporelle, humaine et morale, loin des récits de campagnes militaires, d'offensives et de faits héroïques. C'est l'histoire de l'entrée en guerre de filles de 16 ou 17 ans, à peine bachelières, qui s'engagent volontairement contre l'envahisseur nazi, animées d'un sentiment patriotique nourri par l'éducation et la propagande soviétiques, et qui se découvrent aussi impréparées que l'armée rouge aux violences des combats. Elles se questionnent sur la haine nécessaire pour tuer les fascistes, la honte d'être une femme et d'avoir ses règles au front à côté des hommes, ou encore la culpabilité de ne pas reconnaître ses propres enfants. Elles racontent autant des moments d'horreur (le cri d'un enfant qu'on jette dans un

puits, un membre qu'on doit amputer à coup de dents, faute de couteau) que des moments plus légers, des chants de régiment aux amours dans les tranchées.

Elles témoignent également du retour de la guerre, quand, meurtries autant que les hommes, leurs expériences ont pourtant été invisibilisées, gardées silencieuses et délégitimées, alors qu'elles tentaient ou étaient tenues de reprendre une vie de femme : « *on nous a échangé la victoire contre un bonheur féminin ordinaire* ». Racontent que c'est après la guerre, et non pendant, que l'on sombre dans la folie, que l'on ne supporte plus de voir la chair d'un poulet ou de sentir l'odeur du sang quand on cuisine – il faut alors réapprendre à vivre, à rêver, et à tomber amoureuses.

Loin d'un grand récit unifiant, la multiplicité des paroles et la singularité des expériences affirment à chaque instant une vérité du vécu face au mythe de l'héritage soviétique héroïque enseigné dans les manuels scolaires. Et celle-ci est évidemment éminemment politique, à la fois en restituant la façon dont les expériences ont été déterminées par des circonstances (« *Notre époque nous a fait telles que nous sommes* »), en critiquant l'héritage stalinien (« *Les purges de 37 ont provoqué 41* »), et en prenant ses distances avec une idéologie qui utilise la victoire comme un capital politique, jusqu'à aujourd'hui...

» *Loin d'un grand récit unifiant, la multiplicité des paroles et la singularité des expériences affirment à chaque instant une vérité du vécu face au mythe de l'héritage soviétique héroïque enseigné dans les manuels scolaires.*

## UNE CONVERSATION VIVANTE ET FOURNIE

Le choix de Julie Deliquet de réunir tous ces témoignages dans un seul espace et une seule durée, deux heures et demie (sans autre pause qu'une chanson traditionnelle entonnée en chœur et un poème d'Anna Akhmatova), tend comme le livre de Svetlana Alexievitch à la constitution d'une parole collective : la mise en commun de toutes les expériences individuelles crée une polyphonie, un ensemble, et l'on se croirait assez évidemment au cœur d'une réunion d'anciennes combattantes. La pièce prend le temps de créer ce collectif : la ligne du début se défait tout doucement, et progressivement les femmes ne parlent plus directement au public mais les unes aux autres, elles se lèvent et commencent à investir, après une heure et quart de représentation, le décor.

» *Leurs voix, leurs silences, ou encore leurs pleurs traduisent l'implication viscérale de chacune, et cette sensibilité déborde du plateau pour contaminer l'auditoire.*

Ce qui assumait au début la forme du témoignage brut prend enfin celle d'une véritable conversation, organique et fluide, avec ses rebonds, ses interruptions, et ses confrontations. Il est impossible de ne pas souligner la performance remarquable des neuf comédiennes, Julie André, Astrid Bahiya, Evelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy et Hélène Vivies, qui s'approprient les montages d'expériences comme si c'étaient les leurs. Leurs voix, leurs silences,

ou encore leurs pleurs traduisent l'implication viscérale de chacune, et cette sensibilité déborde du plateau pour contaminer un auditoire pendu à leurs lèvres.

Pour Julie Deliquet, assumer jusqu'au bout ce choix de nous faire passer plus de deux heures en compagnie de ce groupe de femmes est à la fois audacieux et risqué. Il est réussi de par l'atmosphère ainsi créée, de souvenirs et de confidences, et la sensation d'authenticité qui se dégage de cette communauté de femmes et d'actrices – même si les interventions de Svetlana-Blanche Ripoché qui

scandent cette conversation, pour relancer sur tel ou tel autre sujet, marquent encore une construction dramaturgique un peu trop visible. Le seul véritable point faible de *La guerre n'a pas visage de femme* réside néanmoins précisément dans cette structure en une longue suite d'anecdotes, d'une longueur peu ou prou égale. Au fil du spectacle, les témoignages s'enchaînent quasiment tous dans une même énergie, sans que certaines paroles soient plus ou moins mises en relief. La quasi-absence de pause, ou de silences, ne permet pas non plus de bien apprécier, ou plutôt encaisser, certains des témoignages les plus difficiles ou les plus significatifs. Il nous semble par moment que Julie Deliquet a presque voulu mettre trop de récits : ce grand nombre de témoignages, délivrés sur un ton souvent similaire, produit un contenu dont la densité ne nous permet pas d'isoler vraiment les figures amalgamées au sein de ce collectif, et de singulariser leurs expériences dans leur pleine force.



© Christophe Raynaud de Lage

Enfin, le très beau décor de Zoé Pautet et Julie Deliquet est sous-utilisé : cet appartement communautaire, écho à la vie de nombreuses anciennes combattantes, et à la sphère domestique à laquelle elles sont ramenées après la guerre, n'est que très peu véritablement investie par les comédiennes, et reste malheureusement un peu accessoire. Dans sa démarche, l'autrice biélorusse rencontrait chaque femme à son domicile, y passait de nombreuses heures, parfois la journée entière, à créer les conditions de la confiance de ses interlocutrices. Dans la pièce, tout se passe très rapidement, comme s'il n'y avait pas de difficulté à reconvoquer ces souvenirs. La scénographie est alors à l'image du spectacle : une vision certes authentique, mais amalgamée de l'expérience, quand il aurait été sans doute intéressant de s'appuyer sur sa matérialité puissante et évocatrice pour entrer plus profondément dans la vie de ces femmes et dans leurs confidences.

Il ne faudrait néanmoins pas s'arrêter à ces limites : *La guerre n'a pas un visage de femme* demeure un spectacle particulièrement émouvant, qui touche en partie par la simplicité de son dispositif, et surtout par la performance de sa distribution. Il a également le mérite de faire résonner des expériences qui rappellent à nos esprits la réalité des conflits, et le caractère universel des souffrances endurées, faisant signe vers les guerres actuelles où sont perpétrées autant d'horreurs que lors de celles du XXe siècle. Alors que Svetlana exprimait au début le souhait d'« *écrire sur la guerre un livre qui donne la nausée profonde ; qui donne une idée odieuse de la guerre* », force est de constater que le spectacle de Julie Deliquet ne laisse pas son public indemne. À la première du spectacle, à laquelle nous assistions, vers la fin de la pièce, tandis que les actrices donnaient à entendre avec une immense fragilité et une émotion non feinte des récits de violences sexuelles subies ou observées, une spectatrice fut prise d'un malaise, et dut être évacuée de la salle... Et, après une fin aussi douce que l'était l'ouverture, ce furent des applaudissements empreints d'une très grande émotion qui s'élevèrent des gradins, où l'on pouvait apercevoir en pleurs de nombreuses femmes, et quelques hommes.

## *La guerre n'a pas un visage de femme*

*D'après le livre de Svetlana Alexievitch*

*Mise en scène* – Julie Deliquet

*Avec* – Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoché, Hélène Viviès

*Traduction* – Galia Ackerman, Paul Lequesne

*Version scénique* – Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos

*Collaboration artistique* – Pascale Fournier, Annabelle Simon

*Scénographie* – Julie Deliquet, Zoé Pautet

*Lumière* – Vyara Stefanova

*Costumes* – Julie Scobeltzine

*Régie générale* – Pascal Gallepe

*Coiffures et perruques* – Jean-Sébastien Merle

*Assistanat aux costumes* – Annamaria Di Mambro

*Réalisation des costumes* – Marion Duvinage

*Construction du décor* – Atelier du Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis

*Régie plateau* – Bertrand Sombsthay

*Régie lumière* – Sharron Printz

*Régie son* – Vincent Langlais

*Accessoiriste* – Élise Vasseur

*Habillage* – Nelly Geyres

*La guerre n'a pas un visage de femme* est publié aux éditions J'ai lu.

Vu le 30 mai 2025 au Théâtre Jean-Claude Carrière, Montpellier, dans le cadre du **Printemps des Comédiens**

### *Prochaines dates*

24 septembre au 17 octobre – Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis

8 et 9 janvier 2026 – Théâtre National de Nice, Centre dramatique national Nice Côte d'Azur

14 et 15 janvier – MC2: Maison de la Culture de Grenoble, Scène nationale

21 au 31 janvier – Les Célestins, Théâtre de Lyon

4 et 5 février – Comédie de Saint-Étienne, CDN

10 et 11 février – Théâtre de Lorient, CDN

18 au 20 février – Comédie de Genève

25 et 26 février – Malraux, Scène nationale Chambéry Savoie

3 au 7 mars – Théâtre Dijon Bourgogne, CDN

11 et 12 mars – Comédie de Caen, CDN de Normandie

18 et 19 mars – Le Grand R, Scène nationale, La Roche-sur-Yon

27 mars – L'Archipel, Scène nationale, Perpignan

31 mars au 3 avril – Théâtre de la Cité, CDN Toulouse Occitanie

8 au 10 avril – Comédie de Reims, CDN

14 avril – La Ferme du Buisson, Scène nationale, Noisiel

17 avril – Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge

22 et 23 avril – Nouveau Théâtre de Besançon, CDN

28 et 29 avril – La Rose des vents, Scène nationale, Lille Métropole Villeneuve d'Ascq

5 mai – Équinoxe, Scène nationale, Châteauroux



guillaume lasserre

Travailleur du texte

Abonné-e de Mediapart

520

Billets

0

Édition

BILLET DE BLOG 10 JUIN 2025

## Faust en Afrique

À Montpellier, le Printemps des Comédiens accueillait la première française de la récréation de « Faustus in Africa ! », œuvre majeure de l'artiste sud-africain William Kentridge et de la Handspring Puppet Company, trente ans après sa création. Cette relecture incandescente du mythe faustien sous le prisme de l'Afrique contemporaine offre une esthétique visuelle d'une rare puissance.



Faustus in Africa ! William Kentridge et la Handspring Puppet Company, © Fiona MacPherson

La 39<sup>ème</sup> édition du Printemps des Comédiens à Montpellier accueillait la première française de la récréation de « *Faustus in Africa !* », une œuvre remarquable signée par l'une des figures

majeures de l'art contemporain, l'artiste sud-africain William Kentridge et la célèbre troupe de marionnettistes Handspring Puppet Company. Trente ans après sa création en 1995, au lendemain de l'abolition de l'apartheid, cette relecture du mythe de Faust, initialement conçue comme une réponse au contexte sociopolitique sud-africain, fait écho à notre monde contemporain avec une acuité saisissante. À travers une mise en scène audacieuse, un théâtre de marionnettes d'une expressivité bouleversante et une esthétique visuelle d'une rare puissance, ce spectacle interroge les compromissions morales, les ravages du néocolonialisme et l'urgence climatique, tout en déployant une poétique théâtrale d'une richesse inouïe.



Faustus in Africa ! William Kentridge et la Handspring Puppet Company, © Fiona MacPherson

Créé en 1995, « *Faustus in Africa !* » naît d'une collaboration entre William Kentridge, plasticien et metteur en scène de génie, et la Handspring Puppet Company, célèbre pour ses marionnettes d'une expressivité sans pareille. À l'époque, l'œuvre s'inscrivait dans le sillage de la transition postapartheid, période marquée par l'accord négocié entre le gouvernement nationaliste sud-africain et le Congrès national africain (ANC). Cet accord, perçu par certains comme un « pacte avec le diable » où la paix l'emportait sur la justice, trouve un écho dans le mythe faustien : un savant, Faustus, vend son âme au diable en échange de savoir et de pouvoir. Cette recreation, portée par une nouvelle génération de marionnettistes et légèrement remaniée sous la direction artistique de Lara Foot, conserve l'essence de l'original tout en actualisant son propos pour refléter les enjeux brûlants de notre époque : l'extractivisme effréné, les héritages du colonialisme et la crise écologique. Le spectacle s'ouvre sur un Faustus en safari, une métaphore grinçante qui transforme le voyage d'exploration en une quête cupide, pillant les richesses humaines et matérielles de l'Afrique. Loin de la sombre Allemagne médiévale de Goethe, cette version déplace le mythe dans un continent africain fantasmagorique, où la beauté des paysages côtoie la violence des désirs humains. Cette transposition, d'une ironie corrosive, dénonce l'appétit du gain immédiat, faisant de la pièce une parabole universelle sur les compromissions éthiques face à l'avidité et à l'individualisme des sociétés de consommation.



Faustus in Africa ! William Kentridge et la Handspring Puppet Company, © Fiona MacPherson

La pièce marque d'emblée par la virtuosité de son esthétique. Les marionnettes, conçues par Adrian Kohler et Basil Jones, sont d'une beauté saisissante. Chacune, qu'il s'agisse de la hyène démentielle, intercesseur entre le démon et les mortels, ou des figures de puissants caricaturés en « clowns sinistres », est animée avec une précision et une expressivité qui transcendent la matière. Les marionnettistes, dont les bras plus jeunes ont pris le relais après trente ans, insufflent une vie troublante à ces figures, mêlant grâce et grotesque dans un ballet théâtral d'une grande intensité. Mais l'âme du spectacle réside dans l'interaction entre ces

marionnettes et les films d'animation au fusain de William Kentridge, projetés sur un écran qui sert à la fois de décor et de commentaire visuel. Ces animations, à la beauté picturale charbonneuse, évoquent une Afrique coloniale fantasmée, mêlant chromos publicitaires, décors fonctionnels et métaphores violentes. Les dessins, à la fois nostalgiques et brutaux, confèrent au spectacle une profondeur tragique dans laquelle l'histoire individuelle de Faustus se heurte aux cicatrices collectives du continent africain. Cette dialectique entre la petite et la grande histoire, entre le corps de bois des marionnettes et l'immensité des projections, fait de « *Faustus in Africa !* » une œuvre totale, à la croisée du théâtre, des arts plastiques, de la musique et du cinéma. La partition musicale, composée par James Phillips et Warrick Sony, constitue un autre pilier de l'œuvre. Mêlant ironie et nostalgie, elle tisse un paysage sonore envoûtant qui accompagne les péripéties du protagoniste. La fanfare, qui rythme les chapitres de l'histoire, et les mélodies aux accents africains, renforcent l'atmosphère à la fois festive et tragique du spectacle. Cette musique, devenue dans les années quatre-vingt-dix un symbole de résistance pour la jeunesse sud-africaine, retrouve ici toute sa puissance subversive, amplifiant la portée satirique et politique de la mise en scène.



Faustus in Africa ! William Kentridge et la Handspring Puppet Company, © Fiona MacPherson

Bien que le texte, articulé dans un anglais châtié aux tournures parfois amphigouriques, puisse dérouter par sa densité et sa rapidité, et que les surtitres, peinant à suivre le rythme des interprètes, laissent parfois le spectateur français dans une forme d'errance, cette opacité narrative, ponctuée d'ellipses et de péripéties, n'est pas un défaut mais une force. Elle reflète la complexité du monde que dépeint la pièce : un univers où les mots, comme les promesses, glissent et se dérobent. Si l'on perd parfois le fil du récit, la puissance visuelle et émotionnelle des images compense largement cet égarement, offrant une expérience sensorielle qui déborde la compréhension littérale. Cette narration fragmentée sert également le propos satirique de l'œuvre. Les puissants, généraux et empereurs, sont dépeints comme des figures grotesques, dont la bêtise et

la cupidité n'ont nul besoin d'être exagérées pour provoquer le rire ou l'effroi. La hyène, figure centrale du bestiaire faustien, incarne avec une ironie mordante l'opportunisme et la trahison. À travers ces personnages, le spectacle brosse un portrait au vitriol des élites, qu'elles soient coloniales ou contemporaines, et interroge les mécanismes de pouvoir qui gangrènent les sociétés.



Faustus in Africa ! William Kentridge et la Handspring Puppet Company, © Fiona MacPherson



Faustus in Africa ! William Kentridge et la Handspring Puppet Company, © Fiona MacPherson

Trente ans après sa création, « *Faustus in Africa !* » n'a rien perdu de sa pertinence. En revisitant le mythe faustien, Kentridge et la Handspring Puppet Company posent une question essentielle : jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour assouvir notre soif de pouvoir, de profit ou de plaisir ? Le spectacle, ancré dans le contexte sud-africain, s'ouvre à des enjeux planétaires : le néocolonialisme, l'exploitation des ressources naturelles, ou encore l'urgence climatique. En ce sens, il s'inscrit dans la lignée des grandes œuvres politiques du théâtre, celles qui, comme le « *Théâtre de la Cruauté* » d'Artaud ou les pièces de Brecht, cherchent à secouer les consciences par la force de l'image et de la métaphore, sans être pour autant un pamphlet didactique. Sa force réside dans sa capacité à mêler l'ironie, la poésie et la tragédie, offrant au spectateur une expérience à la fois intellectuelle et viscérale. Cette recreation, fidèle à l'original tout en intégrant de subtiles modifications (notamment dans la superposition des séquences vidéo et des actions scéniques), prouve que l'œuvre sait se réinventer sans trahir son essence. À l'Opéra-Comédie de Montpellier, la pièce se déploie comme une fresque théâtrale d'une grande ambition. Entre la virtuosité des marionnettes, la puissance des animations de Kentridge et la richesse de la partition musicale, le spectacle atteint une forme de perfection formelle tout en portant un discours d'une actualité brûlante. On ne peut qu'être émerveillé par la capacité de « *Faustus in Africa !* » à conjuguer la beauté et la révolte. Ce spectacle, à la fois ode à l'imagination et cri d'alarme face aux dérives de notre monde, s'impose comme une œuvre majeure, nécessaire et urgente.



Faustus in Africa ! William Kentridge et la Handspring Puppet Company, © Fiona MacPherson

« *FAUSTUS IN AFRICA !* » - Avec : **Eben Genis, Atandwa Kani, Mongi Mthombeni, Wessel Pretorius, Asanda Rilityana, Buhle Stefane et Jennifer Steyn** Mise en scène : **William Kentridge** Collaboratrice artistique à la mise en scène : **Lara Foot** Conception et direction des marionnettes : **Adrian Kohler et Basil Jones (Handspring Puppet Company)** Direction associée des marionnettes et des répétitions : **Enrico Dau Yang Wey** Scénographie : **Adrian Kohler et William Kentridge** Animation : **William Kentridge** Construction marionnettes : **Adrian Kohler et Tau Qwelane** Costumes marionnettes : **Hazel Maree, Hiltrud von Seidlitz et Phyllis Midlane** Effets spéciaux : **Simon Dunckley** Conception décor : **Adrian Kohler** Construction décors : **Dean Pitman** pour **Ukululama Projects** Peinture et habillage des décors : **Nadine Minnaar** pour **Scene Visual Productions** Traduction : **Robert David Macdonald** Texte additionnel : **Lesego Rampolokeng** Musique : **James Phillips et Warrick Sony** Conception sonore : **Simon Kohler** Eclairagiste et régisseur de production : **Wesley France** Régisseuse plateau et opératrice video : **Thunyelwa Rachwene** Régisseur son : **Tebogo Laaka** Contrôleuse vidéo : **Kim Gunning** Régisseuse plateau : **Lucile Quinton** **Producteurs de Quaternaire** Sarah Ford, Roxani Kamperou, Emmanuelle Taccard. Reprise 2025 produite par **Quaternaire/Paris** en coproduction avec le **Théâtre de la Ville/Festival d'Automne(Paris)**. Co-producteurs : **The Baxter Theatre Centre at the University of Cape Town** (Cape Town), **Centre d'art Battat**(Montreal), **Cité européenne du théâtre - Domaine d'O - Montpellier / PCM2025** (Montpellier), **Fondazione Campania des Festival - Campania Teatro Festival**(Naples), **Grec Festival** (Barcelona), **Kunstenfestivaldesarts** (Brussels), **Thalia Theater**(Hamburg). La version 1995 a été produite par **Handspring Puppet Company** en association avec **The Market Theatre, Art Bureau** (Munich), **Kunstfest** (Weimar), **Standard Bank National Arts Festival, The Foundation for the Creative Arts, Sharp Electronics** et **Mannie Manim Productions**. Spectacle vu le 7 juin 2025 à l'Opéra-Comédie de Montpellier.



guillaume lasserre

Travailleur du texte

Abonné-e de Mediapart

520

Billets

0

Édition

BILLET DE BLOG 10 JUIN 2025

## L'âge des nouveautés de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano

Présenté en ouverture du Printemps des Comédiens à Montpellier, « Monde nouveau » de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano s'impose comme une pièce-monde qui renvoie autant à notre réalité qu'à un cauchemar éveillé, une machine théâtrale à la fois fascinante et troublante, qui interroge ce qu'il reste d'humain dans un monde saturé de normes et de contrôle.



Monde nouveau une pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Mitsou Doudeau et de dos de gauche à droite Conchita Paz et Florian Onnéin © Jean-Louis Fernandez

Au Théâtre des 13 vents, qu'ils codirigent depuis 2018, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano signent avec « *Monde nouveau* », présenté en ouverture de la 39<sup>ème</sup> édition du Printemps des Comédiens, une œuvre théâtrale

ambitieuse à la croisée de la fable politique, de la farce noire et de la dissection clinique du monde contemporain. Ce spectacle, fruit d'une collaboration étroite entre le texte acéré de Saccomano et la mise en scène rigoureuse de Garraud, s'impose comme un miroir tendu à notre époque, révélant avec une précision implacable les rouages d'un système techno-capitaliste qui formate les corps, les esprits et les désirs. La pièce n'est pas une dystopie au sens classique, mais une amplification du réel, un portrait au vitriol de notre présent dans lequel les logiques néolibérales, numériques et autoritaires s'assemblent pour façonner un monde lisse, prévisible et aseptisé. Le texte d'Olivier Saccomano, dense et incisif, imagine trois sociétés d'anticipation, chacune régie par des protocoles imparables : une entreprise totalitaire où les employés sont dissociés, des algorithmes qui régulent les comportements, un système où l'individu n'est plus qu'une pièce interchangeable d'une machinerie globale. Ces univers, qui évoquent les séries télévisées « *Severance* » (2022) et « *Black Mirror* » (2011), ou les visions kafkaïennes d'un contrôle bureaucratique ne sont pas des projections futuristes mais des reflets

augmentés de notre quotidien, dans lequel la quête d'efficacité et de nouveauté étouffe toute singularité. Le propos, porté par une dramaturgie fragmentée, refuse la linéarité d'un récit classique. Saccomano et Garraud optent pour une structure en mosaïque, où les scènes s'enchaînent comme les vignettes d'un cauchemar technologique. Cette approche, fidèle à leur travail au sein de la Compagnie du Zieue, privilégie la friction, le dérèglement, et une forme de saturation qui reflète l'oppression des systèmes décrits. Le texte, nourri de références philosophiques – qu'il s'agisse de Deleuze, Foucault, ou encore du sociologue et philosophe allemand Hartmut Rosa – et littéraires – Kafka, Brecht –, est à la fois un pamphlet et une réflexion sur l'aliénation contemporaine, où le langage lui-même, répétitif et contradictoire, devient un outil d'asservissement.



Monde nouveau, une pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Mitsou Doudeau (à gauche, premier plan) Eléna Doratiotto (à droite devant) et Lorie-Joy Ramanaïdou (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents) Florian Onnéin (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents) (au fond) © Jean-Louis Fernandez

### ***Un monde au bord de l'asphyxie***

Nathalie Garraud, dont la mise en scène est indissociable du texte de Saccomano, déploie une théâtralité à la fois clinique et chaotique, qui traduit visuellement la tension entre contrôle et débordement. Le plateau, conçu avec Marie Bonnemaïson, est un espace fonctionnel, presque stérile, dans lequel des piles de vêtements soigneusement rangées, des objets du quotidien (gourdes, plantes en plastique) et des cadres suspendus évoquent un showroom dystopique ou un *open space* déshumanisé. Les lumières de Sarah Marcotte, crépusculaires et mécaniques, rythment la représentation comme un métronome, tandis que la création sonore de Serge Monségu et Pablo Da Silva, oscillant entre le « *Clavier bien tempéré* » de Bach et des nappes électroniques anxieuses, renforce l'impression d'un monde sous surveillance. Nathalie Garraud pousse la répétition à son paroxysme : les gestes des comédiens,

chorégraphiés avec une précision robotique, deviennent mécaniques, puis ridicules, révélant l'absurdité des injonctions à la performance. Les cadres suspendus, manipulés par un machiniste, s'animent comme des écrans omniprésents, emprisonnant les personnages dans des images d'eux-mêmes. Cette scénographie, à la fois minimaliste et oppressante, illustre le carcan au sein duquel l'individu est réduit à un reflet formaté.

Pourtant, le plateau s'encombre parfois, comme si le système, dans sa quête de perfection, finissait par s'effondrer sous son propre poids. Ces moments de rupture, où l'humain resurgit dans l'erreur ou la révolte, sont les plus saisissants du spectacle.

La troupe[1] est d'une justesse remarquable. Le jeu, oscillant entre une docilité glaçante et des éclats de rébellion, incarne la dualité des personnages, à la fois victimes et complices du système. Chaque comédien, par sa présence physique et son engagement, parvient à insuffler une humanité fragile dans des rôles conçus pour être interchangeables, rappelant le talent de la troupe associée au Théâtre des 13 vents, fidèle au duo Garraud-Saccomano depuis des années.



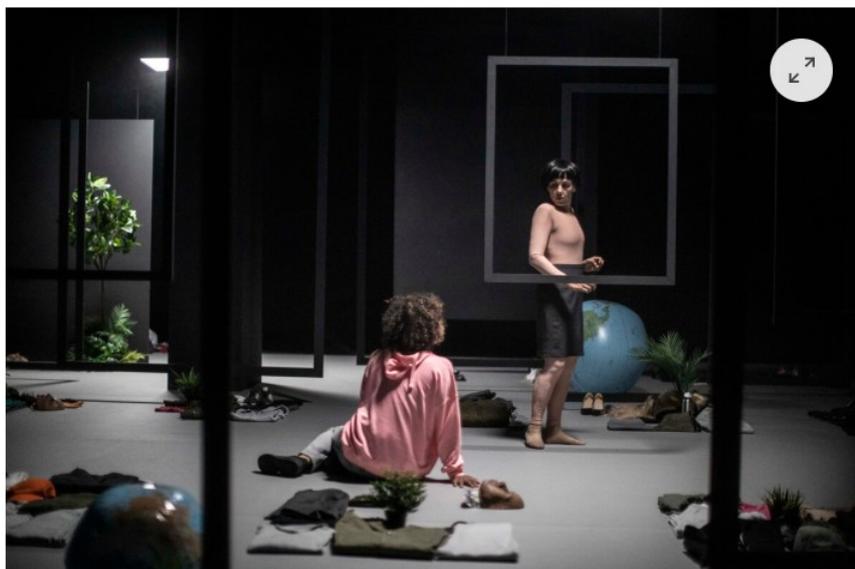
Monde nouveau, une pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Charly Totterwitz (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents) (premier plan à droite avec masque de Lapin) Florian Onnéin (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents), Lorie-Joy Ramanaidou et Eléna Doratiotto (au fond de gauche à droite) © Jean-Louis Fernandez

### ***Une réflexion politique brûlante***

« *Monde nouveau* » s'inscrit dans la continuité des créations du duo, qui, depuis *La Beauté du geste* (2019), *Un Hamlet de moins* (2021) et *Institut Ophélie* (2022), explorent les rapports entre individu et pouvoir. Si leurs

précédentes œuvres revisitaient l'Histoire ou les figures shakespeariennes, « *Monde nouveau* » s'attaque frontalement au présent, avec une urgence non dissimulée. Saccomano et Garraud montrent comment les démocraties contemporaines glissent vers des formes d'autoritarisme soft, masquées par la rhétorique du progrès et de l'innovation. Et le spectacle questionne notre complicité avec ce système : en acceptant les algorithmes, les normes de productivité, ou les injonctions à l'optimisation de soi, ne devenons-nous pas les artisans de notre propre aliénation ? Toutefois, la pièce n'est pas un réquisitoire pessimiste. Dans les failles du dispositif – une réplique qui dérape, un geste qui échappe à la chorégraphie, un regard qui trahit une résistance – surgit un espoir ténu, celui d'une humanité capable de faire dérailler la machine. Cette tension entre résignation et révolte est au cœur de la proposition, faisant écho aux réflexions de théoricien britannique Mark Fisher sur le « réalisme capitaliste[2] » ou de Hartmut Rosa sur l'accélération sociale[3].

Malgré ses nombreuses qualités, le spectacle n'échappe pas à certaines chausse-trappes. La densité du texte, parfois saturé de références intellectuelles, peut créer une distance avec le public, rendant certaines fulgurances difficiles à saisir. Le propos, bien que brillant, peut donner une sensation d'asphyxie. De même, la répétition volontaire des motifs et des gestes, si elle sert le propos, frôle par moments la redondance, au risque d'en diluer l'impact émotionnel. Ces réserves, cependant, ne ternissent pas la force du spectacle, mais soulignent l'exigence d'un théâtre qui refuse la facilité et demande au spectateur un effort d'attention.



Monde nouveau une pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Lorie-Joy Ramanaidou (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents) (de dos) Eléna Doratiotto © Jean-Louis Fernandez

« *Monde nouveau* » est une œuvre qui ne cherche pas à séduire, mais à provoquer, à déranger, à pousser à la réflexion. Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, fidèles à leur démarche de création collective et au « temps long » qu'ils défendent, offrent un théâtre qui dissèque les mécanismes d'oppression avec une lucidité implacable, tout en laissant entrevoir des brèches où l'humain peut se réinventer. Le spectacle fait du théâtre un acte de résistance, une tentative de faire vaciller les certitudes d'un monde qui nous programme.

Ce spectacle, par sa capacité à révéler les tensions de notre époque – entre contrôle et liberté, uniformisation et singularité – s'impose comme un jalon majeur dans le parcours du duo Garraud-Saccomano. Il ne rassure pas, il ne divertit pas : il cogne, il questionne, et il nous laisse face à nous-mêmes, dans un monde qui, sous ses airs de nouveauté, menace d'engloutir ce qui nous rend humains. Une expérience théâtrale essentielle, à la fois oppressante et galvanisante, qui confirme le Théâtre des 13 vents comme un laboratoire incontournable de la scène contemporaine.



Monde nouveau, une pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Mitsou Doudeau © Jean-Louis Fernandez

[1] Florian Onnéin, Conchita Paz, Lorie-Joy Ramanaïdou, Charly Totterwitz, Eléna Doratiotto, Mitsou Doudeau, et Jules Puibaraud (en alternance avec Cédric Michel).

[2] Fisher considère que le réalisme capitaliste provient d'une offensive délibérée de la droite néolibérale en vue de transformer la disposition de la population et de la gauche envers le capitalisme, plus particulièrement sous sa forme postfordiste, en vigueur durant les années 1980. Mark Fischer, *Le Réalisme capitaliste. N'y a-t-il aucune alternative ?* Entremonde, 2018 (2009), trad. Julien Guazzini, 96 p.

[3] théorie systématique de l'accélération sociale au XXe siècle, permettant de penser ensemble l'accélération technique (celle des transports, de la communication, etc.), l'accélération des transformations sociales (des styles de vie, des structures familiales, des affiliations politiques et religieuses), et l'accélération du rythme de vie. Harmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2010, trad. Didier Renault, 480 p.



Monde nouveau une pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Lorie-Joy Ramanaïdou (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents) (allongée au centre) de gauche à droite : Mitsou Doudeau, Florian Onnéin (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents), Jules Puibaraud et Charly Totterwitz (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents) © Jean-Louis Fernandez

« MONDE NOUVEAU » - Une pièce de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, mise en scène, dramaturgie, scénographie : Nathalie Garraud, texte et dramaturgie : Olivier Saccomano, acteur-ice-s : Florian Onnéin, Conchita Paz, Lorie-Joy Ramanaïdou, Charly Totterwitz (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents) et Eléna Doratiotto, Mitsou Doudeau, Jules Puibaraud / Cédric Michel (en alternance), costumes : Sarah Leterrier, lumières : Sarah Marcotte, collaboration scénographique et plateau : Marie Bonnemaïson création son : Serge Monségu et Pablo Da Silva, assistantat à la mise en scène : Romane Guillaume, régie générale : Nicolas Castanier, chef atelier décors du Théâtre des 13 vents : Christophe Corsini cheffe atelier costumes du Théâtre des 13 vents : Marie Delphin production : Jessica Delaunay, Mathilde Bonamy, Enora Desaphy, production : Théâtre des 13 vents CDN Montpellier, coproduction : Comédie - Centre dramatique national de Reims ; La Comédie de Béthune – CDN Hauts- de-France ; Scène Nationale d'Albi-Tarn / GIE FONDOC ; L'empreinte - Scène nationale Brive-Tulle ; T2G Théâtre de Gennevilliers - Centre Dramatique National ; Les Quinconces & L'Espal - Scène nationale Le Mans ; CDN Orléans / Centre-Val de Loire ; Le Cratère - Scène nationale d'Alès / GIE FONDOC ; Les Célestins – Théâtre de Lyon ; Cité européenne du théâtre - Domaine d'O - Montpellier / PCM2025 ; Le Manège Maubeuge - Scène nationale transfrontalière, soutien : La Fonderie - Le Mans

Du 30 mai au 7 juin 2025 (création), dans le cadre de la 39ème édition du Printemps des Comédiens,

# LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



La Prix Nobel de littérature donne la parole aux soldates invisibilisées de l'armée de Staline.

## La guerre n'a pas un visage de femme Théâtre D'après Svetlana Alexievitch

**TT**

| 2h30 | Mise en scène Julie Deliquet | Du 24 sept. au 17 oct., Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis, tél. : 01 48 13 70 00. Puis énorme tournée à partir de janvier 2026.

C'était le premier Printemps des comédiens sous la bannière Cité européenne du théâtre et des arts associés — Domaine d'O : soit un nouvel établissement créé par l'État et la Métropole de Montpellier pour renforcer la place fragilisée du théâtre dans le département. Cette 39e édition fut en effet moins pourvue en créations internationales, mais offrit de culottés spectacles... On attendait ainsi impatiemment Julie Deliquet, patronne du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis et dont on n'avait rien vu depuis Welfare (2023), adapté du film documentaire de Frederick Wiseman (1975). Une fois encore, elle a pris des risques en adaptant La guerre n'a pas un visage de femme, premier livre-documentaire de la Biélorusse Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature 2015. De 1970 à 1980, celle-ci s'y entretient avec quelque cinq cents soldates de l'armée de Staline ayant combattu les nazis de 1941 à 1945. À l'heure de l'invasion de l'Ukraine, exalter l'armée russe, fût-elle féminine, était-il opportun ? On réalise vite que les héroïnes d'Alexievitch sont elles aussi victimes d'une violence d'État qui les invisibilisera dès leur retour des combats, et jusque dans leur famille. Obsédées dès l'adolescence par l'idée de

sacrifier leur vie à la patrie, ces vaillantes, qui n'hésitèrent pas à laisser enfants et mari, sont évidemment suspectées d'être devenues des femmes à soldats. Le spectacle le suggère tardivement. Comme les viols qu'elles ont vu commettre sans broncher par leurs compagnons d'armes ou ont elles-mêmes subis dans les chambrées. Sont plutôt évoquées la difficulté de porter des habits et chaussures d'hommes, la honte d'avoir ses règles sans pouvoir se protéger. Peu de sexe, peu de récits de harcèlements des camarades. La parole s'est libérée depuis que Svetlana Alexievitch a publié son livre, pourtant censuré dès 1985. Les femmes sont sorties des silences qu'imposait leur éducation.

Avec Julie André et Florence Seyvos, Julie Deliquet a adapté le texte avec science et nous fait pénétrer, en deux heures trente, au cœur de son projet : dire la guerre côté femmes, ces grandes oubliées des récits militaires, qui furent pourtant près d'un million, sous Staline, à partir au front. En tout domaine, après l'indispensable et courte formation exigée, elles se révèlent aussi habiles que les hommes, qu'elles soient brancardières, chirurgiennes, tireuses d'élite, démineuses, pilotes ou conductrices de chars. Et aussi féroces que les hommes. Avouant jouir d'entendre sous les roues les os broyés des cadavres ennemis, de les voir torturer. Dans le vaste appartement communautaire bric-à-brac qui sert de décor, Julie Deliquet — comme Svetlana Alexievitch — a voulu une œuvre chorale où s'entende la diversité des voix, des souffrances de ces exclues de la grande Histoire. L'écrivaine a su en faire bouleversante littérature, Julie Deliquet cherche à en faire théâtre, plaçant Alexievitch elle-même en scène (interprétée par Blanche Ri-poche) et interrogeant avec pédagogie neuf soldates. D'abord longuement assises face public et égrenant à tour de rôle leurs souvenirs, puis debout mais sans réellement communiquer entre elles. En cette première représentation, la mise en scène volontariste n'avait pas encore trouvé la grâce d'une polyphonie. Les performances individuelles des actrices ne se fondaient pas encore dans un chœur à l'antique. Il rayonnera sûrement à la reprise à Saint-Denis et lors de la grande tournée du spectacle.

## Théâtre

# Avec le «Musée Duras», Julien Gosselin éclate la galerie

Article réservé aux abonnés

Dans une suite de performances de dix heures, le metteur en scène donne à voir une anthologie hallucinée de l'œuvre de Marguerite Duras. La première représentation a été donnée au Printemps des comédiens à Montpellier, et la pièce sera jouée cet automne au théâtre de l'Odéon.



«Musée Duras», pièce mise en scène par Julien Gosselin.

par [Laurent Goumarre](#)

publié aujourd'hui à 9h30

Cinq performances de deux heures chacune, ou comment entrer en «Durasie» à travers une collection de textes signés M.D., c'est le projet M.D. imaginé par *Musée Duras*. Ici, [Julien Gosselin, le nouveau directeur de l'Odéon-Théâtre de l'Europe](#) ne veut pas dire «maladie de la mort» de l'œuvre de la romancière, mais bien lieu de réactivation d'une écriture souvent hallucinée, que les jeunes élèves-acteurs du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (promotion 2025) s'approprient dans un dispositif scénique bifrontal, le plateau nu encadré de deux tribunes de spectateurs invités parfois à les rejoindre.

On commencera donc couchés avec eux, les yeux fermés, sur le tapis de sol blanc, tandis que Founémoussou Sissoko profère un peu trop *l'Homme assis dans le couloir* (1980), récit d'un duel pornographique entre une femme allongée sexuellement offerte sur un chemin de pierre, et un homme qui s'avance dans le soleil et lui pisse dessus. Le ton est donné, violence et jouissance des rapports sexuels comme fantasme littéraire de Duras pour qui écrire, c'est voir dans un délire de pulsion scopique. Premier acte donc, on n'a rien vu comme à Hiroshima, on a tout entendu, ce qui revient au même, jusqu'à ce qu'une voix nous intime de nous lever, dégager les lieux.

## Sublime forcément sublime

Quelques heures plus tard, on y retourne, cette fois assis comme au tribunal en spectateurs des interrogatoires de Pierre et Claire Lannes, la meurtrière de *l'Amante anglaise* (1967) enfin débarrassée ici de toute fétichisation des silences et de la lenteur, entre autres clichés durassiens. [L'Amante anglaise](#) chez Gosselin, ça va vite, très vite, le tout filmé et projeté en direct sur trois immenses écrans. Les questions fusent dans un commissariat accroché de posters d'extrême droite : portrait de Bruno Mégret et affiche Front national des régionales en Paca de 1992 : «*La sécurité, première des libertés*» avec Jean-Marie Le Pen, Marion Maréchal dans les bras. Et Claire Lannes – Juliette Cahon, géniale – qui n'arrête pas de parler ; son accent raconte sa classe sociale, à moins que ce ne soit sa région d'origine, le Lot. Bref un phrasé qui localise et naturalise sa déposition pour atteindre la puissance comique et terrible d'un épisode de *Strip-Tease*. Du jamais vu.

C'est une des réussites absolues de ce *Musée Duras*, qui comme tous les musées, compte des pièces plus faibles : Jeanne Louis-Calixte a beau défendre superbement sa [Suzanna Andler](#), pièce de théâtre de Duras publiée en 68, reste que cette perversion bourgeoise du mari /amant /maîtresse, je-t'aime-moi-non-plus-à-la-folie, accuse une réelle faiblesse dramaturgique. Oui Marguerite Duras n'est pas toujours géniale ; c'est bien de le rappeler. Mais quand elle l'est, elle atteint le sublime forcément sublime : Louis Pencreac'h, le corps encore allongé par un pantalon flare et bottines seventies, se plante au milieu du plateau, et déroule mezza voce *la Douleur* – ce cahier que Duras ne sait plus avoir écrit –, d'abord dans le noir absolu jusqu'à la possibilité d'une lueur, superbe travail de Nicolas Joubert aux lumières qui raconte l'histoire d'un éclaircissement.



Dans «Musée Duras», les jeunes élèves-acteurs du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris s'approprient le dispositif scénique bifrontal.

Gosselin s'est donné tous les moyens pour faire tout entendre, tout voir, et n'hésite pas à prendre le contrepied des diktats théoriques de la Duras, avec Lucile Rose en copiée-collée, fringuée panoplie col roulé, kilt, grosses lunettes, la tête enfoncée dans les épaules, sorte de tortue immémoriale dont chaque phrase tombe, définitive. Duras pythie, pleine d'elle-même, veut un théâtre «*lu*», sans mouvement, sans accent, sans jamais rien jouer : «*Le jeu enlève la profondeur du texte*», dit-elle. C'est vrai, et Claire Lannes le dit face à sa procureure : «*Vous savez, sur ce banc, à force de rester immobile, j'avais des pensées intelligentes.*» Ou l'immobilité comme condition de l'intelligence. Mais c'est faux, il suffit de regarder Alice Da Luz Gomes gagner le plateau dans des postures déséquilibrées pour bien mesurer l'intelligence de sa performance chorégraphique au service de *l'Amant* (1984).

Le musée, invention du XVIIIe siècle, est ce lieu qui devait permettre aux visiteurs d'admirer les créations de tous les pays sans avoir à se déplacer. Un voyage immobile en somme. Ici au Printemps des comédiens, Gosselin a construit son accrochage en série, sans trop d'intervalles entre les pièces – dix minutes suffisent, parce qu'il ne sert à rien de bouger trop dans ce théâtre de la parole, formidable installation littéraire, pour regarder les liens entre les œuvres, entendre les leitmotifs obsessionnels. Sur la page blanche de son plateau immaculé, Marguerite Duras nous aura forcément couchés, assis dans ce couloir.

**Musée Duras de Julien Gosselin, du 9 au 30 novembre, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe.**

## **M "Sous les paupières" : au Printemps des comédiens, à Montpellier, Lou Chauvain réveille la petite fille en nous**

Par Isabelle Barbéris

Publié le 11/06/2025 à 20:00

Pour la création de son seule-en-scène « Sous les paupières » au Théâtre Hangar de Montpellier, Lou Chauvain regarde par le trou de sa serrure. C'est la fille du pays qui vous le dit, avec son t-shirt Waikiki. Et avec (Po)Paul Valéry, enterré à côté de sa mamie dans le cimetière marin de Sète : « il n'y a rien de plus profond que la peau ».

« Parfois, je voudrais pouvoir jeter un œil par ma petite cicatrice en bas à droite, de l'appendicite, voir à l'intérieur de mon ventre, de ma grotte, comme on regarderait par le trou d'une serrure. » Alors, on entre à l'intérieur – de la serrure, du corps, puis on creuse – le souvenir et la tombe de la mamie. La petite fille qui ne dormait jamais vivait sous ses paupières. Puis la « grosse daurade » est devenue une comédienne prisée, passée par le CNSAD (Conservatoire national supérieur d'art dramatique) où elle fut l'élève de Dominique Valadié et de Nada Strancar avant de remporter, en 2012, le prix Silvia Monfort en 2012.

La peau, ça fait écran – de cinéma. Donc ça protège. Mais aussi, ça gratte, tout le temps. Lou a commencé à gratter très tôt : des croûtes, des lignes, des histoires. Sabine Paturel qui aurait avalé Valerie Solanas, elle raconte les déboires de la petite fille face au regard des autres. Petites humiliations tressées comme une chevelure que l'on se passerait de mère en fille, jusqu'à ce que

surgisse l'image du souvenir enfoui – le cousin du cousin du cousin, celui qui sans prévenir pénètre sur les coussins : « *Je ris mais c'était horrible et si j'y pense je l'assomme avec ma tête en rêve. Faut pas qu'il arrive ça à ma fille.* »

### **ANDROMAQUE POINTE LE BOUT DE SON NEZ**

Les digressions sont cousues de bouts de chanson, les réminiscences stoppées au bord des lèvres. La petite fille en justaucorps flashy de natation synchronisée a dû beaucoup pédaler pour garder la tête hors de l'eau.

« *Faut pas qu'il arrive ça à ma fille* » : avec un talent de clown cabossé, Lou voyage dans son corps. Il était une fois ma rate, mon foie, mon utérus : « *Coucou ! Je compte sur vous !* ». Ce qui n'empêche pas Andromaque de pointer le bout de son nez, et la silhouette d'Angélica Liddell de s'inviter dans une danse – enfantine et acérée – de néné. Le principe du stand-up, c'est de se relever.

**Isabelle Barbéris**



# Printemps des Comédiens Montpellier

du 30 mai  
au 13 juin 2025

Revue de presse 2025  
Presse régionale  
2/2

Cité européenne du théâtre  
Domaine d'O  
Montpellier



PCM2025



N° licences: 1 - encaum 2 - L-D-24-00701 - 3-4-D-24-00704  
Crédit photo Christophe Raynaud de Lage



## **Festival Printemps des Comédiens 2025**

30 mai au 13 juin

### **Presse régionale**

Art de Ville – Fabrice Masse

L'Art Vues – Cécile Garcia

Gazette de Montpellier – Cécile Guyez

Gazette de Montpellier – Ghislaine Arba-Laffont

Gazette de Montpellier – Valérie Suïro

Ici Hérault – Carine Alise

Ici Hérault – Virginie Vives

La Grande Parade – Julie Cadilhac

La Grande Parade – Romain Rougé

Lokko – Géraldine Pigault

Lokko – Valérie Hernandez

Métropolitain – Jordan Phan

Métropolitain – Manon Haddouche

Midi Libre – Arnaud Boucomont

Midi Libre – Jérémy Bernède

Midi Libre – Servane Nelva

Midi Libre – Vincent Pourrageau

Naja21 – Elisabeth Pan

Naja21 – Jacques Moulins

Naja21 – Véronique Giraud

Radio Clapas – Monica Zerbib

Radio FM Plus – Annick Delefosse

Snobinart – Peter Avondo

SpinticA – Marie Reverdy

Tout Montpellier – Fatma Alilate

Zébuline – Anne-marie Thomazeau

## Liens - Radios & tv



**Radio Campus** / Acy – “La Méridionale du 22/05/2025 : Festival Printemps des Comédiens”. 22/05/2025.

<https://www.radiocampusmontpellier.fr/podcast/la-meridionale-du-22-05-2025-festival-printemps-des-comediens/>



**Radio FM Plus** / Annick Delefosse – “Jean Varela et Crystal Labasor au micro d’Annick Delefosse dans votre émission Scén’Orama”. 23/05/2025.

<https://www.radiofmplus.org/scenorama-jean-varela-39-eme-printemps-des-comedie ns-crystal-labasor-k-live-sete/>



**Radio Aviva** / Bernard Montanari – “Printemps des Comédiens – Jean VARELA”. 27/05/2025.

[Printemps des Comédiens – Jean VARELA – Radio Aviva](#)



**ICI Hérault** / François Nicolas – “Le printemps des comédiens 2025”. 30/05/2025.

<https://www.francebleu.fr/emissions/l-invite-programme-du-6-9?pageCursor=OA%3D%3D>



**France Inter** / Stéphane Capron - “La Guerre n’a pas un visage de femme”. 31/05/2025. (13’50)

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-journal-de-8h-du-week-end>



**France Inter** / Stéphane Capron - “Monde Nouveau”. 03/06/2025. (10’40)

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-journal-de-7h30>



**Radio FM Plus** / Annick Delefosse – “Cie Bêtes de foire / Décrochez-moi-ça, CDAC Balthazar / Chicane à l’horizon et l’Autre théâtre / Les chants du cygne”. 06/06/2025.

<https://www.radiofmplus.org/cie-les-betes-de-foire-decrochez-moi-ca-cdac-balthazar-chicane-a-lhorizon-et-lautre-theatre-les-chants-du-cygne-au-micro-dannick-delefosse-en-direct-du-domaine-do-pour-votre-emission-sc/>



**France 3 Occitanie. ICI 12/13** / C. Alazet. Y. Le teurnier. C. Calmels. B. Richard – “Spectacles vivants au Printemps des comédiens”. 06/06/2025.

[ICI 12/13 - Languedoc-Roussillon les replays et vidéos en streaming Occitanie](#)



**Radio Clapas** / Monica Zerbib – “Festival Le Printemps des Comédiens du 30 mai au 13 juin”.

[Cultural - Radio clapas](#)

## De quelques festivals – Printemps des Comédiens, Montpellier Danse, Avignon

---



William Kentridge. *Faustus in Africa!* © Fiona MacPherson

Bientôt le temps des festivités. Pour s'organiser, prendre des places, c'est le moment, même si les meilleures sont données le soir-même des représentations quand les invités ou sponsors se décommandent.

Premier, chronologiquement, du 30 mai au 13 juin, le Printemps des Comédiens au Domaine d'O à Montpellier, qui pourrait porter « Ceinture ! » en sous-titre cette année. Il se dit qu'il y eût et qu'il y aurait des problèmes budgétaires, bref, une manifestation de 2 semaines en lieu des 3 habituelles, et on la joue plutôt locale. Une exceptionnelle tête d'affiche tout de même, l'artiste sud-africain William Kentridge dont on a vu à plusieurs reprises des œuvres à la Fondation Luma à Arles et notamment la formidable installation « More Sweetly Play the Dance – Je n'attends plus » de 2015, issue de la Collection Maja

Hoffmann. C'est « Faustus in Africa! », montré au festival d'Avignon en 1996, actualisé, qui est annoncé dans le cadre du Printemps, toujours en collaboration avec la Handspring Puppet Company.

Du 21 juin au 5 juillet, c'est le « moment » de Montpellier Danse et là pas de soucis de finances, avec une édition faisant, plus que jamais, la part belle à l'Entertainment – de qualité certes, et donc à la billetterie. Si l'on a envie, et bien sûr qu'on le désire, rencontrer des univers singuliers, des artistes qui osent puisque et parce qu'ils sont artistes, nous en aurons quelques rares occasions comme avec Armin Hokmi qui nous avait stupéfait l'an dernier de son engagement chorégraphique ou avec David Wampach quasi toujours capable d'un surprenant meilleur, et du pire accidentellement et on l'accepte aussi, parce que c'est un fildefériste enragé, et en tous les cas on y retourne. On retournera aussi au Théâtre à ciel ouvert de l'Agora, lieu du festival par excellence, voir le superbe nostalgique « De Fugues... en Suites... » de Salia Sanou déjà vu l'hiver dernier [lire la chronique](#) et, intrigué, aller découvrir ce qu'ont concocté les amis de Forsythe.

100% d'un festival d'œuvre, d'audace, d'engagement, de risque, ben c'est à Avignon que ça se passera et ça tombe bien, c'est pas loin. Et ça sera du 5 au 26 juillet.

Difficile de faire un tri parmi les 42 spectacles qui donneront 300 représentations pour plus de 120 000 places payantes de la 79e édition de la manifestation, la troisième pensée par Tiago Rodrigues.

La dimension politique guide toujours la programmation et c'est on ne peut plus clair cette année avec le choix de la langue arabe en langue invitée et les artistes et œuvres que cela induit.

La danse est particulièrement mise à l'honneur avec même Marlene Monteiro Freitas dans sa Cour, et c'est culotté. Et puis les grands noms internationaux du théâtre, Milo Rau, Marthaler, Ostermeier. Et les français du Théâtre du Radeau de feu François Tanguy et Eric Ruf avec la Comédie Française. Et arrêtez là, la cour est pleine.

Dans la rubrique « il se dit », il se disait que pour la nomination de la direction de la nouvelle superstructure Centre chorégraphique-Montpellier Danse-Agora, la chose « était jouée d'avance » et que cela expliquait le petit nombre de postulants. Ben oui ou ben non. Et ben NON.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que peu importe les noms, mais c'est véritablement le projet qui est le plus important. Outre la réponse au classique cahier des charges précis des CCN, que propose Montpellier Danse, saison et festival ? Y a-t-il de l'invention, y a-t-il toujours le Corum et à la même fréquence, y a-t-il un festival dans la ville, y a-t-il un Off, entre autres, quid de la vie du Théâtre de l'Agora et de sa Cour, à laquelle Montanari disait souhaiter laisser son nom, ce qui n'empêcherait néanmoins de s'en émanciper. Nous finirons par savoir. Au plus tard, dans 1 an, obligatoirement, lors de l'édition 2026 du festival.

Jean-Paul Guarino



## **Printemps des Comédiens 2025 : une belle édition de crise**

Raccourci d'une semaine, en proie à une crise financière sévère, le Printemps des Comédiens présente du 30 mai au 13 juin une édition prudente. 2 jours en mai, 12 jours en juin contre 3 semaines auparavant. Seulement 3 grandes productions au domaine d'O dont une seule à l'amphi d'O. Une «année charnière» qui aligne toutefois des noms accrocheurs à son générique : le chorégraphe Alain Platel, les metteurs.es en scène Julie Deliquet, Nathalie Garraud (avec Olivier Saccomano), Julien Gosselin, Pauline Bureau. La grande sensation de cette édition étant la venue de William Kentridge, immense artiste sud-africain avec les marionnettes de la Handspring Puppet Company.

Difficile d'y voir clair. Une directrice déléguée qui a claqué la porte, un cabinet de gestion à sa place qui redresse les comptes, un déficit important sur lesquelles les tutelles ont réclamé des précisions, un EPCC qui accouche dans la douleur, fusionnant le domaine d'O et le festival, un directeur, Jean Varela, en funambule : le Printemps des Comédiens vit des heures compliquées. Cette édition de crise est aussi un signe que l'heure de la rigueur a sonné pour le deuxième festival de théâtre après Avignon qui a fait selon ses moyens, et pas au-dessus. On verra seulement 3 grandes productions au domaine d'O -dont une seule à l'amphi d'O- : *Coup fatal*, *La guerre n'a pas un visage de femme*, et *Musée Duras*. Pour *Faustus in Africa !* de William Kentridge, donné à l'Opéra-Comédie, la Cité européenne du théâtre (nouveau nom du complexe théâtral du domaine d'O) figure dans un pool de producteurs européens, signe que cette capacité de production a été préservée. Difficile de voir si une ligne se distingue dans cette programmation de crise, si ce n'est que deux des principales propositions ont à voir avec l'Afrique (*Coup fatal* et *Faustus in Africa !*) et que s'y déploient des portraits de femmes portés par une nouvelle génération (*La guerre n'a pas un visage de femme*, *Sous les paupières*, *Les bijoux de pacotille*).

*Notre sélection.*

### **Ouverture musicale entre Afrique et baroque**

Ce grand spectacle qui ouvre le Printemps des Comédiens a fait le tour de l'Europe. *Coup fatal* réunit le chorégraphe belge Alain Platel, le saxophoniste Fabrizio Cassol, un guitariste et chef d'orchestre congolais, Rodriguez Vangama. Une pièce musicale à l'énergie contagieuse, dans laquelle 13 musiciens, et des «dandy-danseurs» pour la plupart originaires de la République démocratique du Congo, s'emparent du répertoire baroque mêlant les ombres de Nina Simone et Henry Purcell. Une ouverture surprenante tant on avait l'habitude de grands morceaux de bravoure théâtraux mais so excitante (*photo*).

*Du 30 mai au 1<sup>er</sup> juin au domaine d'O. [En savoir +.](#)*



### **La création politique d'Olivier Saccomano et Nathalie Garraud**

C'est la dernière création du couple qui dirige le Centre dramatique national de Montpellier, lui écrivain, elle à la mise en scène : Olivier Saccomano et Nathalie Garraud. *«Sous-tendue par des recherches fouillées du côté de penseurs tels que Grégoire Chamayou, Mark Fisher, Annie Le Brun ou Frederic Jameson»*, une «fantaisie anthropologique» portée par sept actrices et acteurs, pour la plupart de la Troupe Associée des 13 vents, qui préfère les *«chemins de traverse surréalistes, inventifs et burlesques, ouverts aux imaginaires»* au rouleau compresseur du capitalisme (photo).

Du 30 mai au 7 juin au CDN des 13 Vents. [En savoir +.](#)



## La guerre des femmes

*La guerre n'a pas un visage de femme* : 10 femmes sur scène pour témoigner de la condition des femmes de l'après-guerre soviétique dans un appartement communautaire. Ces femmes que Staline a envoyées adolescentes au front quand l'armée de Hitler était aux portes de Moscou et dont Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature, a recueilli la parole. Du théâtre féministe comme on aime en voir au printemps des Comédiens, par Julie Deliquet, directrice du Centre dramatique national de Saint-Denis, une des metteuses en scène le plus engagées et les plus intéressantes de la nouvelle scène théâtrale.

*Du 30 mai au 1<sup>er</sup> juin au domaine d'O. [En savoir +.](#)*



## Le stand up théâtral de Lou Chauvain

« Sous les paupières » : une forme plus expérimentale, plus fragile au Hangar : pour son premier seule-en-scène, la montpelliéraine Lou Chauvain sur le fil d'une vie passée entre théâtre, stand-up et chanson. Une auto-fiction sur scène. Une production du Centquatre à Paris, créée au Printemps des Comédiens.

*Les 3 et 4 juin au Hangar. [En savoir +.](#)*



### **Faustus in Africa : une première en France**

Un temps fort assurément : la venue de l'artiste, sculpteur et concepteur de dessins d'animation sud-africain William Kentridge, auquel le festival d'Avignon a confié son visuel cette année, et la compagnie également sud-africaine de théâtre de marionnettes contemporain Handspring Puppet Company. La reprise d'une production de 1995 qui déploie «une version du pacte avec le Diable en plein cœur de l'Afrique, au fil d'un safari haut en couleurs et riche en musique». Nourrie par un engagement profond contre l'apartheid, la pièce mettait en scène un Faust en safari pillant les richesses de l'Afrique et de ses habitants dans sa quête de savoir et de pouvoir. Trente ans plus tard, Kentridge en propose une version actualisée, évoquant la fièvre extractrice et la politique dominante dans l'actuelle Afrique du Sud comme dans le monde entier. Sur scène, des acteurs en chair et en os, des marionnettes à tige et un film d'animation. Présentée tout jute avant au *Kunstenfestivaldesarts* de Bruxelles, cette pièce est jouée pour la première fois en France (photo à la UNE).

Du 5 au 7 juin à l'Opéra-Comédie. [En savoir +](#).

### **La feria de David Ayala**

C'est un acteur, formé au conservatoire de Montpellier, étonnant, puissant, qui tourne beaucoup. On l'a vu en rude villageois dans *Miséricorde* de Alain Guiraudie, ou dans le film actuellement à l'affiche : *Ma mère, Dieu et Sylvie Vartan* de Ken Scott. Au Printemps des Comédiens, il joue, en solo, le père torero du journal de l'afición du metteur en scène Jean-Baptiste Tur dont la compagnie le Grand Cerf Bleu est implantée à Béziers dans l'Hérault.

Au Hangar, du 6 au 8 juin. [En savoir +](#).



## Duras par Julien Gosselin

L'autre grand temps fort : après *Extinction* créé en 2023 au Printemps des Comédiens, qui avait démarré par une scène transformée en dancefloor, Julien Gosselin propose un « musée » dédié à Marguerite Duras : une «*visite virtuelle d'un espace mental, visuel et vivant, parcouru de performances à découvrir isolément ou en continuum*». Plusieurs séances prévues chaque jour du matin au soir dans ce musée que chaque spectateur peut visiter selon la durée qu'il souhaite. Il y aura un musicien en *live* et des chefs-opérateurs caméra au poing «qui donneront à entendre ou à voir, assis, debout ou allongé, des extraits de *Hiroshima mon amour, L'Homme assis dans le couloir, Savannah Bay, L'Amant, Suzanna Andler, La Maladie de la mort, L'Exposition de la peinture, La Douleur, L'Homme atlantique, etc*». Avec la participation d'une quinzaine d'élèves de la promotion 2025 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (*photo*).

Les 7 et 8 juin au domaine d'O. *En savoir +.*



## D'après Anne Dufourmantelle

Adaptés des œuvres *Éloge du risque*, *En cas d'amour*, *Puissance de la douceur* de la philosophe Anne Dufourmantelle qui nous a tous touché.es à un moment ou à un autre : *La Nuit pour voir* réunit une comédienne (Stéphanie Marc), une circassienne et un DJ au plateau, dans une mise en scène de Quentin Vigier.

Les 10 et 11 juin au Hangar. [En savoir +](#).

## Mémoire d'enfance par Pauline Bureau

Molière 2022 de l'autrice francophone vivante pour *Féminines*, Molière 2024 de la création visuelle et sonore et du Jeune public pour *Neige*, la très bankable Pauline Bureau -sollicitée à la fois par la Comédie française et le Théâtre national de la Colline-, a mis en scène *Les bijoux de pacotille* de Céline Milliat-Baumgartner, autrice et seule en scène, qui travaille son propre récit d'enfance, singulièrement la mort de ses parents dans un accident de voiture. Beau succès de la critique et du public (*photo*).

A Saint-Gély-du-Fesc, les 11 et 12 juin. [En savoir +](#).



**Du cirque** enfin avec les quatre artistes circassiens de **Bêtes de Foire** dont le *Petit théâtre de gestes*, a été joué 700 fois à travers l'Europe, ici évoluant dans une friperie + **Chicane à l'horizon** du Centre des arts du cirque Balthazar à Montpellier. Et **Marie Moliens** (*photo*), habituée du festival. La beauté plastique de ces spectacles est toujours marquante. Ici, avec une dizaine d'acrobates-pantins.



Dans la métropole : une tournée avec **Molière et ses masques**, le Molière original des tréteaux, proposé par Simon Falguières.

**La programmation du Printemps des Comédiens est en ligne, [ici](#).**

*(\*) 5 spectacles au domaine d'O, 1 à l'Opéra-Comédie, 4 au Hangar, 1 au CDN des 13 Vents, 1 à la Bulle bleue, 1 à Grabels, 1 à Saint-Gély-du-Fesc + une petite tournée dans la métropole.*

*Crédit photos dans l'ordre : Fiona McPherson, Zoé Aubry, Jean-Louis Fernandez, Pascale Fournier, Antoine Vincens de Tapol, Nathalie Sapin, Simon Gosselin, Rio Ichii.*

## Printemps des comédiens : une édition resserrée

Resserré sur deux semaines du 30 mai au 13 juin (contre trois en 2024), et sans son Warm Up consacré à la jeune création, le festival Le Printemps des comédiens proposera cette année une vingtaine de spectacles. Parmi eux, *Monde nouveau* de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano du théâtre des 13 Vents et *De la lumière* du Montpelliérain David Ayala. Mais aussi des internationaux comme le chorégraphe Alain Platel avec *Coup fatal* ou le metteur en scène Julien Gosselin pour *Musée Duras*. Et une première en France avec *Faustus in Africa* du Sud-Américain William Kentridge et les marionnettes de la Handspring Puppet Company. La billetterie ouvre jeudi 10 pour les cartes Du'O et jeudi 17 pour tous sur [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com).

## Montpellier | Le Printemps des Comédiens lève le rideau sur les spectacles de sa 39<sup>e</sup> édition, du 30 mai au 13 juin

11 Avr 2025 | En famille, Hérault, Spectacles vivants, Théâtre



Comme chaque année, le Printemps des Comédiens met sur le devant de la scène le meilleur du théâtre contemporain. Pour cette édition, la 39<sup>e</sup>, metteurs en scène et acteurs de premier plan se retrouveront au Domaine d'O et dans des salles partenaires de la métropole montpelliéraine pour proposer une riche programmation, du 30 mai au 13 juin.

### AU PROGRAMME :

- Les 30, 31 mai, 1<sup>er</sup> juin : **Coup Fatal**, par le chorégraphe Alain Platel, le saxophoniste Fabrizio Cassol, et le guitariste et chef d'orchestre Rodriguez Vangama. Un spectacle-fusion, jazz, baroque, pulsations africaines.
- Les 30, 31 mai, 1<sup>er</sup> juin : **La guerre n'a pas un visage de femme**, d'après Svetlana Alexievitch, mise en scène Julie Deliquet. Prix Nobel de littérature, Svetlana Alexievitch fait entendre la voix des combattantes invisibilisées dans un récit admirable, aujourd'hui inaccessible en Russie, et ici brillamment orchestré par Julie Deliquet.
- Les 30, 31 mai, 1<sup>er</sup>, 5, 6, 7 juin : **Monde nouveau**, de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Qu'est-ce que le contemporain ? Pour saisir la question dans toute son ampleur, le duo d'artistes invente un levier théâtral qui met en perspective le macroscopique et le microscopique. Pensé comme une « pièce-monde », un puzzle de saynètes se construit, qui laisse entrevoir, dans ses mouvements ou ses failles, les mains géantes qui l'organisent.

- Les 30, 31 mai, 1<sup>er</sup>, 3, 4, 5, 6, 7, 8 juin : **Décrochez-moi-ça**, par Bêtes de foire. Sous un décor suspendu, un univers singulier. Là se tutoient maladroites et prouesses, petits riens et extraordinaire, apparence et faux-semblant. Dans ce vaste *Décrochez-moi-ça* – antique nom du fripier – tout est possible. Y compris la naissance d'un cirque onirique et intemporel.
- Les 3 et 4 juin : **Sous les paupières**, Lou Chauvain. Mêlant délicatement des registres éclectiques, la comédienne et parolière effeuille et fouille les épreuves de l'existence, des affres de l'école aux fracas des secrets de famille. Une première pièce à fleur de peau.
- Les 4, 5, 6, 7 juin : **Chicane à l'horizon**, Martin Jouan. Le collectif du CADC Balthazar se veut le grain de sable dans l'engrenage et part en recherche mécanique sur les enjeux et la place des arts du cirque dans le monde d'aujourd'hui.
- 5 juin : **Banquet républicain**, proposition de Julien Bouffier. Une soirée fédératrice autour de la pièce de Denis Guenoun, *Mai, Juin, Juillet* qui raconte comment le Théâtre a été bouleversé par Mai 68.
- Les 5 et 6 juin : **Centroamérica**, Luisa Pardo et Lázaro Gabino Rodríguez. A la croisée du théâtre et du reportage, à l'appui de voyages, de recherches, de lectures et de nombreux témoignages d'hommes et de femmes exilés du Nicaragua, *Centroamérica* est une fresque réaliste et fantasque, politique et intime, qui interroge notre capacité à bâtir des futurs meilleurs.
- Les 5, 6, 7 juin : **Faustus in Africa!** William Kentridge. Trente ans après le succès retentissant de leur pièce-maîtresse, l'immense artiste William Kentridge et la très talentueuse compagnie de marionnettes Handspring Puppet se réunissent pour revisiter leur Faust à l'aune des enjeux planétaires d'aujourd'hui. Une œuvre majeure et universelle.
- Les 6, 7, 8 juin : **De lumière**, de Azilys Tanneau. Ce spectacle de Jean-Baptiste Tur prend véritablement ancrage dans son enfance, au pays des garrigues occitanes. Quand une question majeure du théâtre – le spectacle de la mort – se teinte de couleurs intimes...
- Les 7 et 8 juin : **Musée Duras**, d'après Marguerite Duras, mise en scène Julien Gosselin. Immersion kaléidoscopique dans l'univers de Duras, le *Musée* de Gosselin propose une visite virtuelle d'un espace mental, visuel et vivant, parcouru de performances à découvrir isolément ou en continuum.
- Les 7, 8, 9 juin : **Les Chants du cygne**, Brigitte Négro et Caroline Cano explorent la maturité des présences scéniques pour ouvrir encore plus grand les portes entre les mondes de l'expression et de la compréhension, démultipliant leurs modalités.
- Les 7, 8, 11, 12, 13 juin : **Hourvari**, Marie Molliens. Dans une quête initiatique, où impertinence, apprentissage, et état de grâce, servent de fondement à une résurrection, se croisent un Guignol-acrobate, un clown déchu et des Pinocchios en métamorphose, pour célébrer la désobéissance, le risque et la liberté.
- Les 7 et 8 juin, au Domaine d'O et les 3, 4, 5, 6 juin en tournée dans la métropole : **Molière et ses masques**, Simon Falguières. Molière loin des ors de Versailles, le Molière des origines, des tréteaux et des carrioles cahotant sur les routes. Ce spectacle où virevoltent six comédiens-musiciens s'abreuve à cette source originelle du théâtre de troupe.
- Les 8, 10, 11 juin : **Sexual Theatre**, ou la relecture des classiques français, et portugais, sous l'angle du féminisme.
- 10 juin : Printemps des Collégiens

- Les 10, 11 juin : **La Nuit pour voir**. Accompagné d'une comédienne, d'une circassienne et d'un musicien au plateau, Quentin Vigier, à travers les textes d'Anne Dufourmantelle, installe un univers où se perdent les lois de la physique.
- Les 11, 12 juin : **Les bijoux de pacotille** de Céline Milliat-Baumgartner, Pauline Bureau. L'accident de voiture qui a tué ses parents a peuplé de fantômes l'enfance de Céline Milliat-Baumgartner. L'écriture comme vecteur de mémoire, l'art théâtral comme délivrance : une très délicate collaboration entre deux artistes douées d'un regard aigu et sensible pour débusquer l'universel dans l'intime.

**Plus d'infos : [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)**

Photo : *Coup Fatal* – © ZoéAubry

MAGAZINE

## Enfin le retour du Printemps !

🕒 5 min • Jérémy Bernède

**J**ean Varela ne paie pas sa tournée. Dit comme ça, ça n'a l'air de rien, mais pour les fidèles du Printemps des comédiens, oui, c'est quelque chose : depuis qu'il en a pris les commandes, le directeur artistique du festival montpelliérain, le deuxième plus important pour le théâtre après celui d'Avignon, aime à en vanter la programmation au cours d'une tournée passant par les salles polyvalentes comme les salons particuliers, en tout cas, au plus près de ses potentiels spectateurs. Et il s'y montre en lui-même virtuose et pour son festival irrésistible. Pas cette fois. Est-ce à dire que cela se passe de commentaire ?

Reconnaissons qu'entre un déficit sibyllin, une saison avortée, une gestion tutellisée et une modification administrative byzantine, le Domaine d'O et le Printemps, désormais fusionnés en EPPC (Établissement public de coopération culturelle) Cité européenne du théâtre et des arts associés, nous ont un peu perdus ces derniers temps. Osons l'euphémisation et parlons de moment charnière.

### Événements panafricains

Cela posé, c'est sans tambour ni trompette que la programmation de la 39<sup>e</sup> édition du Printemps a été dévoilée... et qu'il nous faut en rendre compte ici sans son plus talentueux thuriféraire. Ouf ! Elle parle d'elle-même !

Resserrée sur deux semaines (contre trois auparavant) du 30 mai au 13 juin, elle s'ouvre en grande pompe à l'amphithéâtre d'O avec Coup fatal (30 mai, 31 mai et 1er juin) : un bonheur syncrétique cosigné du chorégraphe Alain Platel, du saxophoniste Fabrizio Cassol et du guitariste Rodriguez Vangama, pour lequel des musiciens, majoritairement originaires de la République démocratique du Congo, s'emparent du répertoire baroque (Haendel, Bach, Vivaldi, Monteverdi, Gluck) et le revisitent à l'africaine pour composer donc un hymne à la joie (en fusion ! C'est encore d'Afrique que vient l'un des autres grands événements de cette édition, donné cette fois à l'Opéra-Comédie : Faustus in Africa ! (les 5, 6 et 7 juin). Jamais donné en France, ce spectacle réunit l'immense plasticien, réalisateur de film d'animation et metteur en scène sud-africain William Kentridge et l'ultra réputée compagnie de marionnettes Handspring Puppet pour une relecture du mythe à la lumière (sombre) des enjeux planétaires d'aujourd'hui.

## **La parole des femmes**

Pour poursuivre avec les grands événements, pour le coup pleinement théâtral celui-ci, on attend beaucoup de La guerre n'a pas un visage de femme, au théâtre Jean-Claude-Carrière (30 mai, 31 mai et 1er mai) : Julie Deliquet, la directrice du Centre dramatique national de Saint-Denis et surtout parmi les plus metteuses (ou "eurs", peu importe) en scène les plus passionnantes et investies d'aujourd'hui, s'empare de l'œuvre de Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature. Celle-ci avait recueilli en 1985 la parole de femmes soviétiques qui avaient participé à la « Grande guerre patriotique » (1941-1945) ; dans son adaptation à la scène, le propos féminin(iste) sera forcément élargi au temps présent de notre autodestruction...

Autre grand nom français actuel, Julien Gosselin revient au théâtre Jean-Claude-Carrière avec Musée Duras (7 et 8 juin) : avec le concours de quinze jeunes talents du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, d'un musicien live et d'opérateurs caméra au poing, il nous invite à une plongée dans l'univers mental de Marguerite Duras, tant son art que sa pensée. Ouvert dix heures par jour, ce "musée" vivant et visuel se visite pour une durée libre, de deux heures à davantage, en déambulation entre différentes formes performatives. Une expérience !

De la performance au cirque, il y a quelques pas qu'il faudra franchir dans la pinède du domaine pour Décrochez-moi-ça (du 30 mai au 8 juin), une création pleine de hardes et de fripes pour quatre poètes circassiens de la compagnie Bêtes de foire. Également sous chapiteau au domaine, Chicane à l'horizon (du 4 au 7 juin), le nouvel effort du Centre des arts du cirque Balthazar, mis en piste par Martin Jouan. Enfin, c'est au complexe sportif de l'Avy, à Grabels, qu'il faudra (absolument !) se rendre pour applaudir Hourvari (du 7 au 13 juin), la nouvelle création de Marie Molliens, du cirque Rasposo ; un conte contemporain en équilibre entre l'artificiel et l'authentique, le clair et l'obscur, le pantin et l'humain.

## **Hors les murs**

Également "hors les murs" du Domaine d'O, à voir à Scène en Grand Pic Saint-Loup à Saint-Gély-du-Fesc (11 et 12 juin), Les bijoux de pacotille est un seule en scène de et par Céline Milliat-Baumgartner sur son enfance, mise en scène par Pauline Bureau, une autre figure féminine du théâtre, triplement récompensée aux Molière, qui va bientôt adapter au cinéma sa pièce Hors la loi sur Gisèle Halimi.

Toujours à l'extérieur, cette fois, au théâtre des 13 Vents, ses co-directeurs, la metteuse en scène Nathalie Garaud et l'auteur Olivier Saccomano, donnent Monde nouveau (du 30 mai au 7 juin), une « fantaisie anthropologique » pour sept acteurs, qui s'appuie sur des penseurs critiques pour décrypter la mécanique aliénante du capitalisme en lui opposant des gestes « surréalistes, inventifs et burlesques, ouverts aux imaginaires ». Intrigant !

On n'en dira pas moins enfin des cinq propositions au Hangar labellisées "Maison de la culture provisoire" (Ma.C.Pro.), expérience lancée par Julien Bouffier en décembre 2024 : on y verra notamment Sous les paupières, le stand-up atypique de Lou Chauvain (3 et 4 juin) et De lumière de Jean-Baptiste Tur avec l'intense David Ayala (6, 7 et 8 juin). Et il faudrait encore parler de Molière et ses masques de Simon Falguières et la nouvelle création de la Bulle Bleue mais la place nous manque. Et vous savez quoi ? C'est bon signe !

[printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)

Le 39e Printemps des comédiens concentre ses réjouissances du 30 mai au 13 juin. Une édition raccourcie mais follement excitante !

Jérémy Bernède

[jbernede@midilibre.com](mailto:jbernede@midilibre.com)



## 39e festival Printemps des comédiens à Montpellier : une édition resserrée mais mieux que solide, musclée !



### JÉRÉMY BERNÈDE

Deuxième plus important festival de théâtre après celui d'Avignon, le Printemps des comédiens revient pour une 39e édition qui concentre ses réjouissances du 30 mai au 13 juin. Une édition raccourcie donc mais follement excitante grâce à la présence de talents comme Julie Deliquet, William Kentridge, Alain Platel, Pauline Bureau, Julien Gosselin ou encore Marie Molliens !

Jean Varela ne paie pas sa tournée. Dit comme ça, ça n'a l'air de rien, mais pour les fidèles du **Printemps des comédiens**, oui, c'est quelque chose : depuis qu'il en a pris les commandes, le directeur artistique du festival montpelliérain, le deuxième plus important pour le théâtre après celui d'Avignon, aime à en vanter la programmation au cours d'une tournée passant par les salles polyvalentes comme les salons particuliers, en tout cas, au plus près de ses potentiels spectateurs. Et il s'y montre en lui-même virtuose et pour son festival irrésistible. Pas cette fois. Est-ce à dire que cela se passe de commentaire ?

Reconnaissons qu'entre **un déficit sibyllin, une saison avortée**, une gestion tutellisée et une modification administrative byzantine, le Domaine d'O et le Printemps, désormais fusionnés en EPPC (Établissement public de coopération culturelle) Cité européenne du théâtre et des arts associés, nous ont un peu perdus ces derniers temps. Osons l'euphémisation et parlons de moment charnière.

### Événements panafricains

Cela posé, c'est sans tambour ni trompette que la programmation de la 39e édition du Printemps a été dévoilée... et qu'il nous faut en rendre compte ici sans son plus talentueux thuriféraire. Ouf ! Elle parle d'elle-même !

Resserrée sur deux semaines (contre trois auparavant) du 30 mai au 13 juin, elle s'ouvre en grande pompe à l'amphithéâtre d'O avec **Coup fatal (30 mai, 31 mai et 1er juin)** : un bonheur syncrétique cosigné du chorégraphe Alain Platel, du saxophoniste Fabrizio Cassol et du guitariste Rodriguez Vangama, pour lequel des musiciens, majoritairement originaires de la République démocratique du Congo, s'emparent du répertoire baroque (Haendel, Bach, Vivaldi, Monteverdi, Gluck) et le revisitent à l'africaine pour composer donc un hymne à la joie (en) fusion !

C'est encore d'Afrique que vient l'un des autres grands événements de cette édition, donné cette fois à l'Opéra-Comédie : **Faustus in Africa ! (les 5, 6 et 7 juin)**. Jamais donné en France, ce spectacle réunit l'immense plasticien, réalisateur de film d'animation et metteur en scène sud-africain William Kentridge et l'ultra réputée compagnie de marionnettes Handspring Puppet pour une relecture du mythe à la lumière (sombre) des enjeux planétaires d'aujourd'hui.

## La parole des femmes

Pour poursuivre avec les grands événements, pour le coup pleinement théâtral celui-ci, on attend beaucoup de **La guerre n'a pas un visage de femme**, au théâtre Jean-Claude-Carrière (30 mai, 31 mai et 1er mai) : Julie Deliquet, la directrice du Centre dramatique national de Saint-Denis et surtout parmi les plus metteuses (ou "eurs", peu importe) en scène les plus passionnantes et investies d'aujourd'hui, s'empare de l'œuvre de Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature. Celle-ci avait recueilli en 1985 la parole de femmes soviétiques qui avaient participé à la "Grande guerre patriotique" (1941-1945) ; dans son adaptation à la scène, le propos féminin (iste) sera forcément élargi au temps présent de notre autodestruction...

Autre grand nom français actuel, Julien Gosselin revient au théâtre Jean-Claude-Carrière avec **Musée Duras (7 et 8 juin)** : avec le concours de quinze jeunes talents du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, d'un musicien live et d'opérateurs caméra au poing, il nous invite à une plongée dans l'univers mental de Marguerite Duras, tant son art que sa pensée. Ouvert dix heures par jour, ce "musée" vivant et visuel se visite pour une durée libre, de deux heures à davantage, en déambulation entre différentes formes performatives. Une expérience !

De la performance au cirque, il y a quelques pas qu'il faudra franchir dans la pinède du domaine pour **Décrochez-moi-ça (du 30 mai au 8 juin)**, une création pleine de hardes et de fripes pour quatre poètes circassiens de la compagnie Bêtes de foire. Également sous chapiteau au domaine, **Chicane à l'horizon (du 4 au 7 juin)**, le nouvel effort du Centre des arts du cirque Balthazar, mis en piste par Martin Jouan. Enfin, c'est au complexe sportif de l'Avy, à Grabels, qu'il faudra (absolument !) se rendre pour applaudir **Hourvari (du 7 au 13 juin)**, la nouvelle création de Marie Moliens, du cirque Rasposo ; un conte contemporain en équilibre entre l'artificiel et l'authentique, le clair et l'obscur, le pantin et l'humain.

## Hors les murs

Également "hors les murs" du Domaine d'O, à voir à Scène en Grand Pic Saint-Loup à Saint-Gély-du-Fesc (11 et 12 juin), **Les bijoux de pacotille** est un seule en scène de et par Céline Milliat-Baumgartner sur son enfance, mise en scène par Pauline Bureau, une autre figure féminine du théâtre, triplement récompensée aux Molière, qui va bientôt adapter au cinéma sa pièce Hors la loi sur Gisèle Halimi.

Toujours à l'extérieur, cette fois, au théâtre des 13 Vents, ses co-directeurs, la metteuse en scène Nathalie Garaud et l'auteur Olivier Saccomano, donnent **Monde nouveau (du 30 mai au 7 juin)**, une "fantaisie anthropologique" pour sept acteurs, qui s'appuie sur des penseurs critiques pour décrypter la mécanique aliénante du capitalisme en lui opposant des gestes "surréalistes, inventifs et burlesques, ouverts aux imaginaires". Intrigant !

On n'en dira pas moins enfin des cinq propositions au Hangar labellisées "Maison de la culture provisoire" (Ma.C.Pro.), expérience lancée par Julien Bouffier en décembre 2024 : on y verra notamment Sous les paupières, le stand-up atypique de Lou Chauvain (3 et 4 juin) et De lumière de Jean-Baptiste Tur avec l'intense David Ayala (6, 7 et 8 juin). Et il faudrait encore parler de Molière et ses masques de Simon Falguières et la nouvelle création de la Bulle Bleue mais la place nous manque. Et vous savez quoi ? C'est bon signe !

# Printemps des Comédiens : la billetterie est ouverte !

17-04-25 - 12:30  Imprimer

C'est aujourd'hui, jeudi 17 avril, qu'ouvre la billetterie du 39<sup>e</sup> Printemps des Comédiens, programmé du 30 mai au 13 juin. Réservez vos places pour une programmation audacieuse et généreuse, souvent à la croisée de plusieurs disciplines, proposée dans la métropole et au-delà, portée pour la première fois par la Cité Européenne du théâtre – Domaine d'O.



3 et 4 juin - Hangar Théâtre - "Sous les paupières", de Lou Chauvain - ©Antoine Vincens de Tapol

Joué à guichets fermés dans toute l'Europe, *Coup fatal* ouvre la nouvelle édition du Printemps des Comédiens. Un véritable hymne à la joie, à la croisée du théâtre de la musique et de la danse, et confrontant le répertoire baroque à l'énergie contagieuse de musiciens issus pour la plupart de la République démocratique du Congo.

## Hymne à la joie

Belle fusée de lancement pour la 39<sup>e</sup> édition du Printemps des Comédiens, qui va éclairer les ciels de tous ses feux, du 30 mai au 13 juin, sur Montpellier, sa Métropole et même un peu au-delà. Puisque des incursions théâtrales sont prévues du côté de Villeneuve-les-Avignon (*Centroamérica*, les 5 et 6 juin) et de Saint-Gély-du-Fesc (*Les bijoux de pacotille*, les 11 et 12 juin). L'essentiel, néanmoins se déroulant sur le territoire montpelliérain, ouvert en plusieurs lieux : Domaine d'O, Théâtre des 13 Vents, Hangar Théâtre, Chapiteau Balthazar, Opéra Comédie, La Bulle Bleue...

Une 39<sup>e</sup> édition qui est aussi la première organisée par la Cité Européenne du théâtre et des arts associés – Domaine d'O : un nouvel établissement né de la volonté commune de l'État et de la Métropole de doter le territoire d'un outil solide, « capable de résister aux bourrasques de notre monde moderne, pour faire exister le théâtre et donner voix à tous ceux qui le font vivre », comme le rappelle Michaël Delafosse, maire de Montpellier et président de la Métropole, dans l'édito de présentation du programme du festival.



Du 30 mai au 1er juin - Amphithéâtre d'O - "Coup Fatal" (Fabrizio Cassol, Alain Platel et Rodriguez Vangama) - ©Zoé Aubry

## Les compagnies du monde

Un programme toujours ouvert aux compagnies du monde et qui accueille les 5, 6 et 7 juin, William Kentridge et la compagnie de marionnettes Handspring Puppet, revisitant le spectacle *Faustus in Africa*, créé il y a 30 ans. Avec une version actualisée sur les pactes diaboliques entrepris par nos sociétés pour assouvir un appétit de gain immédiat.

Mais une édition également de résistance. Avec *La guerre n'a pas un visage de femmes*, orchestré par Julie Deliquet, construit sur le premier texte de la professeure, autrice et journaliste biélorusse Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature en 2015. Un récit documentaire basé sur les témoignages de femmes de son pays ayant pris les armes pour combattre les armées hitlériennes...



Du 5 au 7 juin - Opéra Comédie - "Faustus in Africa !" - ©Fiona McPherson



7 et 8 juin - Théâtre JC Carrière - "Musée Duras" - ©Simon Gosselin

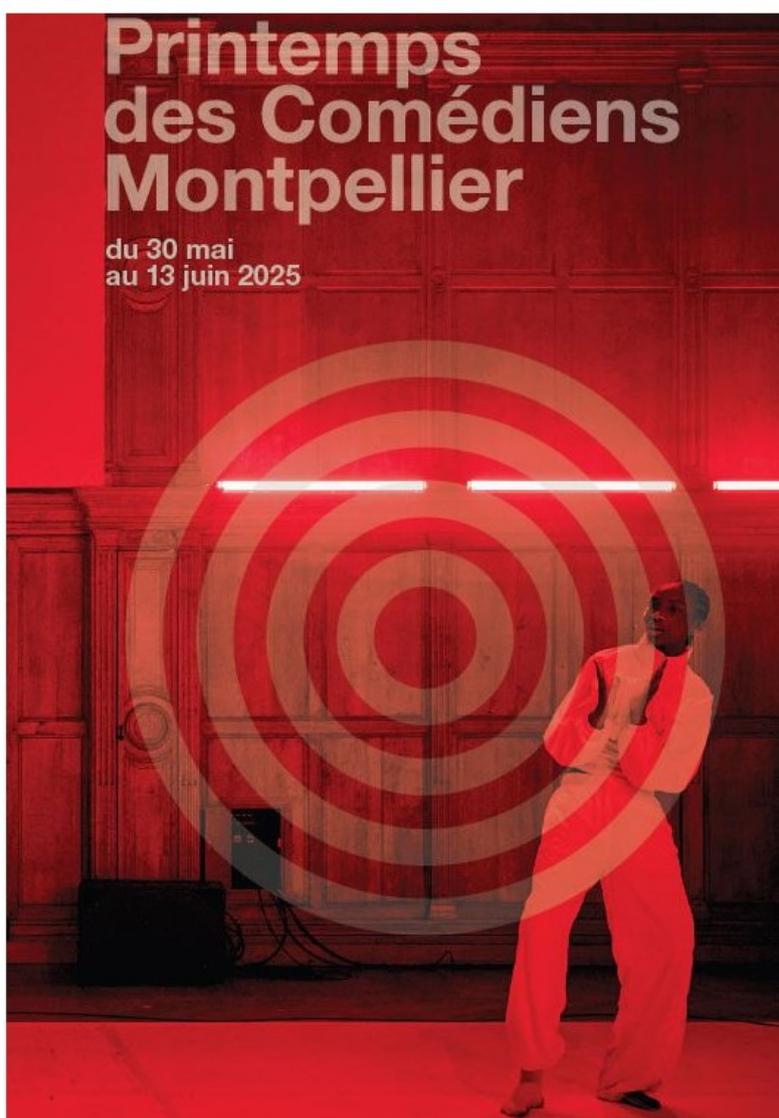
## Jeunesse et résistance

Résistance également contre la machinerie effrayante du *Monde nouveau* tel que nous le donne à voir Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, directeurs du Théâtre des 13 Vents CDN Montpellier. Où les représentants de l'espèce humaine, pris dans les vertiges de la nouveauté, ne semblent pas bien loin de basculer comme le Charlot machiniste des *Temps modernes*.

Résistance encore, avec *Les Chants du cygne*, fruit de la collaboration de Brigitte Négro avec l'Autre Théâtre créé pour promouvoir l'expression artistique de personnes en situation de handicap.

Sans oublier, bien sûr, l'exploration du théâtre et de ses formes, avec plusieurs spectacles issus de l'univers circassien. Et la porte ouverte à la jeunesse. Avec pour exemple, le *Banquet républicain* du 5 juin, proposé à l'Amphithéâtre du Domaine d'O, mêlant les voix de jeunes issus des Courts Florent Montpellier et de la Cité des Arts pour raconter l'impact culturel et artistique de Mai 1968.

**>>> Retrouvez toutes les infos sur Printemps des comédiens**



# Montpellier : le 39ème Printemps des Comédiens va brûler les planches

Du 30 mai au 13 juin, le Printemps des Comédiens revient pour une 39ème édition innovante, plus courte et plus concentrée... et avec toujours de belles créations.



« Coup Fatal » sera l'un des grands rendez-vous de cette 39ème édition du Printemps des Comédiens (@Zoé Aubry)

Une fois n'est pas coutume, la programmation du **Printemps des Comédiens** n'a pas été révélée par Jean Varela lui-même, mais dévoilée sur le site de l'évènement. En 2025, il en va ainsi des grands festivals montpelliérains, [comme récemment avec Montpellier Danse](#) : on découvre d'abord sur Internet les programmes des uns et des autres.

Mais heureusement, sans jamais être déçus : le « Printemps » 2025 sera **un très beau festival**, avec une programmation digne de conforter son statut de **deuxième festival de théâtre en France** après celui d'Avignon.

## Deux semaines de festival

Un festival qui propose de grands spectacles dans **une édition resserrée**, ramenée à **deux semaines** contre trois auparavant. Une décision qui peut s'expliquer financièrement mais aussi stratégiquement pour proposer une édition plus dynamique. Et avec **17 pièces programmées**, dont une majorité de création et des premières nationales, ce 39ème Printemps sera en effet très intense !

### Un clin d'oeil à l'Afrique

Le public pourra aussi apprécier le « clin d'œil » appuyé à l'Afrique qui est l'une des marques de ce festival estival avec deux moments dédiés au continent noir, dont « Coup fatal » (programmé les 30 et 31 mai et le 1er juin), la pièce d'ouverture du Printemps à l'amphithéâtre d'O. Dans cette œuvre, plusieurs genres vont se mêler sur la scène grâce au talent du chorégraphe Alain Platel, du saxophoniste Fabrizio Cassol et du guitariste Rodriguez Vangama. Ils seront entourés de musiciens congolais qui se feront un plaisir de revisiter le répertoire baroque.

L'Afrique sera aussi présente sous les ors de l'Opéra Comédie les 5, 6 et 7 juin pour « Faustus in Africa », une œuvre qui n'a encore jamais été jouée en France et qui réunit le metteur en scène sud-africain (mais aussi plasticien et réalisateur de film d'animation) William Kentridge et la compagnie de marionnettes Handspring Puppet pour une fable philosophique et poétique qui décortiquera, à sa manière, les grands enjeux planétaires actuels.



« Sous les paupières », une création théâtrale de Lou Chauvain à voir cet été au hangar Théâtre (@Antoine Vincens de Tapol)

## Pas de tabous pour le Printemps

Outre l'escapade africaine, ce 39ème Printemps aborde tous les thèmes sans tabous : la condition des femmes, la guerre, l'engagement, la lutte, le rêve, l'espoir, la poésie, exprimés dans une palette de spectacles qui vont des arts circadiens à la performance. Une fois de plus, le grand rendez-vous montpelliérain du théâtre, avec de grands noms de la scène attendus dans l'Hérault (Julien Gosselin, Julie Deliquet, Nathalie Garaud et Olivier Saccomano, William Kentridge, Céline Milliat-Baumgartner) sera plus largement celui des arts d'une scène vivante et en constante évolution.

Ainsi, le 39ème Printemps des Comédiens sera à la fois le réceptacle de ce bouillon de culture riche et foisonnant et le réactif qui déclenche les transformations... Alors, prêt à plonger dans le grand bain ?

### **39ème Printemps des Comédiens : le programme**

« **La guerre n'a pas un visage de femme** » (création, coproduction)

Création théâtrale de Julie Deliquet d'après le livre de Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature

Du 30 mai au 1er juin, Domaine d'O (théâtre Jean-Claude Carrière)

Durée : 2h

Prix Nobel de littérature, Svetlana Alexievitch fait entendre la voix des combattantes invisibilisées. Récit admirable, aujourd'hui inaccessible en Russie, brillamment orchestré par Julie Deliquet, La guerre n'a pas un visage de femme est dédié à toutes les femmes de toutes les guerres.

« **Monde nouveau** » (création, coproduction)

Création théâtrale de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano

30 et 31 mai à 20h, 1er juin à 17h, 5 juin à 19h, 6 et 7 juin à 20h au théâtre des 13 vents

Durée : 1h40

Qu'est-ce que le contemporain ? Pour saisir la question dans toute son ampleur, le duo d'artistes invente un levier théâtral qui met en perspective le macroscopique et le microscopique. Pensé comme une « pièce-monde », un puzzle de saynètes se construit, qui laisse entrevoir, dans ses mouvements ou ses failles, les mains géantes qui l'organisent.



La pièce de Simon Falguières parcourra la Métropole avant revenir au Domaine d'O les 6 et 7 juin (©Michel Poussier)

### « Coup Fatal »

Création théâtrale de Fabrizio Cassol, Alain Platel et Rodriguez Vangama

Du 30 mai au 1er juin au Domaine d'O, Amphithéâtre

Durée : 1h50

Un spectacle à la croisée des musiques et des latitudes : imagine-t-on des Congolais chantant du Monteverdi ? Des sapeurs de Kinshasa – au sens de bien sapés – dansant sur du Gluck ? Un spectacle-fusion, jazz, baroque, pulsations africaines. A en faire chavirer la perruque d'Henry Purcell.

### « Décrochez-moi-ça » (création)

Création théâtrale de Bêtes de Foire

Du 30 mai au 8 juin, 20h45, au Domaine d'O, Pinède

Durée : 1h10

Sous un décor suspendu, un univers singulier. Là se tutoient maladresses et prouesses, petits riens et extraordinaire, apparence et faux-semblant. Dans ce vaste Décrochez-moi-ça, antique nom du fripier, tout est possible. Y compris la naissance d'un cirque onirique et intemporel.

### « Molière et ses masques »

Création théâtrale de Simon Falguières

Mar 3 juin à 19h à Villeneuve-les-Maguelone (Grand Jardin)

Mer 4 juin à 19h à Clapiers (parc municipal)

Jeudi 5 juin à 19h à Lavérune (cour du Château des Evêques)

Vend 6 juin à 19h à Grabels (place Jean-Jaurès)

Samedi 7 et dimanche 8 juin à 11h et 18h au Domaine d'O

Molière loin des ors de Versailles, le Molière des origines, des tréteaux et des carrioles cahotant sur les routes. Ce spectacle où virevoltent six comédien.nes-musicien.nes s'abreuve à cette source originelle du théâtre de troupe. Avec une grande économie de moyens et une grande débauche d'énergie.

## « **Sous les paupières** » (création, coproduction)

Une création théâtrale de Lou Chauvain

Les 3 et 4 juin au Hangar Théâtre, studio 1

Durée : 1h10

L'émotion crue du journal intime, l'humour risqué du stand up, la vitalité musicale d'une comédie... Mêlant délicatement des registres éclectiques, la comédienne et parolière effeuille et fouille les épreuves de l'existence, des affres de l'école aux fracas des secrets de famille. Une première pièce à fleur de peau.



Hourvari, une création de Rasposo mise en scène par Marie Molliens sera jouée du 7 au 13 juin au complexe sportif de l'Avy, à Grabels  
(©Ryo Ichii)

## « **Chicane à l'horizon** » (création)

Création du Centre des arts du cirque Balthazar

Par Martin Jouan

Du 4 au 7 juin, 20h30, au Domaine d'O, Chapiteau Balthazar

Durée : 1h15

Sentez-vous le changement de trajectoire qui arrive, à toute vitesse ? Sommes-nous prêts à manœuvrer, sur l'asphalte ou sur piste ? Résisterons nous aux successions d'obstacles et de chicanes qui se dessinent ? Le collectif du CADC Balthazar se veut le grain de sable dans l'engrenage et part en recherche mécanique sur les enjeux et la place des arts du cirque dans le monde d'aujourd'hui.

## « **Banquet républicain** »

Favoris Proposition de Julien Bouffier

Judi 5 juin, 20h au Domaine d'O, Amphithéâtre

Durée : 2 h

Une soirée fédératrice autour de la pièce de Denis Guenoun, Mai, Juin, Juillet qui raconte comment le Théâtre a été bouleversé par Mai 68... Dans ces temps

chaotiques de remise en question d'une société bienveillante, attachée à la culture comme un moteur de cohésion sociale, il nous semblait important de se rassembler pour entendre cette page d'histoire et y trouver peut-être des outils pour rêver ensemble à un autre futur.

« **Faustus in Africa !** » (première en France)

Création de la Handspring Puppet Company et William Kentridge

5 et 6 juin à 20h, 7 juin à 17h à l'Opéra Comédie

Durée : 1h40

Trente ans après le succès retentissant de leur pièce-maîtresse, l'immense artiste William Kentridge et la très talentueuse compagnie de marionnettes Handspring Puppet se réunissent pour revisiter leur Faust à l'aune des enjeux planétaires d'aujourd'hui. Une œuvre majeure et universelle.

« **Centroamérica** » (création en en partenariat)

Création théâtrale de Luisa Pardo et Lázaro G.Rodriguez

Avec Luisa Pardo et Lázaro G.Rodriguez

Les 5 et 6 juin à 20h30 à la Chartreuse, Villeneuve-lez-Avignon

Durée : 1h30

C'est au creux d'un contraste extrême entre une éblouissante fantaisie au plateau et des récits résolument ancrés dans le réel que la compagnie mexicaine construit depuis plus de vingt ans un passionnant terrain de jeu. Centroamérica offre une plongée déroutante en terre méconnue sur les pas de A., Nicaraguayenne forcée à l'exil par la dictature.



Première en France pour « Faustus in Africa », une œuvre qui réunit le metteur en scène sud-africain William Kentridge et la compagnie de marionnettes Handspring Puppet (©Fiona MacPherson)

« **De lumière** » (création)

Création de Le Grand Cerf Bleu

De Azilys Tanneau, mise en scène de Jean-Baptiste Tur

Du 6 au 8 juin à 19h au Hangar Théâtre, studio 1

Durée : 1h40

Nourri de rencontres avec le monde taurin – matadors, aficionados, élèves, éleveurs... -, lors de férias, à Nîmes, Arles ou Béziers, le spectacle de Jean-Baptiste Tur prend véritablement ancrage dans son enfance, au pays des garrigues occitanes. Quand une question majeure du théâtre – le spectacle de la mort – se teinte de couleurs intimes...

« **Musée Duras** » (création)

D'après Marguerite Duras

Création théâtrale de Julien Gosselin

7 et 8 juin à 10h, 12h10, 14h, 16h10 et 18h15 au Domaine d'O, Théâtre Jean-Claude Carrière

Durée : 5 performances de 2h

La fin de l'amour, la mort, le sexe, l'enfance en Indochine, les plages normandes, les bars d'hôtels, le mensonge, la folie... Immersion kaléidoscopique dans l'univers de Duras, le Musée de Gosselin propose une visite virtuelle d'un espace mental, visuel et vivant, parcouru de performances à découvrir isolément ou en continuum. Prodigieusement inventif.

« **Les chants du cygne** » (création)

Une création théâtrale de L'Autre Théâtre

Par Brigitte Négro et Caroline Cano

Du 7 au 9 juin à 21h La Bulle Bleue

Durée : 1h30

A l'appui d'une connivence artistique établie avec L'Autre Théâtre, Brigitte Négro, accompagnée de Caroline Cano, explore la maturité des présences scéniques pour ouvrir encore plus grand les portes entre les mondes de l'expression et de la compréhension, démultipliant leurs modalités. Quel serait notre mot ultime, notre chant du cygne ?

## « Hourvari » (en partenariat)

Une création de Rasposo

Par Marie Molliens

Du 7 au 13 juin à 20h30 au complexe sportif de l'Avy, Grabels

Durée : 1h20

Des années de compagnonnage entre Marie Molliens, Rasposo et le Printemps. Des années à habiller de poésie le geste circassien. Ici les acrobates-pantins traduisent une possible manipulation, une confusion intranquille. Des enfants vont et viennent. Un orchestre s'installe. La funambule passe. Mais qu'est-ce qui est illusion ?



La pièce « De Lumière » est très attendue : il s'agit d'une création de Julien Gosselin d'après Marguerite Duras composée de 5 performances de 2h dans la même journée !  
(©Nathalie Sapin)

## « Sexual Theatre, A feminist reading of classics »

Dimanche 8 juin à 18h

Mardi 10 juin à 16h30 et à 20h30

Mercredi 11 juin à 16h30 et à 20h30

Au Hangar Théâtre, studio 2

Durée : 2h

C'est une initiative originale et que l'air du temps, en particulier celui qui souffle à travers l'Atlantique, rend d'autant plus opportune : relire les classiques français, portugais, au-delà encore, sous l'angle du féminisme. L'idée a germé à Montpellier grâce à Laurent Berger qui est à la fois metteur en scène, dramaturge et maître de conférence à l'université Paul-Valéry. Elle a vite essaimé au Portugal et dans des pays souvent absents, du moins vus de France, de la carte culturelle européenne : la Bosnie Herzégovine et le Monténégro.

### « La Nuit pour voir »

D'après Anne Dufourmantelle

Création théâtrale de Quentin Vigier

Les 10 et 11 juin à 19h au Hangar Théâtre, studio 1

Durée : 1h05

« Une scénographie du rêve »... C'est l'invitation d'Anne Dufourmantelle, psychanalyste, philosophe, dont les écrits sur le rêve servent de socle à ce spectacle inspiré par son œuvre. Impalpable comme un songe : musique – live – obsédante, texte en voix off, vidéo et mouvements des corps chorégraphiés...

### « Les Bijoux de pacotille » (en partenariat)

Création théâtrale de Céline Milliat-Baumgartner

Mise en scène de Pauline Bureau

Les 11 et 12 juin à 20h30, Scène Grand Pic St-Loup, Saint-Gély-du-Fesc

L'accident de voiture qui a tué ses parents a peuplé de fantômes l'enfance de Céline Milliat-Baumgartner. L'écriture comme vecteur de mémoire, l'art théâtral comme délivrance : une très délicate collaboration entre deux artistes douées d'un regard aigu et sensible pour débusquer l'universel dans l'intime.

Durée : 1h10.

*Suivez toute l'actualité de vos villes et médias favoris en vous inscrivant à [Mon Actuel](#).*

*Théâtre*

## **Monde nouveau, « une farce anthropologique »**

NATHALIE GARRAUD ET OLIVIER SACCOMANO CODIRIGENT LE THÉÂTRE DES 13 VENTS, CDN MONTPELLIER DEPUIS 2018. AU PRINTEMPS DES COMÉDIENS, ILS CRÉENT LEUR NOUVELLE PIÈCE, SIX REPRÉSENTATIONS ENTRE LE 30 MAI ET LE 7 JUIN, QU'OLIVIER SACCOMANO NOUS PRÉSENTE.

Texte **Fabrice Massé** - 20/04/25 Photos **Jean-Louis Fernandez**



Interview

***Le titre de votre pièce, Monde nouveau, résonne aujourd'hui de manière assez spectaculaire. Rarement, en effet, a-t-on eu autant l'impression de vivre dans un monde aussi nouveau. Le spectacle que vous créez pour ce Printemps des comédiens va-t-il évoquer cette actualité internationale si mouvementée ou parle-t-il d'autre chose ?***

Oui, mais de façon plus lointaine que strictement collée à l'actualité qui, de toute façon va à une vitesse telle que l'idée n'est pas d'essayer de lui courir après. En fait, il est question de cette injonction à la nouveauté, sous les formes diverses d'innovation qu'on a pu connaître. Et ça va de ce qu'on a appelé la nouvelle économie dans les années 80, aux nouvelles technologies, aux nouveaux outils, etc. Cette injonction à la nouveauté laisse déjà penser, idéologiquement, à une espèce de révolution d'ordre pratiquement anthropologique, comme si on était entré dans une nouvelle ère.

***Des ruptures notamment technologiques, il y en a depuis que le monde est monde. Chaque décennie dernièrement, certes, mais en quoi cela est-il nouveau précisément ?***

Dans la forme nouvelle qu'a pris ce qui a démarré de façon claire, nette et offensive dans les années 80, c'est-à-dire un néo, le néo du néolibéralisme en fait. Il s'est appuyé sur une espèce de machine à appeler et à générer de la nouveauté, presque d'heure en heure. Le point de départ de la pièce est plutôt cette injonction à la nouveauté de façon permanente et offensive qui produit à peu près à tous les étages de l'existence, dans nos jours et dans nos nuits, un rythme ou une espèce de course en avant, dans laquelle on pourrait dire que l'humanité s'engouffre. C'est le point de départ. L'idée que l'on devait essayer de donner une forme théâtrale à cette nouveauté-là.



### **Quelle forme avez-vous donc choisi de donner à votre pièce ?**

Juste à titre de comparaison, parce que c'est vrai qu'il y a toujours eu des nouveautés dans le temps, on avait en tête Les temps modernes de Charlie Chaplin. Ce n'est pas du tout la forme que ça va prendre finalement, mais on se disait qu'il y avait aussi une nouveauté, le travail à la chaîne. Et on voyait très clairement un représentant de l'espèce humaine accroché à une machine qui lui faisait faire ce qu'elle voulait, à ce moment-là de l'Histoire. C'est donc moins une pièce d'actualité au sens strict, qu'une sorte de farce anthropologique – c'est comme ça qu'on a appelé la pièce au début. Le terme est savant, mais c'était quelque chose de cet ordre, au plus près du contemporain, à l'échelle de l'espèce humaine, où il y a des mutations très fortes et où, aussi, la question de l'espèce se pose en tant que telle, puisque cette vitesse et cette course en avant installent dans les esprits non seulement l'idée d'un monde nouveau mais possiblement d'une fin du monde.

### ***Vous avez puisé dans d'autres registres ?***

J'ai pensé aussi aux Tweedledum et Tweedledee de Alice au pays des merveilles, ces jumeaux un peu grotesques qui se jouent entre eux d'une espèce de logique un peu absurde, mais qui mouline, mouline, mouline du discours jusqu'à ce que... Bref, on s'est dit en pensant aussi à Brecht – qui s'interrogeait sur ce qu'était de jouer du théâtre à l'ère scientifique\* – qu'est-ce que cela pouvait donner une manière de faire du théâtre, à l'ère du numérique, des algorithmes ? Comment cette idée guide les acteurs, actrices, sur un plateau de théâtre ? C'est ce qui nous a intéressés.

### ***Comment le contexte institutionnel, aussi, formate nos faits et gestes ?***

Oui, absolument, mais au sens large bien sûr. Ce ne sont pas les institutions qui donnent des directives si formulées que ça, mais comment la vie des êtres humains entre eux s'institue, est travaillée... Est-ce que le téléphone que je tiens dans les mains est une institution ? Je pense que oui. Il institue une forme de parole ; ça passe aussi par l'écran... Ça régit d'une certaine manière notre façon de nous parler de nous aimer, de se gouverner, etc.

### ***Votre pièce est-elle aussi une vision du théâtre sur le théâtre ?***

Non. Au début de la pièce, il y a une femme qui est un peu extérieure à tout ça, prise dans un certain nombre d'événements. Je ne peux pas en dire plus mais, disons qu'elle va accompagner ces événements. Selon un fonctionnement extrêmement rapide – et ça marche – ou alors non, et la machine s'emballe [...] les choses se mettent à chanceler. Ça finit par un procès à la Alice au pays des merveilles, celui de cette femme, parmi les agents de cette machine. Voilà à gros traits la trame. Il y a une phrase de Kafka que j'adore qui dit qu'il faudrait que l'art soit moins un miroir qu'une montre qui avance. Eh bien, cette montre qui avance, le retard qu'on prend et la précipitation que ça engendre... on s'est dit qu'il ne fallait pas qu'on reste sur une représentation formalisé du temps présent. Il fallait qu'on arrive à emballer la machine. Il y a une déclaration de guerre, des éléments très concrets avec une machine très abstraite.

### ***On rit beaucoup, semble-t-il, malgré le sujet ?***

Oui. Ce n'est pas la fonction du théâtre que de nous écraser avec ce qu'on sait déjà, mais on peut prendre appui sur des troubles qui nous traversent, dépasser le temps présent – qui a bien des raisons de nous déprimer – pour trouver un souffle, se donner la liberté de la farce. La farce a cette fonction de s'emparer des éléments du monde qui nous entoure, de les faire tourbillonner à une autre vitesse que celle habituelle, pour en montrer autre chose. Ça demande des efforts surhumains par les temps qui courent (rire), mais c'est l'idée.

### ***Êtes-vous sûr que la toute dernière actualité ne trouvera pas une petite place d'ici à ce que la pièce soit montée ?***

Non. Ou, peut-être, à un moment de la pièce. On a des sortes de marionnettes vivantes, un discours à trois têtes : Trump, Meloni et Milei, dans une courte conférence de presse... Mais c'est très court.

***À propos d'actualité, alors qu'on a créé la cité européenne du théâtre à Montpellier, le Printemps des comédiens semble mal en point, financièrement. De manière plus générale, la culture aussi. Quel impact cela a sur votre travail ?***

Pour l'instant, on est dans l'incertitude, comme tout le monde, ce qui fait des conditions de travail disons particulières. Sans qu'on sache les tenants et les aboutissements des décisions.

***Ces tensions autour de la Culture, y compris dans l'Hérault où l'on ne s'y attendait pas, c'est inquiétant, non ?***

Oui, bien sûr... On travaille en parallèle sur une pièce d'Antonio Gramsci, connu pour des questions de guerre culturelles. Et on constate, en effet, que sur ce terrain, il y a une offensive sans nom, extrêmement brutale, telle qu'on n'a jamais connue. Les attaques sont directes.

- Avec Florian Onnéin, Conchita Paz, Lorie-Joy Ramanaïdou, Charly Totterwitz (troupe associée au Théâtre des 13 vents) et Eléna Doratiotto, Mitsou Doudeau, Jules Puibaraud / Cédric Michel (en alternance)
- En tournée notamment à Albi, Alès et Sète

\* Mouvement du théâtre épique qui s'est développé dans la première moitié du XX e siècle, à partir de théories et d'expériences d'un certain nombre de personnalités du théâtre.

Légendes :

– Photos de répétitions © Jean-Louis Fernandez

**30 mai au 13 juin**

Montpellier et dans plusieurs autres  
villes, divers lieux  
04 67 63 66 67

[printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)



Le Printemps des comédiens ouvre sa 39<sup>e</sup> édition avec deux créations très attendues : *La guerre n'a pas un visage de femme* de Julie Deliquet, d'après le récit éponyme de Svetlana Alexievitch, articulé autour de témoignages de femmes soviétiques ayant pris part au conflit contre l'Allemagne nazie ; *Monde nouveau*, « une fantaisie anthropologique sur l'espèce humaine à l'ère numérique », signée par le binôme Nathalie Garraud-Olivier Saccomano, actuellement à la tête du théâtre des 13 Vents.

D'autres créations d'envergure apparaissent ensuite, à commencer par *Musée Duras*, proposition-fleuve de Julien Gosselin, découpée en cinq spectacles de deux heures et conçue comme une immersion en profondeur dans l'univers de Marguerite Duras. Côté français, citons encore *Molière et ses masques* de Simon Falguières, une évocation virevoltante du Molière des débuts, loin de Versailles : un vrai festin de comédiens !

Sur le versant international se détachent *Centroamérica*, nouvelle pièce – centrée sur les pays d'Amérique centrale – de la très inventive compagnie mexicaine Lagartijas Tiradas al Sol, et *Faustus in Africa !*, version actualisée – trente ans après sa création – d'une collaboration entre le metteur en scène sud-africain William Kentridge et ses compatriotes de la Handspring Puppet Company, référence majeure dans le monde de la marionnette.

Cela nous offre une parfaite transition vers *Décrochez-moi-ça*, création de la compagnie Bêtes de foire conjuguant marionnettes, cirque et théâtre en un joyeux bric-à-brac débordant de fantaisie. Terminons, dans des parages proches, avec *Chicane à l'horizon*, spectacle proposé par le Centre des arts du cirque Balthazar, entraînant sur la piste une myriade de jeunes artistes en devenir : une ode échevelée au spectacle vivant !

**Texte : Jérôme Provençal**

Photo : *Décrochez-moi-ça* © Vincent Muteau

# PRINTEMPS DES COMÉDIENS : RÉDUIT MAIS FIDÈLE

*par Véronique Giraud*



*L'amphithéâtre du Domaine d'O, l'une des grandes scènes du Printemps des Comédiens. L'édition 2025 du festival se déroulera du 30 mai au 13 juin. DR*

*Le Printemps des Comédiens tient sa 39<sup>e</sup> édition dans un temps réduit, seulement deux semaines à compter du 30 mai. Avec à l'affiche, William Kentridge, Julie Deliquet, Julien Gosselin, Alain Platel, Marie Mollens...*

L'édition 2024 avait accueilli une pléiade de grands noms du théâtre européen, le maître Krystian Lupa, la Sicilienne Emma Dante, l'Espagnole Marina Otero, la Luxembourgeoise Myriam Muller et les Français Joël Pommerat, Cyril Teste, Jean-François Sivadier, Jean Bellorini, Georges Lavaudant ou Wajdi Mouawad. Il n'en sera pas de même cette année où, du 30 mai au 13 juin, le Printemps des Comédiens perd une semaine de festival. Faut-il y voir un lien avec le passage du festival sous l'égide de la Cité européenne du théâtre et des arts associés, structure regroupant les institutions du Domaine d'O, toujours sous la direction de Jean Varela ? Et de la volonté de la ville d'une présence annuelle plus importante pour la population locale au détriment du rayonnement international du Printemps ? La programmation s'en ressent avec seulement 16 spectacles présentés, mais la direction assure qu'il s'agit d'une « année charnière ».

Il y aura cependant des invités étrangers qui conserveront au Printemps son renom. En premier lieu, dans une coproduction avec le festival, William Kentridge sera présent avec la compagnie de marionnettes Handspring Puppet Company, collaboration dont la Fondation Luma à Arles a récemment exposé les coulisses. Dans la poursuite de son dialogue entre l'Europe et son pays l'Afrique du Sud, le plasticien, musicien et metteur en scène s'attaque au mythe de Faust, cette compromission dans l'au-delà contre la gloire immédiate. *Faustus in Africa* ! laboure le thème

mais avec plus d'humour et de mélange des genres que le seul texte de Goethe.

Peu connue en France, la compagnie mexicaine Lagartijas Tiradas al Sol suivra, dans *Centroamérica*, mise en scène de Luisa Pardo et Lazaro G. Rodriguez, l'errance d'une Nicaraguayenne forcée à l'exil par la dictature, sous fond d'images d'archives et de témoignages de personnes exilées. Enfin le chorégraphe belge Alain Platel, avec le saxophoniste Fabrizio Cassol et l'orchestre congolais de Rodriguez Vangama reprendront *Coup Fatal*, un spectacle qui a fait le tour d'Europe sur des musiques baroques, jazz et africaines.

**Julie Deliquet, Julien Gosselin et Simon Falguières.** *La guerre n'a pas un visage de femme* : la création qui ouvre la saison est on ne peut plus explicite. Signée Julie Deliquet qui avait créé, il y a deux ans, un spectacle inédit dans la Cour d'honneur d'Avignon sur un centre d'assistance sociale à New York, la pièce qui fera l'ouverture du Printemps des Comédiens de Montpellier le 30 mai est inspirée d'un récit de la Prix Nobel de littérature, la russophone Svetlana Alexievitch. Elle se déroule dans un appartement communautaire de l'ex-Union soviétique où des femmes racontent à une journaliste leur passé dans l'armée. Des combattantes invisibilisées que l'histoire officielle a feint d'oublier.

C'est un habitué du Théâtre Jean-Claude Carrière du Domaine d'O qui s'y installera ensuite. Julien Gosselin crée cette fois cinq performances de deux heures chacune pour élever un *Musée Duras* à partir de différentes œuvres de l'écrivaine. Quinze acteurs et actrices du Conservatoire de Paris participent à cette tribulation parsemée d'extraits de films. Le musée ainsi conçu est installé pour dix jours et pour des séquences que l'on peut voir en continu ou séparément.

Au Domaine d'O et dans les communes de la métropole, Simon Falguières et la compagnie K s'attaqueront à *Molière et ses masques*, une création intéressée par le Molière de troupe qui traverse la France avec ses carrioles pleines de décors et costumes avant de se confronter aux concurrences et flagorneries de la cour de Versailles. On y croisera les personnages de son œuvre, mais aussi l'auteur lui-même et quelques grands de cette époque.

Des compagnies locales sont également invitées. L'Autre Théâtre a noué depuis longtemps une complicité avec les metteuses en scène Brigitte Négro et Caroline Cano. Leur nouvelle création *Les Chants du cygne* propose un « cabaret de résistance » dans l'écoute de l'altérité. Ce spectacle a lieu à La Bulle bleue XXXXXXXXXXXXXXXX

Dirigeant le Théâtre des Treize vents, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano y créeront, en coproduction avec le Printemps *Monde nouveau*.

Deux seules en scène enfin, Lou Chauvin pour *Sous les paupières* où il est question de journal intime et de secrets de famille, et Céline Milliat-Baumgartner pour *Les bijoux de pacotille*, écrit sur l'accident de voiture qui a tué les parents de l'auteure.

Seul comédien en scène, mais accompagné de deux musiciens, d'une fanfare et de vidéos, David Ayala marchera sur les pas de son père torero *De lumière*.

**Du cirque, bien sûr.** *Décrochez-moi ça*, le titre du spectacle des Bêtes de foire dit assez qu'il faut regarder au-dessus de la piste, là où sont suspendus des friperies. Les quatre circassiens, coupables déjà de 700 représentations à travers l'Europe pour leur spectacle précédent, *Petit théâtre de gestes*, seront au Domaine d'O avec gourmandise.

Partenaire des premiers temps du Printemps, la funambule Marie Mollens revient avec sa compagnie Rasposo pour un nouveau spectacle *Hourvari* où évoluent les différents métiers du

cirque et leurs poésies.

Toujours sous le chapiteau du Domaine, le Centre des arts du cirque Balthazar propose une création *Chicane à l'horizon*, prometteuse de pistes contemporaines des arts circassiens qui ont toujours eu une belle place au Printemps.

**Programme complet du Printemps des Comédiens**

*bâtir un*  
IMMERSION **Monde**



# nouveau



## Première partie LES ROUAGES DE LA MACHINE

Depuis leur arrivée à la direction du **Théâtre des 13 vents** à Montpellier, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano n'ont eu de cesse de défendre le « temps long » comme condition essentielle au développement de la pensée artistique et de la rencontre. Ce rythme ne s'applique pas uniquement à leur programmation, elle se lit telle une revendication politique dans une société gangrénée par la fast-culture. Autant dire que lorsqu'il s'agit de s'investir dans une nouvelle création, il n'est pas question de renier cette conviction. C'est ainsi qu'avec pour horizon le **Printemps des Comédiens**, le binôme et sa troupe ont commencé à plancher sur **Monde nouveau** de nombreux mois avant les premières représentations. Sollicité par le CDN pour suivre ce travail, il m'est vite apparu précieux de pouvoir rendre compte de la naissance d'un projet de théâtre public, en 2025...

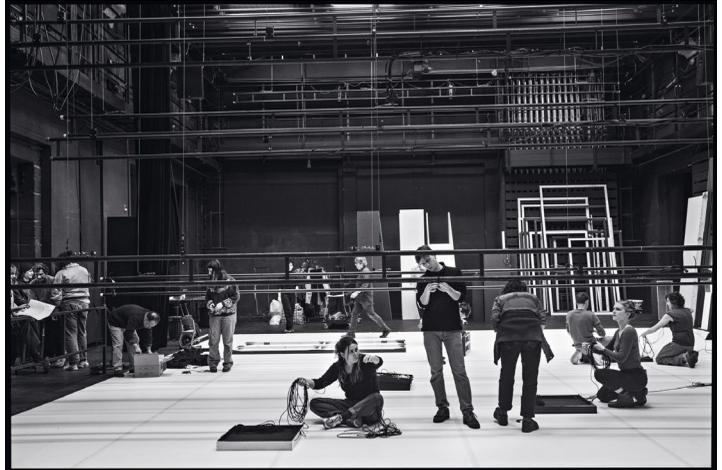
PAR PETER AVONDO  
TOUTES LES PHOTOS DE RÉPÉTITIONS QUI ILLUSTRÉNT CE DOSSIER  
SONT DE JEAN-LOUIS FERNANDEZ

# Bâtir un *Monde nouveau*

## LES ROUAGES DE LA MACHINE

**D'**abord la surprise, l'étonnement, puis l'excitation, folle, à l'idée de suivre le processus de fabrication de la prochaine création de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Ensuite le doute, les questionnements. Je sais que je m'apprête à mettre les pieds dans un espace dont je n'ai pas encore tout à fait mesuré l'ampleur. Il y aura matière à et matières de... trop, peut-être ? Que faire, dans quelques mois, de tout ce matériau que je vais glaner ici et là au gré des répétitions ? Cette plongée dans l'inconnu m'attire comme un vertige. Autour du duo auteur/metteuse en scène fourmillent déjà toutes les personnes qui œuvrent à faire de ce projet une réalité, et toutes celles qui font que le théâtre, comme lieu, vit jour après jour.

Depuis plus de trois ans, je connais le Théâtre des 13 vents autant qu'il me connaît. Pourtant il existe encore toute une part de cette entité qui m'échappe. Là, alors que va bientôt prendre vie, sous mes yeux, la prochaine production du CDN de Montpellier, je l'approche comme on rencontre un inconnu. Derrière ces murs, encore caché au regard du public, le théâtre va se construire, et c'est détaché de tout *a priori* que je veux m'y plonger. Oui, le travail mené par Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, comme artistes autant que dans leur direction de structure, résonne fortement avec mes sensibilités. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. *Monde nouveau* existera bien assez tôt dans sa forme publique. En attendant, l'heure est à la recherche des rouages qui, une fois assemblés, constitueront la machine théâtrale.



Les premières fois que Nathalie Garraud et Olivier Saccomano m'évoquent leur nouveau travail en cours, *Institut Ophélie* est en plein succès. De leur propre aveu, cette pièce reste à ce jour celle qui a reçu le meilleur accueil, celle aussi qui a enfin donné à leur travail un écho important auprès de la profession et du public. Pourtant une autre réflexion est déjà à l'œuvre, à l'abri de toute forme de satisfaction du travail comme un accomplissement. Il faut dire que cette satisfaction est rare : il faut des semaines, des mois, des années et un nombre indéterminable de représentations, pour qu'une pièce se rencontre elle-même. Et quand bien même, une pièce ne reste pas figée, c'est chose impossible : le spectacle est vivant. Toute création reste en travail, de son premier souffle à l'ultime représentation. Et si je ne peux souhaiter, à *Monde nouveau*, qu'une vie longue modelée au gré des dates qui l'attendent, c'est donc à partir de ce premier souffle, de ce premier pas, de ce premier contact, qu'il fallait commencer. Même s'il est déjà tard, même si l'heure n'est déjà plus aux prémices de la réflexion.

Lorsque j'engage le suivi d'une création, quels qu'en soient la durée ou le degré d'implication, la réaction des artistes est souvent la même. Il s'agit non pas de défiance, comme on pourrait l'attendre au regard d'un projet encore fragile ou dont on veut garder le secret. Il s'agit plutôt d'une inconscience de ce que l'acte artistique, le geste de création, porte d'intérêt : pas seulement à destination des éventuels lecteurs qui prendront connaissance de ces quelques lignes, mais à l'égard d'une certaine histoire présente de ce que produit le spectacle vivant. On a souvent tendance à regarder derrière nous ce que les artistes ont pu laisser comme traces. Cela ne nous rend pas pour autant conscients du rôle que nous sommes en train de jouer dans notre contemporanéité. Quand, lors de mes premières immersions dans les répétitions de *Monde nouveau*, Nathalie Garraud pensait peu intéressant d'assister à certaines étapes du travail, elle ne se doutait pas qu'en réalité elle entendait me priver de l'essentiel : l'invisible.



## Entrer dans *la machine*

SEPTEMBRE 2024

**D**epuis les premiers mots échangés avec Olivier Saccomano et Nathalie Garraud à propos de *Monde nouveau*, le projet s'est confronté à des dizaines de voies possibles. Quelques sessions de travail ont déjà eu lieu. De multiples recherches menées çà et là ont tracé une première ligne de ce vers quoi tendrait le nouveau cycle de travail. Partant du constat d'un monde sous le joug de la précarité, de l'angoisse et de la montée du fascisme, le tout étroitement lié au néolibéralisme devenu norme sociale, il s'agissait de trouver comment interroger cette (dés)humanité.

En est née une machine, construite sur la base de standards et de processus dans lesquels il s'agirait d'entrer et desquels il s'agirait de ne pas sortir. Puis l'heure vint d'un premier geste d'écriture, inspiré de la fugue, en cinq mouvements qui devraient faire émerger de la foule quelques paroles plus audibles que d'autres. Plus tard s'imposait la question du dispositif qui accueillerait cette parole et lui donnerait écho. Là, bien que rien ne soit définitif, les cadres furent posés, les lignes de fuite identifiées, les logiques algorithmiques envisagées. De la sorte, le travail du document comme témoin d'un système en place depuis quarante ans commençait à rejoindre la nécessité de faire théâtre. *Monde nouveau* se plaçait dès lors dans le sillon de *Kafka, pour une littérature mineure* de Gilles Deleuze et Félix Guattari.

Depuis ces premiers mots, il y a eu aussi la dissolution de l'Assemblée Nationale, les législatives organisées dans l'urgence et la menace plus forte que jamais d'un retour du fascisme décomplexé au pouvoir dans les institutions françaises. C'est fou comme parfois ouvrir les yeux sur le monde suffit à en révéler la cruauté. Il y a eu les guerres qui firent soudain rage en Ukraine ou à Gaza. Il y a eu l'effroi des premiers jours et l'oubli dans le silence les mois suivants. Moins on écoute l'écho des bombes, plus elles répandent la douleur, la souffrance et la mort. Il y a eu le retour de Trump dans la course à la Maison Blanche. L'histoire nous apprendra qu'elle lui fut victorieuse. Il y a eu, surtout, un vertige immense, qui soudain rendait ce *Monde nouveau* si réel, si probable. C'est encore pris dans ce vertige que s'engage une nouvelle session de travail, la première à laquelle j'assiste, en septembre 2024.



Dans le dispositif qui servira à la recherche, le plateau est envahi de cadres gris, de différentes tailles. Certains sont posés au sol, d'autres sont suspendus. Leurs emplacements créent en réalité des lignes parallèles que les corps vont devoir emprunter sans chercher, dans un premier temps, de rapport spécifique à l'espace. Il s'agit avant tout de se conformer à une mécanique : parcourir la ligne 7 (la plus éloignée), puis la 6, la 5... jusqu'à la ligne 1, surtout suivre des lignes droites sans jamais franchir les diagonales. Pour poser le postulat d'une machine qui nous écrase autant qu'on l'alimente, cette machine doit pré-exister.

Ce n'est qu'après, à force de tentatives, d'échecs ou de bonnes surprises, qu'il s'agira de prendre conscience de la logique de la machine et qu'il deviendra possible de sortir du cadre, de le regarder, de le considérer. De ces « marches neutres » – c'est le nom qui leur sera donné – doivent aussi émerger des (dé)marches particulières dont pourront s'inspirer les prochaines étapes de travail. Car si de premiers textes servent à cet instant de support de recherche, ceux-ci n'ont alors rien d'immuable. Ils accompagnent une approche par l'improvisation – elle-même motivée par les enjeux de création –, tendant à esquisser des types de personnages et des formes de langage spécifiques qui feront l'identité même de la pièce.

Les hypothèses se multiplient, d'autant que tous les corps de métiers tentent d'avancer ensemble vers une destination qui leur est, pour l'heure, inconnue. De propositions en réflexions, chaque personne impliquée se met en posture de recherche au service global de la création. Derrière les consoles de régie, le son sculpte les sessions d'improvisation quand la lumière s'emploie à trouver des esthétiques. Au plateau, les décors et accessoires apparaissent, disparaissent, se transforment et se déplacent d'heure en heure pour arpenter de nouvelles pistes. Au cœur de cette dynamique, les interprètes sont eux-mêmes en quête de ce dont ils ont à s'emparer. Et bien que la machine échappe encore à tout le monde – metteuse en scène et auteur inclus –, les séances de travail déposent discrètement et inconsciemment les sédiments de ce *Monde nouveau* à venir.

Dans les esprits, la frustration est palpable à tous les niveaux. On pense toucher du doigt une réponse et ce sont dix nouvelles questions qui émergent. Quelque chose résiste indéniablement dans le passage de la théorie à la pratique, des enjeux au plateau. Mais avec un peu de recul – ou de hauteur –, on s'aperçoit sans mal que certains éléments essentiels ont d'ores et déjà été confirmés ici ou là. La nécessité de passer par la farce et l'artificialisation, en poussant les curseurs aux extrêmes, en fait partie, tout comme certains éléments de langage – des gestes, des expressions, des voix, des postures – qui deviendront bientôt matière à travailler davantage. Il s'agit par-dessus tout de ne fermer la porte à rien sous prétexte de penser avoir une solution. Douter permet souvent d'aller plus loin, même s'il est nécessaire, ensuite, de revenir légèrement sur ses pas.



## De *Kafka* à Alice DÉCEMBRE 2024

Les mois se suivent et apportent avec eux des vagues entières de violence, d'absurde, de mort, de guerre, d'emprise, d'intolérance et de haine. Depuis la dernière session de travail, un semblant de course s'est engagé entre *Monde nouveau* et ceux dont il voudrait se faire la caricature. D'un jour à l'autre, le sujet et son miroir semblent s'observer pour rivaliser de surenchère. À une différence près : la création de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano cherche à se saisir de la farce dans toute sa cruauté, quand le vrai monde en fait sa doctrine au premier degré. Que peut alors le théâtre, ainsi talonné par la réalité ? Une chose est sûre : se cramponner au réel est le meilleur moyen de perdre pied et d'y laisser son art. La prise de distance apparaît essentielle. Or en termes de recul et de détachement de la réalité, il est un auteur qui s'y connaît relativement bien : Lewis Carroll.

Pour cette nouvelle session de travail, c'est donc à la figure d'Alice qu'ont choisi de se rattacher Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Le *Kafka* de Deleuze et Guattari n'a pas été mis au rebut, il plane toujours quelque part, mais il est trop tôt pour le reconvoquer frontalement. L'hypothèse envisagée est cette fois celle d'une machine qui, confrontée à la candeur et à la curiosité d'Alice, ne tiendrait pas de l'évidence pour qui y est étranger. Ainsi il s'agit moins d'approcher la création par son dispositif que par son essence. Pour ce faire, *exit* les éléments trop concrets, au profit d'une matière moins identifiable ouvrant sur l'interprétation qui interroge plutôt que de répondre. La méthode évolue en traçant des pistes de réflexion inédites. Mais si Nathalie Garraud a la sensation de repartir de zéro, c'est bien sur les couches rémanentes des précédentes sessions que se poseront les fruits des séances à venir.

Dans l'appréhension du plateau, de nouvelles directives viennent également donner une lecture repensée de l'espace. Les contraintes strictes qui faisaient précédemment loi appartiennent au passé, du moins temporairement. C'est désormais dans la flexibilité et l'ouverture qu'il convient de chercher des solutions, dans une tentative de se protéger des certitudes. Et pour cause, celles-ci se trouvent ébranlées à bien des niveaux. La scénographie évolue au jour le jour au gré des hypothèses, les rapports entre les personnages se précisent d'un côté autant qu'ils se délitent de l'autre, et les images qui s'imposent comme les plus pertinentes s'avèrent insaisissables tant elles sont souvent le fruit d'un heureux hasard.



D'une improvisation à une autre, une difficulté semble être particulièrement à l'origine de cette résistance : celle d'une rencontre qui ne se fait pas encore entre le texte et la pièce à venir. Initialement pensée comme de grands blocs à une voix, la matière textuelle joue presque à contre-courant de la machine. Les différents langages – ceux du corps, du dispositif et de la parole – avancent ainsi sur des voies parallèles qui peinent à se croiser de façon pérenne. Alors les tirades sont découpées, tricotées, confrontées, superposées, instituant un nouveau rythme et une nouvelle méthode d'approche. La sensation d'inconfort, provoquée par une recherche qui n'aboutit pas, ne disparaît certes pas totalement. Mais ce regard neuf apporte un certain optimisme.

## Comprendre *Alice*

FÉVRIER 2025

À sa lueur, des révélations et des confirmations se manifestent. Certains rapports se précisent, entre les personnages eux-mêmes ou dans l'espace qu'ils occupent. Des images et des concepts que l'on cherchait à toucher du doigt depuis longtemps se révèlent enfin. Et l'hypothèse Alice met en lumière une certaine justesse, ouvrant sur des perspectives à approfondir à l'occasion d'une prochaine session de répétitions. Pour l'heure, la question des enjeux est venue remplacer celle du dispositif théâtral au centre des considérations. Au cours de ces deux semaines de travail, ce sont précisément ces enjeux qui agissent comme un repère. C'est en résonance avec eux que tout converge pour donner ton et sens à *Monde nouveau*.



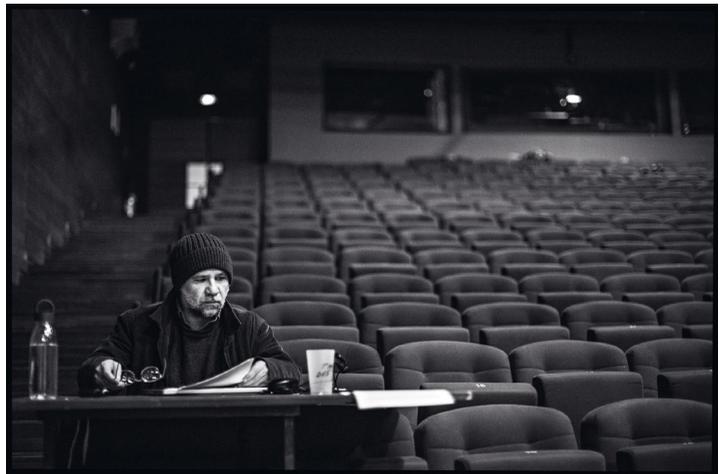
La première chose qui s'impose à moi lors de chaque nouvelle journée de répétitions, c'est nécessairement ce qui est le plus visible : la scénographie. À elle seule, elle pourrait raconter toutes les étapes de la création, au cours des sessions au plateau autant que dans les périodes qui les séparent. À travers elle et ses changements jusqu'aux plus minimes, c'est tout un schéma de réflexion artistique qui se dessine, comme un espace de projection sensible aux doutes et aux fantasmes. Ainsi le plateau de *Monde nouveau* s'est-il peu à peu transformé, délaissant progressivement les teintes de gris – peut-être dégorgées d'*Institut Ophélie* ? – au profit de toujours plus de clarté. C'est la manifestation d'une société aseptisée, normalisée, codifiée et aux apparences faussement joyeuses, à partir de laquelle se développe la dramaturgie.

S'il est vrai que, pour de multiples raisons, aucune session ne peut ressembler à une autre, celle-ci est abordée avec une énergie jusqu'alors inconnue. Tout juste revenus de Lyon, où ils travaillent en parallèle à la confection de *Monde grand* avec les élèves de l'ENSATT, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano voient s'entremêler deux projets qui se trouvent ici dans une rare proximité. Des liens se tissent et des portes s'ouvrent de l'un à l'autre, d'autant qu'il s'agit d'enchaîner les deux séquences de travail sans interruption. Pourtant il est primordial de recentrer l'attention autour d'une pièce à la fois.

En l'occurrence, *Monde nouveau* a connu quelques évolutions depuis sa dernière confrontation au plateau. La figure d'Alice est devenue un pivot autour duquel le texte provisoire prend une nouvelle forme. À la faveur des tentatives improvisées de la dernière session, les blocs sont désormais structurellement fragmentés. Non sans humour, Olivier Saccomano reconnaît que la tâche est de fait plus compliquée pour les acteurs et actrices. Mais la nouvelle dynamique ainsi créée en réplique des uns et des autres apporte aussi sécurité et stabilité dans la poursuite des improvisations de recherche. Et pour cause, à mesure que se dévoilent les hypothèses, la nécessité du texte comme socle de travail se fait de plus en plus évidente.

Quelques certitudes – encore fragiles – finissent par poindre ici ou là, tandis qu'un nouveau rythme s'enclenche. Le rôle d'Alice s'affirme comme une anomalie dans la machine, venue perturber son bon fonctionnement. Autour d'elle et à travers elle, c'est l'algorithme entier qui doit apprendre à se réadapter en effaçant la menace que représente ce corps étranger, cet esprit qui doute du bien fondé du système qu'elle vient de pénétrer. Cela tient presque du hasard, mais cette Alice n'a ni la peau blanche, ni les cheveux raides qu'arborent tous les autres. Bientôt elle fera le ménage sur le plateau qu'arpenteront celles et ceux qui y ont un rôle à jouer : celui de l'intégrer ou de l'exclure, tout pour ne pas gripper les engrenages.

À l'image d'Alice, passée de l'hypothèse à sa confirmation – relative à bien des égards –, d'autres aspects de la recherche semblent également se faire plus concrets. Alors que les sessions précédentes étaient notamment marquées par la quête d'une artificialisation poussée à l'extrême dans les gestes, les corps et les voix, c'est désormais la marche inverse qui s'engage. Pour autant, il ne s'agit pas de balayer le travail passé d'un revers de main. Au contraire, c'est sur la base de cette matière que Nathalie Garraud entend proposer aux acteurs et actrices une nouvelle approche du jeu. Revenir aux affects et à la fluidité, c'est aussi chercher à faire opérer la justesse et l'équilibre de la farce, entre le réel et sa caricature.



## Les yeux du **monstre**

**A** la fin de chaque session, l'équipe artistique s'adonne à un rituel essentiel au processus de création : le monstre. En guise de dernière séance, une forme issue des deux semaines de travail est alors présentée à un public restreint, notamment composé d'artistes complices et des équipes du Théâtre des 13 vents. Cette occasion n'a pas pour vocation de montrer ce à quoi pourrait ressembler la pièce à terme – il faudrait pour cela en avoir une idée –, mais d'observer, dans sa globalité, un état du travail à l'instant T. De cette première distance prise avec la session de répétitions, ressortent les incertitudes et les possibles qui viendront alimenter la poursuite de la réflexion jusqu'à la session suivante.

C'est précisément sur un monstre – et sous l'objectif de Jean-Louis Fernandez, dont les photos prises au fil des étapes illustrent ce dossier – que s'arrête cette première partie consacrée à la création de *Monde nouveau*. De nouvelles pistes ont déjà surgi et devront être mises à l'épreuve de l'écriture, puis du plateau et ainsi de suite. Car plus les images et les enjeux donnent l'impression de se préciser, plus ils semblent inaccessibles. Pourtant, quelque chose est bel et bien en train de prendre forme, strate par strate. Il ne restera peut-être rien, bientôt, de ce dont vous venez de lire le récit, ou bien cela aura une autre forme. Mais que cette éphémérité ne vous effraie pas. Sans elle et sans le temps nécessaire à son existence, il reste la certitude que ce *Monde nouveau* prendrait un tout autre visage.

**À suivre...**

**C**es pages consacrées à la création de *Monde nouveau* sont aussi l'occasion de rappeler que le spectacle vivant ne peut exister sans l'implication des personnes qui y travaillent, de près ou de loin, avec passion et conviction. C'est pourquoi je tiens à remercier l'ensemble des équipes administratives, techniques et artistiques pour leur accueil et leur confiance, dans le cadre de ce projet comme le reste de l'année.

### Générique *Monde nouveau*

Mise en scène, dramaturgie, scénographie : Nathalie Garraud | Texte et dramaturgie : Olivier Saccomano | Acteur-ice-s : Florian Onnéin, Conchita Paz, Lorie-Joy Ramanaïdou, Charly Totterwitz (Troupe Associée au Théâtre des 13 vents) et Eléna Doratiotto, Mitsou Doudeau, Jules Puibaraud / Cédric Michel (en alternance) | Costumes : Sarah Leterrier | lumières : Sarah Marcotte | Collaboration scénographique et plateau : Marie Bonnemaïson | création son : Serge Monségu et Pablo Da Silva | Assistanat à la mise en scène : Romane Guillaume | Régie générale : Nicolas Castanier | Chef atelier décors du Théâtre des 13 vents : Christophe Corsini | Cheffe atelier costumes du Théâtre des 13 vents : Marie Delphin | Production : Jessica Delaunay, Mathilde Bonamy, Enora Desaphy

Printemps des Comédiens  
Théâtre des 13 vents (Montpellier)  
30 mai au 7 juin 2025

Scène nationale d'Albi-Tarn  
19 et 20 novembre 2025

L'Empreinte - Scène nationale Brive-Tulle  
25 et 26 novembre 2025

Malakoff scène nationale - Théâtre 71  
11 et 12 décembre 2025

Les Quinconces et L'Espal (Le Mans)  
16 et 17 décembre 2025

T2G - Théâtre de Gennevilliers  
5 au 14 février 2026

Le Manège (Maubeuge)  
13 mars 2026

La Comédie de Béthune  
17 au 19 mars 2026

Les Célestins, Théâtre de Lyon  
25 au 28 mars 2026

Théâtre Joliette / Le Zef (Marseille)  
31 mars au 3 avril 2026

Le Cratère (Alès)  
14 avril 2026

Théâtre Molière Sète  
16 avril 2026

## Montpellier | Jean Varela, directeur du Printemps des Comédiens : « Le Printemps s'impose cette année comme un festival d'engagement »

13 Mai 2025 | Hérault, Les interviews, Spectacles vivants, Théâtre



**Du 30 mai au 13 juin, le Printemps des Comédiens jouera sa 39<sup>e</sup> édition sur un ton qui se veut engagé et festif. Jean Varela, directeur artistique de la Cité européenne du théâtre, entité créée suite à l'union du Printemps des Comédiens et de l'établissement public du Domaine d'O, revient sur cette édition de transition, qui conserve son ambition internationale.**

### **Quelle identité se dégage de la programmation cette année ?**

Le Printemps des Comédiens s'impose cette année comme un festival d'engagement. Il s'ouvrira sur le spectacle musical d'Alain Platel, *Coup Fatal* composé par Fabrizio Cassol qui se promet d'être festif et porteur d'espérance. Les créations de cette édition sont marquées d'un esprit de résistance, d'empathie, de fraternité, que l'on retrouve également dans nos deux propositions de cirque : *Hourvari* de la compagnie Rasposo et *Décrochez-moi ça* de la compagnie Bêtes de Foire. Il ne faut pas oublier le *Banquet républicain*, mis en scène par Julien Bouffier qui va corroborer le théâtre de service public et les idéaux républicains dans le cadre de la Maison de la Culture provisoire (M.A.C. PRO) qui se tiendra au Hangar Théâtre dans une ambiance festive. Ce lieu proposera entre autres la création de Jean-Baptiste Tur, *De lumière*, qui interrogera notre rapport aux fêtes populaires que sont les férias, ou encore les propositions du Warm Up, annoncées en temps voulu.



**" Il ne faut pas abandonner les femmes aux petits plateaux, mais leur donner les moyens de déployer leur art dans de grands espaces. "**

Jean Varela

**On retrouve effectivement cette année des spectacles engagés notamment sur la question du féminisme, que ce soit dans *La guerre n'a pas un visage de femme*, dans *Centroamérica* ou dans *Sexual Theatre*...**

Oui, il y a effectivement cette réflexion sur la place de la femme dans la société. On retrouve notamment la création de Julie Deliquet sur grand plateau, témoignage extraordinaire sur les femmes combattantes durant l'Union soviétique. Il y a aussi Lou Chauvain avec *Sous les paupières*, metteuse en scène très singulière qu'il faut suivre et que l'on accompagne depuis plusieurs années. Vous l'avez dit, on retrouve *Centroamérica* de Luisa Pardo, ou encore *Les bijoux de pacotille* de Pauline Bureau. Ce Printemps est vraiment une invitation faite aux femmes. Il ne faut pas les abandonner aux petits plateaux, mais leur donner les moyens de déployer leur art dans de grands espaces. Ce processus prend du temps, mais c'est un mouvement entamé depuis plusieurs années et que l'on va poursuivre sur les saisons suivantes.



*Centroamérica* – © Ulises Ávila

**Musée Duras de Julien Gosselin explore l'œuvre de Marguerite Duras sur le temps long, plus de dix heures de performance, que pouvons-nous attendre de cette création ?**

Julien Gosselin nous plonge là dans un format de dix heures, avec des sessions de deux heures, qui explorent dans un art total l'œuvre de Marguerite Duras. On peut rentrer, sortir, rester le temps que l'on veut dans un théâtre Jean-Claude Carrière complètement remodelé pour l'occasion. C'est vraiment ce sentiment qu'on rentre en festival, que le temps de la vie quotidienne est suspendu, laissé au portail du Domaine d'O. Dans un moment où les spectateurs sont peut-être un peu formatés par la durée des séries qu'ils peuvent regarder, tout à coup offrir une œuvre océan comme celle-ci requestionne notre rapport au temps et à l'art.

**De nombreux partenariats internationaux sont aussi au programme, pouvez-vous dire un mot sur la première française inédite de *Faustus in Africa!* ?**

Il s'agit de la recréation d'un spectacle mythique qui voit deux forces artistiques majeures se retrouver, la Handspring Puppet Company, l'une des plus grandes compagnies de marionnettes au monde, et William Kentridge, à la fois vidéaste, metteur en scène et plasticien. Ce spectacle sera l'occasion pour certains de découvrir l'art majeur de la marionnette, qui permet toutes sortes de liberté : d'être à la fois dans le discours politique, dans le subversif, dans l'humour, dans la poésie.

”

**"Offrir une œuvre océan comme celle-ci requestionne notre rapport au temps et à l'art."**

Jean Varela



*Faustus in Africa!* – © Fiona MacPherson

## **Cette année, le festival ne se clôture pas sur la traditionnelle Fête de la musique, y'a t-il une raison particulière à cela ?**

Cette année est une année de transition au Domaine d'O qui voit la création de cette Cité Européenne du théâtre par l'union du Printemps des Comédiens et de l'établissement public géré par le Domaine d'O. Cela nous a demandé certains ajustements : c'est une très lourde fusion administrative et financière. Nous avons dû opérer certains choix, notamment celui d'annuler la Fête de la Musique, mais le festival garde toute son ambition.

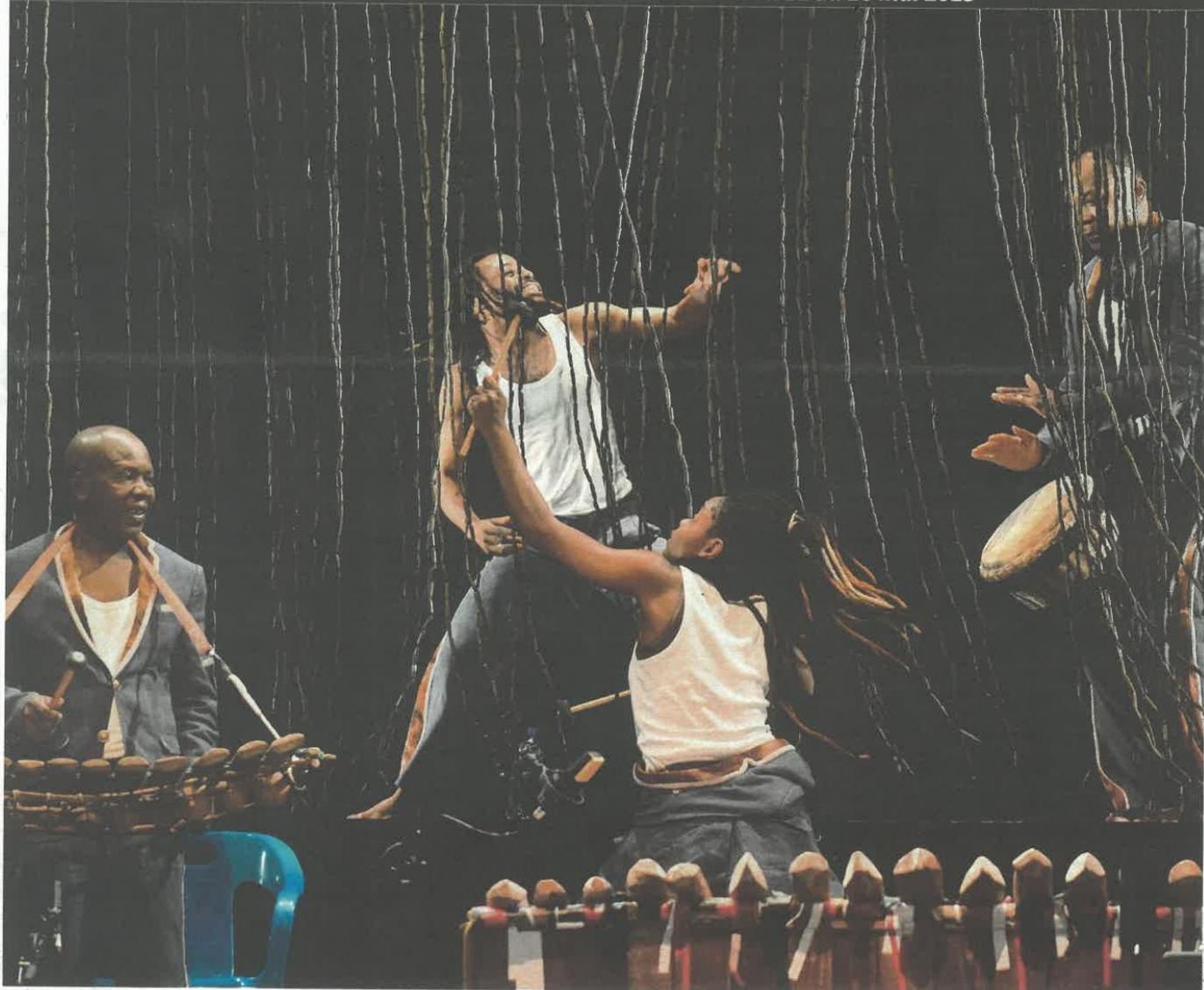
**Recueilli par Eva Gosselin et Laura Julien**

### **Tous les spectacles**

- Les 30, 31 mai, 1<sup>er</sup> juin : **Coup Fatal**, par le chorégraphe Alain Platel, le saxophoniste Fabrizio Cassol, et le guitariste et chef d'orchestre Rodriguez Vangama.
- Les 30, 31 mai, 1<sup>er</sup> juin : **La guerre n'a pas un visage de femme**, d'après Svetlana Alexievitch, mise en scène Julie Deliquet.
- Les 30, 31 mai, 1<sup>er</sup>, 5, 6, 7 juin : **Monde nouveau**, de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano.
- Les 30, 31 mai, 1<sup>er</sup>, 3, 4, 5, 6, 7, 8 juin : **Décrochez-moi-ça**, par Bêtes de foire.
- Les 3 et 4 juin : **Sous les paupières**, Lou Chauvain.
- Les 4, 5, 6, 7 juin : **Chicane à l'horizon**, Martin Jouan et le collectif du CADC Balthazar.
- Les 5 et 6 juin : **Centroamérica**, Luisa Pardo et Lázaro Gabino Rodríguez.
- Les 5, 6, 7 juin : **Faustus in Africa!** William Kentridge et la Handspring Puppet Company.
- Les 6, 7, 8 juin : **De lumière**, de Azily Tanneau, mise en scène de Jean-Baptiste Tur.
- Les 7 et 8 juin : **Musée Duras**, d'après Marguerite Duras, mise en scène Julien Gosselin.
- Les 7, 8, 9 juin : **Les Chants du cygne**, Brigitte Négro et Caroline Cano.
- Les 7, 8, 11, 12, 13 juin : **Hourvari**, Marie Molliens.
- Les 7 et 8 juin, au Domaine d'O et les 3, 4, 5, 6 juin en tournée dans la métropole : **Molière et ses masques**, Simon Falguières.
- Les 8, 10, 11 juin : **Sexual Theatre, a feminist reading of classics.**
- 10 juin : Printemps des Collégiens
- Les 10, 11 juin : **La Nuit pour voir**, Quentin Vigier, d'après les textes d'Anne Dufourmantelle.
- Les 11, 12 juin : **Les bijoux de pacotille** de Céline Milliat-Baumgartner, mise en scène Pauline Bureau.

# la Gazette des Sorties

LE GUIDE CULTURE DE MONTPELLIER - n° 1927 - Du 22 au 28 mai 2025



**Kinshasa baroque.** Créé en 2010, *Coup fatal* est le fruit de l'imagination de quatre artistes : le chorégraphe Alain Platel, le compositeur Fabrizio Cassol, le contre-ténor Serge Kakudji et le guitariste Rodriguez Vangama. Monté à nouveau en 2025, le spectacle lance le Printemps des comédiens, qui se déroule du 30 mai au 13 juin au domaine d'O et autres lieux. Dans cette pièce, les musiciens, venus en majorité de République démocratique du Congo, s'emparent du répertoire baroque européen (Bach, Haendel, Monteverdi), tandis que danseurs.euses et sapeurs (dandys) de Kinshasa investissent la scène. À voir ! Du 30 mai au 1<sup>er</sup> juin à 22h au domaine d'O, 178 rue de la Carriérasse à Montpellier. [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com). Entrée : 9 € à 40 €.

# rendez-vous Culture

Spécial Printemps des comédiens



SIMON GOSSELIN

## 1 Visiter l'œuvre de Marguerite Duras

**THÉÂTRE.** Bienvenue dans l'œuvre de Duras, la visite peut commencer. Le metteur en scène Julien Gosselin a imaginé un *Musée Duras*, où le public peut librement entrer, lors de quatre performances de 2h consacrées à l'autrice française Marguerite Duras (1914-1996). D'abord pensé comme un exercice avec les étudiant-es du Conservatoire de Paris, le projet est devenu un spectacle, "pour entrer dans sa langue, ses contradictions, ses obsessions, son univers", explique Julien Gosselin, également directeur du théâtre de l'Odéon à Paris. "Duras, on l'adore ou on la lâche. Elle est revenue très fort dans mon esprit ces dernières années et j'ai voulu présenter son œuvre sous forme de rétrospective." Pièces, romans, textes sur le théâtre et la peinture... Onze formes sont proposées au total les 7 et 8 juin, via le théâtre, la vidéo ou la musique live.

Cécile Guyez

Les 7 et 8 juin à 10h, 14h, 16h10 et 18h au domaine d'O à Montpellier. [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com). Entrée : 20 €. Pass intégral : 65 €.

## 2 Le retour du mythe de Faust

**THÉÂTRE.** C'est une première en France et elle se tient au Printemps des comédiens. Du 5 au 7 juin, l'Opéra-Comédie accueille *Faustus in Africa* ! de l'artiste sud-africain William Kentridge (à gauche sur la photo), par la Handspring Puppet Compagny. Créée en 1995, la pièce, qui mêle théâtre, manipulation de marionnettes, vidéo et dessins, reprenait le mythe de Faust pour le plonger dans l'Apartheid en Afrique du Sud. Le personnage pillait le pays, par soif de richesse et de pouvoir, quitte à pactiser avec le diable. Trente ans

plus tard, William Kentridge monte à nouveau l'œuvre pour dénoncer cette fois-ci les courants dominants de la politique actuelle dans son pays, mais aussi de la politique à l'échelle mondiale. Un spectacle d'art total, dans une version que son auteur a actualisée et qui résonne avec l'actualité.

c.g.

Les 5 et 6 juin à 20h et le 7 juin à 17h à l'Opéra-Comédie à Montpellier. [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com). Entrée : 9 € à 40 €.



FRANCA MCFRISON



PASCAL FOURNIER

## 3 Parcours de combattantes

**THÉÂTRE.** En 1983, la journaliste et écrivaine biélorusse Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature en 2015, publie un essai documentaire intitulé *La guerre n'a pas un visage de femme*. Le livre compile les témoignages de centaines de femmes russes engagées pour combattre les armées hitlériennes en 1941. Plus de quarante ans plus tard, la metteuse en scène Julie Deliquet, formée au conservatoire de Montpellier, ouvre le Printemps des comédiens avec une création d'après l'œuvre de l'autrice biélorusse. "Le livre traite d'une deuxième guerre : celle de l'oubli et de l'invisibilisation de ces femmes après la fin du conflit, celles dont on ne parle pas dans les livres d'histoire", explique Julie Deliquet, pour qui la lecture du bouquin a été "un choc total". Sur scène, neuf comédiennes, des anciennes combattantes, racontent leur parcours de vie, tandis qu'une dixième interprète, qui joue le rôle de la journaliste, recueille leur témoignage. Dans la mise en scène orchestrée par Julie Deliquet, les femmes dialoguent ensemble. "Elles vont débattre, se redonner vie, prendre la parole", souligne-t-elle. "C'est une œuvre mémorielle, qui sonne la fin de 30 ans de mutisme."

Caroline Couffinal

Les 30, 31 mai à 19h et 1er juin à 17h au théâtre Jean-Claude-Carrière au Domaine d'O à Montpellier. [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com). Entrée : 9 € à 30 €.

## 4 Le Montpelliérain David Ayala de retour sur scène

**THÉÂTRE.** On ira, *Miséricorde, D'argent et de sang...* Ces deux dernières années, le comédien montpelliérain David Ayala s'affiche sur grand et petit écran avec succès. Formé au conservatoire de Montpellier puis aux ateliers du Hangar théâtre, fondateur de la compagnie La Nuit Remue, il signe son retour sur les planches dans *De la lumière*, à voir du 6 au 8 juin. L'histoire d'un jeune artiste qui veut faire carrière à Paris, mais stoppe tout quand son père, torero, décède. "Cette pièce est avant tout sur les gens du Sud, ce que je suis et ce qu'est aussi son auteur, Jean-Baptiste Tur, dont la compagnie du Cerf bleu réside à Béziers", explique David Ayala. "C'est un objet artistique très particulier, qui évoque les thèmes de la mort, de la tauromachie, de la jeunesse..." Entre fiction et documentaire, *De la lumière* réunit au plateau David Ayala et deux musiciens, Thomas Delpérié et Pierre Borel, dans une mise en scène épurée. L'occasion pour le comédien de retrouver "un rapport irremplaçable avec le public".

c.g.

Du 6 au 8 juin à 19h au Hangar Théâtre, 3 rue Nozèran à Montpellier. [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com). Entrée : 9 € à 25 €.

## 5 La nouvelle création de la troupe des 13 Vents

**THÉÂTRE.** Un plongeon dans l'ère numérique. Avec *Monde nouveau*, présentée pour la première fois au Printemps des comédiens, le duo à la tête des 13 Vents, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, investit le plateau pour explorer les mécanismes du néo libéralisme, en utilisant des outils rudimentaires du théâtre : cadres de bois actionnés par des cordes, plateau épuré, changement de costumes à vue... Une pièce "comme une fantaisie sur l'espèce humaine prise dans le mouvement et les outils de son temps et par les injonctions qui en découlent", explique Olivier Saccomano, qui a composé le texte, tandis que Nathalie Garraud orchestre la mise en scène. Le tout servi avec une pointe d'humour. À ne pas rater.

C.G.

Les 30 et 31 mai, les 6 et 7 juin à 20h, le 1<sup>er</sup> juin à 17h et le 5 juin à 19h au théâtre des 13 Vents, domaine de Grammont à Montpellier. [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com). Entrée : 8 € à 25 €.

## 6 De la performance haut niveau pour un sentiment de liberté

**CIRQUE.** Un retour à l'essence du cirque, avec la prise de risque et la mise en danger du corps du circassien. Tel le cœur de la nouvelle création sous chapiteau *Houvari*, signée Marie Molliens à la tête de la compagnie Rasposo, et présentée les 7 et 8 puis du 11 au 13 juin à Grabels. "Dans ce nouveau cycle, on revient à la performance haut niveau, c'est très spectaculaire pour le public", souligne la metteuse en scène, également fildefériste et voltigeuse. Dix artistes, dont deux enfants, évoluent au plateau pour aborder les notions de liberté et de libre arbitre. Cette création s'inspire de Pinocchio, du rapport à l'apprentissage et à l'éducation, et interroge les limites entre obéissance et désobéissance. "L'idée est de montrer comment on laisse désobéir son enfant pour qu'il apprenne et s'affranchisse du sentiment de manipulation de masse."

Valérie Suïro



RYO CHII

Les 7 et 8 et du 11 au 13 juin à 20h30 au complexe sportif de l'Avy à Grabels. Réservation : [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com). Entrée : 9 € à 25 €.

## 7 Une création coup de poing et acrobatique de Balthazar



PATRICK DAVIGNON

**CIRQUE.** Ils sont vingt-six stagiaires du centre de formation des arts du cirque Balthazar (Montpellier) à entrer en piste pour dénoncer "la baisse de financement de la Région". Du 4 au 7 juin au Domaine d'O à Montpellier, ils présentent *Chicane à l'horizon*, sous la direction artistique et la mise en piste de Martin Jouan. "C'est une création coup de poing face à la culture en danger", précise ce dernier. "En référence à la chicane, nous sommes partis du fait que la société prend un virage avec des priorités différentes, en termes de financements et de reconnaissance vis-à-vis de la culture. Nous avons mené une réflexion sur les enjeux des arts du cirque et les solutions à trouver pour continuer à les faire vivre." Entre acrobaties, numéros aériens, jonglage ou encore roue Cyr, les jeunes artistes mettent leurs prouesses techniques au service d'un propos revendicateur.

V.S.

Du 4 au 7 juin à 20h30 au Domaine d'O, 178 rue de la Carrières à Montpellier. Réservation : [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com) ou 04 67 63 66 67. Entrée : 9 € à 16 €.

## ALL STARS

- **Waly Dia**, humoriste passé par France Inter, revient avec son seul en scène *Une heure à tuer*, au Zénith Sud mercredi 22.
- **LaCrim**, rappeur franco-algérien, fait son retour au Dancing à Sète, vendredi 23.
- **Patrick Fiori** est en tournée avec son album *Le chant est libre*, au Zénith Sud samedi 24.

## ET AUSSI



L'ANRICK

La Montpelliéraine Maureen à l'Arena le 24 avec la Star Academy.

### MAUREEN EN TOURNÉE AVEC LA STAR ACADEMY

**Musiques.** Il y a à peine dix ans, elle se produisait au Jungle Pub à Montpellier ou dans des bars de La Grande-Motte. Aujourd'hui, elle s'apprête à fouler la scène de l'Arena. Maureen est de retour sur sa terre natale, samedi 24, en tournée avec ses camarades de la Star Academy. Après avoir été recalée au casting de The Voice en 2017, elle se consacre à des études de communication à Lyon puis Paris. Son diplôme en poche, elle retente sa chance mais cette fois pour intégrer le château de Dammarie-les-Lys. L'aventure "intense et passionnelle" commence le 12 octobre 2024 et dure presque deux mois. Et c'est grâce à ses camarades qui l'immunisent (selon la Star Academy), qu'elle obtient son ticket pour participer à la tournée. "C'est une deuxième aventure qui a commencé en février", confie-t-elle. "On apprend le processus d'une tournée et on découvre cette vie d'artiste dont on a toujours rêvé." Après le clap de fin en juin, la jeune artiste de 24 ans prendra son envol pour défendre son propre univers, à la croisée entre variété française, indie pop et soul.

V.S.

Samedi 24 à 20h à l'Arena, rue de la Foire Pérols. Réservation : [suddefrance-arena.com](http://suddefrance-arena.com). Tél. 04 67 17 69 69. Entrée : 52 € à 74 €.

### LES AUTRES RENDEZ-VOUS

• **Musiques à Saint-Jean-de-Védas.** 1<sup>re</sup> édition du Spring Break festival initié par le label de musique Kicking et déroulant une couleur punk-rock. Sont à l'affiche entre autres : Not Scientists, Les Sheriff, Vulgaires Machins et Krav Boca. Vendredi 23 et samedi 24 à 19h à Victoire 2. Tél. 04 67 47 91 00 ou [victoire2.com](http://victoire2.com).

• **Livres à Frontignan.** 28<sup>e</sup> édition du Firm (Festival international du roman noir), sur le thème "Black Romance" avec des dédicaces des 12 auteur·ices invité·es (Laurence Biberfeld, Joseph Incardona, Jérôme Leroy...), des rencontres, des performances dont le concert du rappeur Sameer Ahmad, des lectures insolites... Vendredi 23 et samedi 24 sur la place du Contr'Un.

• **Tango à l'Agora Cité internationale de la danse.** Le festival Tangosud, consacré au tango argentin, s'ouvre par une milonga avec la DJ Sandrine Anglade. Mardi 27 de 18h à 23h30. Tél. 06 17 26 05 65 ou [tangosud-montpellier.com](http://tangosud-montpellier.com).

• **Musiques à Courmontréal.** 1<sup>re</sup> édition du Doom Doom Fest, événement 100% électro et électro-pop, avec les DJs Sandii, Lucile Cordova, Tetriss Owl et Maeva Carter. Mercredi 28 de 18h à 1h à la Vigne du Parc. Tél. 04 67 85 00 11 ou page Facebook Doom Doom Fest.

## "Coup fatal" à l'amphithéâtre d'O pour la 39e édition de Printemps des comédiens : le coup de cœur assuré !



**Printemps des comédiens, Concerts - Spectacles, Musique, Culture et loisirs**

Publié le 22/05/2025 à 21:00

JÉRÉMY BERNÈDE

La recreation du génial concert chorégraphié imaginé par de Fabrizio Cassol, Alain Platel et Rodriguez Vangama va investir l'amphithéâtre d'O, du 30 mai au 1er juin, pour le 39e Printemps des comédiens, à Montpellier.

*"L'origine de Coup fatal ? Ouh là là ! Vous avez du temps devant vous ? Parce que c'est une très, très longue histoire !"* Le compositeur belge Fabrizio Cassol ne blague pas mais il sourit. Il n'aura d'ailleurs de cesse de sourire (même par téléphone on le voit !) à l'évocation du spectacle qu'il a cosigné avec le chorégraphe et metteur en scène belge Alain Platel et le guitariste congolais Rodriguez Vangama, et qui va faire l'événement en ouverture du **39e Printemps des comédiens**, du 30 mai au 1er juin. Et effectivement, ça remonte à loin et ça va profond.

Saxophoniste au sein du groupe (réputé) Aka Moon depuis un quart de siècle, Fabrizio Cassol est également un fidèle collaborateur d'Alain Platel. En 2009, il est ainsi de sa création, *Pitié !*, inspirée de La Passion selon saint Mathieu de Jean-Sébastien Bach pour laquelle ils ont choisi un jeune contre-ténor d'origine congolaise pour incarner Jésus : Serge Kakudji. *Pitié !* tourne beaucoup. Jusqu'en République démocratique du Congo (RDC) : la dernière a lieu à Kinshasa. Là, dans le cadre d'un échange avec le Théâtre royal flamand de Bruxelles, on propose au contre-ténor de donner un concert d'arias d'opéra avec des musiciens locaux de différentes sensibilités (traditionnel, rumba, jazz, pop...). Le remarquable guitariste Rodriguez Vangama est d'abord sollicité pour acclimater le répertoire baroque européen (Hændel, Vivaldi, Bach, Monteverdi, Gluck) à la culture musicale congolaise. Puis Fabrizio Cassol rejoint le projet pour en partager la direction musicale.

## Un processus organique

*"Ce qui est beau dans ce spectacle, c'est qu'il n'a pas été planifié, prémédité, avant demande de subventions etc., insiste Fabrizio Cassol. Il est né naturellement des envies et des hasards, et il s'est construit avec les uns et les autres au fil d'un lent et doux processus sur quatre ans."* Ainsi, est-ce en cours de route qu'Alain Platel rejoint le projet. *"Alain n'a jamais imposé quelque physicalité que ce soit mais il l'a libérée chez tous et chacun"*, se souvient le musicien qui, soudain grave, insiste : *"Il faut comprendre que Coup fatal est, depuis le début jusqu'à encore aujourd'hui, un espace de travail où l'on a essayé de dire "oui" à chaque proposition qui y a été formulée ; le challenge consistant à trouver l'endroit et le moment où tous ces "oui" allaient pouvoir trouver leur place."* Choisir l'enrichissement, toujours, de façon aussi systématique dit non seulement quelque chose du rapport au monde des créateurs de ce spectacle mais suggère aussi forcément le genre d'énergie qu'irradie celui-ci !

À sa création en 2014, la critique comme le grand public réservent un accueil triomphal à Coup fatal. L'album homonyme publié à la même époque sur le label Outhere en prolonge le plaisir, et permet d'en explorer inlassablement la singularité de la rencontre qu'il scelle entre la musique baroque et la musique congolaise. *"Ce qui a fasciné d'abord les musiciens congolais, ce sont les histoires que racontaient les opéras, se souvient Fabrizio Cassol. Cela parlait à une certaine réalité africaine. Ensuite, la fascination s'est portée sur la façon dont la musique baroque est construite, sachant qu'aucun instrumentiste dans le groupe ne lit la musique."*

## Affaire de contrepoint

Le compositeur entre dans le dur, si l'on peut dire : *"La particularité du baroque tient au contrepoint : des idées mélodiques distinctes s'y développent simultanément et s'y organisent par superposition. Cela n'existe pas dans la musique congolaise qui fonctionne avec un leader d'un côté et un orchestre de l'autre."* Dans *Coup fatal*, il n'est ainsi pas tant question d'un dialogue entre deux idiomes mais de l'invention d'un nouveau langage dépassant la somme des deux ou décalant leur fusion polyphonique. Une musique inouïe donc mais possédant sa cohérence singulière, et sa manière de joie profonde, c'est-à-dire enrichie de mélancolie.

La recreation de *Coup fatal* était désirée par les musiciens congolais, même si tous n'ont pas pu repiquer. Un nouveau contre-ténor, Coco Diaz, est au micro, un autre chanteur et percussionniste, Fredy Massamba, se distingue et surtout une femme, Jolie Ngemi, a rejoint la troupe. *"À l'époque, en RDC, il nous avait été impossible d'inclure de femme. Désormais elles peuvent s'affirmer autrement que comme choristes ou danseuses mais en faisant entendre leur voix personnelle, se réjouit Fabrizio Cassol. Avec les nouvelles artistes au sein du groupe, c'est un nouveau contrepoint que le spectacle propose ; un contrepoint de voix, de sons, de mouvements, de personnalités, d'émotions..."*

Depuis sa recreation en décembre à la Comédie de Genève, *Coup fatal* continue de bouger, tous et chacun souhaitant toujours affiner ou enrichir sa contribution, à la grande joie de ses initiateurs. *"Les musiciens ne veulent pas considérer ce spectacle comme un spectacle terminé. C'est un spectacle qui vit, qui se vit, et je crois que le public le ressent."* *Coup fatal* est plus qu'un concert à applaudir donc, une aventure à partager. Dans une semaine, jour ou jour, le temps de trois nuits printanières !

---

**Vendredi 30 et samedi 31 mai, et dimanche 1er juin**, à 22 h. Amphi d'O, Domaine d'O, Montpellier. 9 € à 40 €. 04 67 63 66 67

# Capitaine Jean Varela

Le directeur du Printemps des comédiens de Montpellier tient la barre du festival tout en interprétant sur scène Gabriel Monnet, l'une des figures emblématiques de la décentralisation théâtrale.

ARMELLE HÉLIOT

**J**ean Varela sait essuyer les tempêtes tout en gardant le cap. Pour diriger un festival de spectacle vivant, il faut une personnalité généreuse et sans raideur, une connaissance très étendue des paysages internationaux et des terrains proches. Il faut faire preuve d'une détermination réfléchie et ne pas craindre pourtant l'inflexion des lignes. Depuis qu'il a été nommé, en 2011, à la direction du Printemps des comédiens, à Montpellier, le comédien et metteur en scène de 58 ans a fait la preuve de toutes ces qualités.

La 39<sup>e</sup> édition du festival se tiendra du 30 mai au 13 juin. Cette manifestation devenue essentielle réunit, à l'orée de l'été, des artistes de France et du monde entier et un public nombreux et divers. Cette année, pourtant, on doit le noter, la voilure a été réduite. Jean Varela, directeur du festival, le dit : « *C'est un Printemps de transition.* » Dans sa présentation très enthousiaste, Michaël Delafosse, maire de Montpellier, président de Montpellier Méditerranée Métropole, se félicite d'une transformation des structures et de la création d'un « *nouvel établissement né de la volonté commune de l'État et de la métropole de doter le territoire d'un outil solide, capable de résister aux bourrasques de notre monde moderne, pour faire exister le théâtre et donner voix à tous ceux qui le font vivre.* ». Ce nou-



**Le festival s'est développé grâce aux équipements que nous pouvions offrir aux artistes**

Jean Varela

vel établissement se nomme Cité européenne du théâtre et des arts associés-Domaine d'O, et Michaël Delafosse en est le président. On ne peut qu'être impressionné par la déclaration hyper positive de l'élu et parier sur l'avenir. Pourtant, il est toujours délicat de marier des structures très différentes, de vocation comme de taille, notamment en matière de personnel. Mais on n'entendra jamais Jean Varela se plaindre. Il est un grand capitaine.

Comédien, metteur en scène, fondateur de compagnies, il n'était pas encore très connu de l'ensemble du monde du théâtre lorsqu'il succéda à Daniel Bedos. Ce dernier était depuis les débuts, en 1987, à la tête de la manifestation née sous les auspices du conseil général de l'Hérault et dans la lumière de l'enfant du pays, Jean-Claude Carrière. L'écrivain, compagnon d'aventures de Luis Buñuel et de Peter Brook, fut déterminant dans le choix de Jean Varela, qui avait fait d'un lieu nommé SortieOuest, près de Béziers, sa ville natale, un rayonnant foyer de création, dans un espace verdoyant réunissant bâtiments et chapiteau près d'une chapelle ancienne.

Le Domaine d'O est un peu ainsi. Un parc magnifique avec ses jardins, sa roseraie, son oliveraie, ses allées engageantes, son grand bassin à sec, ses bâtiments anciens et ses



Jean Varela a été nommé en 2011 à la direction du Printemps des comédiens, à Montpellier.

constructions plus récentes, dont un grand théâtre fermé aux façades rappelant le manteau d'Arlequin, baptisé Jean-Claude-Carrière, et un théâtre de plein air auprès d'une accueillante pinède avec son restaurant et sa librairie, son calme reposant, propice au partage et aux discussions. On n'en finirait pas d'énumérer les charmes de ces lieux séduisants.

## Théâtre, cirque, musique et danse

« *Le festival a pu se développer grâce aux équipements que nous pouvions offrir aux artistes.* », reconnaît Jean Varela. Mais le charme ne fait pas tout et il fallait la volonté et la clairvoyance d'un artiste et d'un bâtisseur. Il a su, dès ses débuts au Printemps des comédiens, élaborer des programmations brillantes, faisant place aux grands noms de la scène internationale et aux talents émergents, notamment venus de la Région Occitanie. Théâtre, mais aussi cirque, un peu de musique et de danse.

En cette 39<sup>e</sup> édition, la voilure du festival a donc été réduite. « *Mais nous avons conservé nos fondamentaux.* », souligne Jean Varela, qui, depuis quelques années, a appelé auprès de lui Éric Bart, l'un des meilleurs connaisseurs de la création spectaculaire. Il est le programmeur. De lui-même, Jean Varela avait su, très tôt, convaincre de grands artistes internationaux tel Romeo Castellucci. « *Ces fondamentaux, c'est l'alliance de grandes figures*

*comme William Kentridge ou Alain Platel, des personnalités reconnues à l'image de Julie Deliquet, directrice du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, ou de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, du centre dramatique [du Théâtre] des 13 vents, des talents émergents comme Lou Chauvain ou Jean-Baptiste Tur.* », précise Jean Varela, ajoutant : « *Simon Falguières est lui aussi présent. Quant à Julien Gosselin, avec Musée Duras, il nous offre dix heures de spectacle. Un élément toujours essentiel dans un festival, les grandes traversées.* » Moins de productions, donc, mais elles sont puissantes. « *Je suis également très heureux de pouvoir accueillir des spectacles d'Amérique du Sud ou de permettre aux spectateurs de voir à Montpellier des productions singulières déjà exploitées, ainsi Les Bijoux de pacotille, de Céline Milliat-Baumgartner.* »

Enfin, on n'oublie pas Jean Varela, l'interprète très fin, souvent sollicité. Cette semaine même, on pourra l'applaudir à Bourges dans un spectacle de Julien Bouffier. Il y incarne le grand homme de la décentralisation, Gabriel Monnet. « *J'avais 18 ans. Il a été mon professeur au conservatoire. Il nous faisait travailler sur Shakespeare, c'est inoubliable.* » Inoubliable aussi ce jour où « Gaby », comme on l'appelait, demande à son élève de lui donner la main. « *Tu as une main carrée, lui dit-il, tu prendras les choses en main dans le théâtre.* » Prédiction vérifiée. ■

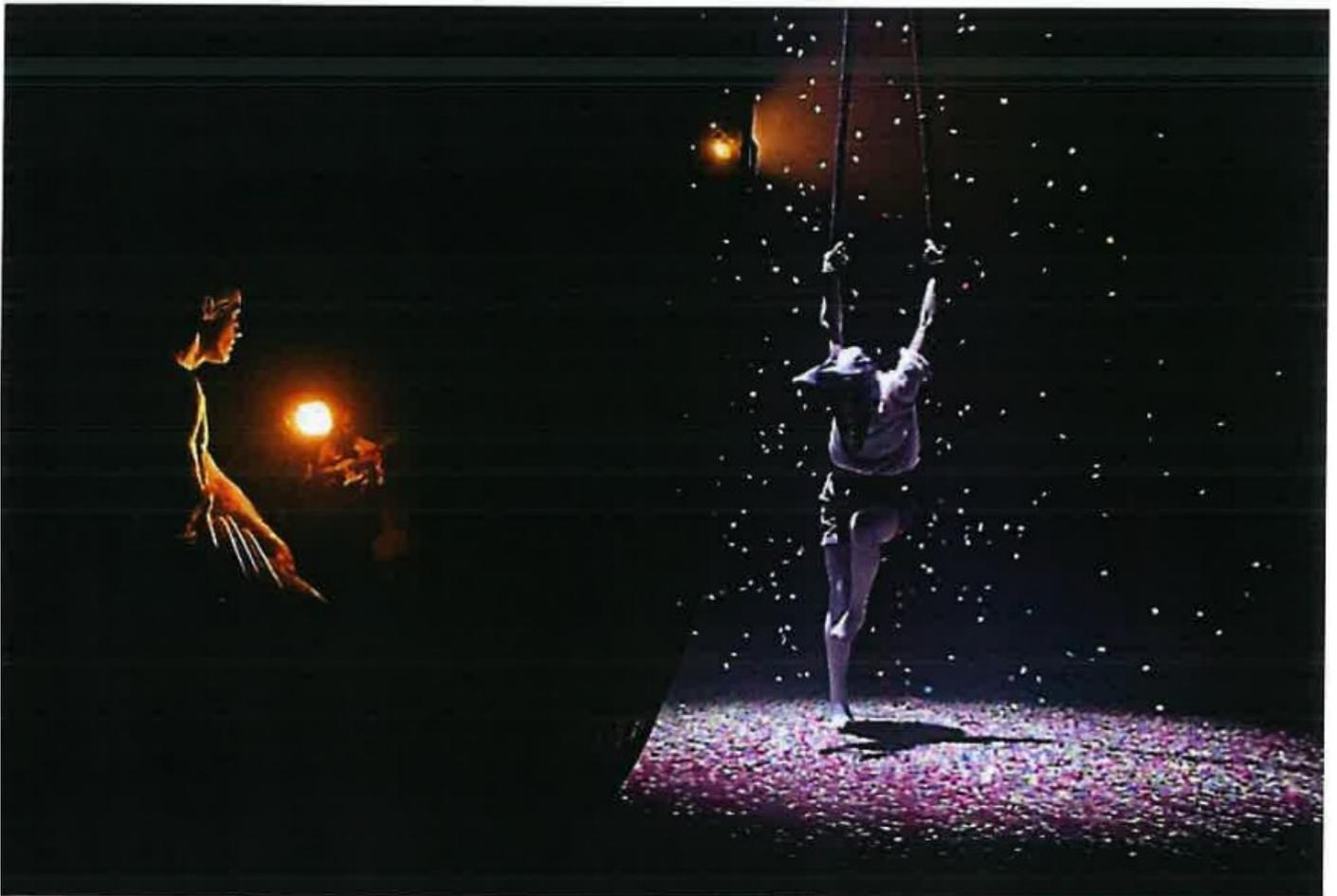
LOCALE

## Immanquable cette semaine Printemps des comédiens

🕒 1 min

domaine d'o Plus court et peut-être moins dense que les années précédentes, le Printemps des Comédiens demeure le grand rendez-vous du théâtre contemporain européen à ne pas manquer.

Du vendredi 30 mai au vendredi 13 juin. Domaine d'O, 178 rue de la Carrièresse, Montpellier. Programmation sur [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)



## Printemps des comédiens 2025 : la création de l'équipe des 13 Vents nous dessille sur le "Monde nouveau"



Une "fantaisie anthropologique" sur l'espèce humaine à l'ère de la nouveauté obligée et du formatage avéré. / JEAN-LOUIS FERNANDEZ

**Printemps des comédiens, Théâtre, Concerts - Spectacles, Montpellier**

Publié le 27/05/2025 à 09:09

**JÉRÉMY BERNÈDE**

Les codirecteurs du théâtre des 13 Vents, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, donnent leur nouvelle création dans le cadre du Printemps des comédiens à Montpellier à partir de ce vendredi 30 mai.

*"Il y a une phrase de Kafka qui nous a beaucoup accompagnés dans notre travail qui dit qu'il faudrait que l'art soit moins un miroir qu'une montre qui avance."* Dire le monde, sans le refléter donc, mais le réfléchir sans doute, la metteure en scène Nathalie Garraud et de l'auteur Olivier Saccomano, qui co-dirigent depuis 2018 le théâtre des 13 Vents à Montpellier, n'ont pas d'autre cesse. Après avoir

exploré l'Histoire dans leurs pièces Un Hamlet de moins et Institut Ophélie, et ce qui y relevait d'une permanence, c'est au Contemporain, et à ce qui s'y joue d'un basculement, qu'ils se colletent aujourd'hui dans Monde nouveau.

*"Pour dire quelque chose du moment contemporain, nous avons cette hypothèse (qui ne relève pas d'un grand prophétisme !) qu'on se trouve aujourd'hui à un point de bascule entre les formes connues du néo-libéralisme et les formes nouvelles du néo-fascisme",* raconte Olivier Saccomano à quelques jours de la première, prévue **ce vendredi, dans le cadre du 39e Printemps des comédiens.**

## Une fantaisie qui donne du souffle

Pas question, encore une fois, pour le couple de créateurs de décalquer sa pièce sur l'actualité, en dépit de l'abondance des figures qui auraient pu leur servir de modèles, ni de porter à la scène un propos socio-pédago-politique s'appuyant sur les derniers travaux de quelques chercheurs et penseurs du temps présent. *"Notre envie, dès le départ, était de proposer une sorte de fantaisie qui nous offre de ne pas rester opprimés ou étouffés par ce moment contemporain qui, à bien des égards, s'avère grave, extrêmement inquiétant, et fait que la plupart des gens ne vont pas super bien aujourd'hui",* explique Olivier Saccomano.

Cette fantaisie, sa complice et lui l'ont trouvée paradoxalement dans le régime de la nouveauté obligatoire auquel tout un chacun est assujetti, pour ne pas dire asservi, depuis une quarantaine d'années : nouvelles technologies, nouveaux produits, nouvelles pratiques, nouveaux projets, nouvelles idées... *"Cette propagande répétée enjoignant à l'innovation permanente et quotidienne (puisque si tu ne te réinventes pas, tu es en retard) finit par modifier nos perceptions et nos affects, et produire un système."*

## Un peu de Charlot et d'Alice...

Pour le porter au plateau, ils se sont souvenus des Temps modernes de Charlie Chaplin qui, pour témoigner de la nouveauté d'alors du travail à la chaîne (son enchaînement taylorisé), montrait Charlot boulonner à qui mieux mieux avant de péter le sien, et d'être boulotté par la machine... *"Les outils numériques qui nous entourent et nous cernent produisent des ravages d'un autre ordre mais nous avons souhaité n'utiliser aucun d'eux au plateau, poursuit Olivier Saccomano, mais d'en produire une espèce de transposition délirante et fantasmatique qui ne s'appuie que sur les moyens les plus archaïques du théâtre : des cadres en bois, des ficelles, des perruques, des costumes, des accessoires..."*

Outre Les temps modernes et l'inévitable Procès de Kafka, Monde nouveau doit aussi quelque chose à Alice au pays de merveilles de Lewis Carroll, pour la logique aussi implacable que délirante de son monde, pour le temps qui semble y manquer en permanence, pour sa représentation d'un pouvoir cinglé qui n'est pas non plus sans nous rappeler quelques malades par trop réels... Quoi qu'il en soit, il n'est pas question d'une histoire incarnée pas plus que d'une actualité détaillée dans Monde nouveau, mais d'un enchâssement polyphonique de paroles, de gestes, de pistes, de décalages, de mondes pour atteindre, puisque l'espèce humaine est en jeu (à tous égards ?), une manière très contemporaine de farce anthropologique.

*"Ressasser le découragement ne me semble pas une fonction porteuse", insiste Olivier Saccomano qui souligne l'importance de l'humour dans Monde nouveau : "Je vois le rire comme un complément de la colère, qui me semble un autre affect mobilisateur. Quand on rit, on se défait quelque part des pouvoirs qui sont très occupés par le sérieux des intérêts qu'ils défendent. Rire a une fonction libératrice." Un rire doublé de visions, ça ne peut pas mieux tomber pour nous réchauffer les méninges par ces temps néo-modernes à nous glacer d'effroi...*

---

*Les 30 et 31 mai, 6 et 7 juin à 20 h, le 1er juin à 17 h et le 5 juin à 19 h. Au théâtre des 13 Vents, domaine de Grammont, Montpellier. 8 € à 25 €.*

**[printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)**

<https://www.midilibre.fr/2025/05/27/printemps-des-comediens-2025-la-creation-de-lequipe-des-13-vents-nous-dessille-sur-le-monde-nouveau-12722509.php>

## Printemps des Comédiens 2025 : un théâtre sans frontières à Montpellier



"Faustus in Africa!", un spectacle avec des marionnettes. / - FIONA MACPHERSON

### VINCENT POURRAGEAU

Le Printemps des Comédiens revient ce week-end à Montpellier. Une édition marquée par la fusion avec le Domaine d'O au sein d'un nouvel EPCC, mais aussi par une programmation toujours aussi riche, mêlant grands noms de la scène française, valeurs sûres internationales et créations engagées.

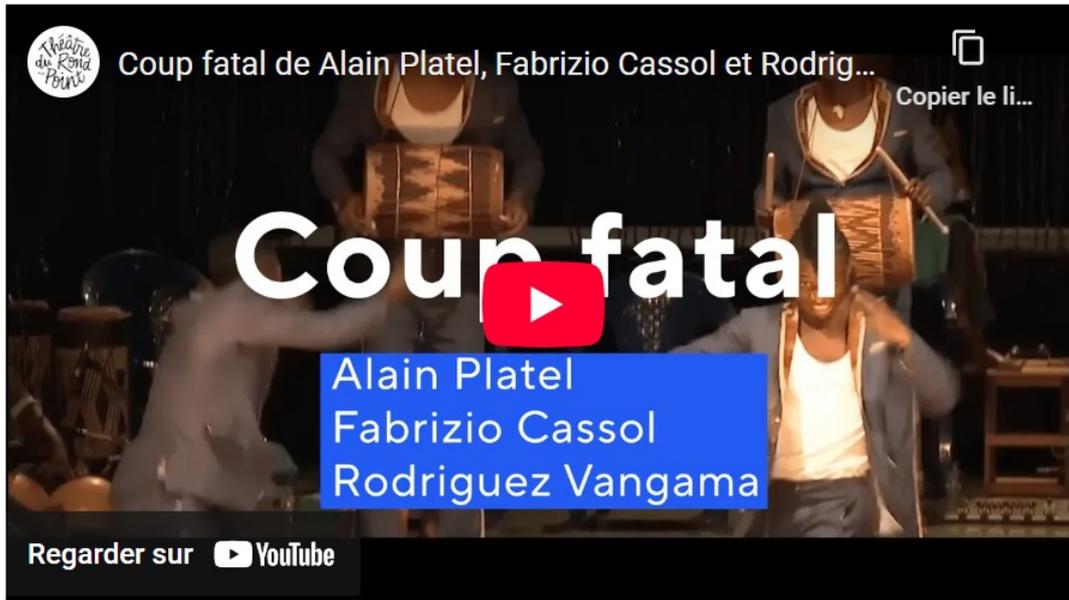
La 39e édition du Printemps des Comédiens débute ce week-end. Pour la première fois, *"le festival de théâtre est porté par la Cité européenne du théâtre – Domaine d'O"*, se réjouit Jean Varela, directeur de ce dernier ensemble.

### Une fusion institutionnelle

Deuxième plus grand festival de théâtre en France après Avignon, le Printemps des Comédiens a officiellement fusionné cette année – un peu dans la douleur – avec le Domaine d'O au sein d'un nouvel EPCC (Établissement public de coopération culturelle). *"À partir de cette année, les artistes trouveront une maison ouverte en permanence"*, précise le responsable. L'idée : faire du Domaine d'O un lieu vivant et accessible aux créateurs bien au-delà du temps du festival. Pour le public, cette nouvelle organisation ne devrait pas bouleverser les habitudes. La manifestation est certes raccourcie mais pas rabougrie.

## Un festival plus court, mais fidèle à son ambition

De grands noms de la scène française sont au rendez-vous, tels que Julie Deliquet, Pauline Bureau ou encore Julien Gosselin, dont on n'oubliera pas de sitôt son spectacle *Extinction* joué en 2023. À noter également *Monde nouveau*, la nouvelle création du duo à la direction du CCN des 13 Vents, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. Mais le Printemps des Comédiens charrie également dans sa programmation des artistes d'Europe et d'autres continents, repoussant ainsi les horizons théâtraux, en faisant goûter à d'autres récits, d'autres esthétiques, et même d'autres langues.



## Une ouverture musicale et baroque avec Coup fatal

Dès l'ouverture, *Coup fatal* donne le ton. Ce spectacle réunit le saxophoniste belge Fabrizio Cassol, le chorégraphe Alain Platel et le guitariste congolais Rodriguez Vangama. Ensemble, ils proposent une œuvre hybride où la musique baroque entre en résonance avec la rumba congolaise (du vendredi 30 mai au dimanche 1er juin à l'Amphithéâtre d'O).



## Le retour marquant de William Kentridge avec Faustus in Africa !

Autre temps fort : *Faustus in Africa !* du Sud-Africain William Kentridge. Le metteur en scène revisite ici sa création de 1995, en collaboration avec la Handspring Puppet Company. Ce classique du spectacle de

marionnettes met en scène un Faust contemporain, figure coloniale pillant les richesses africaines dans une reconstitution habile et surréaliste (du jeudi 5 au samedi 7 juin à l'Opéra Comédie).

## **Avec Sexual Theatre, les classiques relus à travers le prisme féministe**

Enfin, le programme Sexual Theatre propose une relecture féministe des grands classiques du théâtre, portée par des compagnies venues de France, du Portugal, de Bosnie-Herzégovine et du Monténégro. Une programmation audacieuse et transnationale (du dimanche 8 au mercredi 11 juin, Théâtre du Hangar).

---

*Printemps des comédiens. Du vendredi 30 mai au vendredi 13 juin. Domaine d'O et autres lieux, Montpellier et métropole. Programmation complète sur [printempsdescomediens.com](https://www.printempsdescomediens.com)*

<https://www.midilibre.fr/2025/05/27/printemps-des-comediens-2025-un-theatre-sans-frontieres-a-montpellier-12722573.php>

## Printemps des comédiens 2025 : la création de Julie Deliquet salue toutes les femmes de toutes les guerres



Dans un appartement communautaire, dix femmes qui se révèlent. / CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE - RAYNAUD DE LAGE CHRISTOPHE

JÉRÉMY BERNÈDE

Remarquable metteuse en scène d'origine lunelloise et directrice du Théâtre Gérard-Philipe, CDN de Saint-Denis, Julie Deliquet ouvre la 39<sup>e</sup> édition du Printemps des comédiens ce vendredi avec sa nouvelle création "La guerre n'a pas un visage de femme", d'après la prix Nobel de littérature Svetlana Alexievitch.

"Après *Welfare* (sa précédente pièce, d'après le film documentaire éponyme de Frederick Wisement, avec laquelle elle a fait l'ouverture du Festival d'Avignon en 2023, NDLR), j'avais envie de continuer à travailler un matériau documentaire mais en changeant de support, pour questionner non plus l'image mais la parole", raconte Julie Deliquet, à la veille de la première de sa création **en ouverture, cette fois, du Printemps des comédiens.**

### Sept ans d'enquête

"J'avais à l'esprit ces guerres, proches ou lointaines, qui ont à voir avec notre rapport à l'Histoire, notamment celle de la Seconde Guerre mondiale et alors qu'approchait le 80<sup>e</sup> anniversaire de la fin de celle-ci... Bref, tout cela faisait du travail de mémoire un sujet ; non pas un sujet du passé mais du futur." Une réflexion qui l'a menée à Svetlana Alexievitch, professeure, autrice et journaliste biélorusse, Prix Nobel de littérature en 2015, pour l'ensemble de "son œuvre polyphonique, mémorial de la souffrance et du courage à notre époque".

Et plus particulièrement à *La guerre n'a pas un visage de femme*, son premier ouvrage paru en 1984 en URSS mais seulement en 2004 en France : étudiante en journalisme au milieu des années 70, elle entreprend d'investiguer sur l'histoire des femmes dans la "Grande guerre patriotique", silencieuses depuis lors, invisibilisées dans le récit héroïque soviétique, alors qu'elles furent environ un million à y prendre une part active comme militaires ou partisans ; une enquête mémorielle aux quatre coins de l'URSS (plus de cinq cents entretiens) qui lui prendra au final sept années en glissant cependant, par un acte de transformation artistique, du reportage vers la littérature.

Sa découverte est, pour Julie Deliquet, "un choc" : *"Un choc de bombardement car comme à la lecture de Charlotte Delbo, j'ai eu l'impression de traverser la guerre comme jamais auparavant, c'est-à-dire via l'humanité, via le petit et le grand qui cohabitent en permanence. On est précipité dans la Grande Histoire, avec cette chose incompréhensible qu'est le fait d'être en paix un jour et le lendemain dans l'horreur. Et, en même temps, puisqu'il s'agit pour beaucoup de filles de 15-16 ans s'enrôlant dans l'Armée rouge, dans une jeunesse qui ne s'arrête pas de vivre pour autant."* *La guerre n'a pas un visage de femme* est ainsi tout autant un hommage à toutes les femmes de toutes les guerres, elles qui furent les actrices oubliées, qui en restent toujours les sujets et les objets "privilegiés", mais aussi une ode à la jeunesse...

## Fragmentations de textes

Pour l'adaptation, Julie Deliquet travaille en collaboration avec Julie André et Florence Seyvos, et rencontre des historiennes ainsi que des Ukrainiennes en lien avec le front. Elle passe aussi trois jours avec Svetlana Alexievitch, chez elle à Berlin, où elle vit en exil depuis quatre ans, celle-ci lui soufflant notamment d'oser traiter des viols, plus qu'elle ne l'avait su faire.

La difficulté pour la metteuse en scène et ses co-adaptatrices tient au fait que si l'ouvrage raconte une histoire collective, les récits y sont monologués, juxtaposés, indépendants... *"La question n'était pas de raconter l'une ou l'autre individualités mais de procéder par fragmentations, de relever les thèmes que celles-ci portaient, sur le silence, le culot, le courage, la violence, l'horreur, la haine aussi..."* Elles ont ensuite imaginé dix entités : une pour la figure de la journaliste pas encore trentenaire et neuf pour les anciennes combattantes, parmi lesquelles huit étaient jeunes pendant la guerre et une, partisane, âgée de la quarantaine. *"À chaque actrice, nous avons donné des fragments de textes, comme des morceaux de corps dévitalisés ; aucune ne connaissant le parcours des autres jusqu'aux répétitions. C'est au plateau qu'en se rencontrant au cours de l'expérience d'une fausse journée d'enquête collective, que les fragments ont donné littéralement un corps au spectacle."*

Sans que cela prenne une dimension performative, Julie Deliquet a conservé cette manière fragmentaire jusqu'à la création elle-même : les actrices vont recomposer le spectacle chaque soir en direct différemment à partir des centaines de fragments de textes, en fonction des orientations de la journaliste... *"Ainsi, est-ce une parole qui prend vie et corps dans le présent et pas dans le souvenir du passé. Parce qu'elles se sont tuées toutes ces années, elles n'ont pas entretenu une mémoire, la mémoire n'existe pas. Aussi vont-elles devoir renâître à elles-mêmes, avec l'aide de Svetlana, qui est comme une accoucheuse. Plutôt que par des artifices fictionnels, pour le mettre en scène, on met en courage, en danger, en ratage, devant le public, parce que, voilà, c'est comme la démocratie, c'est fragile, ça demande un acte, un acte fort et politique."* Ainsi, la parole n'est pas statufiée, ni muséographiée, pas plus qu'elle n'est d'ailleurs consolatrice ou réparatrice : mais vivante, mais vitale.

---

**Les 30 et 31 mai, à 19 h, le 1er juin, à 17 h.** Théâtre Jean-Claude-Carrière, Montpellier. 9 € à 30 €. [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)

## Printemps des comédiens 2025 : "Coup fatal", le concert baroque à la mode congolaise qui ne se refuse pas !



Non content d'être un fantastique concert de baroque à la mode congolaise, "Coup fatal" est aussi un spectacle jubilatoire. / ZOÉ AUBRY - ZOE AUBRY



[Printemps des comédiens](#), [Concerts - Spectacles](#), [Culture et loisirs](#), [Montpellier](#)

Publié le 31/05/2025 à 18:54 , mis à jour à 18:55

JÉRÉMY BERNÈDE



00:00 / 03:24

Powered by ETX Majelan

Encore visible ces samedi et dimanche à l'Amphithéâtre d'O, à Montpellier, la recreation de "Coup fatal", le spectacle imaginé par Fabrizio Cassol, Alain Platel et Rodriguez Vangama est un régal de tous les instants !

Il y a deux façons d'entendre "baroque" mais rarement en même temps... En fait, jamais. Sauf dans *Coup fatal*, le spectacle imaginé par le chorégraphe belge, Alain Platel, avec son compatriote compositeur Fabrizio Cassol, et le guitariste et chef d'orchestre congolais, Rodriguez Vangama, qui réussit donc cet exploit assez peu sensé, voire carrément dingue, de marier musique baroque et esprit baroque, grande musique donc et grande excentricité !

Les deux premiers ne sont pas au plateau, mais celui-ci porte leurs empreintes. Fabrizio Cassol en a assuré la direction musicale ; ce qui ne fut pas une mince entreprise puisqu'il s'est agi de faire entrer des airs et mélodies de Vivaldi, Bach, Monteverdi, Gluck ou encore Haendel dans les doigts et les voix de musiciens congolais ne sachant pas lire la musique à l'exception de leur chef d'orchestre, mais aussi et surtout dans un univers musical et un instrumentarium également congolais à base de balafons, percussions, calebasses, likembés (vous savez ces métallophones plus ou moins petits et franchement bricolés, que les colons pensant avec leur nombril culturel, appelaient "pianos à doigts") et, on ne va pas se gêner, guitares électriques. Quant au chorégraphe Alain Platel, il lui est revenu de mettre en scène et en corps ce concert qui déborde ainsi la seule restitution de cet improbable-et-pourtant-heureux mariage de la carpe et du lapin, pour offrir un véritable spectacle complet, jouant sur la profondeur de champ autant que sur celle de son homophone, comme sur la rupture de ton, l'individuation, l'ensemble, etc.

Quant au troisième complice, Rodriguez Vangama, il est immanquable, pile au milieu de la scène comme de l'orchestre. Sans jamais éloigner longtemps ses doigts véloces et dextres de sa superbe guitare double manche (en vérité une basse en haut, une guitare en bas, qu'il manie avec une égale virtuosité), il dirige ses musiciens-interprètes avec vigueur et rigueur, distribuant ici les interventions et improvisations des solistes, et exigeant là la reprise collective. Sans bien sûr se priver lui-même de quelques soliloques électriques, extatiques et groovalistiques !

## Une troupe brillante et attachante

Pour cette récréation, c'est le merveilleux contre-ténor Coco Diaz qui reprend le flambeau du lead singer tenu en 2014 par Serge Kakudji, entouré d'une troupe en partie renouvelée de musiciens et d'interprètes équitement brillants et attachants. On y note la présence nouvelle d'une femme, Jolie Ngemi, dont le visage impassible tranche paradoxalement avec la danse ultra expressive. Les autres chanteurs Russell Kadima, Boule Mpanya et Fredy Massamba ne maîtrisent peut-être pas le baroque mais leur contrepoint lui est essentiel, et niveau excentricité, ils sont imbattables.

La jubilation provoquée par ce tour de chant et de force (et billon) atteint son paroxysme avec la séquence consacrée à la Sape, autrement dit à la Société des ambianceurs et des personnes élégantes, cet éclatant mouvement né à Kinshasa dans les années 1980 dont les adeptes paradent et se pavent dans des tenues follement élégantes, et inversement, élégamment folles. En fait, il y a deux façons d'entendre "baroque" mais de le voir beaucoup, beaucoup plus. Combien ? Allez voir **Coup fatal au Printemps des comédiens**, vous n'en reviendrez pas, vous comptez dessus !

## Printemps des comédiens 2025 : "La guerre n'a pas un visage de femmes", une pièce salutaire et inoubliable !

ABONNÉS 



La nouvelle création de Julie Deliquet profite des talents de dix comédiennes remarquables. / CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE - RAYNAUD DE LAGE CHRISTOPHE



[Printemps des comédiens](#), [Théâtre](#), [Concerts - Spectacles](#), [Montpellier](#)

Publié le 31/05/2025 à 17:28

JÉRÉMY BERNÈDE



[Écouter cet article](#) 

00:00 / 03:34

Powered by ETX Majelan

Julie Deliquet a ouvert vendredi la 39e édition du Printemps des Comédiens, à Montpellier, avec "La guerre n'a pas un visage de femme" d'après Svetlana Alexievitch. Un choc fondamental à voir encore ces samedi à 19 h et dimanche à 17 h.

Elles sont neuf. Assises dans le décor réaliste, pour ainsi dire cinématographique, d'un appartement vieillot et encombré. Fixant, silencieuses, le public encore éclairé face à elles. "On va commencer !" C'est Svetlana Alexievitch qui l'annonce, enfin la comédienne qui l'incarne. Mais l'adaptation scénique de son ouvrage essentiel, **La guerre n'a pas un visage de femme, que crée Julie Deliquet au Printemps des comédiens**, produit si rapidement un si profond sentiment de vérité qu'on en oublie le truchement théâtral. Comme si, devant

nous, s'était déchiré le rideau de l'espace, du temps et de la langue, nous révélant l'intérieur d'un appartement communautaire soviétique où en ce début des années 80, sont réunies neuf anciennes combattantes qui n'ont jamais parlé et une jeune journaliste qui veut les écouter.

## Des témoignages exceptionnels

Ainsi, l'humanité aurait-elle connu jusque-là 3 000 guerres au sujet desquelles a été écrit un nombre incalculable de livres mais aucun du point de vue des femmes qui les ont vécues et toujours, à un moment ou l'autre, subies. Pendant la "Grande guerre patriotique" (1941-1945), environ un million de femmes, souvent (très) jeunes, se sont battues, mais on n'en parle jamais alors Svetlana veut savoir. Sa première question est un peu emphatique, trop grande pour ces femmes qui ne sont pas comme leurs camarades masculins, du genre à bomber les torses pour qu'on voie mieux leurs décorations ; du reste, elles les ont remises. Mais elles vont parler.

Dire la sidération de l'entrée en guerre. Souligner que si les hommes ont été mobilisés, elles, elles se sont engagées ; ce qui est une nuance cruciale. Reconnaître leur innocence, plus ou moins sous influences. Avouer la virulence de la haine, sa nécessité aussi. Dénoncer la violence autophage du régime stalinien avant, pendant et après. Évoquer la difficulté du retour à la vie normale, ou son impossibilité. Énumérer les petits trucs qui aidaient à tenir, les chants, les rires, les désirs. Avouer les conséquences physiologiques de la guerre. Regretter le mépris, les insultes, l'injustice, la dégueulasse réputation de "putes à soldats" après guerre. Raconter les atrocités, les tortures, les viols...

## Deux heures et demie passionnantes

Pendant deux heures trente, elles se confient à la journaliste qui parfois les relance, parfois les invite à une pause, elles échangent entre elles, se disputent un point de vue, s'accordent une sororité... On ne voit pas le temps passer, et pour cause, une fois encore, par la grâce d'une mise en scène d'une subtilité et d'une vitalité renversantes, et la force exceptionnelle de la parole incarnée par des actrices qui ne le sont pas moins, on s'est trouvé hors d'icelui. Hors du fait historique qui au fond maintient à distance, puisque passé, pour atteindre à une vérité intemporelle en même temps qu'essentielle (sur la guerre, et la place, et le sort, et le rôle, de la femme dedans), et la prendre donc en pleine gueule. Souvent notre cœur se trouve déchiré par ce qu'il entend d'humanité, de sa moitié toujours trop invisibilisée, mais au moins s'avère-t-il ainsi ouvert à l'appréhender, l'embrasser, plus entièrement. "On a fini ?", demande Svetlana. Et **La guerre n'a pas un visage de femme** de parler en nous bien après sa fin. Quelle claque !

# RÉJOUISSANT « COUP FATAL » AU PRINTEMPS DES COMÉDIENS

*par Jacques Moulins*



*Spectacle multiple et énergique, "Coup fatal" au Domaine d'O. © Zoé Aubry*

*C'est un "Coup fatal" comme on aimerait souvent en recevoir qui a lancé la première nuit du Printemps des comédiens 2025. Multiple et réjouissant, mêlant musique africaine, lyrique baroque et chorégraphie contemporaine pour la joie d'un public enthousiaste.*

Il fallait bien trois créateurs pour ce *Coup fatal* qui, au Domaine d'O de Montpellier, a entraîné dans une nuit enchanteresse un public qui n'a ménagé ni ses applaudissements, ni ses claquements de main en rythme, ni sa bonne humeur dont rendaient encore compte les sourires radieux à la sortie de l'amphithéâtre. Le compositeur congolais Rodriguez Vangama s'est acoquiné avec le saxophoniste belge Fabrizio Cassol pour écrire la musique qui additionne et transcrit des œuvres baroques de Haendel, Bach, Monteverdi et Gluck. Pour parfaire ce spectacle éblouissant, ils ont fait appel au chorégraphe Alain Platel qui a su, comme eux, marier deux cultures, africaines et occidentales et régler une mise en scène libre où les danseurs, parfois musiciens, et la jeune danseuse Jolie Ngemi, prennent tout à tour le devant ou le fond de scène où se dresse une estrade derrière un rideau de scène conçu par le plasticien Freddy Tsimba avec les déchets de la guerre, une des plus violentes aujourd'hui, qui meurtrit son pays.

**Le chant lyrique de Coco Diaz.** Sur scène, Rodriguez Vangama et sa guitare à deux manches, dont l'un pour les basses, mène le bal. Un bal enflammé où les gestes de guerre s'affrontent à l'amour, à l'humour, et bien sûr à une musique qui ne laisse aucun corps indifférent. Surgit alors le chant lyrique de Coco Diaz, contreténor réputé à la voix pure, qui impose une autre coloration à un spectacle qui n'en manque pas. *Coup fatal* est le titre de cette œuvre qui ouvre, avec la pièce

de Julie Deliquet, le 39<sup>e</sup> Printemps des Comédiens, après sa création à Genève l'an dernier. Mais c'est aussi le nom d'un projet né en juin 2024 sur la scène du Burgtheater de Vienne, temple de l'art lyrique, et de la compagnie d'artistes de Kinshasa qui l'interprètent. Le final associera encore l'esthétique de la Sape (Société des ambianceurs et des personnes élégantes) de la capitale congolaise. Tous ces talents donnent un spectacle multiple et réjouissant qui internationalise l'art, lui rend sa fougue et dit encore la supériorité de la création et de l'espoir sur les horreurs du quotidien.

***Coup fatal* de Fabrizio Cassol, Alain Platel et Rodriguez Vangama. Printemps des Comédiens, Amphithéâtre d'O, du 30 mai au 1<sup>er</sup> juin. Avec : Coco Diaz, Russell Kadima, Boule Mpanya, Fredy Massamba, Deb's Bukaka, Jolie Ngemi, Cédric Buya, Bouton Kalanda, Silva Makengo, Erick Ngoya, Brensley Manzo, Évry Madiamba et Rodriguez Vangama.**

## PRINTEMPS DES COMÉDIENS, LES COMBATTANTES D'ALEXIEVITCH MISES EN SCÈNE PAR DELIQUET

*par Véronique Giraud*



*La guerre n'a pas un visage de femme, mis en scène par Julie Deliquet fait l'ouverture du Printemps des Comédiens ©  
Christophe Raynaud de Lage*

ARTS VIVANTS

THÉÂTRE

Publié le 31/05/2025

*Julie Deliquet poursuit son théâtre du documentaire avec, créée le 30 mai en ouverture du Printemps des Comédiens de Montpellier, une adaptation éponyme de l'ouvrage de Svetlana Alexievitch, La guerre n'a pas un visage de femme. Témoignages de dix combattantes soviétiques pendant la première guerre mondiale.*

Julie Deliquet avait ouvert le Festival d'Avignon 2023 avec son adaptation de Welfare, un documentaire de Frederik Wiseman qui avait fait tourner sa caméra en 1975 dans les bureaux des services de santé et d'aide sociale de New-York, rendant visibles la détresse des patients et l'épuisement des travailleurs sociaux.

Cette année, la metteuse en scène ouvre un autre festival, le Printemps des Comédiens, avec *La guerre n'a pas un visage de femme*, premier livre qu'a fait paraître en 1985 la journaliste biélorusse Svetlana Alexievitch (née en 1948 à Stanislav, Ukraine) dans lequel elle retrace par des entretiens le récit de femmes soldats de l'Armée rouge durant la Seconde Guerre mondiale. Alexievitch, dénoncée comme

« antipatriotique, naturaliste, dégradante » par le pouvoir soviétique et ensuite soutenue par Gorbatchev. Son livre est un best-seller.

**Fidèle à la trame de l'ouvrage**, Julie Deliquet nous met face à dix femmes qui vont répondre aux questionnements d'une autre femme, incarnant l'autrice. Assises dans la cuisine d'un appartement communautaire, elles racontent tour à tour leur « guerre ». Celle vécue en tant que partisan (émouvante Évelyne Didi) dans la résistance communiste, celle vécue par de toutes jeunes lycéennes et de jeunes mères qui délaissèrent leurs parents, leur compagnon, leur enfant, pour s'engager au combat. Elles s'improvisèrent aviatrice, brancardière, aide-soignante. L'une d'elle, médecin, poursuivit sa vocation sur le front de la « grande guerre patriotique ». Elles racontent leur premier choc de la guerre, la façon dont elles sont enrôlées, ce que représente la haine, le pénible retour après quatre ans d'absence, les violences et les tortures subies ne viennent qu'au final.

Ce qui transparaît dans ces dialogues qui fusent d'une vie à une autre, c'est la difficulté à saisir l'importance de ce qu'elles ont vécu. La victoire finale, « c'est la victoire des hommes », les femmes ont dû rejoindre le foyer ou en former un afin d'assurer la bonne marche du pays et passer dans l'oubli. Après avoir souffert dans leur âme, dans leur chair, avoir vécu l'atrocité, avoir dû porter puis soigner des corps démembrés, déchiquetés, éventrés, celles qui ont été culpabilisées par leurs familles pour les avoir abandonnés, ont dû taire ces années pour tenter de redevenir des femmes « normales ».

**C'est un récit de l'intime** que nous livre Alexievitch, une résistance qu'on ne lit pas dans les livres d'histoire, une souffrance qui a gangrené les corps du million de femmes soviétiques engagées. Une part d'ombre nécessaire pour ne pas atténuer la lumière due au Combattant valeureux, unique incarnation de la victoire. « *Les hommes nous ont lâchées après la guerre* » dit, amère, une guerrière. Loin de l'ouvrage historique, ce sont des fragments de vie, des souvenirs épars qui font littérature. Ces Ukrainiennes, Biélorusses, Sibérienne, témoignent de l'immensité d'un État, l'URSS de Staline, capable d'écraser son peuple pour gagner contre l'ennemi nazi, jadis allié.

Avec cette nouvelle pièce, Julie Deliquet poursuit ce théâtre du documentaire où le tragique n'est plus dans la création mais dans une « esthétique du témoignage ». Au point que les actrices passent l'essentiel de leur temps assises pour répondre aux questions d'une écrivaine que la metteuse en scène a voulu hésitante, parfois maladroite. La question esthétique est donc bien posée par notre époque, au rebours des siècles précédents où les artistes considéraient que l'art ne devait pas reproduire le réel, tâche impossible, mais donner à l'imaginer. Rapportant des fragments des entretiens enregistrés, Svetlana Alexievitch fut d'ailleurs la première journaliste à recevoir le Prix Nobel de littérature en 2015 sans avoir écrit de fictions. Au rebours d'Elfriede Jelinek, Doris Lessing, Herta Müller ou Alice Munro qui, en notre siècle, le reçurent avant elle pour leurs romans.

***La guerre n'a pas un visage de femme*, texte Svetlana Alexievitch. Traduction : Galia Ackerman, Paul Lequesne. Version scénique : Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos. Les 30 et 31 mai à 19h. Le 1er juin à 17h. Domaine d'O - Théâtre Jean-Claude Carrière. 178 Rue de la Carriérasse 34090 Montpellier**

Avec : Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoché, Hélène Viviers.

## Molière en liberté avec la compagnie Le K mardi

ABONNÉS 



Le spectacle est le résultat d'une grande économie de moyens et une grande débauche d'énergie. / PHOTO : MICHEL POUSSIER

Dans le cadre du Printemps des Comédiens, le spectacle *Molière et ses masques*, de Simon Falguières, sera donné gratuitement à Villeneuve-lès-Maguelone ce mardi 3 juin à 19 h au Grand jardin. Avec le souffle d'un théâtre itinérant, la compagnie Le K réinvente Molière loin des fastes de Versailles, dans l'esprit des tréteaux et des routes. Six comédien·nes et musicien·nes donnent vie à une fresque joyeuse et virevoltante où se mêlent farce, satire et poésie. Mis en scène par Simon Falguières, ce spectacle rend hommage au Molière des origines, celui des foires, des villages et des scènes improvisées. En une heure, tous ses visages défilent : auteur, acteur, chef de troupe, mari ou malade, dans un tourbillon d'énergie brute et de théâtre vivant. Un hommage vibrant, accessible partout et pour tous, qui redonne à Molière toute sa vitalité populaire. Le spectacle est en tournée dans plusieurs villes de la Métropole avant de rejoindre le Domaine d'Ô, Cité européenne du théâtre, dans le cadre du festival Printemps des Comédiens.

---

*Infos : Buvette et restauration assurées par le Comité des Fêtes de Villeneuve.*

Correspondante Midi Libre : 07 68 37 88 08

## Molière pose ses tréteaux dans le parc Leenhardt

ABONNÉS 



Comédie avec masques inspirés de Molière.

Venus de Normandie pour le printemps des comédiens, Simon Falguières fait escale à Clapiers ce mercredi 4 juin à 19 h au parc Leenhardt.

Six comédiens entourent Simon pour travailler ensemble. Ils ont créé une troupe qui gère à la fois les costumes, les masques, la musique, se comportant comme du temps de Molière. Et comme ils ont décidé de jouer partout, par tous les temps, ils ont fabriqué des tréteaux, sorte de théâtre transportable, à l'ancienne, et peuvent jouer de jour ou de nuit, en extérieur ou en intérieur. Les personnages multiples qui se donnent la réplique sur la scène sont historiques ou sortis de pièces de Molière. Ils font revivre l'itinérance de Jean Baptiste Poquelin dans un premier temps avec des allusions à la première pièce *L'étourdi* très imprégnée des comédies italiennes, et dans un deuxième temps, c'est le Molière et ses chefs-d'œuvre qui prendront le pas. Entrée libre.

## La Guerre n'a pas un visage de femme de Svetlana Alexievitch par Julie Deliquet au Printemps des Comédiens



*A partir des témoignages de femmes soviétiques ayant fait la Seconde Guerre mondiale, que Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de littérature 2015) a récoltés individuellement, Julie Deliquet propose une forme théâtrale dialoguée, qui met en jeu une situation fictive, celle où les témoins seraient réunies dans la même pièce, et prendraient la parole côte à côte, complétant leur récit, se répondant l'une l'autre, dans une discussion aux allures chorales. Neuf femmes sur le plateau témoignent de leur expérience de femmes engagées dans l'Armée rouge lors de la Seconde Guerre mondiale. Brancardières, infirmières, pilotes, tireuses d'élite...*



Ce devait être un Comment Dire..? en collaboration avec les étudiant.e.s en CPES du Conservatoire de Montpellier – Cité des Arts. Nous avons prévu un temps d'échange et de discussion, nous avons prévu un podcast, certain.e.s d'entre nous avaient prévu de voir, dans la foulée, un autre spectacle de la programmation du festival, mais rien de tout cela n'a eu lieu. L'enregistreur est resté éteint à la fin de la pièce, les bouches sont restées closes un petit moment, certains regards se sont embués de larmes et nous avons applaudi à tout rompre. Puis nous sommes sortis du théâtre Jean-Claude Carrière et avons déversé nos corps dans le parc du domaine d'O. Quelques phrases, à peine, nous échappaient, "c'était fort", "c'était d'une rare intelligence"... Nous avons besoin de faire un peu silence, de laisser se déposer en nous ce que nous avons entendu, "parler maintenant serait presque impudique", dira l'un des étudiants. Mais nous savions que nous venions de rencontrer un geste nécessaire.

Avant d'aller boire un verre, nous sommes allé.e.s à la librairie et avons acheté le texte de Svetlana Alexievitch, *La Guerre n'a pas un visage de femme* – non pas que la guerre ne soit faite par aucune femme, mais que toutes les femmes qui ont combattu aient été effacées de la mémoire des guerres : des souffrances comme des victoires.



*La Guerre n'a pas un visage de femme* – Svetlana Alexievitch / Julie Deliquet © Christophe Raynaud de Lage

Basée sur un récit documentaire dans lequel Svetlana Alexievitch relate les rencontres qu'elle a eu avec les femmes qui ont combattu dans l'Armée rouge lors de la Seconde Guerre mondiale, la pièce construit un échange où s'entremêlent la parole de l'autrice, les questions qui ont animé sa recherche, et les nombreux témoignages qu'elle a récoltés.

Le texte, et la pièce, commencent par cet aveu de l'autrice : "J'écris un livre sur la guerre... Moi qui n'ai jamais aimé les livres sur la guerre". Dans les paroles qu'elle va récolter, patiemment, aucun détail n'est anodin, rien ne passe au second plan, rien ne se range ou ne se classe selon un quelconque ordre d'importance ou une hiérarchie des critères de pertinence.

## L'angle mort de l'Histoire

Dans la salle, la lumière est longtemps restée allumée, et les comédiennes, face public, avaient entamé leur texte en notre direction, comme pour nous rappeler que "ceci est une fiction", certes, puisque les paroles prononcées n'appartiennent pas aux comédiennes qui les prononcent, mais, aussi, que ces mots relèvent du témoignage et qu'à ce titre, ils appartiennent intimement au réel, nous rendant à notre tour, témoin de cette expérience de parole. Assise dans l'image en posture d'écoute, le personnage de Svetlana Alexievitch ponctuent la pièce par les questions qui la taraudent, accompagnant le mouvement des questions qui germaient, au même moment, dans nos esprits de spectateurices. Nous avons rencontré ces femmes, et nous avons rencontré leur guerre.

Quelques chiffres donnés par l'autrice, au début de la pièce, ponctuent l'étonnement que nous partageons avec les femmes qui témoignent : les premières traces de femmes guerrières remontent à l'antiquité. Dans la culture occidentale, on en répertorie, dès le IV<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., dans les rangs des armées grecques de Sparte ou d'Athènes. Il y a eu presque 1 million de femmes engagées dans l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale. Pourquoi une telle invisibilisation des femmes alors qu'elles ont fait, en s'engageant, un véritable sacrifice ? Certaines ont laissé leurs enfants à leur mère, à leur sœur, à leur belle-sœur, pour pouvoir se battre sur le front. Aujourd'hui, elles sont retournées dans leur ville ou leur village, dans leur foyer, elles exercent ou non un métier, et s'étonnent parfois, dans leur témoignage, de ce qu'elles ont vécu : "on dirait que ce n'est pas ma vie, que ce n'est pas moi".



*La Guerre n'a pas un visage de femme – Svetlana Alexievitch / Julie Deliquet © Christophe Raynaud de Lage*

Assises en ligne à l'avant-scène, face au public, les premiers témoignages se font presque timidement. La parole se cherche un peu : elle cherche l'éthos du témoin, le mot juste, la tournure adéquate, avant de se mettre, au fur et à mesure cette quête, à rebondir sur celle des autres, à exister en co-existant. Ces femmes se sont tu pendant si longtemps que la parole semble chercher non pas un souvenir enfoui, car la guerre est toujours là, mais le mot pour la décrire, et avec elle le sentiment, niché quelque part, qui permettrait d'en traduire l'expérience. "Comment faire comprendre ça ?" ponctuée à plusieurs reprises plusieurs récits. La salle est éclairée, on pourrait presque croire que ce sont les services qui sont allumés au plateau : il n'y a pas de spectacle.

## Le début de la guerre et de la parole

Tout commence comme un mouvement, un corps qui se dresse : le premier nazi vu sur nos terres, le premier bombardement, ou la première annonce entendue. La guerre ne s'est pas invitée de la même façon dans la vie de chacune de ces femmes, mais toutes ont senti un appel, une évidence, à moins que la propagande ait un peu guidé les choix : premier débat. Leur regard nous quitte, elles commencent à se tourner les unes vers les autres. La ligne dramaturgique de l'adresse, allant du public vers le dialogue, procède par "dés-isolément" progressif des femmes vétérannes, tandis que la parenté de leur témoignage souligne la souffrance commune qu'elles ont vécue, l'injustice commune qu'elles ont subie, nous autorisant à parler d'une condition spécifique de la femme vétéranne.

La parole se déploie dans une scénographie qui relèverait du croquis, ou de l'ébauche, avec sa zone centrale parfaitement réaliste. La taille en biseau des panneaux qui séparent les pièces, le vide qui entoure la maison comme le blanc d'une page, comme une ébauche de tableau présenté sans cadre, confère à l'image un statut qui relève plus de la convocation que de la représentation.

Les mots se mettent à rebondir, les uns sur les autres. Le dialogue s'intensifie, entre elles. Les auto-censures tombent. Dès lors, les paroles se chevauchent, un peu, dans un besoin pressant de dire, mais sans jamais briser l'écoute que chaque femme se porte entre elles. La salle plonge progressivement dans le noir tandis que les femmes s'enfoncent lentement dans la pièce centrale de cet appartement communautaire dans lequel elles cohabitent, en tant que vétérannes. Leurs désaccords ne forment pas de conflits, leur accord ne fait pas consensus, mais le mouvement de leur débat fait entendre le chemin de la parole, dans le corps, et le mot qui n'est jamais à la hauteur. Car à ces témoignages de papier, réels, documentaires, Svetlana Alexievitch écrit qu'il manque la voix, le corps, le tremblement, le sanglot, le chuchotement et surtout le cri. Avec ses choix dramaturgiques et de mise en scène, Julie Deliquet prête chair à ces mots. Retrouver le chemin de la parole incarnée c'est, pour nous, en mesurer les effets. Il y a le contenu, bien sûr, mais il y a l'épaisseur du temps que l'on mesure, passé à être condamnées au silence ; l'épaisseur du temps qui sédimente le mot, et la chose ; l'épaisseur du temps qui érode le sentiment sous son poids. Et c'est le tremblement, sismique, de l'acte de parole en train d'émerger, qui fait profondeur de sens, corps, émotion, événement théâtral.



*La Guerre n'a pas un visage de femme* – Svetlana Alexievitch / Julie Deliquet © Christophe Raynaud de Lage

Assise dans la salle, je me dis "il n'y a que le théâtre qui pourra encore donner aux témoignages la force de la présence lorsque les témoins seront toutes mortes. Il n'y a qu'au théâtre que la convocation a la double puissance du réel convoqué, et de l'acte même de convocation." La parole qui se déploie devant nous, pendant 2h30, n'est pas représentation mais re-création de l'expérience de la guerre : le cycle menstruel et son idéologie de honte, la violence des hommes, le regard des femmes, la haine des nazis, la torture, la solidarité, la première fois que l'on tue, l'acte d'amputation, les engelures, les chaussures trop grandes faites à la pointure des hommes, la couleur blanche de la chair humaine fraîchement tranchée, les habits trop lourds, les cheveux coupés. "Ce qu'il faut que tu saches, c'est que le corps des femmes est un enjeu de guerre, c'est elles, que l'on photographie, nues, après la torture, pas eux"

## Le retour au silence

Au détour des témoignages, une chanson faite d'amour, de désir et de nuit affleure : как я люблю, как я хочу, ночью. On évoque la poésie, la musique, et on tourne autour du pot de la nécessité anthropologique de l'art qui maintient encore dans le monde humain. Néanmoins, force est de constater qu'aucune prouesse littéraire ne peut avoir la force et le poids du témoignage. On parle d'art, de sang, de blessures, de mort. Le mot est la trace d'une violence qui a réellement eu lieu. On parle aussi de honte, de se trouver laide, et du sang des règles qui coulent le long des cuisses en plein champ de bataille. Ne pas mourir, et se demander dans quel état on va rentrer.

Et puis il arrive, le retour à la vie civile, le retour à la paix, avec cette évidence qui l'accompagne : un homme amputé, héros de guerre, trouvera toujours une épouse-infirmière pour s'occuper de lui, mais le contraire, on le sait, n'est pas vrai... "Qui voudrait d'une femme comme nous ?". Alors il y a la solitude, sociale, et il y a l'union soviétique de Staline. "On savait que la fin de la guerre marquait le début d'un nouveau combat. On avait autant peur de la mort que de la vie".

Il y a les hommes pendant la guerre et les hommes après la guerre, "ceux qui nous appelaient "ma sœur" lorsqu'on était au front, et qui nous ont laissé nous faire insulter une fois la guerre terminée", car une femme soldat, c'est une image sexuée de cabaret militaire, c'est le soupçon sexué qui accompagne toujours la présence de femmes dans les milieux d'hommes. L'horreur de la guerre, qu'on prête aux vétérans d'avoir vécue, devient soupçon de luxure et de fornication, qui se portent sur les femmes soldates. Le retour marque alors la double peine : "les femmes nous insultaient : *qu'avais-tu besoin d'aller au front ? c'était pour coucher avec des soldats ? pour coucher avec nos maris ? Tu as abandonné ton enfant, tu es une mauvaise mère, une mauvaise femme*". L'accueil des soldates n'a pas été celui que l'on réserve normalement aux héros, comme si le mot "héros" n'avait pas d'équivalent féminin. "Nous avons vécu la guerre et il fallait que nous entendions ça ?" Elles avaient quitté le monde des femmes pour un monde d'hommes qui ne leur laisserait aucune place, et leur visage, leur nom a naturellement été gommé de nos images socialement construites de ce qu'est la guerre, car *la guerre n'a pas un visage de femme*.



*La Guerre n'a pas un visage de femme* – Svetlana Alexievitch / Julie Deliquet © Christophe Raynaud de Lage

A la fin de la pièce, lors de notre arrivée près du bar, la comédienne Évelyne Didi venait de quitter la scène et buvait un verre devant nous. Elle s'est retournée et s'est adressée aux étudiant.e.s "vous êtes en prépa ? J'adore échanger avec les prépa, car elles me rappellent ce premier mouvement qui m'a conduit à faire du théâtre". Aucune question posée sur le travail de la pièce n'a obtenu de réponse technique, Évelyne Didi a toujours répondu à l'endroit de la nécessité : le geste nécessaire, le souffle nécessaire, la parole nécessaire, l'écoute nécessaire et la nécessité du théâtre. "Pièce nécessaire – ont répondu les étudiant.e.s – et qui nous conforte dans le choix que nous avons fait, pourtant difficile, de faire du théâtre."

Toutes les pendules se sont remises à l'heure lors de ce rendez-vous au Printemps des Comédiens : l'horreur de la guerre apparaît par le témoignage des femmes malheureusement neuf : première pendule. Car leur témoignage échappe à l'usure des récits ressassés en mythologies de victoires viriles. La guerre des femmes, par l'inhabitude de nos oreilles à l'entendre, fait réentendre la guerre tout court... deuxième pendule. La guerre comme état quasi-naturel du monde dominé par l'idéologie viriliste : troisième pendule. L'invisibilisation des femmes : quatrième pendule. La souffrance des femmes : cinquième pendule. Et la puissance du théâtre : sixième pendule.

Alors, avec les CPES du Conservatoire de Montpellier – Cité des Arts, on n'a pas fait de podcast, mais on a partagé ce moment de théâtre ensemble, on a partagé le silence qui s'en est suivi, on a partagé un verre, et on a partagé quelques discussions, quelques émotions, et ces quelques lignes sont pour elles et eux.

Marie Reverdy

Du 30 mai au 1er juin au Théâtre Jean-Claude Carrière

Avec : Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoché, Hélène Viviès / Traduction : Galia Ackerman, Paul Lequesne / Version scénique : Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos / Collaboration artistique : Pascale Fournier, Annabelle Simon / Scénographie : Julie Deliquet, Zoé Pautet / Lumière : Vyara Stefanova / Costumes : Julie Scobeltzine / Régie générale : Pascal Gallepe / Coiffures et perruques : Jean-Sébastien Merle / Assistanat aux costumes : Annamaria Di Mambro / Réalisation des costumes : Marion Duvinage / Construction du décor : Atelier du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis / Régie plateau : Bertrand Sombsthay / Régie lumière : Sharron Printz / Régie son : Vincent Langlais / Accessoiriste : Élise Vasseur / Habillage : Nelly Geyres

*La guerre n'a pas un visage de femme* est publié aux éditions J'ai lu.

Production : Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis. / Coproduction : Cité européenne du théâtre – Domaine d'O, Montpellier ; Comédie – CDN de Reims ; Nouveau Théâtre de Besançon – CDN ; La Comédie de Béthune – CDN Hauts-de-France ; Comédie – CDN de Reims ; Théâtre National de Nice – CDN ; L'Archipel – scène nationale de Perpignan ; Équinoxe – scène nationale de Châteauroux ; Les Célestins, Théâtre de Lyon ; La Rose des Vents – scène nationale Lille Métropole-Villeneuve d'Ascq ; l'EMC91 – Saint-Michel-sur-Orge ; Le Cercle des partenaires du TGP. / Avec le soutien du dispositif d'insertion professionnelle de l'ENSATT.

Remerciements à Anne Astolfe, Sophie Benech, Tatiana Heigeas, Ganna Nikitina, Éric Ruf et la Comédie-Française, Cécile Vaissié, les ambassadrices, les ambassadeurs du lycée Paul Éluard de Saint-Denis et leurs professeurs.

La scénographie de ce spectacle s'inscrit dans une démarche d'écoconception (réemploi, recyclage, utilisation d'éléments de faible empreinte écologique).

© Christophe Raynaud de Lage

---

# La Guerre n'a pas un visage de femme : un théâtre documentaire essentiel et bouleversant

lundi 2 juin 2025 21:05 Écrit par : Romain Rougé



Par Romain Rougé-  
Lagrandeparade.com/ À  
Montpellier, [La Guerre n'a pas un visage de femme](#) a magistralement ouvert le Printemps des Comédiens. Avec cette adaptation éloquente de l'ouvrage de Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de littérature 2015), Julie Deliquet (à la tête du TGP – CDN de Saint-Denis) met en scène des récits de femmes qui sont montées au front lors de la seconde Guerre mondiale.

« L'humanité a connu plus de 3000 guerres et elles ont été uniquement racontées du point de vue des hommes. » C'est sur ce constat, aussi affligeant que factuel, que s'ouvre la pièce pour souligner l'importance de changer de paradigme en s'intéressant aux femmes, à ce qu'elles ont fait et vécu en temps de guerre.

En privilégiant le matériau humain (et féminin) plutôt que le récit victorieux (et viril), on nous immerge ici dans un passionnant et bouleversant théâtre documentaire : recueil de la parole féminine (accentuant au passage l'importance et la puissance du témoignage) puis focalisation sur l'aspect mémoriel, sur l'héritage et l'invisibilisation de ces femmes dans les livres d'histoire, leur déconsidération par l'Armée, alors même qu'un million d'entre elles s'étaient engagées dans le conflit...

En résulte un récit poignant, révoltant, nécessaire, qui n'a pas peur d'aborder les réalités organiques passées sous silence (« la moitié de l'Humanité qui a libéré le pays a ses règles ! » lancera une des femmes), qui dépeint une réalité de corps abîmés devenus des « immenses hématomes » ou l'évidence d'un mental qui encaisse pour éviter de sombrer.

Autre révélation, pour beaucoup de ces femmes, partir au front était « un choix délibéré ». Pour entrer en résistance ou simplement par envie de « se barrer de chez soi », elles sont devenues pilote, chargée d'observation, brancardière et même tireuse d'élite « alors que je n'arrive pas à tenir une aiguille ! », racontera l'une d'elle. Évoluant dans tous les corps de l'armée, elles étaient aussi et surtout dans tous les interstices de l'horreur, notamment au cœur des abominables crimes de guerre « perpétrés par les deux côtés », incluant viols et autres tortures décrites jusqu'à donner la nausée...

Si pour ces héroïnes inaudibles la vue du premier tué est forcément un point de bascule, il a fallu « s'habituer » avec la promesse d'un futur définitivement brisé. « À la vue d'un mort, je pouvais ressentir de la faim, pas de la pitié. C'est après qu'on sombre dans la folie, quand tout le monde s'est réjoui de la fin de la guerre. » Car parallèlement, les témoins replacent le conflit dans un contexte de terreur stalinienne avant, pendant et après la guerre, celui où être dans la « ligne de barrage » signifiait se tenir au dos de la première ligne « pour tuer ceux qui reculaient », celui où l'Holodomor avait déjà affamé l'Ukraine...

Loin d'être un empilement de faits, d'affirmations et de jugements hâtifs, les personnages s'interrogent et

questionnent l'engagement, le rapport à la haine, le désir de tuer comme moteur, le traitement médiatique du seul point de vue occidental, soviétique ou masculin...

La Guerre n'a pas un visage de femme replace ainsi l'humain au centre du récit pour mettre en scène l'expérience, le ressenti et nous inviter à prendre le chemin de la réflexion. En 2025, quelles leçons avons-nous tirer de toutes ces horreurs ? Pourquoi, par exemple, ne pas éduquer les enfants à construire la paix et retirer les jouets de guerre des magasins de jouets ? En effet, « le plus incompréhensible » et sûrement le plus facile, « c'est de continuer à se haïr. »

### La Guerre n'a pas un visage de femme

D'après Svetlana Alexievitch

Mise en scène : Julie Deliquet Avec Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoche, Hélène Viviès  
Traduction de Galia Ackerman & Paul Lequesne  
Version scénique : Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos

Collaboration artistique : Pascale Fournier, Annabelle Simon

Scénographie : Julie Deliquet & Zoé Pautet

Lumière : Vyara Stefanova

Costumes : Julie Scobeltzine

Régie générale : Pascal Gallepe

Coiffures et perruques : Jean-Sébastien Merle

Assistanat aux costumes : Annamaria Di Mambro

Réalisation des costumes : Marion Duvinage

Construction du décor : Atelier du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis

Régie plateau : Bertrand Sombsthay

Régie lumière : Sharron Printz

Régie son : Vincent Langlais

Accessoiriste : Élise Vasseur

Habillage : Nelly Geyres



#### Dates et lieux des représentations :

- Les 30 et 31 mai et le 1er juin 2025 au Théâtre Jean-Claude Carrière dans le cadre du Festival du Printemps des Comédiens - Montpellier
- Du 24 septembre au 17 octobre 2025 au Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis
- Les 8 et 9 janvier 2026 au Théâtre National de Nice, centre dramatique national Nice Côte d'Azur
- Les 14 et 15 janvier 2026 à MC2: Maison de la Culture de Grenoble, scène nationale
- Du 21 au 31 janvier 2026 aux Célestins, Théâtre de Lyon
- Les 4 et 5 février 2026 à la Comédie de Saint-Étienne, centre dramatique national
- Les 10 et 11 février 2026 au Théâtre de Lorient, centre dramatique national
- Du 18 au 20 février 2026 à la Comédie de Genève
- Les 25 et 26 février 2026 à Malraux, scène nationale Chambéry Savoie, Chambéry
- Du 3 au 7 mars 2026 au Théâtre Dijon Bourgogne, centre dramatique national, Dijon
- Les 11 et 12 mars 2026 à la Comédie de Caen, centre dramatique national de Normandie
- Les 18 et 19 mars 2026 au Grand R, scène nationale, La Roche-sur-Yon
- Le 27 mars 2026 à L'Archipel, scène nationale, Perpignan
- Du 31 mars au 3 avril 2026 au ThéâtrédelaCité, centre dramatique national de Toulouse Occitanie
- Du 8 au 10 avril 2026 à la Comédie de Reims, centre dramatique national
- Le 14 avril 2026 à La Ferme du Buisson, scène nationale, Noisiel
- Le 17 avril 2026 à l'Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge
- Les 22 et 23 avril 2026 au Nouveau Théâtre de Besançon, centre dramatique national
- Les 28 et 29 avril 2026 à La Rose des vents, scène nationale, Lille Métropole Villeneuve d'Ascq
- Le 5 mai 2026 à l'Équinoxe, scène nationale, Châteauroux

## Printemps des comédiens 2025 : "Décrochez-moi-ça", le formidable travail de sape des Bêtes de foire !



JÉRÉMY BERNÈDE

Création des Bêtes de foire, la compagnie de Laurent Cabrol et Elsa De Witte, "Décrochez-moi-ça" est un bonheur de spectacle de cirque de poche fondé sur le trois fois rien, trois fois bien. On en redemande !

Le saviez-vous ? Du temps jadis, un *décrochez-moi-ça* désignait une friperie, vous savez, ces boutiques exigües où tous les vêtements sont accrochés en hauteur afin de maximiser la place. Du temps maintenant, festivement printanier, *Décrochez-moi ça* prend donc une majuscule et désigne la nouvelle création épatante des Bêtes de foire, la compagnie de cirque d'Elsa De Witte et Laurent Cabrol. Une création qui a tout de même à voir avec les nippes !

Il faut ainsi franchir un rideau pour pénétrer le petit chapiteau dont la minuscule piste circulaire disparaît presque sous les portants à vêtements sans rien dire des cintres d'où pendouillent, on vous le donne en mille, des cintres occupés à leur fonction ! Il ne faut pas longtemps pour Laurent Cabrol et Elsa De Witte déploie leur "petit théâtre de gestes" qui va donc constituer, c'est le thème, un fameux travail de sapes ! Ainsi, concomitamment, parviennent-ils à faire spectacle de l'enfilage systématique et mutique d'une dizaine de vestes les unes par-dessus les autres. Cela n'a l'air de rien, et effectivement c'est que dalle, mais déjà tellement chouette !

### Ils travaillent du chapeau

Désormais dodu comme le bonhomme Michelin, mais moins jovial (notre homme cultive la triste bouille du clown blanc, ou du travailleur harassé, à voir), Laurent Cabrol n'attend pas qu'on lui tire notre chapeau pour

en faire un usage inattendu. Sur fond de guitare électrique (il faut au passage saluer le boulot énorme qu'abat l'homme-orchestre Thomas Barrière, et la beauté de la musique bruitiste qui bricole à vue), il use des hauts-de-forme comme on le fait sous chapiteau normalement des couteaux ! Roulements de guitare, et chtac ! le chapeau est planté sur la patère ! Dans la foulée, il part dans diverses jongleries galuresques et confirme qu'il travaille aussi du chapeau. Un peu plus tard, il en fera voler quatre en escadrille au-dessus des tronches ravies des premiers rangs sur fond de banjo et de melodica !

Plus loin, dans un chaos de redingotes noires et le vacarme superbe d'un solo biscornu de guitare électrique façon Marc Ribot, on assistera à la polka du décapité, et ça nous la coupera aussi, tenez ! Plus tard, grâce à Elsa De Witte que l'on sait coutumière de la costumière, on rencontrera un tout petit bout de bonne femme portant l'équivalent d'un menhir de frusques sur son dos, et bien décidée à en ajouter une dernière sur le tas (pas facile !).

Il aurait fallu parler aussi des balles perdues et du chien kleptomane, mais le clou est final, lentement planté. Le plateau de la piste est entièrement cerclé de miroirs sur panneaux rectangulaires pivotants et au milieu, prend place le couple et duo de circassiens. Le plateau se met ensuite à tourner de plus en plus vite tandis que les éclairages changent subtilement si bien que, grâce à la persistance rétinienne, la magie opère et nous semble même bel et bien exister en vrai ! À cet instant, une exclamation nous vient : raccrochez-moi ça ! Oui, vous avez compris, la mâchoire !

---

*À voir au Printemps des comédiens, tous les soirs jusqu'au 8 juin. Domaine d'O, pinède, Montpellier.*

[printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)

## Printemps des comédiens 2025 : "Monde nouveau", un décryptage jubilatoire et salutaire des rouages du réel



JÉRÉMY BERNÈDE

Dans le cadre du Printemps des comédiens, les codirecteurs du théâtre des 13 Vents à Montpellier, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, créent "Monde nouveau", une fable anthrologique et – à peine – dystopique qui met en scène avec férocité, drôlerie et invention, ce qui se joue derrière notre réalité truquée.

Des mannequins de vitrine. Vêtus d'académiques couleur chair, les comédiens semblent des mannequins non identifiés, et fort peu genrés, et s'avèrent à peine plus animés quand ils entrent en scène. Et quelle scène : un rectangle de grisaille sur lequel ont été rigoureusement disposées des sortes de starter packs pour une existence bien ordonnée et employable (vêtements, chaussures, perruques, plante verte, gourde, etc.). Au son d'une fugue de Bach, toccata impétueuse et irréprensible, ils cheminent, mécanique, bouclent des circuits, souvent raides comme l'injustice, parfois à quatre pattes. Ils se costumement bientôt mais demeurent impersonnels (de qualité).

Des cintres, descend une théorie de cadres en bois noir, rectangles de différentes tailles devant lesquels nos humanoïdes déploient toute la gestique franglaise du numérique : scroll, swip, duckface, selfie, burp, quick... Quand ils prennent la parole, c'est pour prêcher la bonne, bien sûr : technolâtre, publicitaire, tachophile, néo-jargonneuse... Gisant jusque-là paisiblement au milieu de cette agitation d'une efficace vacuité, une jeune femme se dresse soudain et se distingue : elle a un prénom, elle, Alice... Au pays des merveilles ? Plutôt dans le désert du réel. Bienvenue à Monde nouveau !

## Ce qui se trame et la trame elle-même

Avec **leur nouvelle création à voir au Printemps des comédiens** (avant une grosse tournée qui passera par Alès et Sète en avril prochain), Nathalie Garraud et Olivier Saccomano entendent saisir le temps présent à son point de bascule entre le néolibéralisme qui le meut, et le néofascisme qui le guette. Leur peinture n'est pas figurative (même si on y reconnaît parfaitement l'insane trinité Trump-Meloni-Milei), pas plus qu'elle n'est abstraite (même si on peut y déceler des théories de Deleuze, Jameson, Crary) mais elle procède des deux pour donner à voir tout autant ce qui se trame aujourd'hui que la trame elle-même d'aujourd'hui.

La situation se modifie encore et encore, passe du monde du travail à la sphère intime, de la chose politique à la vie scolaire mais, au fond, puisqu'il est question d'éclairage, ce n'est que la lumière qui change, la mécanique est invariante, inexorable : partout et tout le temps ce que la doxa libérale-libertaire promet de libération individuelle et d'enrichissement efficace grâce à la technologie, entraîne à une plus profonde aliénation collective à la machine et produit un peu plus la guerre de tous contre tous...

Virtuosement logorrhéique, vive comme on le dit d'un esprit plutôt que d'un compteur, d'une grande beauté plastique, supérieurement interprétée et souvent très drôle, la pièce **Monde nouveau** tient de l'œuvre monde tant elle voudrait tout contenir de ce qui le travaille. Mais aussi de l'œuvre somme tant ses créateurs veulent tout y mettre de leur appréhension. On en sort rincé mais réjoui car éclairé de lucidité et boosté de colère !

SPECTACLE VIVANT

## « La Guerre n'a pas un visage de femme », le théâtre des maux

Dans le cadre du Printemps des Comédiens à Montpellier, la Cité européenne du Théâtre - Domaine d'O accueillait la dernière création de Julie Deliquet, "La Guerre n'a pas un visage de femme". À partir du livre de Svetlana Alexievitch, la directrice du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis signe une pièce intense avec une distribution saisissante.



Peter Avondo - Critique Spectacle vivant / Journaliste culture



© Christophe Raynaud de Lage

Le théâtre est à nu. Tout ce qui en dissimulait les coulisses a disparu, ne restent que les murs, bruts et baignés de lumière, tandis que le public s'installe. Face à lui, neuf femmes prennent bientôt place l'une après l'autre, dans une frontalité qui travaille déjà, avant les mots, à un rapport fort du plateau à la salle. Réunies dans le décor chargé d'un appartement communautaire des années 70, chacune d'entre elles a accepté de témoigner d'une guerre dont le récit a toujours été réservé aux hommes. En adaptant le texte de l'écrivaine et journaliste Svetlana Alexievitch, Julie Deliquet fait de **La Guerre n'a pas un visage de femme** un moment fort de théâtre, porté par des comédiennes puissantes prises dans l'expérience du direct.

En effet, dans la poursuite de sa recherche documentaire autour de l'humain, la metteuse en scène imagine un dispositif qui place le théâtre à la frontière entre la fiction et le réel. Confiant à ses interprètes des corpus de fragments piochés çà et

là, destinés à recomposer une histoire personnelle pour chacune, Julie Deliquet ne se contente pas d'adapter un texte initialement constitué de longs témoignages à une voix. À partir des répliques qui leur ont été attribuées, ces neuf personnalités qui ne se connaissent pas vont rapidement se retrouver liées par une histoire commune, celle des femmes soviétiques qui ont rejoint le front lors de la Seconde Guerre mondiale. Face à elles, calepin et stylo en main, le personnage de Svetlana Alexievitch mène alors un entretien polyphonique à travers lequel se dessine bien plus que le portrait d'une guerre mondiale.



— © Christophe Raynaud de Lage

D'une confidence à l'autre, ***La Guerre n'a pas un visage de femme*** creuse de plus en plus loin dans le vécu de ces soldates improvisées. Et pour cause, poussées au silence et considérées comme impures à leur retour du front, on leur a appris à s'effacer pour laisser aux hommes les honneurs de la victoire. Il suffisait pourtant de leur prêter une oreille et de les convaincre que leur histoire valait au moins autant d'attention, rôle tenu avec détermination par la journaliste biélorusse. Se révèlent alors de profonds traumatismes gardés secrets parce qu'illégitimes aux yeux de la mère patrie. Et c'est dans leur mise en commun, où la mémoire des unes s'alimente de celle des autres, que Julie Deliquet souligne toute la force de ce texte.

Dans son approche du plateau, la metteuse en scène opère par détails en faisant jouer le naturalisme de ses actrices avec la distance qu'impose son décor ostensiblement planté sur une scène de théâtre. À vrai dire, c'est précisément parce que cette impressionnante scénographie – qu'elle cosigne avec Zoé Pautet – nous rappelle sans cesse le principe de représentation, que Julie Deliquet s'autorise à pousser les curseurs du réalisme, dans l'interprétation comme dans la grande délicatesse des lumières de Vyara Stefanova. C'est avec la même habileté que les témoignages, d'abord destinés au public comme récit, semblent peu à peu bâtir une sororité à partir des douleurs et des joies de cette expérience commune.



— © Christophe Raynaud de Lage

Par son dispositif scénique autant que par son adaptation et son interprétation, ***La Guerre n'a pas un visage de femme*** est une pièce d'une rare puissance. Par-delà la violence des tranchées, c'est une autre histoire de la guerre que transmet Julie Deliquet avec le texte de Svetlana Alexievitch. À partir de ce matériau, la metteuse en scène fait éclater un théâtre de la parole qui trouve sa profondeur dans la libération soudaine de non-dits qui en disent long sur nos sociétés. Car malgré les années qui nous séparent de ces récits, difficile d'occulter ceux qui s'écrivent au même moment et dont on n'imagine probablement pas la violence.

## La Guerre n'a pas un visage de femme

**Création 2025 Cité européenne du Théâtre – Domaine d'O dans le cadre du Printemps des Comédiens (Montpellier)**

D'après **Svetlana Alexievitch** / Mise en scène de **Julie Deliquet** / Avec **Julie André, Astrid Bayiha, Évelyne Didi, Marina Keltchewsky, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Agnès Ramy, Blanche Ripoché, Héliène Viviers** / Traduction de **Galia Ackerman & Paul Lequesne** / Version scénique de **Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos** / Collaboration artistique – **Pascale Fournier, Annabelle Simon** / Scénographie de **Julie Deliquet & Zoé Pautet** / Lumière de **Vyara Stefanova** / Costumes de **Julie Scobeltzine** / Régie générale de **Pascal Gallepe** / Coiffures et perruques de **Jean-Sébastien Merle** / Assistanat aux costumes – **Annamaria Di Mambro** / Réalisation des costumes – **Marion Duvinage** / Construction du décor – **Atelier du Théâtre Gérard Philipe**, centre dramatique national de Saint-Denis / Régie plateau : **Bertrand Sombsthay**, Régie lumière : **Sharron Printz**, Régie son : **Vincent Langlais** / Accessoiriste – **Élise Vasseur** / Habillage – **Nelly Geyres**

24 septembre au 17 octobre 2025 : **Théâtre Gérard Philipe**, centre dramatique national de Saint-Denis  
 8 et 9 janvier 2026 : **Théâtre National de Nice**, centre dramatique national Nice Côte d'Azur  
 14 et 15 janvier 2026 : **MC2: Maison de la Culture de Grenoble**, scène nationale  
 21 au 31 janvier 2026 : **Les Célestins, Théâtre de Lyon**  
 4 et 5 février 2026 : **Comédie de Saint-Étienne**, centre dramatique national  
 10 et 11 février 2026 : **Théâtre de Lorient**, centre dramatique national  
 18 au 20 février 2026 : **Comédie de Genève**  
 25 et 26 février 2026 : **Malraux, scène nationale Chambéry Savoie**, Chambéry  
 3 au 7 mars 2026 : **Théâtre Dijon Bourgogne**, centre dramatique national, Dijon  
 11 et 12 mars 2026 : **Comédie de Caen**, centre dramatique national de Normandie  
 18 et 19 mars 2026 : **Grand R**, scène nationale, La Roche-sur-Yon  
 27 mars 2026 : **L'Archipel**, scène nationale, Perpignan  
 31 mars au 3 avril 2026 : **Théâtre de la Cité**, centre dramatique national de Toulouse Occitanie  
 8 au 10 avril 2026 : **Comédie de Reims**, centre dramatique national  
 14 avril 2026 : **La Ferme du Buisson**, scène nationale, Noisiel  
 17 avril 2026 : **Espace Marcel Carné**, Saint-Michel-sur-Orge  
 22 et 23 avril 2026 : **Nouveau Théâtre de Besançon**, centre dramatique national  
 28 et 29 avril 2026 : **La Rose des vents**, scène nationale, Lille Métropole Villeneuve d'Ascq  
 5 mai 2026 : **Équinoxe**, scène nationale, Châteauroux

## Théâtre : dans les coulisses d'un Monde nouveau

Culture Par Cécile Guyez - Photos : Guillaume Bonnefont



*"On travaille en exclusivité pour la troupe des 13 Vents. C'est un engagement de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano. La distribution est doublée pour pouvoir faire l'intermittence", précise la comédienne Conchita Paz (à gauche sur la photo). "Tout est travaillé ensemble à toutes les étapes de création", complète Charly Totterwitz (2e à droite). Autres membres : Florian Onnéin (2e à gauche) et Lorie-Joy Ramanaïdou.*

G.B.

Dans leur nouvelle création, Nathalie Garraud, Olivier Saccomano et la troupe des 13 Vents prennent à bras-le-corps notre époque, afin de prendre du recul et de réaliser une critique de son fonctionnement. *"Le monde contemporain nous apparaissait comme un point de bascule : depuis une quarantaine d'années, le néolibéralisme ne cesse de vivre sur un régime de nouveauté permanent",* témoigne Olivier Saccomano, en charge du texte et de la dramaturgie. Nouvel iPhone, nouveau petit ami, nouveau post sur les réseaux sociaux... La société produit du nouveau, sans cesse. C'est ce constat qui sert de matériau à la pièce *Monde nouveau*, présentée du 30 mai au 7 juin au Printemps des comédiens. Une vraie pièce chorale, où chaque corps de métier, du/de la comédien-ne à l'ingénieure lumières, en passant par l'auteur, la metteuse en scène ou la costumière, apporte sa pierre à l'édifice.

# Machine

Emmenée par Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, les co-directeur-trices des 13 Vents, la pièce met en scène les "K" (en référence au monde absurde du *Procès* de Kafka), des personnages sans nom ni identité fixe, confrontés à une machine génératrice d'algorithmes, qu'ils alimentent tout en subissant son fonctionnement. *"Tous les rôles de cette pièce sont des sortes d'agents de la machine"*, précise Olivier Saccomano.

Après avoir créé des pièces évoquant le passé, avec *Un Hamlet de moins* (2021) et *Institut Ophélie* (2023), il était devenu une nécessité pour le duo d'essayer de capter *"les forces à l'œuvre dans la situation contemporaine"*. *"On pense cette nouvelle pièce comme une fantaisie sur l'espèce humaine, prise dans le mouvement et les outils de son temps, et par les injonctions qui en découlent"*, explique-t-il.



*Auteur du texte de Monde nouveau, Olivier Saccomano y évoque les dérives de la société néolibérale.*

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

## Sans artifice

Si le sujet de la pièce évoque le monde numérique, la metteuse en scène Nathalie Garraud travaille à partir d'éléments simples du décor (par exemple, des cadres en bois actionnés par les interprètes sur les côtés de la scène, avec des cordes), sur un sol gris, sans artifice. Pour interroger *"comment on fabrique un théâtre de l'ère numérique"*, souligne Olivier Saccomano. *"Sur cette création, nous sommes allés assez vite au plateau pour tenter de saisir, en improvisation, les rouages de la 'machine' théâtrale [...] puis nous formons chacun de notre côté [avec Nathalie Garraud, N.D.L.R.] des hypothèses, elle d'espace et de structure de jeu, moi de textes."*



*"Donnez un mouvement de balancier à vos corps quand vous êtes dans le cadre", lance Nathalie Garraud à Conchita Paz et Lorie-Joy Ramanaïdou.*

G.B.

## Travail d'orfèvre

Pour les interprètes, le travail se révèle très différent des précédentes pièces, auxquelles ils ont été associé-es depuis une dizaine d'années, à l'exception de Lorie-Joy Ramanaïdou, arrivée en 2022. *"Le texte survient par bribes et il n'est jamais terminé"*, précise Florian Onnéin. *"Comme on interprète tous des rôles génériques, les 'K', qui intègrent différents codes sociaux, on travaille par signes : modulation de la voix, postures du corps, changement de vêtements..."*, poursuivent Conchita Paz et Charly Totterwitz. *"Sur scène, on doit faire reconnaître notre époque au public, mais c'est compliqué car nous sommes nous-mêmes collé-es à celle-ci"*, complète Lorie-Joy Ramanaïdou. Un vrai travail d'orfèvres, d'artisans du théâtre.



*Nathalie Garraud règle les moindres détails de position des corps, de circulation, de placement de regards, comme une horlogère qui règle chaque rouage. En échange constant avec les interprètes, elle écoute les propositions et répond aux interrogations.*

G.B.



*Assistante à la mise en scène, Romane Guillaume (à droite) donne les repères dans le texte, la durée des séquences de jeu, sait où se trouvent les perruques. Un rôle indispensable à la pièce.*

G.B.

# Julien Bouffier : « Nous travaillons à une Déclaration de Montpellier sur le théâtre »

 lokko.fr/2025/06/03/julien-bouffier-nous-travaillons-a-une-declaration-de-montpellier-sur-le-theatre/

3 juin 2025



En 1968, les artistes et les directeurs de théâtre se réunissaient à Villeurbanne pour repenser le rôle du théâtre en temps de crise. En 2025, la MA.C PRO.relance ce débat, au cœur du Printemps des Comédiens. Cette Maison de la culture provisoire réunit du 3 au 11 juin, artistes, chercheurs, étudiant·e·s, professionnel·le·s et spectateur·ice·s pour questionner les valeurs fondatrices du théâtre. Des spectacles, des rencontres -avec Stanislas Nordey, Marjorie Glas, Pascale Goetschel, Pascal Ory et Jacques Kraemer- et un « Banquet républicain », avec des élèves du Cours Florent Montpellier et du Conservatoire, le 5 juin.

**LOKKO** : En décembre, vous aviez initié une première réflexion sur le rapport entre le théâtre et l'éducation populaire, en mobilisant à la fois des acteurs du théâtre et des associations actives sur la question des publics de la culture. Vous allez plus loin aujourd'hui en vous inscrivant au cœur du second festival de théâtre en France avec un événement à entrées multiples. Quelles sont les étapes de ce travail de fond ?

**JULIEN BOUFFIER** : Quand on a tourné le spectacle "Gaby mon spectre", on a imaginé qu'autour, on pouvait inviter des historiens pour **réfléchir sur ce qu'est une Maison de la Culture aujourd'hui et en quoi le théâtre et la culture peuvent aider au vivre ensemble**. Voilà l'enjeu. Dans l'histoire, il y a eu des expériences extraordinaires, en particulier celle de Gabriel Monnet avec la Maison de la Culture de Bourges. Comment en cherchant dans l'histoire, on peut trouver des petits cailloux qui nous permettraient de développer cela dans l'avenir ?

Ensuite, il y avait la volonté que la compagnie travaille sur cette question de l'histoire et sur des événements qui soient transgénérationnels. C'est à la fois demander à l'histoire de nous donner des indices, de les partager et de les transmettre à des jeunes gens en faisant se parler des générations, ensemble.



**Vos réflexions réactivent la question du lien entre le théâtre et les publics dans un secteur qui n'est plus en ébullition d'idées. Comment analysez-vous cette évolution ?**

De nombreuses personnes ont questionné cet enjeu de la relation entre théâtre et publics. A toutes les périodes. En effet, en 1968, il y a eu, dans le contexte de discussion des valeurs de la société, une réflexion sur le non-public. A ce moment-là s'opère une sorte de bascule. 68, c'est aussi l'avènement de l'individu, de son identité et de son bonheur particulier.

A cette époque, on invente des outils, des formes. La question est encore d'actualité. **Il y a un public qui ne vient jamais au spectacle et ce n'est pas en baissant le tarif des places et en lui faisant un beau sourire qu'il entrera dans une salle de spectacle.** Le combat est plus âpre. Il faut le muscler par tout un tas d'actions et par tout le travail d'action culturelle qui était l'apanage des pionniers de la décentralisation théâtrale. Comment aller vers le public, comment travailler avec lui ?

Le mauvais côté de mai 68, c'est que des artistes se sont dit que leur création était un geste politique en elle-même. Une partie des artistes et metteurs en scène se sont alors un peu écartés des publics en imaginant qu'il n'était pas forcément utile de construire un chemin pour accéder à leurs œuvres.

En 68, la question de ce que l'on partage avec le public est posée. Les pionniers et Malraux pensent qu'il y a un patrimoine culturel mondial universel et que c'est ce patrimoine que l'on doit partager. Mais qui en décide ? Shakespeare ou Molière parlent-

ils à tout le monde ? Il faut peut-être, au contraire, partir de la culture de chacun, raconter l'histoire de l'infirmière comme Armand Gatti l'a fait dans les années 1968 et 1970. Raconter l'histoire de gens dont on ne parle jamais.

**La question reste obsédante avec cette culture du chiffre imposée aux théâtres par les pouvoirs locaux pour prouver le bienfondé de leur action et la pertinence des financements donnés à l'aune du nombre de spectateurs touchés.** On sait, pourtant, que c'est la qualité du lien qui prime pour apprécier l'importance du théâtre et du service public de la culture.

**L'histoire est le fil conducteur de ces journées, peut-elle fédérer autour d'un même récit du théâtre pour inventer l'avenir ?**

Nous allons faire un pas de côté, tenter d'élargir le prisme autour de mai 68. Le mardi 3, il y aura une rencontre avec Marjorie Glas et son ouvrage "Quand l'art chasse le populaire" qui a travaillé sur le moment de bascule de mai 68 et ses conséquences et Pascale Goetschel, historienne du théâtre, dont le travail est lié au théâtre dans les crises. Le mercredi 4, j'ai organisé une rencontre avec Stanislas Nordey (*à 14h au Hangar*). Ancien directeur du théâtre Gérard Philipe à Saint Denis, du théâtre national de Strasbourg, du Théâtre national de Bretagne et son école, il a un énorme parcours dans le théâtre public, et va nous raconter son expérience du texte de Denis Guenoun sur mai 68 : "Mai, juin, juillet" sur lequel j'ai choisi de travailler, sous la forme d'une sorte de chronique. Mai : la prise de l'Odéon par les étudiants à Paris. Juin : la réunion de Villeurbanne autour des événements, les directeurs de théâtre vont rester trois semaines ensemble pour voir comment réagir et proposer au pouvoir de nouvelles manières d'agir à l'écoute de ce qui se passait dans la rue. Juillet : le travail du festival d'Avignon quand Jean Vilar se retrouve face aux étudiants, et au Leaving Théâtre, troupe américaine avec son travail de performance lié au mouvement hippie.

**Lors de ces journées, comment allez-vous mettre en scène la rencontre entre les générations avec à la fois des acteurs du théâtre en 68 et des étudiants. Qu'en attendez-vous ?**

Cette pièce sera donnée avec les jeunes du Cours Florent et des élèves sortants du Conservatoire. **Je trouvais important que ces jeunes gens, qui ont envie de faire ce métier, aient conscience de ce qui s'est passé avant eux. Leur donner des repères pour le futur** . Les mettre en relation avec des historiens mais aussi Jacques Kraemer, fondateur du théâtre populaire de Lorraine, un monsieur de 80 ans qui, alors jeune metteur en scène, a participé aux rencontres de Villeurbanne. Ils vont pouvoir les rencontrer et les questionner.



**Pouvez-vous nous parler du banquet, point fort des journées ? Quels publics y attendez-vous ?**

**Le banquet, c'est un rêve.** C'est l'aboutissement du travail que je mène avec des jeunes acteurs du cours Florent et les élèves sortants du Conservatoire à rayonnement régional de Montpellier, pour les faire jouer l'adaptation de "Mai, juin, juillet".

L'idée est à la fois de donner lieu à leur envie de théâtre, de faire corps avec cette histoire et à la fois de donner la parole au public d'une autre manière en permettant aux spectateurs d'incarner les personnages de la pièce de Denis Guenoun. A l'écoute de cette pièce, des 3 journées avec les historiens et avec Stanislas Nordley, auxquelles tout le monde est convié, il s'agit de faire naître des idées. Et voir comment on peut phosphorer et rêver ensemble à de nouveaux modèles. On va essayer de créer une dynamique de discussion. **Lors des rencontres de Villeurbanne, ces directeurs de théâtre ont produit un texte : la Déclaration de Villeurbanne, que l'on donnera à entendre. A la suite, nous travaillerons à une Déclaration de Montpellier sur le théâtre.**

Il y aura les jeunes, leurs copains et leurs familles, et des gens qui sont intéressés par l'histoire du théâtre. L'objectif est de croiser ces publics, de réfléchir et de rêver ensemble.

**On constate depuis quelques années des nouvelles dynamiques prenant des formes diverses, par exemple les tiers lieux, des théâtres liés à des institutions comme la Bulle Bleue, des initiatives citoyennes...etc. Cela peut-il faire naître un mouvement qui toucherait aussi les grandes institutions du théâtre public ?**

Je suis un peu embêté pour répondre à cette question. **Aujourd'hui, les théâtres se retrouvent de plus en plus dans une situation absurde. Ils n'ont plus d'argent pour programmer des spectacles.** Ils ne produisent rien parfois pendant 3 à 6 mois alors que

le lieu est ouvert. Dans ces conditions, des gens continuent à travailler mais le sens de leur métier n'est plus là. Il y a un véritable problème dans la structuration des théâtres aujourd'hui.

Les tiers lieux sont-ils la solution ? Peut-être. C'est ce que j'avais tenté avec "Gaby mon spectre" en décembre dernier : montrer un travail sur une durée de 10 jours. Cela n'avait pas eu lieu à Montpellier depuis une quinzaine d'années et pourtant, économiquement, nous y sommes arrivés. La Compagnie a décidé de prendre ce risque financier mais en association avec la Cité européenne du théâtre, et le théâtre Jean Vilar, dans ce théâtre du Hangar qui est une sorte de tiers lieu !

**A la suite de ces journées, pensez vous formaliser une réflexion de fond réunissant les acteurs de la culture et de l'éducation populaire ?**

Oui, les Mac pro vont être prolongés en tant qu'outil de travail. La 3<sup>e</sup> Mac pro se fera au moment du festival Saperlipopette en mai 2026, sur la jeunesse au théâtre. Nous allons continuer aussi à montrer nos « Warm up » pour soutenir des jeunes de différentes compagnies, leur permettre de montrer une étape de leur travail.

Enfin, La Maison de la Culture Provisoire est un dispositif de recherche accompagné par la professeure Olivia Levet, du laboratoire RIRRA 21 de l'Université Paul Valéry à Montpellier, qui porte sur un Escape Game autour de la question des Maisons de la Culture.

**Du 3 au 11 juin, la MA.C. PRO 2025.** Tout savoir, [ici](#). *Photos Marc Ginot.*

## Décrochez-moi ça : quand la compagnie des Bêtes de Foire offre une parenthèse circassienne, onirique et intemporelle, parfaitement cintrée...

mercredi 4 juin 2025 22:51 Écrit par : Julie Cadilhac



Par Julie Cadilhac - [Lagrandeparade.com/](http://Lagrandeparade.com/)  
Attention Mesdames et Messieurs, ça va commencer....Les Bêtes de Foire vous invitent une nouvelle fois dans leur imaginaire fait d'objets du quotidien, souvent désuets, retapés, recousus, déviés de leur premier usage pour nous entraîner dans une parenthèse circassienne aux numéros toujours poétiques, tour à tour drôles, épatants, surprenants et invitant le spectateur à entrer dans l'univers intemporel d'une friperie extra-ordinaire.

Pardessus, vestes, manteaux, redingotes, chapeaux, cintres à qui mieux mieux, disputent la piste aux artistes, rythmés par les battements réguliers d'un métronome, les claquements de talons aimantés ou encore la musique véloce et souvent espiègle d'un homme-musicien, aux instruments incongrus faits de rafistolage et d'associations hasardeuses. Avec des chaussures à cymbalettes, une armure à vent et à cordes ou même un chapeau-accordéon, Thomas Barrière accompagne avec brio les fantaisies des deux interprètes, Laurent Cabrol et Elsa De Witte. Ces derniers s'improvisent clowns aux mimiques tordantes d'abord au sein de ce vestiaire de laine, de coton, de polyester et autres tissus et prennent une veste, retournent leur veste, tombent la veste, offrant un ballet attrayant à l'oeil amusé du spectateur. Ensuite?... le numéro périlleux des chapeaux à l'accrochage au porte-manteau, là... une danse tournoyante de couvre-chefs, ici....un pas de deux avec un homme sans tête, plus loin un chien farceur, ici-bas un feu d'artifice de balles jonglées, ou encore l'apparition magique d'une vénérable péruvienne chargée d'un lourd fardeau d'étoffes. Plus les minutes avancent, plus l'on s'habitue à la pénombre de ce songe éveillé, baigné de clair-obscur...et plus l'on se sent bien dans cette parenthèse chaleureuse où nous sommes au final d'autres accessoires de ce "Décrochez-moi ça", inutisés, inutilisables mais indispensables pour donner vie à ce moment en suspension.

Sous ce chapiteau au parfum désuet nostalgique, la curiosité et la fascination du public sont prégnantes : voir les décors se construire et se déconstruire, se laisser emporter par cet imaginaire au doux parfum d'enfance, renouer avec des émotions simples mais fortes....

Le final est spectaculaire. Une fantasmagorie kaléidoscopique qui étourdit de ravissement mais dont on taira la teneur pour en préserver la surprise.

En conclusion? Une compagnie de taille à vous offrir une soirée circassienne de qualité, la promesse d'un rendez-vous qui a l'éclat des sequins qui miroitent sous les feux d'un manège endiablé. Foncez!

### Décrochez-moi ça

Avec : Laurent Cabrol, Elsa De Witte, Simon Rosant et Thomas Barrière

Décors/Costumes/Accessoires : Laurent Cabrol, Elsa De Witte et Simon Rosant avec la complicité de Solenne Capmas (costumes), Luna Berardino (aide couture), Steffie Bayer (masques) et Lucas Lefèvre (metal)

Création musicale : Thomas Barrière et Bastien Pelenc

Construction piste : Laurent Desf lèches et Chantal Viannay, avec l'aide de Silvain Ohl et Eric Noël

Création son : Francis Lopez

Création lumières : Tom Bourreau

Production & Diffusion : Association Z'Alegria/Bêtes de foire

Administration : Les Thérèses

© Vincent Muteau



### Dates et lieux des représentations:

- Du 30 mai au 8 juin 2025 à la Pinède du Domaine d'Ô - Festival Printemps des Comédiens

### De la même compagnie:

Bêtes de foire : " Nous essayons de combattre l'immédiateté et la course au "toujours plus""



# Le Printemps des Comédiens de Montpellier à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon

Théâtre



par [Michèle Périn](#) — 4 juin 2025 dans Culture & Loisirs



©Ulises Ávila

Né en 1987, le [Printemps des Comédiens](#) est le festival incontournable de la création théâtrale internationale en France.

Dirigé par Jean Varela depuis 2011, le festival accueille chaque année au mois de juin, dans le site principal du Domaine d'O à Montpellier, près de 45 spectacles accessibles à tous, tant par la ligne artistique que par la politique tarifaire. Pour la deuxième année consécutive, la [Chartreuse](#) a noué un partenariat avec l'équipe des Printemps des Comédiens qui propose ainsi 'Centroamerica' du collectif mexicain [Lagartijas Tiradas al Sol](#) dans la belle salle du Tinel à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon dans le cadre des [Nuits de Juin](#).

## Le Collectif Lagartijas Tiradas al Sol

Lagartijas Tiradas al Sol est un groupe d'artistes pluridisciplinaires : théâtre, performance, vidéo, éditions de livres, émissions de radio... Depuis 2003, le collectif a développé des projets visant à relier travail et vie personnelle, à effacer et à tracer des frontières. « Le travail cherche à créer des récits à partir d'événements réels. Loin du divertissement, il s'agit d'un espace pour réfléchir, articuler, disloquer et démêler ce que le quotidien fusionne, néglige et nous présente comme acquis. Les choses sont ce qu'elles sont, mais elles peuvent aussi être autrement. »

## **'Centroamerica', une plongée déroutante en terre méconnue sur les pas de A., Nicaraguayenne forcée à l'exil par la dictature**

À la croisée du théâtre et du reportage, à l'appui de voyages, de recherches, de lectures et de nombreux témoignages d'hommes et de femmes exilés du Nicaragua, Centroamerica est une fresque réaliste et fantasque, politique et intime, qui interroge notre capacité à bâtir des futurs meilleurs.

*Jeudi 5 juin à 20h30. Vendredi 6 juin à 20h30. Tout public à partir de 13 ans. 12 à 30€. Salle du Tinel.*

## **Le festival continue à Montpellier jusqu'au 11 juin**

La 39e édition du Printemps des Comédiens se termine le 11 juin. Programme complet sur [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)

*Cité européenne du théâtre. Domaine d'O. 178 rue de la Carrière. Montpellier. 04 67 63 66 67 / [reservation@domainedo.fr](mailto:reservation@domainedo.fr)*

# Au Printemps des Comédiens, Julie Deliquet met la guerre à hauteur de femmes

 [lokko.fr/2025/06/04/au-printemps-des-comediens-julie-deliquet-met-la-guerre-a-hauteur-de-femmes/](https://lokko.fr/2025/06/04/au-printemps-des-comediens-julie-deliquet-met-la-guerre-a-hauteur-de-femmes/)

4 juin 2025

**Une partie du public est sortie éprouvée par « La guerre n’a pas un visage de femme » qui ouvrait le Printemps des Comédiens. OÙ la directrice du théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis met en lumière le travail de Svetlana Alexievitch sur les combattantes russes de la Seconde Guerre mondiale. N’omettant ni les viols, ni l’invisibilisation dans l’histoire. A sa sortie en 1985, ce livre fit scandale avant de devenir un best-seller après que Gorbatchev en a fait l’éloge dans un discours.**

«*Je viens d’un monde qui n’a connu que la paix*» assène au public le personnage de la journaliste Svetlana Alexievitch. Avant de poursuivre qu’elle a pour ambition de raconter «*comment les femmes sont précipitées du jour au lendemain dans la guerre*», celle-ci traverse le plateau de part en part, carnet et stylo à la main. Dans un décor d’appartement communautaire soviétique.

Le mouvement grandiloquent pêche, revêt quelque chose de trop spectaculaire vis à vis du travail de l’ombre que requiert le recueil la parole du témoin de l’histoire en général et du conflit armé en particulier.

Il faut dire que Julie Deliquet s’attaque à un monument de l’historiographie de la grande guerre patriotique. Mettre en scène *La guerre n’a pas un visage de femmes*, ce grand essai paru en 1985 qui va puiser dans les mémoires des femmes combattantes, est une gageure tant les récits se suffisent à eux-mêmes, convoquant par le prisme du langage du front, une esthétique de la violence très marquée.



Pour cette création rassemblant 9 femmes au plateau, tout commence par un chœur cacophonique, où chacune élève la voix, parle très haut. **Fin de cette fantaisie** La parole circule, les échanges sont habiles, mais transposent une fascination très éloignée du travail de recherche comportant le recueil des souvenirs, minorés ou amplifiés du témoin. Il faut donc comprendre d'emblée que ce théâtre documentaire ne l'est pas tout à fait et appartient au plaidoyer, à une certaine vision romantique.

Un véritable parti-pris, dont les charmes relèvent davantage de la célébration de la mémoire que de l'étude distanciée de l'histoire. Faut-il vraiment répéter plusieurs fois en s'égosillant à quoi ressemble une amputation ? S'agit-il d'une façon de souligner un passage dont le souci serait la juste compréhension des spectateurs ou une manière d'incarner des épisodes triviaux et réminiscences sanglantes ?

C'est précisément pour cela que l'emphase de toute la première partie impose aux actrices de s'adresser aux spectateurs en cantatrices de la surenchère d'exploits et indignations.

Au fil de la pièce, les voix s'apaisent peu à peu, les corps se déplacent dans l'espace avec davantage de sobriété, laissent place à la réception du texte. On entend mieux tout en comprenant l'enjeu de cette création importante, qui met en lumière et en près de deux heures trente, le travail autrefois opéré par Svetlana Alexievitch au beau milieu du désert historiographique concernant les femmes dans un conflit armé.



Il est très intéressant d'avoir choisi de consacrer à cette œuvre, une partie sur la jalousie de celles qui n'ont pas servi et ont choisi d'acculer les combattantes revenant du front. Julie Deliquet réussit à montrer, cette fois sans exagération, avec nuance, que la salissure fait partie des dommages collatéraux de la guerre, et qu'elle s'infiltré jusque dans la sphère civile. Les belles-familles envieuses du passé glorieux de ces héroïnes ordinaires en prennent pour leur grade et à juste titre : la société civile a toujours secrètement détesté les femmes occupant des places importantes dans l'armée et trouvé un moyen de leur faire payer leur engagement. Ce passage de la mise en scène de Julie Deliquet est l'un des mieux réussis, puisqu'il vient toucher un sujet encore plus tabou que la culpabilité ou la mort. La mise au ban des femmes militaires, suscitant la jalousie des hommes comme des femmes, pour des raisons différentes mais qui convergent, font d'elles des parias.

Ce retour amer de la guerre patriotique dessine au plateau une vraie grâce, par la palette d'émotion que chacune apporte dans une expression de la solitude et de la mise au ban.

Mais lorsqu'une spectatrice perd connaissance dans le public, alors qu'il est question de corps civils féminins violés et mutilés, il est certain que le verbe fait son œuvre, qu'il ne s'agit plus de dramaturgie mais du réel, historique et indéniable qui surgit. Le texte de Svetlana Alexievitch dévore toute la pièce, qui a le mérite de faire connaître ces témoignages, variables, selon qu'ils ont été recueillis en vase clos ou en groupe. Cet exercice de style est à saluer pour son courage et son souci du détail, et offre de grands moments de théâtre.

*Photos Christophe Raynaud de Lage.*

# « Monde nouveau » : la drôle de dystopie de Garraud et Saccomano

 lokko.fr/2025/06/04/monde-nouveau-la-drole-de-dystopie-de-garraud-saccomano/

4 juin 2025

Après une série classique autour de Shakespeare, Olivier Saccomano et Nathalie Garraud ont présenté leur dernière création au Printemps des Comédiens *Monde nouveau* : brillante évocation de l'hubris capitaliste, sa dérive autoritaire. Deux virtuosités y sont à l'œuvre : littéraire et théâtrale pour dire le stade crépusculaire de l'humanité. Du théâtre lanceur d'alerte mais paradoxalement léger, dans un refus d'esprit de sérieux.

Dans cet écosystème perturbé qu'est le secteur culturel, le CDN fait figure d'institution stable et prospère et l'humeur est à la créativité joyeuse du côté des 13 Vents. Olivier Saccomano écrit. Nathalie Garraud s'empare de ses textes pour les mettre en scène. Couple à la ville comme à la scène, comme on dit. Une formule unique dans le paysage théâtral français.

Nous voilà, plutôt en confiance et en appétit, après le remarquable «Institut Ophélie», devant un petit peuple uniforme qui s'agite sur la scène du théâtre de Grammont. K1, K2, K3, K4, K5 et K6 sont leurs noms. Le personnel d'une *agence de design japonaise* qui en a plein la bouche de ces poncifs de la langue mondialisée, au vide abyssal. Ils sont DISRUPTIFS ! Leurs malheurs sont juste des «opportunités». **C'est l'hubris du capitalisme dans toute sa splendeur. Une prétention fumeuse.** Une technolanguage où les chiffres priment, parlent, qui vise à restaurer l'autorité biologique de l'espèce, délivrée de toute guimauve existentielle.

Après avoir travaillé dans la plus pure tradition théâtrale sur Shakespeare (avec *Un Hamlet en moins*, et *Institut Ophélie*), le duo des 13 Vents refait une irruption dans ce registre contemporain, qui ramène à leur saisissante pièce grouillante de CRS, *La beauté du geste*, la première présentée au public montpelliérain, il y a 5 ans.



**«Nous avons gagné la bataille du temps» : le vol du temps est une récurrence de la pensée critique anticapitaliste. L'hypertemps, le fléau majeur. C'est notre contre-la-montre dont on parle, une des formes les plus explicites de notre aliénation.** Pour ce texte, Saccomano a puisé à ses sources de prédilection : Grégoire Chamayou, jeune philosophe français et son concept de «libéralisme autoritaire», Mark Fisher, le pop philosophe britannique et son «réalisme capitaliste» ou l'américain Frederic Jameson, penseur marxiste américain, qui ont fendu l'armure du libéralisme pour en atteindre le cœur puant.

Franchement, on se demande comment Nathalie Garraud va s'en sortir avec cette langue, ultra équipée intellectuellement, qui n'est pas un cadeau pour la mise en scène. Comment faire théâtre avec un texte-fleuve qui charrie tous les maux du monde : drogue, wokisme, immigration, surveillance... ? **Ce duettisme est d'ailleurs un des ressorts de la pièce, son challenge intrinsèque.** Comment ? En opposant une certaine sobriété à la luxuriance verbale de Saccomano, en s'appuyant sur le jeu des acteurs qui sont toujours une ressource fortement convoquée dans les propositions des dirigeants du CDN montpelliérain.



La mise en scène sur un plateau quasiment nu met le focus sur une communauté de pantins, êtres modifiés à leur insu qui parlent comme une IA en nous ramenant, par la mécanique maladroite de leurs corps, aux *Temps modernes* de Chaplin.

A quoi bon la belle langue de ces «*gens qui portent le désordre dans le langage ?* » Ils «*sont encore plus dangereux que ceux qui portent le désordre dans les rues* ». Un monde a basculé. Après l'effacement de ses données, chacun peut prétendre à être pleinement nouveau. «*Ça se voit dans le regard de ma boulangère, si on peut encore appeler ça un regard, et si on peut encore appeler ça une boulangère, qu'elle n'y est plus, vous comprenez*». Ce qu'ils appellent «*une réélaboration partagée*».

Cet homme d'état à la perruque peroxydée, et plus tard cet homme politique, croqué en ventriloque de la domination capitaliste, qui a un PROJET, nous citent, nous sont familiers. On pense aussi à l'homme augmenté, bien réel lui aussi, des chroniques de la *Vallée du Silicium* même si Damasio n'est pas dans le logiciel du CDN montpelliérain.

***C'est un fascisme digeste, en apparence anodin qui se déploie sur une toccata de Bach empruntant à l'univers coloré et absurde de Lewis Carroll***, comme autre indice de travail fourni par Garraud/Sacomano.

La scène est juchée d'habits de couleurs entre vide-grenier et cimetière. Une mise en scène minimaliste qui offre la possibilité aux spectateurs.trices de projeter leurs propres images. On pense aussi à la série *Black Mirror*, mais tant de références possibles.



Une femme de ménage résiste. Qui s'appelle Alice justement. Habillée de couleur, elle vient questionner le système. « *Je peux dire ce que je pense ?* » ***Elle est la figure des petites gens, et la palette flashy de ses vêtements tranche avec le gris, du fascisme, de Gaza, de la fin du monde.*** L'espoir, le messianisme serait plutôt du côté de cette fille aux mots simples. Une héroïne de cette «*guerre contre la rêverie, contre l'ennui*», du sensible, dont parle Annie Lebrun, autre source de Olivier Saccomano.

Elle sera jugée pour avoir provoqué «une accélération de l'histoire ». Avant que la pièce nous laisse sur un cut, presque trop net, un peu comme la hache qui peut lui couper la tête sur l'ordre de ce roi et cette reine tout droits sortis d'un jeu de carte. ***Fin de cette fantaisie qui fait froid dans le dos, de cette forme indéfinissable et curieuse à la fois militante et désinvolte, où prime le goût du jeu et de la beauté plastique.***

Alice est vaincue par une «*monarchie opérationnelle provisoire*». Le fascisme a gagné, et gagnera si l'on ne se ressaisit pas.

**Nouveau monde**, encore visible du 5 au 7 juin, au CDN de Montpellier, [ici](#). *Photos @Jean-Louis Fernandez.*

# Printemps des comédiens 2025 : il s'en passe de belles "sous les paupières" de Lou Chauvain, l'enfant du pays !



JÉRÉMY BERNÈDE

Avec sa création solo "Sous les paupières" présentée au Printemps des comédiens avant d'être donnée à Avignon off, l'actrice d'origine perpignanaise et sétoise de cœur Lou Chauvain se livre autant qu'elle se délivre. Culotté et jubilatoire !

C'est l'histoire d'une meuf. D'une meuf qui n'a pas froid aux yeux. Parce qu'elle les emmitoufle dans la couvrante de ses paupières ? Cela s'intitule *Sous les paupières*, d'accord, mais c'est plus compliqué que ça, enfin, autre chose, et surtout plus chouette. Tellement.

Dans le seule-en-scène que Lou Chauvain a écrit et mis en scène, et qu'elle a créé au Printemps des comédiens avant de le donner **du 5 au 24 juillet au Théâtre du train bleu**, à Avignon, il n'est pas question d'une nana qui se voile la face mais d'une qui, prise de vertige au bord de la vie, parce vivre sa vie c'est quand même pas fastoche, a préféré s'en inventer très tôt des tas, plus douces, plus dingues, sous ses paupières, dans le secret de sa "cabane de peau". "Je ne fermais pas les yeux pour dormir, je fermais les yeux pour vivre."

## Un portrait éparpillé, culotté, déluré

Aujourd'hui, devant nous, elle s'ouvre en deux, c'est déchirant, et se plie en quatre, c'est tordant. Elle se livre et se délivre dans une manière spectaculaire d'extrospection dessalée et diluvienne : la parole ne sort pas, elle gicle à gros bouillons mémoriels, irrépressibles et désordonnés, explosifs et éclatants.

Elle se souvient du 31 décembre 1999 où toute gamine, elle attendait la fin du monde, et déjà n'aurait pas été contre que ça s'arrête avant que ça démarre pour elle. Elle parle de sa copine de collègue qui avait un truc pour faire pousser les seins, mousse de bière et bols plein de glaçons. Elle raconte la natation synchronisée sous l'œil de sa mère et ce plaisir, extrême, inopiné, qui manque la noyer. Elle incarne carrément l'instituteur peignant à la taloche son portrait d'écolière émotive et rêveuse. Alors, les vies sous les paupières, plein, mieux, trop...

## Des chansons à clés et à tiroirs

Servi par une plume franche, sensible, boosté à l'autodérision lucide, *Sous les paupières* refuse de choisir entre le journal intime théâtral, le spectacle de stand-up et la comédie musicale psychanalytique, et cumule donc le trouble du premier, la drôlerie du deuxième et l'excentricité du dernier. Vive, brillante, souple, attachante, Lou Chauvain zappe de la petite fille à la jeune femme en un glissement de timbre de voix et un haussement d'épaules, multiplie les compositions physiques audacieuses (voire extravagante quand elle se lance dans une introspection organique ; voire impudique quand... vous verrez) et chante des pop songs à clés et à tiroirs et amusantes (musiques de Pascal Sangla).

Pendant soixante-quinze minutes, Lou Chauvain est seule en scène mais on est plusieurs dans sa tête : dès lors qu'on accepte le principe de sa délivrance culottée, délurée, éparpillée, on jubile comme elle se grise de sa franchise, comme elle se lâche avec courage ! "On débloque plein de trucs avec ce spectacle, non ? Enfin, moi, je débloque !" En vrai, même pas : c'est l'histoire d'une meuf qui n'a pas froid aux yeux, et les a grand ouverts, bravo à elle !

# Nouveau Monde, Faustus, cirque en voltige : une semaine intense pour le Printemps des comédiens à Montpellier



Avec "Hourvari", Rasposo revient du côté spectaculaire du cirque. / - RYO ICHII

VINCENT POURRAGEAU

Le Printemps des Comédiens a lancé sa 38e édition à Montpellier avec une série de spectacles marquants, dont *La guerre n'a pas un visage de femme* de Julie Deliquet et *Nouveau Monde* du duo Saccomano-Garraud. Théâtre, marionnettes et arts du cirque rythment cette semaine, avec notamment *Faustus in Africa !* de William Kentridge et *Hourvari* de la compagnie Rasposo.

Le Printemps des comédiens a passé son premier week-end avec trois spectacles d'envergure. L'ouverture remarquée a été assurée par *La guerre n'a pas un visage de femme* de Julie Deliquet, qui met en scène avec force et sororité la parole de femmes soviétiques engagées sur le front de la Seconde Guerre mondiale. Conçue à partir de paroles recueillies par la romancière biélorusse Svetlana Alexievitch, cette pièce qui délivrait la parole de femmes invisibilisées était salutaire et pour reprendre une imagerie guerrière, un véritable coup de massue. Difficile pour certains spectateurs d'enchaîner avec le spectacle du trio d'Alain Platel, Fabrizio Cassol et Rodriguez Vangama qui mêlait musique savante et rumba congolaise.

## La création du duo des 13 vents

Avec *Nouveau Monde* aux 13 vents, le duo Saccomano-Garraud signait une nouvelle fois une pièce témoignant de notre monde avec un geste théâtral qui en accentuait les excès. Charge dystopique, adroitement écrite et finement jouée, cette pièce hautement recommandable est encore jouée de jeudi à samedi.

Parmi les grands moments de cette semaine, retenons *Faustus in Africa !* de William Kentridge à l'Opéra Comédie (de jeudi à samedi). Il y a 30 ans, avec la compagnie Handspring Puppet, l'immense artiste sud-africain adaptait un Faust en marionnettes au cœur de l'Afrique. Comme un peintre a bien le droit de retoucher son œuvre, Kentridge revisite son œuvre à la lumière des crises actuelles. Un spectacle total conjugue animations, marionnettes, musique, décors et effets spéciaux.

## Du cirque sous chapiteau

C'est aussi une grande semaine de cirque. Le spectacle *Décrochez-moi-ça* est complet mais il reste des places pour deux autres spectacles qui se distinguent. Il y a l'habituel spectacle donné sous le chapiteau de l'école de cirque Balthazar. Avec *Chicane à l'horizon*, les artistes en devenir s'interrogent sur "*la place des arts du cirque dans le monde d'aujourd'hui*" (du mercredi au samedi à 20 h 30, Domaine d'O). Du côté de Grabels, c'est la compagnie Rasposo qui a dressé son chapiteau pour *Hourvari* (du samedi 7 au vendredi 13 juin, relâche les 9 et 10 juin, complexe sportif de l'Avy). Lors de ses trois dernières créations, Marie Molliens avait cherché à épurer au maximum le geste circassien. Cette fois-ci, la metteuse en scène, fildefériste et voltigeuse veut offrir au regard du spectateur la performance qui fait du cirque, un art subjuguant. Elle convie sur la piste douze artistes dont des spécialistes de haute voltige qui n'est pas la discipline la plus tranquille du cirque. Hourvari, c'est à la fois la ruse d'un gibier qui trompe les chiens et un grand tapage. La metteuse en scène en viendrait à tromper son monde à grand fracas ? On prend.

---

*Printemps des comédiens. Jusqu'au 13 juin. Domaine d'o et autres lieux, Montpellier et métropole. Programme sur [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)*

# PRINTEMPS DES COMÉDIENS : SOUS LES PAUPIÈRES DE LOU CHAUVAIN

par *Élisabeth Pan*



*Lou Chauvain, seule en scène au Printemps des Comédiens © Vincens de Tapol*

*Lou Chauvain écrit, met en scène et interprète son premier seul en scène, "Sous les paupières". En tournée avec 104ontheroad, le spectacle est au Printemps des Comédiens de Montpellier.*

*Sous les paupières* est un spectacle plus ou moins autobiographique de Lou Chauvain. Pour son premier seul en scène, la comédienne choisit d'écrire un texte inspiré de souvenirs d'enfance récoltés dans d'anciens journaux intimes récupérés chez sa mère, et de questionnements du quotidien. Pour sa mise en scène, elle décide de mélanger costumes et décors saugrenus, et minimaliste pour laisser place à l'imagination du spectateur. C'est avec humour, poésie et tendresse que l'artiste crée ce spectacle surprenant, agrémenté de chansons écrites par elle et mises en musique par Pascal Sangla, compositeur, pianiste et comédien.

**Connue sur scène comme à l'écran**, Lou Chauvain a depuis longtemps fait ses preuves en tant que comédienne, mais sentait ces dernières années que le théâtre ne résonnait plus de la même manière. Encouragée par Lio, avec qui elle a joué et pour qui elle a écrit des chansons, et par le musicien et comédien Pascal Sangla, elle décide de se lancer dans l'écriture d'un seul en scène à la fois thérapeutique et palpitant. Le public est immédiatement investi dans l'univers rocambolesque de Lou Chauvain qui s'interrompt elle-même dans ses histoires, allant d'un sujet à l'autre de façon captivante, maintenant les spectateurs, hilares, en haleine. Les chansons, entraînantes et énergétiques, sont également interrompues par des pensées que Lou Chauvain a envie de partager avec le public, qui ne sait jamais à quoi s'attendre. Les anecdotes de l'autrice, très personnelles, émeuvent l'auditoire qui s'y retrouve de mille et une façons.

**Après une résidence au Cent-Quatre-Paris en juin 2024, Lou Chauvain part en tournée avec 104ontheroad pour *Sous les paupières*. Le 3 juin au Printemps des Comédiens de Montpellier, sa ville natale, avant Avignon au Théâtre du Train bleu, du 5 au 21 juillet à 15h40 (relâches les 11 et 18 juillet). En 2026, retour au Cent-quatre-Paris dans le cadre du festival Les Singulier.es, du 12 au 21 février, et sur la Scène nationale d'Angoulême les 18 et 19 mars.**

# Faustus in Africa ! : un brillant réquisitoire contre la vaine humanité et ses désirs intestins dévorants

vendredi 6 juin 2025 22:23 Écrit par : Julie Cadilhac



Par Julie Cadilhac - Lagrandeparade.com/ Comme dans la version la plus célèbre de la légende de Faust, la pièce présente le destin d'un savant qui, déçu par l'aporie à laquelle le condamne sa science, signe un pacte avec Méphistophélès.

Celui-ci promet à Faust une seconde vie ( s'il lui donne son accord écrit), où il pourra posséder toutes les connaissances mais aussi accéder à tous les plaisirs sensibles

; après quoi il laissera son âme à la disposition du diable. Faust tombe amoureux d'une "Marguerite" qu'il abandonne enceinte et rend victime de l'opprobre collective comme dans la première version de Goethe pour vouer toute son admiration ensuite à la femme de l'empereur, une certaine Hélène, clin d'oeil à Hélène de Troie à qui plusieurs versions du mythe donnent un rôle. Là où l'originalité débute, c'est que le décor se plante bien loin de la sombre Allemagne de Goethe. Bienvenue en Afrique...où la folie des hommes empile les cadavres, les douleurs...de manière si zélée que l'envoyé du diable refusera d'ailleurs de quitter ce monde plein de duplicité à la fin de sa mission! Cette "danse d'une insignifiance à couper le souffle" qu'est l'existence humaine, quelle récréation pour le mal!

Cette adaptation scénique du mythe faustien est d'une finesse exquise. Le texte est remarquable. La distribution tout autant. L'espace sonore, fabuleux : parfois aussi éthéré que le gémissement du cristal, parfois bouillonnant de grondements jupitériens, et toujours en résonance profonde avec ce qui se trame sur le plateau.

Face à nous, un laboratoire paré de grandes bibliothèques et, en fond de scène, un écran sur lequel est projetée une animation filmique d'une virtuose qualité, créée par le metteur en scène lui-même, William Kentridge. Ces projections font tour à tour office de décors, de "paratexte" avisé, d'"entractes" et l'on reste admiratif de la qualité du dessin, de la précision du trait, de la pertinence accrue de leur existence. Et puis, il y a, ensuite, ces extraordinaires marionnettes d'Adrian Kohler et Basil Jones qui prennent vie sous nos yeux, nous éclaboussent de leur puissance évocatrice et servent, bien mieux qu'un être de chair et d'os, le propos. Ne sommes-nous pas, tous et toutes, des marionnettes? Manipulé.e.s, manipulables, soumis à une destinée dont nous ne tirons pas tous les fils? Pantins qui "ne peuvent exister que dans l'éternelle brume de l'illusion"?

"Rien, c'est ce qu'on sait de mieux", affirme Faust. "Notre vie est brillante mais elle reflète la gloire." Sa crise existentielle est le reflet d'un égoïsme démesuré. Comment un simple breuvage rajeunissant pourrait-il combler un être à l'insatisfaction chevillée à l'âme, un "pervers transcendantal" de cette envergure ? Malgré son apparence émaciée, William Kentridge fait de Faust un ogre, un colon insatiable qui dévore tout ce qu'il convoite. Le monde lui est littéralement servi sur un plateau et il le gaspille, le dilapide, l'assassine sans remords avec un cynisme déconcertant. Peu importe que d'étranges fruits se balancent au-dessus de sa tête, que les masques indigènes explosent, que



"Rien, c'est ce qu'on sait de mieux", affirme Faust. "Notre vie est brillante mais elle reflète la gloire." Sa crise existentielle est le reflet d'un égoïsme démesuré. Comment un simple breuvage rajeunissant pourrait-il combler un être à l'insatisfaction chevillée à l'âme, un "pervers transcendantal" de cette envergure ? Malgré son apparence émaciée, William Kentridge fait de Faust un ogre, un colon insatiable qui dévore tout ce qu'il convoite. Le monde lui est littéralement servi sur un plateau et il le gaspille, le dilapide, l'assassine sans remords avec un cynisme déconcertant. Peu importe que d'étranges fruits se balancent au-dessus de sa tête, que les masques indigènes explosent, que



les cartes de géographie deviennent des cimetières et que les noms s'empilent dans des registres qui débordent des fenêtres. Et la dimension de conte ne s'arrête pas là, on y trouve un oiseau de mauvaise augure et un chien doué de paroles, aussi charmeur qu'inquiétant, un Cerbère à une tête, à la voix de sorcière, qui se nourrit de l'individualisme débridé qui sévit sur cette terre.

On se souviendra d'une journée morose en rase campagne, d'une Hélène éplorée dans le vent de la débâcle, de la nuit de Walpurgis, de billets de banque que l'on compte à l'envi, des parts du monde que l'on se partage entre-soi, d'un canon phallique, d'un démon qui renonce à son dû et préfère jouer aux cartes sur terre avec des complices qui lui ressemblent...

Un très grand moment de théâtre, maintes fois récompensé à l'échelle internationale, qui nous emporte dans un safari trépidant en compagnie d'un être dont la cupidité rivalise avec l'avidité. Une invitation à réfléchir sur la parabole du choix de vie - qui sous-tend le mythe faustien - de manière introspective et contemporaine. Aujourd'hui, les sur-consommateurs que nous sommes balaient d'un revers de la pensée, pour leurs intérêts personnels, des réalités urgentes, à commencer par le dérèglement climatique. Arrivera le jour où " il va falloir payer pour (ces) folies"...

### Faustus in Africa

Avec : Eben Genis, Atandwa Kani, Mongi Mthombeni, Wessel Pretorius, Asanda Rilityana, Buhle Stefane et Jennifer Steyn

Mise en scène : William Kentridge

Collaboratrice artistique à la mise en scène : Lara Foot

Conception et direction des marionnettes : Adrian Kohler et Basil Jones (Handspring Puppet Company)

Direction associée des marionnettes et des répétitions : Enrico Dau Yang Wey

Scénographie : Adrian Kohler et William Kentridge

Animation : William Kentridge

Construction marionnettes : Adrian Kohler et Tau Qwelane

Costumes marionnettes : Hazel Maree, Hiltrud von Seidlitz et Phyllis Midlane

Effets spéciaux : Simon Dunckley

Conception décor : Adrian Kohler

Construction décors : Dean Pitman pour Ukululama Projects

Peinture et habillage des décors : Nadine Minnaar pour Scene Visual Productions

Traduction : Robert David Macdonald

Texte additionnel : Lesego Rampolokeng

Musique : James Phillips et Warrick Sony

Conception sonore : Simon Kohler

Eclairagiste et régisseur de production : Wesley France



Régisseuse plateau et opératrice vidéo : Thunyelwa Rachwene

Régisseur son : Tebogo Laaka

Contrôleuse vidéo : Kim Gunning

Régisseuse plateau : Lucile Quinton

© Fiona MacPherson

Dates et lieux des représentations:

- Du 5 au 7 juin 2025 à l'Opéra-Comédie de Montpellier dans le cadre du Festival du Printemps des Comédiens



# Printemps des comédiens 2025 : dans la recreation "Faustus in Africa !", on distingue bien le vrai du Faust !



JÉRÉMY BERNÈDE

L'Opéra-Comédie accueille encore ces vendredi et samedi soir "Faustus in Africa !" de William Kentridge et la Handspring puppet company. Une superbe relecture du pacte avec le Diable, avec l'Afrique pour terrain d'enjeux.

La force des mythes est leur éternité... et le chagrin des mortels que de toujours le constater ! En 1996, en Afrique du sud, au surlendemain de la fin de l'apartheid, les marionnettistes de la prestigieuse Handspring puppet company et l'immense plasticien et metteur en scène William Kentridge s'étaient associés pour cosigner *Faustus in Africa !*, une relecture du mythe de Faust pensé comme un écho de l'accord négocié lors de la passation de pouvoir en le gouvernement sud-africain nationaliste et celui du Congrès national africain (ANC) ; un accord qui avait alors eu pour beaucoup – à commencer donc par les créateurs dudit spectacle – un arrière-goût de pacte avec le malin, le choix de la paix ayant prévalu sur celui de la justice... Le temps a passé, le mythe n'a pas pris une ride mais quid du spectacle qui a adapté le second à l'actualité du premier ?

Le Printemps des comédiens qui a la **primeur française de la recreation de *Faustus in Africa !***, nous offre de distinguer le vrai du Faust. Sur la scène de l'Opéra-Comédie, un décor magnifique tout en boiseries magnifiques, bibliothèques, rayonnages, comptoirs, figure le plus évident des enfers communément admis : une administration. C'est là que Faustus, le brillant (quoique légèrement pleurnichard) esprit européen dégoûté de son aporie existentielle, conclut un pacte avec Méphistophélès : en échange de son âme, ce dernier lui offre un accès privilégié à l'Afrique, et lui assure d'y pouvoir accomplir tout ce qu'il lui chantera (fût-ce faux). L'incarnation du Diable est jouée avec onctuosité et suffisance par l'acteur Wessel Pretorius tandis que le mortel est – chouette métaphore – une marionnette manipulée à vue. Du reste, dans ce drame éternel, tous les humains sont du même bois, et c'est le cas de le dire !

## Puissance des visions

Bellement articulé dans un anglais châtié aux tournures sophistiquées, quelque peu logorrhéique, voire amphigourique, le texte de ce *Faustus in Africa !* nous échappe parfois, d'autant qu'il court dans la langue des interprètes plus vite que défilent les surtitres. De même, la narration ne nous semble pas des plus limpides à force d'ellipses et de péripéties. Mais s'il nous manque des mots, on a tous les maux par ailleurs : la puissance tragique et satirique des visions générées par l'association des acteurs-

---

marionnettistes et du plasticien de génie est exceptionnelle !

Aux premiers, l'animation de la distribution : la fanfare qui chapitre les aventures (au passage, les musiques composées par James Phillips et Warrick Sony sont superbes) ; les deux femmes entre lesquelles balance le cœur (ou la pierre qui lui en tient lieu) de Faustus ; les puissants, généraux et empereurs, qui ici ou comme ailleurs ont nul besoin d'être caricaturés pour être de sinistres clowns ; la hyène démentielle qui sert d'abord d'intercesseur entre le démon et les mortels, puis sert ses propres intérêts... Dans tous les cas, on est ébloui par la beauté et l'expressivité de ces pantins conçus par Adrian Kohler et Basil Jones.

## Sublimes animations de Kentridge

Mais il est impossible de les dissocier de l'environnement dans lesquelles elles évoluent ; autrement dit des films d'animation au fusain de William Kentridge projetés sur le grand écran de l'administration infernale. Chromos d'une Afrique coloniale fantasmatique, réclames édifiantes, décors pratiques, métaphores violentes... non contents d'être d'une splendeur picturale charbonneuse, ils confèrent au spectacle plus que tout autre chose, sa profondeur terrible. Grâce à eux, on prend la pleine mesure du safari à la fois homicide et écocide de ce Faustus cynique et avide à travers l'Afrique post-coloniale. Post, vraiment ?

Pillage des richesses artistiques, prédatons des ressources minérales, corruption des gouvernements, exploitation des peuples... Trente ans plus tard, *Faustus in Africa !* n'a donc rien perdu de son actualité, brûlante comme un avant-goût de l'enfer. Les mythes ne rendent jamais l'âme, surtout Faust qui y a laissé la sienne... mais nous ?

## Le cirque s'invite au Complexe sportif de l'Avy



Un conte en clair-obscur où se croisent des personnages farfelus.

Le Complexe sportif de l'Avy, situé route de Bel Air à Grabels, accueille une série de représentations en partenariat avec le Printemps des Comédiens. Du samedi 7 au vendredi 13 juin, à 20 h 30, le chapiteau propose un spectacle d'environ une heure mêlant acrobaties, poésie et théâtre.

Cette création, portée par Marie Molliens, Rasposo et le Printemps, explore la fragilité à travers des personnages acrobates-pantins, enfants et musiciens. La funambule, évolue sur un fil où illusion et réalité se confondent, révélant un univers fascinant. Le spectacle met en scène une dizaine d'artistes dans un conte en clair-obscur, où se croisent Guignol-acrobate, clown déchu et Pinocchios en métamorphose.

---

*POur plus d'informations : Horaire : 20 h 30. Durée : environ 1 h 15. Tarifs : Tarif plein : 25 €, tarif réduit 1 : 20 €, tarif Duo : 18 €, tarif réduit 2 : 14 €, tarif réduit 3 : 10 €, tarif jeune : 9 €.*

Correspondante Midi Libre : 06 72 85 20 41

## Printemps des comédiens 2025 : Julien Gosselin nous invite à visiter son "Musée Duras" dix heures durant



Après les cinq heures passionnantes d'"Extinction" en 2023, Julien Gosselin revient pour dix heures de "Musée Duras" en cinq fois ! / SIMON GOSSELIN

JÉRÉMY BERNÈDE

Le génial metteur en scène Julien Gosselin qui avait retourné le Printemps des comédiens en 2023 avec "Extinction", y revient ces samedi et dimanche pour "Musée Duras", une immersion kaléidoscopique dans l'univers de Marguerite Duras de cinq fois deux heures avec quinze acteurs et actrices du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Fou et incontournable !

Où prend sa source "Musée Duras" : chez l'autrice ou dans le Conservatoire national ?

Il y a quelques années, j'avais déjà eu envie de monter Duras mais j'avais peur que le spectacle que j'allais en tirer ait une forme un tout petit peu "bourgeoise, c'est-à-dire qu'il y a quand même des textes qui ne sont pas loin parfois du boulevard, étonnamment, des textes qui sont aussi des grandes scènes bourgeoises de couple, comme on peut en voir dans le théâtre classique. Il n'y a pas que ça du tout (c'est une ou deux pièces sur les onze qu'on monte). J'avais donc abandonné l'idée de le faire avec mes actrices et acteurs de toujours. Mais quand on m'a proposé de travailler au conservatoire, ça m'est revenu : quand je travaille avec les élèves, je fais toujours quelque chose que je suis à deux doigts de le faire mais que je ne fais pas ; pour essayer, quoi. En essayant, il s'est avéré que c'était extraordinaire de travailler sur Duras et qu'avec eux, ça cristallisait un truc.

## **Vous avez dit quelque part "vénérer" Duras...**

Oui ! (rires) Mon amour pour Marguerite Duras, c'est d'abord un amour d'adolescent. Comme beaucoup de lecteurs. Quand on tombe sur ses textes entre 15 et 20 ans, on éprouve souvent des sensations d'extrême proximité avec sa littérature, quelque chose de très évident. Je m'en suis ensuite éloigné car comme ça arrive, là encore, à beaucoup de lecteurs, au bout d'un moment, elle agace et une distance se crée. Mais en y revenant il y a quelques années, j'ai retrouvé cette percussive que j'avais eue ado, en lisant plusieurs textes, notamment *L'homme atlantique*, qui est dans le spectacle. Je me suis reconnecté très, très fort. Là où je trouvais quelques années auparavant une certaine fausseté, j'ai vu cette fois au contraire une extrême honnêteté, une vérité... Duras, pour moi, c'est hyper important dans ma vie.

## **Et vous l'avez confiée à une troupe de jeunes nés presque un siècle après elle !**

Effectivement, ce qui était intéressant, c'est qu'il y a chez elle des choses, des façons de voir le monde qui sont à l'opposé de la manière dont le voit cette génération-là. Par exemple, une chose assez amusante, même si je ne sais pas si amusant est le bon mot, c'est que pour Duras, l'amour, la mort, le sexe, c'est un peu la même chose. Et ce n'est évidemment pas la façon dont elles et eux voient les choses aujourd'hui, mais d'ailleurs je ne sais pas si c'est aussi la manière dont je vois les choses ! On voit bien qu'il y a une distance temporelle et une tension... Néanmoins, en même temps, là où ils peuvent se raccrocher très fort, c'est à la radicalité d'une figure féminine dans l'écriture, quelque chose qui nous secoue encore aujourd'hui. Parce qu'on en voit toujours des autrices qui rompent avec une certaine idée de la littérature, pour proposer des choses très courageuses et très radicales. Bref, tout cela produit à la fois des moments de doute et de complicité avec l'œuvre. En tout cas, je crois qu'entendre ces mots-là aujourd'hui dits dans ces corps-là, ça produit quelque chose...

## **Comment avez-vous procédé pour sélectionner les œuvres ?**

J'ai eu de la chance parce qu'avant de me lancer dans le vrai travail avec eux, on avait déjà eu ensemble quelques semaines de labo, comme ça, et on avait essayé plein de textes, sans se dire qu'on allait les monter. Après, il y a cette idée qui me travaillait depuis un moment : Duras, même si elle ne s'y était pas vraiment intéressée, était contemporaine des premières générations de performeurs, d'artistes comme Marina Abramović qui arrivaient comme ça, au milieu d'une pièce, et produisaient avec leur corps ou leur voix, des choses qui relevaient de l'art. De manière extrêmement directe, extrêmement simple, dans des espaces blancs. Je me suis dit qu'il y avait quelque chose de cette époque-là qui pouvait se raconter de cette manière-là. D'autant plus que ses textes ont souvent valeur de manifeste, ou de poème, enfin, bref, des choses très tranchantes.

## **Des modules aux formes et durées variables**

### **Comment cela se traduit-il au plateau ?**

Ce qui était intéressant pour moi qui ai l'habitude de faire des gros bazars, c'était d'aller cette fois

au plus près. On est dans un bifrontal qui se transforme en trifrontal, en quadrifrontal ; à des moments, le public sera allongé sur le plateau ; à d'autres, il sera debout. La forme bouge tout le temps, avec de la musique, de la vidéo, plusieurs langues, etc., mais toujours pour des formats courts : entre vingt minutes et une heure à chaque fois. Même si le **spectacle dure dix heures en tout**. En vrai, il y a onze formes. Je crois qu'au final, pour le public, c'est très évident à regarder. Cela ne travaille pas du tout sur ce que j'ai pu bosser par ailleurs, sur l'opacité ou sur la pénibilité. C'est un spectacle qui change, qui bouge, tout le temps. Le travail s'est fait dans ce sens-là : comme le côté tranchant du texte pourrait rencontrer une forme qui irait à l'os.

**Ce sont des textes mais aussi des extraits... que vous avez choisis pour ce qu'ils avaient de commun avec les thématiques qui vous travaillent ?**

Cela dépend des fois. Par exemple, *L'amant*, son plus grand roman, on n'allait pas monter en entier, on en aurait eu pour des heures. Mais il y a sept ou huit pages très fortes, plutôt vers le début, qui condensent énormément sur le rapport à l'enfance, la violence sexuelle produite à cet âge... Bref, on choisit cet extrait. Par contre, on joue les pièces *La musica deuxième* et *Suzanna Andler* quasiment dans leur intégralité. On entend aussi *Hiroshima mon amour*, *La douleur*, *L'homme atlantique*, *Savannah Bay*, *La maladie de la mort*, *L'homme assis dans le couloir*, *L'exposition de la peinture* et *L'amante anglaise*. Cela donne des objets très différents. Moi, ce que j'aime bien (et j'ai d'ailleurs toujours travaillé comme ça), c'est qu'au fond, à la fin, l'histoire, on s'en fout un peu. Que ce soit bien raconté ou pas, je m'en fous un peu. Ce qui m'intéresse, et c'est pour ça que ça s'appelle *Musée Duras*, c'est qu'on y entre, comme on le fait une expo rétrospective d'un artiste : l'intérêt n'est pas tant de regarder toile après toile (on peut aimer une toile plus qu'une autre) mais de rentrer un moment dans le parcours, dans le cerveau, dans le geste artistique de celui-ci. Plus le spectacle avance, plus on perçoit des redondances dans l'écriture, des points de connexion, mais aussi des signes d'évolution dans son écriture, beaucoup plus sèche dans les années 80... Je crois que le public le sent : au bout d'un moment il entre dans l'esprit et la pratique de l'autrice, comme dans un musée.

**On entre au musée, mais on finit aussi au musée...**

Vous voulez dire que le musée serait la place des œuvres mortes ? Hum... Il y a un jeu là-dessus, évidemment. Moi, ce qui m'intéresse, c'est quand même ça, le jeu du théâtre, c'est qu'à un moment, des signes morts ou des littératures du passé, que l'on pourrait dire mortes, redeviennent vivantes, le temps d'un moment. Il y a un aspect un peu rieur là-dedans. On pourrait en effet penser que le théâtre est l'inverse d'un musée, que ce n'est pas du tout un lieu qui sent la mort. Moi, je crois que ce n'est pas tout à fait vrai. Je pense que le théâtre, c'est un lieu aussi de réapparition de fantômes, et l'endroit d'un pacte tout à fait étrange entre les acteurs et les spectateurs sur le fait qu'on va réactiver ensemble des signes morts le temps d'un moment, et que cette chose-là, bien que fausse, est empreinte d'une totale vérité ! Alors, oui, ce pourrait être un lieu de finitude mais en même temps, j'en suis toujours surpris mais c'est aussi pour ça que je fais du théâtre, ça ne l'est pas, c'est un lieu de présent !

---

**"Musée Duras" samedi et dimanche**, à partir de 10 h, au théâtre Jean-Claude Carrière, Domaine d'O, Montpellier. Un module 20 €, pass intégrale (à partir de 3 modules) 65 €.

# FAUST IN AFRICA ! UN DIAMANT NOIR AU PRINTEMPS DES COMÉDIENS :

*par Véronique Giraud*



*Faustus in Africa ! © Fiona MacPherson*

*Divine surprise qu'offre l'édition 2025 du Printemps des Comédiens. En programmant les 5 et 6 juin Faustus in Africa. Fruit de la collaboration du génial artiste visuel William Kentridge avec la Handspring Puppet Company, le spectacle a réveillé les ors de l'opéra Comédie de Montpellier.*

William Kentridge est l'un des plus grands artistes visuels de notre époque. Ses modes d'expression sont sans limites pour dénoncer l'apartheid de son Afrique du Sud natale et toutes les oppressions des peuples d'Afrique par l'Occident. Avec la Handspring Puppet Company, qui réalise un travail exceptionnel de marionnettistes, a convaincu le réalisateur et metteur en scène de créer ensemble. Ainsi est née en 1995 Faustus in Africa !, pièce qui a fait le tour d'Europe et des Etats-Unis. Trente ans plus tard, la compagnie a ressenti la nécessité de réactualiser ce spectacle qui met en scène un Faust en safari pillant les richesses de l'Afrique et de ses habitants dans sa quête de savoir et de pouvoir.

**Une brûlante actualité.** En février 2025, une toute nouvelle génération de comédien·nes s'est réunie au Cap pour écouter William Kentridge expliquer les partis pris de son adaptation de l'œuvre titanesque de Goethe, Faust, et son utilisation de l'animation pour éclairer le texte transposé en Afrique, où un vieil homme vend son âme au diable pour enfin savourer les jouissances des hommes. « Faustus in Africa! a été produit à l'époque de et en réponse à l'accord négocié lors de la passation de pouvoir entre le gouvernement sud-africain nationaliste et le gouvernement du Congrès national africain (ANC). Quel était le coût éthique de cet accord, où le choix de la paix l'a remporté sur celui de la justice ? Nous n'avons modifié aucune des images

*projetées. Les textes n'ont pas changé non plus.* » Trente ans plus tard donc, grâce aux archives retrouvées, numérisées, la première version est actualisée et de nouveaux bras vigoureux de marionnettistes remettent en scène une actualité brûlante, la fièvre extractrice et la politique dominante en Afrique du Sud comme ailleurs.

**Dessins et musique au diapason.** Le nouveau scénario entremêle le mythique récit de Goethe et l'ironie du poète sud-africain Lesego Rampolokeng. Comme dans la précédente version, l'alchimie unique entre jeu et théâtre de marionnettes esthétise puissamment le propos et les personnages. Seul le diable est joué par un acteur humain, un Méphistophélès d'une grande élégance dans son costume noir et ses chaussures vernies.

La musique de James Phillips (1959-1995) amplifie les formidables animations de Kentridge. Ces dernières, dessinées au fusain, sont projetées sur un écran en fond de décor. Les motifs, qui se métamorphosent à un rythme trépidant, créent à eux seuls un langage qui se superpose à celui des comédiens marionnettistes, un langage capable d'exprimer une pensée cachée, de donner la coloration sud-africaine au récit de la vieille Europe. Au diapason du puissant vocabulaire graphique, agit comme un signal la musique de James Phillips, qui a accompagné les mouvements de résistance de la jeunesse africains des années 80.

Ce théâtre performance fait naître sur scène un univers singulier dont la portée symbolique et spirituelle déplace les sensations pour dénoncer le colonialisme et l'impérialisme occidental.

### **Faustus in Africa !**

**Après avoir été jouée fin mai au Kunstenfestivaldesarts, KVS, où elle a été créée en 1995, la seconde version de la pièce est programmée au Printemps des Comédiens de Montpellier les 5 et 6 juin. Puis les 20, 21 et 22 juin à Athènes.**

# Le Printemps des Comédiens



Du 30 mai au 13 juin



MONTPELLIER

Domaine d'O

Imprimer

Recommander

Partager



**Qu'est-ce qu'un festival ? Le mythique président du Printemps des comédiens, Jean-Claude Carrière répondait : « Une rencontre qui chaque année nous étonne. »**

La 39e édition du rendez-vous théâtral montpelliérain répond à cette recette en affichant créations, surprises, retrouvailles. Depuis 1987, metteurs en scène, auteurs, comédiens et bien sûr spectateurs se retrouvent dans ce festival, mobile et mouvant, toujours présent à l'enthousiasme des textes et des corps, au délire sacré des histoires. En 2025, le Printemps des comédiens signe des retrouvailles avec une compagnie de marionnettes et un spectacle qui ont fait date, *Faustus in Africa*. Une parabole du choix que son metteur en scène William Kentridge revisite trente ans après. Autre spectacle marquant, *La Guerre n'a pas un visage de femme*, récit de Svetlana Alexievitch mis en scène par Julie Deliquet qui donne la parole à des femmes touchées par la guerre. Julien Gosselin propose une immersion « kaléidoscopique » dans l'univers de Marguerite Duras. Enfin, un coup de cœur que ce *Coup fatal*, à la croisée des musiques et des latitudes, où des Congolais chantent du Monteverdi, et où on reconnaît la marque fusionnelle d'Alain Platel. **André Lacambra**

Photo : Simon Gosselin

 Publié par **Rédaction de Ramdam**

# Sous les paupières : un effeuillage de l'enfoui d'une grande intensité

samedi 7 juin 2025 22:14 Écrit par : Stéphanie de Montchalin



Par Stéphanie de Montchalin - Lagrandeparade.com/ Seule en scène, Lou Chauvain incarne une jeune femme en éclosion, peut-être un peu d'elle-même transpire dans ce personnage bouillonnant, qui nous invite à entrer dans sa peau, à passer sous ses paupières pour entendre l'intime confession de son monde profond, enfoui et secret.

Elle livre sans pudeur des éclats de mémoire, tantôt avec humour, tantôt frôlant la tragédie racinienne. C'est une plongée immédiate et saisissante sans préliminaires dans une mémoire kaléidoscopique qui se livre en éclats de chair et de psyché. Elle creuse la tragédie de sa vie, s'accrochant à un fil d'Ariane pour sortir de cette vie labyrinthique faite de douleurs, de premières fois, de traumatismes bien lourds à porter. Tout bout en elle, prêt à exploser. Et ça explose en un flux incessant de paroles, logorrhée nécessaire pour panser les stigmates creusés sur trois générations de femmes qu'elle porte en elle (elle-même, sa mère et sa grand-mère). Un fil maternel peut-être brisé, mais qu'elle tente de reconstruire pour se retrouver et guérir des blessures héritées. Ça jaillit en chansons aussi

comme un écho de son drame intérieur qui prolonge et scande cet effeuillage de l'enfoui.

Captivante, cette exploration de l'intime qui se donne en confession sans filtre ressemble parfois à un miroir tendu où se reflète une part de nous-même qui émeut et se confond avec celle de la jeune fille. On vibre, on ressent, on crie, on pleure, on chante comme elle dans une catharsis qui fonctionne à merveille à la manière des grandes tragédies classiques, tout en mêlant humour tragique et moments de légèreté. L'ombre d'Hermione, héroïne racinienne, se dévoile par intermittences, en filigrane.

De mue en mue, Lou grandit sortant de sa chrysalide, tentant de se libérer du poids du passé, de s'émanciper et tout simplement de vivre ou de renaître sur les cendres de son passé...

Dynamique, vivant, explosif, bouleversant, le jeu de l'actrice ne faiblit pas d'un bout à l'autre de la représentation qu'elle porte magistralement à bout de bras et de voix. Son corps vibre, sa voix tremble, chante et crie. Elle exprime une peur viscérale du silence et de la mort, cherchant à rester vivante par le verbe, dans un tourbillon de paroles qui tourne au vertige. L'immersion profonde dans le corps et l'âme du personnage est réussie. Saura-t-elle trouver dans cette déambulation psychique, presque universelle, la guérison ou la renaissance ?

C'est un spectacle vibrant et poignant qui gratte, gratte ... là où ça fait mal mais aussi là où ça fait du bien.

## Sous Les paupières

Texte, mise en scène et interprétation : Lou Chauvain

Musique : Pascal Sangla

Collaboration artistique : Joséphine De Meaux

Dramaturgie : Mériam Korichi

Lumières : Laurent Bénard

Son : Pierre Routin et Sebastien Villeroy

Costumes : Camille Ait Allouache  
Espace : François Gauthier-Lafaye  
© Antoine Vincens de Tapol

Dates et lieux des représentations:

- Les 3 et 4 juin 2025 au Hangar Théâtre – Studio 1 ( 3 rue Nozeran 34090 Montpellier) dans le cadre du Festival du Printemps des Comédiens ( 34)
- Du 5 au 24 juillet 2025 ( Relâches les 11 et 18 juillet) au Théâtre du Train Bleu - Festival Avignon Off



*Faustus in Africa !*

#Frans\_MacPherson

## Printemps des Comédiens

MONTPELLIER, HÉRAULT

À partir du 30 mai

Comme chaque année, le Printemps des Comédiens met sur le devant de la scène le meilleur du théâtre contemporain. Pour cette édition, metteurs en scène et acteurs de premier plan se retrouveront au Domaine d'O et dans des salles partenaires de la métropole montpelliéraine pour proposer une riche programmation. Si, à l'heure où nous écrivons ces lignes, tout le programme n'est pas encore connu, les premiers spectacles annoncés par le directeur artistique du festival, Jean Varela, sont déjà la promesse d'une belle édition. Du 30 mai au 1<sup>er</sup> juin, on pourra s'émouvoir face au texte de Svetlana Alexievitch, mis en scène par Julie Deliquet : *La guerre n'a pas un visage de femme* fera entendre la voix des combattantes invisibilisées. Aux mêmes dates, signalons la création *Coup Fatal* de Fabrizio Cassol, Alain Platel et Rodriguez Vangama, un spectacle à la croisée des genres et des musiques, entre jazz, baroque et pulsations africaines. Le Printemps met également à l'affiche la première en France de *Faustus in Africa !*, une collaboration entre la Handspring Puppet Company et William Kentridge pour une fable abrasive revisitée à l'aune des crises d'aujourd'hui (du 5 au 7 juin). Enfin, Julien Gosselin sera de retour au festival, les 7 et 8 juin, avec la création *Musée Duras* d'après l'œuvre de Marguerite Duras. Une immersion kaléidoscopique dans son œuvre, visite virtuelle d'un espace mental, visuel et vivant, jonché de performances. La totalité du programme sera mise en ligne dans les prochains jours sur le site du festival.

• Tél. 04 67 63 66 67. [printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)

# DIX PETITES HEURES AU MUSÉE DURAS : GOSSSELIN EN MAJESTÉ

*par Véronique Giraud*



*Musée Duras, spectacle de Julien Gosselin créé avec quinze élèves du Conservatoire national supérieur d'art dramatique-PSL, dans le cadre des Ateliers de 3e année. © Christophe Raynaud de Lage*

*Julien Gosselin a tenu en haleine le public avec "Musée Duras", un spectacle sécable de 11 heures avec pauses créé au Printemps des Comédiens. Une incarnation littéraire et une expérience théâtrale hors normes.*

C'est un fait. Le choc d'une lecture déclenche chez Julien Gosselin le désir de la partager en la mettant en scène. Dans ses spectacles, le texte tient le premier rôle. La conjugaison Duras / Gosselin tenait d'une évidence. Entre l'écrivaine réalisatrice et le metteur en scène dont le théâtre donne corps à la littérature, une parenté s'est imposée. Après plusieurs réalisations inspirées par les écritures de Houellebecq, Bolano, Don DeLillo, Thomas Bernhard, le metteur en scène se réinvente avec quinze jeunes comédiennes et comédiens du Conservatoire national d'art dramatique, qu'il embarque dans un long voyage dans les livres de Duras. En cinq performances de deux heures (à voir en continu ou séparément) défilent *L'homme assis dans le couloir*, *Savannah Bay*, *L'amant*, *Hiroshima mon amour*, *La maladie de la mort*, *L'exposition de la peinture*, *L'homme atlantique*...

**Une expérience.** Alors que l'auditoire est en train de prendre place sur les deux gradins qui se font face, une voix répète « *Lie Down please. Lie Down please* »... (Allongez-vous s'il vous plaît). L'injonction ne surprend pas les habitués du théâtre de Julien Gosselin. La proposition d'occuper le plateau leur avait été faite dans les premiers moments d'*Extinction*, au Printemps des

Comédiens 2023. Quelques volontaires quittent leurs sièges pour s'allonger, puis, alors que l'intensité lumineuse baisse, qu'une brume blanche envahit l'espace, une autre invite se fait entendre : « *Close your eyes* ». Vibratoire, la musique augmente de puissance, à la limite du supportable, et sur l'écran noir s'affichent quatre grandes lettres : PORN. La voix devient forte, criarde parfois, déversant le flot des mots. Yeux clos, l'acte sexuel décrit dans ses moindres instants pénètre les imaginaires. L'écriture cinématographique de Duras trace son chemin à l'intérieur. L'esthétique théâtrale de Gosselin est une expérience. Dégageant de la tension de la lecture, elle laisse chacun libre d'inventer soi-même des personnages, des paysages, la lumière du jour ou de la nuit, la chambre, la maison au bord de la mer...

« *Le jeu enlève la force du texte* ». La phrase est dite deux fois dans *Musée Duras*. La connivence de l'écrivaine avec le processus esthétique du metteur en scène était écrite. Les textes choisis sont dits, chantés, hurlés, chuchotés, et surtout incarnés par des actrices et acteurs qui assurent également la maîtrise de la bande son, des caméras, des micros, des changements de décor.

Après une première demi-heure passée dans la pénombre de la chambre, le temps d'une courte pause, une grande table est installée, les bougies l'éclairent. Les comédiens attablés échangent, en mangeant et buvant, autour du métier d'actrice et de l'amour, c'est Savannah Bay. Anglais, français, farsi, arabe, les langues se croisent. Deux comédiens cameramen vont et viennent autour de la table, comme en témoignent les plans rapprochés sur les deux grands écrans. Un dispositif théâtral et filmique familier de Gosselin.

Un peu plus tard, seule en scène, une comédienne, magnifique Alice Da Luz, dit *L'amant*. A sa suite, plusieurs comédiennes et comédiens s'affairent à la technique avant de prendre en charge leur texte. Les trios amoureux font monter la fièvre du désir, la cruauté, la plainte, le désespoir, l'humiliation, le mensonge, les couples se font et se défont, l'amour donne voix à bien des scénarios. Face caméra, une comédienne portant grandes lunettes et pull à col roulé, incarne l'écrivaine qui parle art et peinture tandis qu'une autre entre sur scène, nue, pour être préparée à devenir œuvre d'art...

**À chaque texte une forme scénique.** Performance, théâtre, cinéma, public assis sur les gradins, ou rejoignant sur scène les comédiennes et comédiens, le texte s'écoute, se vit, l'auditoire encadre ou accompagne les corps porteurs de mots, la musique enveloppe, excite, dérange, les voix se délectent des phrases, grondent un mot. L'espace-texte-musique de Gosselin maintient les sens en alerte. Le sexe, la mort, l'Atlantique, l'Indochine de Duras, effraient et séduisent. Les corps des actrices et acteurs sont extraordinairement liés aux mots. Difficile de s'extirper d'un engrenage si bien huilé qu'il fait aimer ce qu'on entend.

***Musée Duras*. Création 2025, samedi 7 juin et dimanche 8 juin au Printemps des Comédiens. Théâtre Jean-Claude Carrière, Domaine d'O, Montpellier. Du 9 au 30 novembre à l'Odéon - Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier.**

Avec des élèves de la promotion 2025 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris : Mélodie Adda, Rita Benmannana, Juliette Cahon, Alice Da Luz Gomes, Yanis Doinel, Jules Finn, Violette Grimaud, Atefa Hesari, Jeanne Louis-Calixte, Yoann Thibaut Mathias, Clara Pacini, Louis Pencreac'h, Lucile Rose, Founémoussou Sissoko et la participation de Guillaume Bachelé et Denis Eyriey.

Mise en scène et scénographie : Julien Gosselin.

Dramaturgie : Eddy D'aranjo. Collaboration à la vidéo : Pierre Martin Oriol. Musique : Guillaume Bachelé et Maxence Vandavelde. Lumière : Nicolas Joubert. Collaboration à la scénographie :

Lisetta Buccellato. Costumes : Valérie Montagu. Assistante à la mise en scène : Alice de la Bouillerie. Régie générale : Loraine Mercier. Régie lumière : Nicolas Joubert et Lou-Hanna Belet. Régie vidéo : Raphaël Oriol et Baudouin Rencurel. Régie son : Dominique Ehret et Julien Feryn. Machinerie/accessoires : Nathalie Auvray. Habillement : Nicolas Dupuy. Et l'équipe de l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

# Duras en 3D au Printemps des Comédiens

 lokko.fr/2025/06/09/duras-en-3d-au-printemps-des-comediens/

9 juin 2025



**5 séances de deux heures chacune, à voir séparément ou ensemble, sur la scène du théâtre Jean-Claude Carrière, évoquant les grands livres comme *Hiroshima Mon amour*, *L'Amante anglaise*, *Savannah Bay*, ou *La Douleur* : le « Musée Duras » de Julien Gosselin est une expérience totale, entre théâtre, exposition, concert et cinéma, radicalement audacieuse dans la forme, très loin de muséifier Duras. Le deuxième upercut du Printemps des Comédiens après « La guerre n'a pas un visage de femme » de Julie Deliquet.**

Il y a toute une hype au théâtre autour de Julien Gosselin. Nommé, il y a un an, à la direction du théâtre national de l'Odéon, le metteur en scène -barbe fournie, crâne dégarni et boucle à l'oreille-, est un des plus en vues de la scène française. Ses spectacles sont ambitieux, bourrés de solutions visant à dynamiter le genre.

A Montpellier, son *Extinction* avait été un des temps forts du Printemps des Comédiens 2023, qui démarrait par un dance-floor avec les spectateurs.trices sur la scène du Jean-Claude Carrière.



*Musée Duras* a attiré ce week-end la presse nationale et on peut dire que c'est le deuxième grand upercut du festival après Julie Deliquet avec *La guerre n'a pas un visage de femme*. Des proches avaient fait le déplacement comme la journaliste Florence Aubenas, qu'il avait invitée la semaine dernière dans une émission qui lui était dédiée sur France Culture (Comme un samedi).

Comment parler de Duras au théâtre aujourd'hui ? Comment la faire entendre à de nouveaux publics ? Comment restituer le sortilège Duras dans une forme contemporaine ?

Julien Gosselin n'en est pas à sa première adaptation littéraire. Son travail à partir du roman de Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, avait créé l'événement, en 2013, au Festival d'Avignon, le propulsant, à 26 ans, sur la scène internationale. Les mises en scène qui ont suivi : *2666*, d'après le roman fleuve de Robert Bolano, ou son adaptation des trois romans de Don DeLillo, *Les Noms*, *Joueurs* et *Mao II*, ont imposé un style.

Mais il n'est pas un adorateur. La manière qu'il a de se saisir, de faire théâtre, à partir de sa passion pour une écrivaine qu'il a lue dès l'âge de 19 ans puis redécouverte plus tard, n'est pas précisément un exercice d'admiration. La forme choisie s'inscrit dans un continuum de décloisonnement quasi insurrectionnel du théâtre.



5 séances étaient proposées d'une durée de 2 heures chacune, chacune traitant de 2 textes. *Hiroshima mon amour*, *L'Homme assis dans le couloir*, *Savannah Bay*, *L'Amant*, *Suzanna Andler*, *La Maladie de la mort*, *L'Exposition de la peinture*, *La Douleur*, *L'Homme atlantique*. On pouvait voir l'intégralité de cette série, soit dix heures en tout, ou bien choisir un ou deux moments sans savoir à l'avance quel titre était traité. Deux rangées de spectateurs encadrant la vaste scène du théâtre, abolissant la classique frontalité, des écrans sur les 3 faces du plateau : on comprend tout de suite qu'on est dans un espace créatif en 3D.

Julien Gosselin a construit cette proposition pour un atelier avec les élèves du Conservatoire d'art dramatique de Paris où il enseigne. Les performers sur la scène sont donc très jeunes -que savent-ils de Duras ou de sa caricature ?- et c'est un des aspects les plus intéressants de cette appropriation. Le saut générationnel se voit très nettement dans *L'homme atlantique* où une jeune femme livre un show total entre slam, performance et concert, frêle minois à la Pomme et punk dans son corps et son impudeur à frôler les corps, crier et pleurer avec une voix vocodée pour dire toute la «*putréfaction du bonheur des amants*». On n'a pas vu grand-chose de tel sur le désastre amoureux.

L'intensité traverse toutes les propositions, à grand renfort d'effets stroboscopiques, de fumée, dans une recherche de saturation, du jeu et du son, qui a gêné quelques puristes. Mais c'est aussi une affaire de corps comme ce couple qui se revoit après une rupture dans «*La Musica*». Elle «*veut en finir avec cet amour, le mettre dehors*», lui, souffre dès qu'il l'approche. Un corps à corps sexualisé, qui met la peau et la sueur à portée de spectateur, puis les amants s'échappent par la porte, suivis par une caméra, pour une séquence en extérieur sous les pins. «*J'ai oublié notre histoire. Souffrir comme ça et ne plus savoir pourquoi...*»

Pour *L'Amante anglaise*, on est à la fois dans un commissariat et dans un tribunal. La scène est jouée dans une cabine de verre, filmée et projetée sur trois écrans : un écran se trouve sur la scène, les deux autres sont installés latéralement de part et d'autre du grand rectangle immaculé qui est le théâtre d'opération, où le public est invité à s'asseoir sur des chaises au cœur du dispositif. Une jeune actrice crève l'écran, avec la gouaille

glaçante et effrontée de Claire Lannes qui a tué sa cousine et caché ses morceaux dans plusieurs trains. Un puissant procès de la folie et du mystère du meurtre sans intention par une romancière fascinée par le fait divers. «*Je ne la détestais pas !*»



Dans *La douleur*, un seul acteur est sur scène, filiforme, féminin, juché sur des talons, pour dire l'absence et le retour des camps de Robert Antelme.

L'approche multidimensionnelle qui est la signature de Josselin sous-tend tout ce travail. Cela a quelque chose d'un No Limite mais donne à voir aussi tout un potentiel de déconstruction. Se saisir de tous les terrains de jeu, Duras l'avait d'ailleurs fait elle-même, à la fois entre théâtre, cinéma et roman. *L'homme atlantique* est né de la bande-son d'un film.

On est dans une exposition d'art contemporain, autant que sur la scène d'un théâtre qu'au cinéma. Certaines scènes sont jouées et filmées en même temps, selon un procédé déjà vu dans *Extinction*, par des élèves qui manient eux-mêmes la caméra en reporters mobiles, collant au jeu. Les spectateurs sont partie prenante : soit sur la scène, sur des chaises ou debout, ou bien sur des fauteuils de part et d'autre, le jeu est parfois dans leur dos, parfois devant eux, souvent à quelques centimètres.

Cela relève de la visite virtuelle en 3D de l'intérieur d'une œuvre. Rien de gratuit dans cette manière iconoclaste, par laquelle il s'agit de s'approcher au mieux des logiques intimes de l'autrice. «*Quelque chose subsiste, quelque chose comme un corps, une douleur, le souvenir de l'enfance et de la violence*» a expliqué Julien Gosselin. En ravivant aussi en nous, constatant à quel point elle a pu être profonde, l'empreinte Duras.

*photos © Christophe Raynaud de Lage et Simon Gosselin.*

## Printemps des comédiens 2025 : "Hourvari", la pépite sous chapiteau de Rasposo à ne pas louper à Grabels !



Un spectacle d'une grande beauté plastique et d'une plus grande encore richesse symbolique !  
/ RYO ICHII



[Printemps des comédiens](#), [Concerts - Spectacles](#), [Cirque](#), [Grabels](#)

Publié le 09/06/2025 à 19:52

JÉRÉMY BERNÈDE



[Écouter cet article](#) ⓘ



00:00 / 03:53

Powered by ETX Majelan

La géniale compagnie de cirque-théâtre Rasposo donne encore, jusqu'à vendredi à Grabels, "Hourvari", sa nouvelle création, ode poétique et acrobatique à l'insoumission.

Il n'est que l'art pour, comme le feu, nous éclairer, nous éblouir, nous réchauffer, nous enflammer... Mais ce n'est pas tous les matins qu'une œuvre nous rappelle à ce flamboyant pouvoir, non, c'est tous les soirs jusqu'à vendredi inclus : invitée par le Printemps des comédiens de Montpellier qui lui est fidèle depuis longtemps (même si, cette fois, c'est du côté du [complexe de l'Avy, à Grabels](#), qu'il l'a invitée à planter son chapiteau), la compagnie de cirque-théâtre Rasposo donne encore ces trois soirs sa nouvelle création Hourvari.

Ce titre, déjà, mérite éclairage. En vénerie, le hourvari est au choix l'alerte des chasseurs pour rameuter les chiens en défaut ou bien la ruse de la bête traquée consistant à revenir sur ses voies pour justement mettre en défaut ses poursuivants. Pour les littéraires, c'est au choix une difficulté imprévue ou une grande confusion, un chaos bruyant... Le spectacle homonyme ? **Écrit, mise en scène et en lumière par Marie Molliens**, il nous semble retenir les sens seconds, et un peu contraires, qui tient tout à la fois du salutaire brouillage des pistes et de tumulte insurrectionnel pour en ouvrir de nouvelles !

À peine sous le chapiteau que Guignol en personne nous met sur la voie en poussant la sienne, homophone, sarcastique, fournie par un clown blanc planqué dans la foule. "*Qui manipule qui ?*", interroge-t-il en fixant le pauvre musicien qui l'anime, lui qui n'est qu'une marionnette à gaine. Bientôt, c'est sa version en chair et en rosse qui jouera du bâton, comme un chef d'orchestre de la baguette mais le but inverse : pour insuffler de la désobéissance, du chaos.

## Marionnettes et pantins

Outre cette marionnette dégainée, pas gênée, plusieurs pantins blafards pendouillent aux cintres ou reposent désarticulés sur la piste réduite à un couloir par des voilages rouges. Les musiciens Benoit Segui (guitare, théorbe, vielle à roue) et Claire Mevel (chant, accordéon, trombone) sont à la fois au fond et toujours au centre du spectacle. On reconnaît Fanny Molliens, la fondatrice de Rasposo, derrière le sourire de l'aînée qui parfois s'assoie au bord de la piste, et l'on soupçonne Achille et Orphée, les enfants de sa fille Marie, dans les deux garçons qui ne tiennent pas en place ; à moins qu'il ne s'agisse de deux avatars de Pinocchio ?

Pour travailler les figures de la marionnette et du pantin, et les idées de la manipulation et de l'insoumission, Hourvari convoque en effet, outre le canut anarchisant, la merveilleuse tête de bois de Carlo Collodi. On pensera encore à lui quand un pantin se verra affubler d'une tête de mule : claquette aux pieds, il se rebelle contre sa punition, il frappe du sabot, il se rebelle, il rue ; le passage est époustouflant !

## Une virtuosité camouflée

Mais tout l'est, dans cette création qui débute par spectaculariser le bazar, l'accident, pantins volant dans tous les sens, la sécurité s'en mêlant, la musique s'emballant... L'air de rien, éblouissants de virtuosité camouflée, s'enchaînent ainsi les numéros de portés, contorsions, voltiges, sangles aériennes dans le flou artistique du voilage sanguin ou la douche sublime d'une lumière arrosée de confettis colorés...

Quand une incroyable marionnette se débat sans filet dans une guirlande lumineuse, sa prouesse tient de la cascade, et en haleine. Quand deux fous déboulent masqués et emmitouflés dans des peaux de bête alourdies de cloches, on jure un rituel apotropaïque : il faut éloigner le mauvais sort. Bien sûr, Marie Molliens émerveille encore au fil de fer mais elle émeut plus encore quand elle le fait conjointement avec ses enfants : il faut transmettre le vertige et la grâce !

Pendant plus d'une heure dix, une étrange tension travaille Hourvari, une intranquillité... Tout bascule, et c'est rien de le dire, dans les dix dernières minutes extraordinaires qui nous libèrent de cette pesanteur dans une succession de voltiges acrobatiques. Et de finir K.-O. debout, mais éclairé, ébloui, réchauffé, enflammé !

---

*"Hourvari", les mercredi 11, jeudi 12 et vendredi 13 juin, à 20 h 30. Sous chapiteau, complexe sportif de l'Avy, Grabels. 9 € à 25 €.*

# Spintica

## Musée Duras de Julien Gosselin au Printemps des Comédiens



*Julien Gosselin propose au théâtre Jean-Claude Carrière, avec Musée Duras, une traversée à travers l'œuvre de Marguerite Duras. Pendant 10 heures, la promotion 2025 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris – Mélodie Adda, Rita Benmannana, Juliette Cahon, Alice Da Luz Gomes, Yanis Doinel, Jules Finn, Violette Grimaud, Atefa Hesari, Jeanne Louis-Calixte, Yoann Thibaut Mathias, Clara Pacini, Louis Pencreac'h, Lucile Rose, Founémoussou Sissoko, avec la participation de Guillaume Bachelé et Denis Eyriey – nous ont offert d'entendre Hiroshima mon amour, L'Homme assis dans le couloir, Savannah Bay, L'Amant, Suzanna Andler, La Maladie de la mort, L'Exposition de la peinture, La Douleur, L'Homme atlantique, sur une ambiance musicale de Guillaume Bachelé et Maxence Vandavelde.*

L'enfance et la guerre sont les deux jambes sur lesquelles Marguerite Duras explore la violence, le désespoir, le désir, la tristesse...

L'enfance, la violence, le désespoir, le désir, la tristesse et la guerre finissent par se nouer ensemble, dans un mouvement textuel composite, fait de matériaux autobiographiques, de fragments de souvenirs, de bouts de fantasmes, de bribes documentaires. L'enfance et la guerre ont ceci de commun qu'elles relèvent toutes deux du "subissement", comme dit Marguerite Duras, mettant le corps "à la merci de".

Sous la plume de Marguerite Duras, le temps s'abolit. Elle mélange les dates, brouille les chronologies car "l'écrit, dira-t-elle, est déjà là, dans la nuit. Écrire serait à l'extérieur de soi, dans une confusion des temps, entre écrire et avoir écrit, entre avoir écrit et devoir écrire encore, entre savoir et ignorer ce qu'il en est. Partir du sens plein, en être submergée, et arriver jusqu'au non-sens." C'est la raison pour laquelle le mot "musée" sied bien mieux à Marguerite Duras, et à la lecture qu'en offre Julien Gosselin, que le mot théâtre, car ce n'est pas la succession, mais la juxtaposition des œuvres qui nous permet de visiter Marguerite Duras comme on visite une boîte crânienne, avec ses obsessions, avec ses ritournelles, et avec ces moments où le mot se fait musique, opaque, mystère. Alors, au bout d'un moment, dans cette plongée théâtrale qui aura duré 10 heures, quelque chose se passe : ce n'est plus par l'oreille, ni par la raison, que le texte nous parvient, mais par un autre truchement, par une brèche qui s'est faite quelque part, ouvrant grand la nuit noire tapie dans nos corps.

**Ça rend sauvage l'écriture. On rejoint une sauvagerie d'avant la vie. Et on la reconnaît toujours, c'est celle des forêts, celle ancienne comme le temps. Celle de la peur de tout, distincte et inséparable de la vie même. (Marguerite Duras, *Ecrire*)**

Nous commençons notre visite dans la pénombre, avec Founémoussou Sissoko pour *L'Homme assis dans le couloir*. Assis.e.s sur les gradins en bi-frontal, ou bien, allongé.e.s au centre, nous sommes invité.e.s à fermer les yeux et à écouter. Il fait sombre. Nous entrapercevons à peine les corps sur les gradins d'en face ou ceux allongés sur le sol blanc qui recouvre la scène. Nos yeux devinent, seulement, les présences immobiles et l'arrivée de Founémoussou Sissoko tandis que le texte qu'elle porte évoque le paysage qui s'ouvre jusqu'au fleuve. Dans l'air légèrement vaporeux flottent quelques volutes de fumée sur lesquelles le texte traduit en anglais trace le sillon de son chemin depuis le vidéoprojecteur jusqu'aux écrans suspendus au-dessus des fauteuils. La voix amplifiée se déforme quelquefois. Les basses sont, à certains moments, poussés au point que nous pouvons sentir les vibrations en nous, physiquement, sous nos sièges et dans nos poitrines. Ces syllabes, ou ces mots vibrants, flirtent avec les frontières de l'audibilité et se font matière, brûlure, séisme.

Nous traverserons, au fil de la journée, l'Indochine, le Mékong, Saïgon, Savannah Bay, Hiroshima, Paris, Nevers, la France coloniale, la tonte des femmes, le retour des camps.

**L'Amant** résonne, en fin de matinée, dans la bouche d'Alice Da Luz Gomes. Une adolescence formée au lycée français, non loin des rizières, dans les abords de la prostitution, dans le giron de la mère, aux portes du désir naissant. Un peu enfant, un peu maladroite, un peu "difforme", comme l'est le corps adolescent, elle évoque "le visage prémonitoire de ses 15 ans", ce "visage d'alcool avant l'alcool". Elle nous parle du regard des hommes, posés sur les toutes jeunes filles. Elle nous raconte ensuite cette rencontre avec l'Amant, et cette première fois vécue comme le point de basculement vers la vieillesse. Le désir, la fascination, le fantasme, le manque d'argent, la mère...

Puis vient le souffle chaud d'**Hiroshima mon amour** et l'impossible salvation, l'inéluctable oubli et l'illusion de la mémoire.

“ – Qu'est-ce que c'était pour toi, Hiroshima, en France ?

– La fin de la guerre, je veux dire complètement... Le commencement d'une peur inconnue.”

Le récit refait surface, cet amour de jeunesse avec un soldat allemand "ennemi de la France", la libération, la mort de l'homme aimé, et le froid du rasoir sur le cuir chevelu...



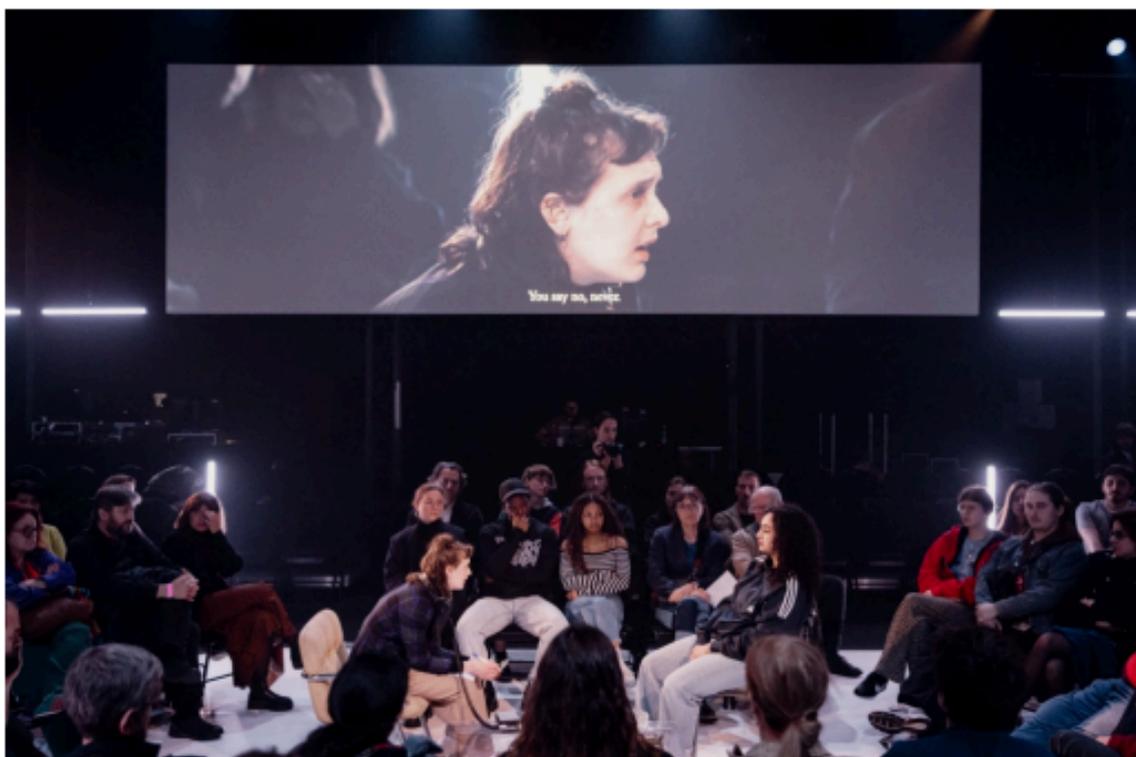
Julien Gosselin, Musée Duras – 22-03-25 – © Simon Gosselin 1-68

Au fil de notre déambulation dans ce Musée Duras, quelque chose finit par lâcher, comme un barrage qui cède, coupant le souffle, lors de **La Maladie de la Mort**. Le texte dit par Rita Benmannana, magnifique et violent, tragique,

nous est parvenu par l'oreille, par l'œil, et par tous les pores de la peau. On entendait derrière les mots le cri, le sanglot, et c'est la totalité du corps qui a répondu : le nœud dans la gorge, les larmes aux yeux, les poumons serrés. Il y a quelque part, au-dedans, un endroit insoupçonné, profond, que la voix de Rita Benmannana a su trouver pour déposer ce texte publié en 1982 aux Éditions de Minuit, lu il y a trop longtemps, trop mal, peut-être pas en entier.

“Vous n'aimez rien, personne, même cette différence que vous croyez vivre, vous ne l'aimez pas. Vous ne connaissez que la grâce du corps des morts, celle de vos semblables

Vous annoncez le règne de la mort.”



Julien Gosselin, Musée Duras – 22-03-25 – © Simon Gosselin 1-93

La journée avance, je ne sais plus très bien quelle heure il est. Le repas se fait sur le pouce, le début d'après-midi fait entendre **Suzanna Andler**, les échecs de l'amour, du couple, l'impossibilité du dialogue amoureux et l'opacité du sentiment qui ne se laisse jamais saisir par aucune conscience.



Julien Gosselin, Musée Duras – 22-03-25 – © Simon Gosselin 2-12

Le fait divers s'est également invité, avec *L'Amante anglaise*, puis *La Douleur* est arrivée, immobile et claire obscure, dite par Louis Pencreac'h. Elle s'est invitée comme un trou de mémoire : "J'ai retrouvé ce Journal dans les deux cahiers des armoires bleues de Neauphle-le-Château. Je n'ai aucun souvenir de l'avoir écrit. Avril" Ce journal oublié, c'est celui écrit au retour de l'homme aimé, Robert L., déporté à Dachau.

La réalité des camps est innommable : "je me suis trouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte." La réalité des camps ne se manifeste qu'à l'état de trace, dans la maladie et la maigreur du corps de Robert L. pesant, à son retour, 38 kilos pour 1m78.

"Ce nouveau visage de la mort organisée, rationalisée, découvert en Allemagne déconcerte avant que d'indigner. On est étonné. Comment être encore allemand ? On cherche des équivalences ailleurs, dans d'autres temps. Il n'y a rien."

La dernière pièce du Musée Duras est donnée sous une forme concertante par Clara Pacini. Il s'agit de *L'homme atlantique*, et de la lettre dans laquelle le texte s'est originé. Marguerite Duras y déploie les liens entre amour, désir, geste d'écriture et littérature :

"On n'écrit jamais à une seule personne. C'est déjà un stade très éloigné, différent, de la parole : on écrit des lettres pour qu'elles restent écrites et gardées et toujours elles sont adressées plus loin que la personne à qui elles paraissent l'être. Vous ne parlez pas à cause de cela, parce que vous ne croyez pas à la dilapidation définitive de la parole. Vous croyez à la parole écrite, vous ne croyez qu'à elle, une fois dépassé le seuil de la dépossession. Une lettre, une fois écrite, vous quitte. Et c'est alors qu'elle prend cette équivalence avec l'écrit, que se greffent sur son devenir ce risque et cette chance de s'incruster dans le temps."

Julien Gosselin referme le livre Duras sur l'auto-réflexivité de l'écriture, sur l'invitation réitérée, par Marguerite Duras, à écrire – "Écrivez à d'autres que moi, répondez-leur à eux, répondez à mes questions à d'autres qui ne les ont pas posées mais écrivez" – et sur le risque, ou la chance, d'incruster le geste d'avoir écrit dans le temps.



Le Musée n'est pas seulement un lieu d'exposition, il est aussi un lieu de collection. Dans leur diversité d'époque, de forme, de genre, quelques détails qui auraient pu passer inaperçus se font motifs. Visiter Marguerite Duras aux côtés de Julien Gosselin, c'est bénéficier d'un éclairage, l'occasion de se dire que nous ne l'avions peut-être pas si bien lue, que nous devrions la relire, que nous n'avions pas mesuré ce qui était en germe dans certains textes, en queues de comète dans d'autres.

Le Printemps des Comédiens se termine, il ne reste plus de livre de Marguerite Duras à la librairie tenue par Laurent Lalande, "même en occasion, je n'ai plus rien".

Marie Reverdy

Les 07 et 08 juin au Théâtre Jean-Claude Carrière

Avec des élèves de la promotion 2025 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris : **Mélodie Adda, Rita Benmannana, Juliette Cahon, Alice Da Luz Gomes, Yanis Doinel, Jules Finn, Violette Grimaud, Atefa Hesari, Jeanne Louis-Calixte, Yoann Thibaut Mathias, Clara Pacini, Louis Pencreac'h, Lucile Rose, Founémoussou Sissoko** et la participation de **Guillaume Bachelé** et **Denis Eyriey**

Mise en scène et scénographie : **Julien Gosselin**

Dramaturgie : **Eddy D'aranjo**

Collaboration à la vidéo : **Pierre Martin Oriol**

Musique : **Guillaume Bachelé** et **Maxence Vandavelde**

Lumière : **Nicolas Joubert**

Collaboration à la scénographie : **Lisetta Buccellato**

Costumes : **Valérie Montagu**

Assistante à la mise en scène : **Alice de la Bouillerie**

Régie générale : **Lorraine Mercier**

Régie lumière : **Nicolas Joubert** et **Lou-Hanna Belet**

Régie vidéo : **Raphaël Oriol** et **Baudouin Rencurel**

Régie son : **Dominique Ehret** et **Julien Feryn**

Machinerie/accessoires : **Nathalie Auvray**

Habillement : **Nicolas Dupuy**

et l'équipe de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Créé le 18 octobre 2024 au Conservatoire national supérieur d'art dramatique-PSL, dans le cadre des Ateliers de 3<sup>e</sup> année

Production : **Odéon-Théâtre de l'Europe, Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, Si vous pouviez lécher mon coeur**

Avec le soutien artistique du **Jeune théâtre national**

---

# Printemps des Comédiens : la troupe de Simon Falguières sur les pas de Molière



Fatma Alilate 22 vues 6 min de lecture

Pleine de vivacité, la pièce *Molière et ses masques* de Simon Falguières est une fable politique et une farce. Après une tournée dans des villages et villes avec un public constitué de marcheurs, cette fresque inspirée de la vie du célèbre dramaturge était à l'affiche du Festival de théâtre de Montpellier, et a été proposée en plein air sur différentes places de la Métropole et tout un week-end au Domaine d'O. L'art, les liens avec le pouvoir, et la composante religieuse sont interrogés, en miroir de notre société.

## « *Ce petit radeau de planches et de voile...* »

Manon Rey – comédienne et chanteuse -, et Charly Fournier (dans les rôles d'Anselme, de l'historiographe Et Dupont...) entourent le public avec leurs guitares et l'on pourrait penser à des chanteurs Gipsy invités du festival. Le spectacle est ponctué d'intermèdes comme au temps de Molière. Manon Rey qui a suivi une formation lyrique a une très jolie voix, elle joue plusieurs instruments et est rejointe par d'autres comédiens, sous les pins.

Le plateau s'élève sur des tréteaux, deux rideaux blancs séparent la scène des coulisses restées à vue avec un portant, les costumes. Dans un rythme effréné, la vie de Jean-Baptiste Poquelin dit Molière (1622-1673) joué par Anne Duverneuil en jean et blouson -, défile parmi des personnages de l'Histoire de France, dans une langue d'aujourd'hui. Chef de troupe, comédien et auteur, Molière est surnommé « le peintre » et a révolutionné le théâtre, il a croqué sans complaisance ses contemporains.

Dès le prologue, Charly Fournier ancre le texte dans des problématiques actuelles : « *L'injustice reste l'injustice. Le monde oppose encore le puissant au faible. (...) La force et l'ordre plaisent toujours au plus grand nombre. Et les dogmes demeurent encore et toujours le nid sombre des terreurs.* » Six comédiens dont les visages sont souvent masqués par des tissus tiennent plusieurs rôles. Au Printemps des Comédiens, Simon Falguières – metteur en scène et auteur de la pièce – a interprété les rôles dévolus à une comédienne, et ô combien il est excellent et a fait rire le public par son aisance, la qualité de son jeu en tant que Mascarille, Madeleine et Richelieu.

Après une présentation express et rigolote de l'enfance de Molière – qui perd tout de même

sa mère à huit ans -, le jeune Jean-Baptiste issu de la bourgeoisie parisienne choisit sa passion pour le théâtre. Avec Madeleine Béjart, il fonde *L'illustre Théâtre* et part faute de succès à Paris, pour une tournée dans le royaume.

L'artiste connaît la précarité, la prison, mais reste fidèle à son art. De longues années, il souffre du manque de reconnaissance : « *J'enrage sur ces routes qui ne veulent pas de moi. Avec notre théâtre... Ce petit radeau de planches et de voile comme un pauvre bateau qui file à travers champs...* »



## Les personnages historiques se bousculent

Les grands événements biographiques sont introduits par le Bateleur (Manon Rey), puis par les deux historiographes Dupont Et Dupont (Antonin Chalon, Charly Fournier). Après la protection accordée par le Duc d'Épernon, la troupe est accueillie favorablement par le Prince de Conti (Louis de Villers), au Château de Pézenas. Molière veut plaire et se montre flatteur. Mais le Prince de Conti tombe sous la coupe des dévots et chasse la troupe. Les dialogues sont très fins et évoquent l'hypocrisie des mœurs dénoncée dans l'œuvre du dramaturge qui a lutté contre les faux-semblants et l'obscurantisme.

En parallèle, la comédie *L'Étourdi ou les Contretemps* (1655) amusent les spectateurs. Les brillantes réparties du valet Mascarille (Simon Falguières) s'épuisent face à Lélie (Louis de Villers), son maître à l'esprit très limité.

Les personnages historiques se bousculent dans ce XVII<sup>e</sup> siècle mouvementé ! Henri IV (Antonin Chalon) est assassiné devant son fils Louis XIII (Anne Duverneuil). Marie de Médicis, l'affreuse mère – pourtant très amusante sous les traits de Louis de Villers, une couronne sur la tête et tenant de façon hautaine une cigarette -, ne dit que des méchancetés. La bataille pour le pouvoir est féroce : « *Je te te te déteste. Je te te te répudie... Je serais roi... Moi et roi seul !* »

La relation est toute autre entre Anne d'Autriche et Louis XIV. Dans une séquence étonnante, elle lui rappelle les duretés et les humiliations de la Fronde, et en quelques pas elle se transforme en Roi Soleil. La tenue de Manon Rey évolue, scintille d'élégance, les cheveux blonds bouclés confortent l'allure du monarque absolu.

1658 est l'année de la rencontre avec Monsieur (Antonin Chalon), frère du Roi. Perruque rose, robe de chambre à motifs, il est aimable et délicat. Il invite Louis XIV à assister à une représentation au Louvre. « *Il a ri et ma vie ne sera plus la même* », dit Molière. Hélas la valse des malheurs est annoncée. Rien ne lui sera épargné, ni les cabales, ni les trahisons.

Après avoir joué dans *Le Malade imaginaire* (1673), Molière assiste avec grande surprise au déroulé de sa vie. « *J'ai souffert ?* », demande-t-il. Il se voit pleurer la perte de Madeleine, jour et nuit, et il ne peut croire qu'il a épousé sa fille. Son mariage est moqué comme son théâtre, il a de nombreux ennemis qui se reconnaissent dans ses pièces.

Lunettes de soleil, téléphone portable, le jeune et arrogant Racine (Antonin Chalon) arrive à la pinède du Domaine d'O, parmi les éclats de rire du public. Sur un ton décalé, l'ambitieux complotte contre Molière. La pièce d'une grande richesse et pleine de surprises se termine déjà, quelle troupe !

Fatma Alilate

### [Molière et ses masques](#)

**Avec : Antonin Chalon, Louis de Villers, Anne Duverneuil, Charly Fournier, Simon Falguières et Manon Rey**

Texte, mise en scène, et scénographie : **Simon Falguières**

Construction des tréteaux : **Le Moulin de L'Hydre : Alice Delarue et Léandre Gans**

Création des musiques : **Simon Falguières, Manon Rey, Antonin Chalon et Charly Fournier**  
Création costumes : **Lucile Charvet**

Administration – Production – Diffusion : **Martin Kergourlay et Justyne Leguy Genest**

Production : **Compagnie Le K**

Coproduction : **Les Plateaux Sauvages**

Durée : 1h20

Représentation du 7 juin 2025 – Le Domaine d'O Montpellier

## [Printemps des Comédiens](#)

Direction : Jean Varela

## [Compagnie Le K](#)

Tournée de *Molière et ses masques* de Simon Falguières – Compagnie Le K

Du 25 au 28 juin 2025 Molière Fest, La Villette, Paris

17 juillet 2025 Festival des Echappées Belles, Alençon

19 et 20 décembre 2025, Les Franciscaines, Deauville

Photos : "Molière et ses masques" de Simon Falguières, Printemps des Comédiens Montpellier (c) Fatma Alilate



# Saint-Gély-du-Fesc. « Les bijoux de pacotille » : un seul-en-scène dans le cadre du Printemps des Comédiens

Les mercredi 11 et jeudi 12 juin à 20h30, la Ville de Saint-Gély-du-Fesc accueille Les Bijoux de pacotille, un seul-en-scène aussi délicat que bouleversant.



Les « Bijoux de pacotille », coréalisé avec Le Printemps des Comédiens. (©DR)

Par [Manon Haddouche](#)

Publié le 10 juin 2025 à 17h30

Les mercredi 11 et jeudi 12 juin à 20h30, la Ville de **Saint-Gély-du-Fesc** accueille « **Les Bijoux de pacotille** », un **seul-en-scène** aussi délicat que bouleversant, porté par Céline Milliat-Baumgartner et mis en scène par Pauline Bureau. Dans cette **pièce autobiographique**, l'actrice raconte avec

pudeur et poésie la perte de ses parents dans un accident de voiture alors qu'elle n'avait que neuf ans. Une histoire personnelle qui, grâce à la puissance du théâtre, touche à l'universel. Ce spectacle, proposé dans le cadre de la **saison culturelle La Devoiselle**, est co-réalisé avec **Le Printemps des Comédiens** et s'intègre dans l'édition 2025 de ce festival. À voir à l'Espace Georges Brassens.

### **Les fragments sensibles d'un passé en ruines**

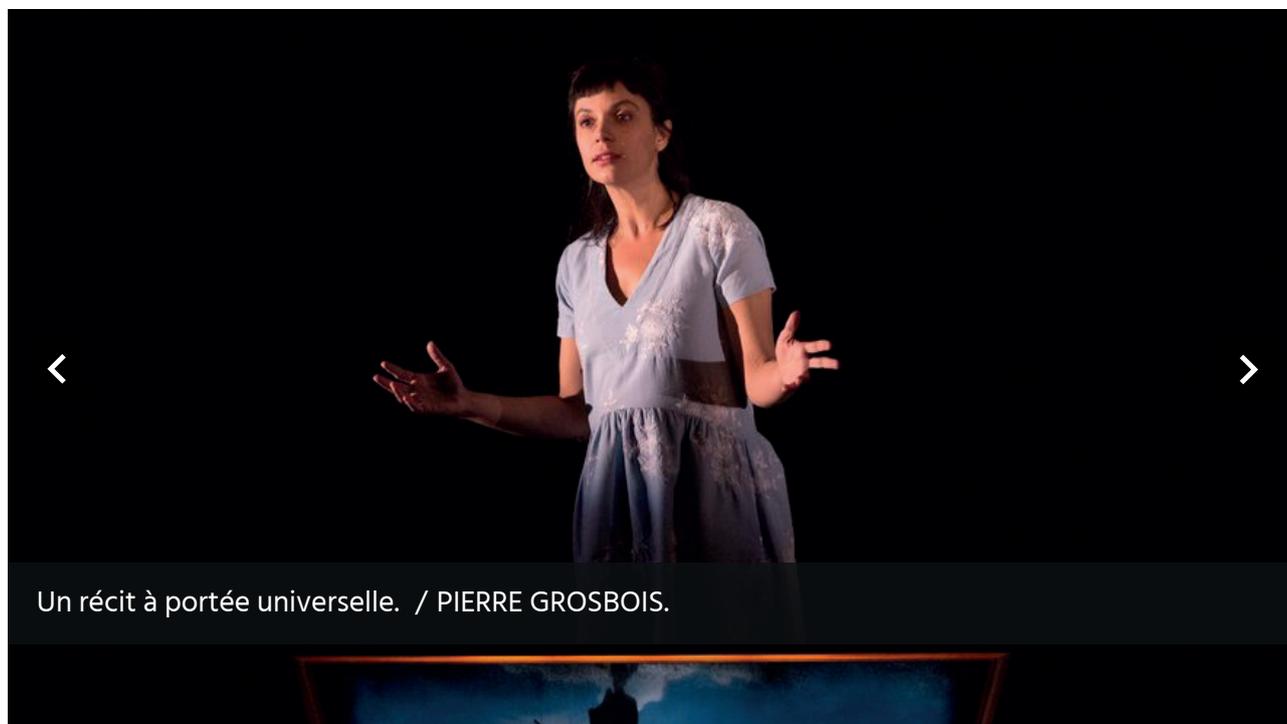
Ce récit autobiographique retrace l'histoire d'**une enfance bouleversée** : celle de Céline, 9 ans, orpheline après un accident de voiture. De cette nuit tragique, **il ne reste que des objets** : une boucle d'oreille fleurie, deux bracelets en métal. Des "bijoux de pacotille", fragments sensibles d'un passé en ruines, qu'elle fait revivre sur scène.

### **Une écriture du souvenir, entre douleur et lumière**

Seule en scène, Céline Milliat-Baumgartner revisite les souvenirs, les silences, les photos et les objets qui ont jalonné son enfance. "Peu m'importe la vérité", dit-elle, préférant à l'exactitude des faits la vérité émotionnelle du théâtre. Dans une scénographie épurée, portée par la délicatesse de la mise en scène de Pauline Bureau, elle **transforme la douleur en partage, le chagrin en beauté**.

> **Pratique** : les mercredi 11 et jeudi 12 juin à 20h30, à Saint-Gély-du-Fesc. Pour réserver sa place, c'est en ligne sur [www.ladevoiselle.com](http://www.ladevoiselle.com) (billetterie dématérialisée), en mairie, au service Culture-Communication-Animation pendant les heures d'ouverture ou sur site, le jour même, une heure avant le spectacle, en fonction des places disponibles.

## Un seul-en-scène au cœur de l'intime



### Concerts - Spectacles, Saint-Gély-du-Fesc

Publié le 08/06/2025 à 05:05

#### CORRESPONDANT



Écouter cet article ⓘ



00:00 / 01:45

Powered by ETX Majelan

C'est au rythme d'une création théâtrale intime et bouleversante que la scène en Grand Pic Saint-Loup vibrera mercredi 11 et jeudi 12 juin à 20 h 30.

Proposés par la saison culturelle de la Devoiselle en partenariat avec le Printemps des comédiens, "Les bijoux de pacotille" sont un seul-en-scène adapté du récit autobiographique (Arléa, 2015) de Céline Milliat-Baumgartner qui retrace son histoire d'enfant orpheline à l'âge de 9 ans après le décès brutal de ses parents dans un accident de voiture. De cette nuit tragique ne subsistent que trois objets : une boucle d'oreille fleurie et deux bracelets en métal. Des "bijoux de pacotille" que la comédienne fait revivre grâce à la mise en scène par Pauline Bureau.

Entre douleur et lumière, mémoire et résilience, le spectacle, salué par la presse et le public, transcende l'histoire personnelle pour toucher à l'universel. *"L'actrice nous raconte comment elle s'est construite sur les cendres d'une tragédie. Cette œuvre repose sur une telle qualité d'écriture et de jeu théâtral que seul un bel écrin comme la scène en Grand Pic Saint-Loup, garantissant proximité et chaleur humaine, pouvait conduire l'émotion à son maximum"*, indique Jean Varela, directeur du Printemps des comédiens.

C'est la troisième fois que la Saison culturelle de la Devoiselle et le Printemps des comédiens collaborent dans ce cadre. Après le succès de la pièce sur Gisèle Halimi notamment, la proposition des "Bijoux de pacotille" illustre bien la capacité des deux institutions culturelles à s'unir pour offrir des spectacles de haut niveau en dehors des grands centres urbains. *"Il est très important pour nous de pouvoir irriguer le territoire dans des lieux où nous savons que nous serons accueillis, épaulés"*, explique Jean Varela.

---

*Tarif plein 15 €. Réservation en ligne sur [www.ladevoiselle.com](http://www.ladevoiselle.com), en mairie ou sur place le jour même, une heure avant le spectacle.*

Correspondante Midi Libre : 06 27 84 59 01

## Cirque et solo intimiste pour finir le Printemps des comédiens en beauté



Les hommes et femmes se font ânes dans "Hourvari", de la compagnie Rasposo. / - RYO ICHII

VINCENT POURRAGEAU

Le Printemps des Comédiens s'achève le 13 juin avec les derniers spectacles répartis entre Montpellier et sa métropole. À l'affiche : le cirque engagé "Hourvari" de la compagnie Rasposo à Grabels, et le poignant monologue "Les bijoux de pacotille" à Saint-Gély-du-Fesc.

Le Printemps des Comédiens, dont la 39e édition est écourtée, s'achève cette semaine. Il faut quitter Montpellier pour les derniers spectacles programmés.

### Du cirque et de grands numéros



Il reste encore des places pour *Hourvari*, le cirque de la compagnie Rasposo qui a planté son chapiteau à Grabels (jusqu'au 13 juin à 20 h 30). Un spectacle exaltant où des circassiens suffoquants sous respirateurs artificiels partagent la scène avec de très jeunes enfants frondeurs. La réflexion sur les liens entre tradition et modernité, le faisable ou l'indicible, la transmission donne lieu à des séquences peu communes – notamment un numéro de bascule époustouflant –, emballées avec une musique jouée en live.



Autre ambiance avec *Les bijoux de pacotille*, Scène en Grand Pic Saint-Loup à Saint-Gély-du-Fesc (11 et 12 juin à 20 h 30). Un émouvant monologue mené par Céline Milliat-Baumgartner. La comédienne livre le récit d'un drame personnel : la mort de ses parents, carbonisés dans un accident de voiture à l'aube de ses 9 ans. De ce cataclysme, il ne restait que la trace de bijoux de pacotille, d'où ce titre. Oscillant entre sensibilité et distance, Céline Milliat-Baumgartner fait le portrait de ses parents qu'elle n'a pas vu vieillir et tout autant de leur disparition vertigineuse.

---

Jusqu'au 13 juin. Montpellier et métropole. Programmation et tarif :  
[printempsdescomediens.com](http://printempsdescomediens.com)

# La Gazette y était

PRINTEMPS DES COMÉDIENS

## Un coup de gueule acrobatique

Au Domaine d'O, jeudi 5.



© PATRICK DAVIGNON

Avant même l'entrée dans le chapiteau Baltazar, les jeunes artistes donnent le ton, avec un jeu d'acrobates dénonçant les coupes budgétaires dans le milieu de la culture et de la formation professionnelle. Jeudi 5, les stagiaires du centre de formation des arts du cirque Baltazar ont présenté leur création de fin d'année, *Chicana à l'horizon*, à l'occasion du Printemps des comédiens. Dans un décor de garage automobile, vingt-six circassiens à l'avenir prometteur évoluent entre acrobaties au sol et numéros aériens. Au-delà de leurs prouesses techniques laissant bouche bée, ils jettent un pavé dans la mare en dénonçant les politiques actuelles en termes de priorité de financements publics. Un spectacle revendicatif qui fait du bien en ces temps de discours lisses et politiquement corrects.

Valérie Suïro

PRINTEMPS DES COMÉDIENS

## David Ayala dans la lumière

Au Hangar Théâtre, vendredi 6.



© NATHALIE SAPIN

Bouleversant ! Bouleversant et magnifique David Ayala dans *De lumière*, d'Azilyls Tanneau, mis en scène par Jean-Baptiste Tur et présenté au Printemps des comédiens. Dans un décor qui ressemble à un studio d'enregistrement, accompagné par deux musiciens, David Ayala raconte son enfance à Arles et le milieu taurin. Il y évoque le torero nîmois Christian Montcouquiol, alias Nimeño II, victime d'un grave accident dont il ne se remettra pas. Les larmes montent aux yeux. On a des frissons. Le titre du spectacle est inspiré par le livre autobiographique d'Alain Montcouquiol, *Recouvre-le de lumière*, en hommage à son frère, suicidé de ne plus pouvoir toréer. Que l'on aime ou pas la tauromachie, le sujet n'est pas là : non, le torero n'est pas "une danseuse ridicule", mais un homme courageux qui se confronte à la mort.

Ghislaine Arba-Laffont

PRINTEMPS DES COMÉDIENS

## Le K ressuscite Molière

Au Domaine d'O, dimanche 8.



© MICHEL POUSSIER

Molière, sa vie, son œuvre. Avec dextérité et malice, sans oublier l'exercice de nos zygomatiques, la compagnie Le K présente *Molière et ses masques*, pièce imaginée par Simon Faiguères, au Printemps des comédiens, dimanche 8. À la manière du célèbre auteur de théâtre - entre farce et sérieux -, on plonge dans la vie de Jean-Baptiste Poquelin, grâce à de talentueux interprètes, juchés sur une estrade en bois au milieu de la pinède du domaine d'O, tandis que le public est assis sur des bancs. Dans une mise en scène simple et efficace, on suit le récit de sa vie à travers des extraits de ses œuvres, saupoudrés de références à notre époque, offrant ainsi une double lecture malicieuse et franchement drôle. Un vrai bon moment de théâtre.

C.G.

## Montpellier | Retour sur un Printemps condensé et flamboyant, par MCH

13 Juin 2025 | Festivals, Hérault, Spectacles vivants, Théâtre



**Sans revenir sur les raisons d'un festival ramené à une quinzaine de jours, ce Printemps des Comédiens restera longtemps en mémoire.**

A l'Opéra Comédie **Faustus in Africa ! \*\***, a répondu de façon mitigée à ma curiosité. En effet, quelle lecture la Handspring Puppet Company allait-elle nous donner du fameux mythe mis en scène par William Kentridge. Un spectacle total de qualité certes, mais le mythe n'était malheureusement qu'un prétexte à une violente dénonciation de la colonisation.

Au théâtre du Hangar, David Ayala était chez lui. C'est dans espace qu'il a débuté sous la houlette de Jacque Boulés. **De lumière\*\*\*\***, mise en scène Jean-Baptiste Tur, était presque parfait. Entre plateau et images documentaires projetées se dessine l'histoire d'un homme entre fascination et rejet d'un art contesté : la corrida. Une tradition bien ancrée dans la tradition héraultaise et gardoise. La mort, celle du toro ou celle du matador, plane sur les arènes. Seul sur scène, imprégné par la culture hispanique, David Ayala joue ce personnage torturé, gestuelle et diction parfaite du texte de Azlys Tanneau, écrit sur mesure pour lui. Évocation de son père, figure arlésienne de la tauromachie, de sa mère qui cuisinait tellement bien la paella. Et pour finir de Nimenno II. Accompagné par les fanfares Bienvenida et Gradisca, il emporte l'adhésion du public, sans réserve.

Dès 10h le lendemain nous attendait **Le Musée Duras\*\*\*\*\***. Un éblouissement, un émerveillement dès les premières minutes pour le public, assis, debout, allongé. Le défi du metteur en scène Julien Gosselin, spécialiste des spectacles fleuves, plonger le public dans l'univers de la grande Duras, en 10 séquences elles-mêmes divisées en deux performances de 50 minutes, séparées de courtes pauses de 10 minutes. Les thèmes chers à l'autrice, l'enfance en Indochine, la mort, l'amour, le sexe à travers des extraits plus ou moins longs de ses textes. L'insoutenable *Savannah Bay* ; l'amante anglaise et son couple infernal. L'amant joué par une très jeune comédienne noire très émouvante ; La musica, par un duo exceptionnel. Ou encore *La douleur*, *Hiroshima mon amour*, *L'Homme assis dans le couloir*, *Savannah L'Exposition de la peinture...* Les quinze acteurs et actrices issus du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, admirablement dirigés par Julien Gosselin portent avec brio ce langage si particulier de Duras. Les performances s'enchaînent dans un spectacle protéiforme ou s'effacent le rapport

scène/salle, scène/images filmées et projetées en direct, par des opérateurs, caméra au poing. On se balade dans ce musée singulier avec délice. Flamboyant.

Autre univers, celui du cirque Rasposo hors les murs à Grabels. La dernière création de Marie Moliens, **Hourvari\*\*\*\***, qu'on peut traduire par grand tumulte ou difficulté inattendu, met en piste les trois générations, Fanny en grand-mère attentive, Marie, la mère toujours aussi éblouissante et les petits, déjà performants. Les acrobates, tels des pantins désarticulés, se jettent des cintres en cabrioles improbables. Marie la funambule et les artistes à la bascule russe parviennent à renouveler ces numéros signature de la compagnie dans une ambiance onirique, celle de l'enfance, de Pierrot ou de Pinocchio, sous une pluie de confettis. Sous-jacente une interrogation sur l'artificiel et l'authentique d'un monde qui se désagrège comme les rideaux rouges du décor. Un bijou, plein de poésie et d'invention.

Dans la plus pure tradition du théâtre de tréteaux, La compagnie le K présentait sous la pinède du domaine, **Molière et ses masques\*\*\***. Un spectacle jouissif sur la vie et la mort du grand Poquelin. Ses débuts avec *l'Etourdi*, son ascension et sa mort. Anne Duverneuil joue Molière, tandis que Simon Falguières, musicien et metteur en scène, remplaçait au pied levé une comédienne dans le rôle de Mascarille, un personnage récurrent de l'œuvre. Rythme échevelé, changement de costume à vue. Musiciens également comédiens. Manon Rey, par exemple, joue Arsinoé et même Louis XIV. Ces Normands jouent habituellement dans des endroits éloignés des spectacles, dans les campagnes, retrouvant l'esprit de L'illustre Théâtre. Un petit bonheur.

Enfin **Décrochez-moi-ça\*\***; Cie Bêtes de foire invite les spectateurs à se retrouver dans une sorte de pressing où les costumes tournent en dansant sur leurs cintres. Le thème est exploité au sens propre pendant une bonne partie du spectacle, Laurent Cabrol et Elsa de Witte, accumulent les vestes en se contorsionnant. Leur musicien, hommus accordeonus joue avec sa tête, ses mains jambes. Inventif. Moins séduisant que Bêtes de foire-petit théâtre de gestes.

Globalement, cette édition condensée du festival a été flamboyante. Hâte de retrouver la pinède et ses merveilles en 2026.

MCH

**Plus d'infos : [printempsdecomediens.com](http://printempsdecomediens.com)**

Photo : Musée Duras – © Simon Gosselin

# Hourvari : le fabuleux chaos de la cie Rasposo

samedi 14 juin 2025 21:16 Écrit par : Julie Cadilhac

Published in Cirque  
Affichages : 56

 Facebook
  Twitter
  Pinterest
  LinkedIn

powered by social2s



Par Julie Cadilhac - Lagrandeparade.com/ C'est Guignol qui accueille le public. Marionnette espiègle et insolente, il mène par le bout du nez le ventriloque qui la manipule. "Les gens qui dorment, il faut les réveiller". Nous voilà prévenu.e.s.

Soudain, magie du spectacle, Guignol apparaît en chair et en os sur un gradin, grand dadais rieur, gesticulant et imprévisible. En fond sonore, des bruits d'une machinerie invisible, des "vibrations intranquilles". Lumières en clair-obscur. C'est l'heure d'entrer. Au dessus de nos têtes, des pantins suspendus...sur leur visage, un bas qui leur donne un air inquiétant que leur maquillage poudré rehausse d'une touche désuète. Autour de la piste, des bancs et deux pupitres d'école. Deux immenses rideaux rouges font cathédrale...et puis ça commence mais rien ne se passe comme prévu, une sorte de générale qui déraisonne.

Marie Molliens, par le truchement d'un univers de marionnettes, a brodé une démonstration circassienne des différents sens que peut prendre le mot "Hourvari". Accompagnée de ses enfants, de sa mère et d'artistes grimés en pantins, désobéissance et liberté sont les maître-mot du charivari qui s'installe sur scène. Au début de la représentation, les contretemps se multiplient, les difficultés inattendues aussi. Il faut encadrer des enfants débordant d'énergie, retenir des marionnettes joueuses, réparer les sottises des uns, soigner les autres...La confusion, le désordre deviennent la raison suffisante du plateau : tout va à vau-l'eau, les structures du décor, les lumières, les costumes, tout fait les frais de l'ouragan que déclenchent les protagonistes de ce rêve éveillé. Grand bruit, grand tumulte sans cesse, avec des instruments qui étourdissent de leur impétuosité. Esthétique du chaos : ça pourrait être la fin du monde mais il y a l'alphabet à apprendre et les enfants (im)posent déjà leur pied ferme sur le fil de l'avenir. Alors, même si l'on se livre avec une inquiétante euphorie communicative à la destruction totale du monde établi, the show must go on et le grand n'importe quoi s'affirme comme une oeuvre nouvelle à part entière. Un pied de nez jubilatoire à la morosité ambiante. Une ode à l'agitation, manifestation humaine d'un désespoir qui n'a pas dit son dernier mot.

Hourvari plonge dans une ambiance fellinienne voilée d'une subtile mélancolie, de visions oniriques et d'absence de frontière entre le rêve, l'imaginaire, l'hallucination et le monde réel. Des images d'une extraordinaire poésie restent en mémoire: un duo d'acrobates et leurs ballons en baudruche, des souliers ferrés qui s'enflamment, un numéro de sangles aériennes emmêlé aux guirlandes de lumière qui illuminent le toit du chapiteau, deux créatures hamachées de clochettes dont chaque grelot accompagne les envolées acrobatiques d'un Pierrot blanc, une comptine revisitée de manière musclée et qui se



jongle, un âne suspendu qui affronte la gravité sous une pluie ininterrompue de confettis colorés, un final sur une bascule aux sauts spectaculaires et puis...Marie Molliens, la fabuleuse Marie, qui danse sur son fil, encore et toujours, reine des funambules dont on découvre avec émotion les premiers pas de ses deux princes, Orphée et Achille...deux fils sur ce fil qui symbolise tout à la fois la fragilité de la vie mais aussi le chemin à suivre, l'avenir qui se dessine dans un pas de trois.

On sort d'Hourvari électrocuté d'enthousiasme, éblouissant de talent, imprégné de magie. Les spectateurs fidèles le savent : avec la cie Rasposo, le cirque est toujours une fête! Foncez découvrir cette nouvelle pépite circassienne! C'est dit!

### Hourvari

Avec : Robin Auneau, Eve Bigel, Camille Judic, Niels Mertens, Marie Molliens, Achille et Orphée Molliens, Tiemen Praats, Joséphine Terme, Seppe Van Looveren, Claire Mevel et Benoit Segui

Ecriture, mise en scène, lumière : Marie Molliens

Regard chorégraphique : Milan Herich

Assistants à la mise en scène : Robin Auneau et Fanny Molliens

Intervenants artistique : Aline Reviraud, Sarah Anstett et Jacques Allaire

Création costumes : Solenne Capmas

Création sonore : Fabrice Laureau et Grégory Adoir

Assistant création lumière : Théau Meyer

Création masques : Camille Judic et Thaïs Paquet

Contributeur en cirque d'audace : Guy Perillou

Chargé de production : Robin Bellanger

Administratrice : Mélanie Delage

Régisseurs : Théau Meyer et Gregory Adoir

Construction : Agatha Rose et Gaëtan Dubriont

### Dates et lieux des représentations:

- Du 7 au 13 juin 2025 à Grabels dans le cadre du Printemps des Comédiens
- Du 26 au 28 juin 2025 - LE MANS (72) – Le Plongeur, PNC dans le cadre du Festival "Le Mans fait son Cirque"
- Du 5 au 17 juillet 2025 - VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON (30) - Festival "Villeneuve en Scènes" Dans le cadre du Festival d'Avignon Off
- Du 3 au 5 septembre 2025 - CUNEO (ITALIE) – Mirabilia dans le cadre du Festival "Bi-Cap Mirabilia"
- Du 12 au 21 septembre 2025 PARIS (75) – Coopérative De Rue et De Cirque dans le cadre du Festival "Village de Cirque"
- Du 27 septembre au 1er octobre 2025 - PERPIGNAN (66) – L'Archipel, Sc. Nat. du Festival
- Du 9 au 14 octobre 2025 - PAU (64) – Espaces Pluriels, Sc. Conv. Pau & Le Parvis, Sc. Nat. Tarbes & Espace Jéliote, CNMa Oloron
- Du 19 au 21 octobre 2025 - AUCH (32) – Circa, PNC dans le cadre du Festival "Circa"
- Du 27 au 29 octobre 2025 - NEERPELT (Belgique) – Theater Op de Markt - dans le cadre du Festival "Theater Op de Markt"
- Du 7 au 11 novembre 2025 - ANTONY (92) – Azimut, PNC, Espace Cirque en partenariat avec l'Onde, Théâtre Centre d'Art
- Du 26 décembre 2025 au 4 janvier 2026 - MONCHIQUE (P) – Lavrar Ô Mar
- Du 16 au 18 janvier 2026 - LANNION (22) – Le Carré Magique, PNC
- Du 23 au 29 janvier 2026 - QUIMPER (29) – Théâtre de Cornouaille, Sc. Nat. dans le cadre du Festival "Circo Nova"
- Du 4 au 6 février 2026 - CHÂTEAU-GONTIER-SUR-MAYENNE (53) – Le Carré, Sc. Nat.

### De la même compagnie :

Oraison : la veillée funèbre de l'humanité par les clowns blancs du cirque

Marie Molliens (Rasposo) : « Oraison est une prière pour l'avenir du monde »

Marie Molliens : "Avec la DévORée, je cherche à sublimer la dimension tauromachique du cirque."

La Dévorée : un duellum mythique et circassien sous une pluie d'or et de sang



MAGAZINE

# Des “Bijoux” si précieux

🕒 1 min

**P**rintemps Raccourci mais sans vraie faiblesse (pour ce qu'on en a vu - beaucoup), le 39e Printemps des comédiens qui s'est achevée vendredi, a réservé jusqu'au bout des émotions rares. Celle provoquée par Les bijoux de pacotille (donné à la Devoiselle à Saint-Gély-du-Fesc) restera parmi les plus précieuses... et douces. Huit ans après sa création, Céline Milliat-Baumgartner reprenait donc son spectacle solo inspiré du drame qu'elle a vécu avant d'avoir 9 ans : la perte brutale de ses parents, morts carbonisés dans un accident de voiture le 19 juin 1985. Servie par la mise en scène subtile de Pauline Bureau qui ménage ses effets (un rectangle de plateau surmonté d'un miroir incliné en mirolège, et quelques projections poétiques), la comédienne délivre un monologue remarquable qui circule avec une rare aisance entre narration, incarnation et commentaire. Toute de grâce et de légèreté, elle dit les souvenirs, les vrais, les reconstruits, met des mots, des intonations, des intentions, sur un vide aussi fondateur que dévastateur, et ajoute quelque chose dans sa voix, sa lumière, qui suggère que la vie continue et que l'amour perdure. Quelle merveille ! J. Be



